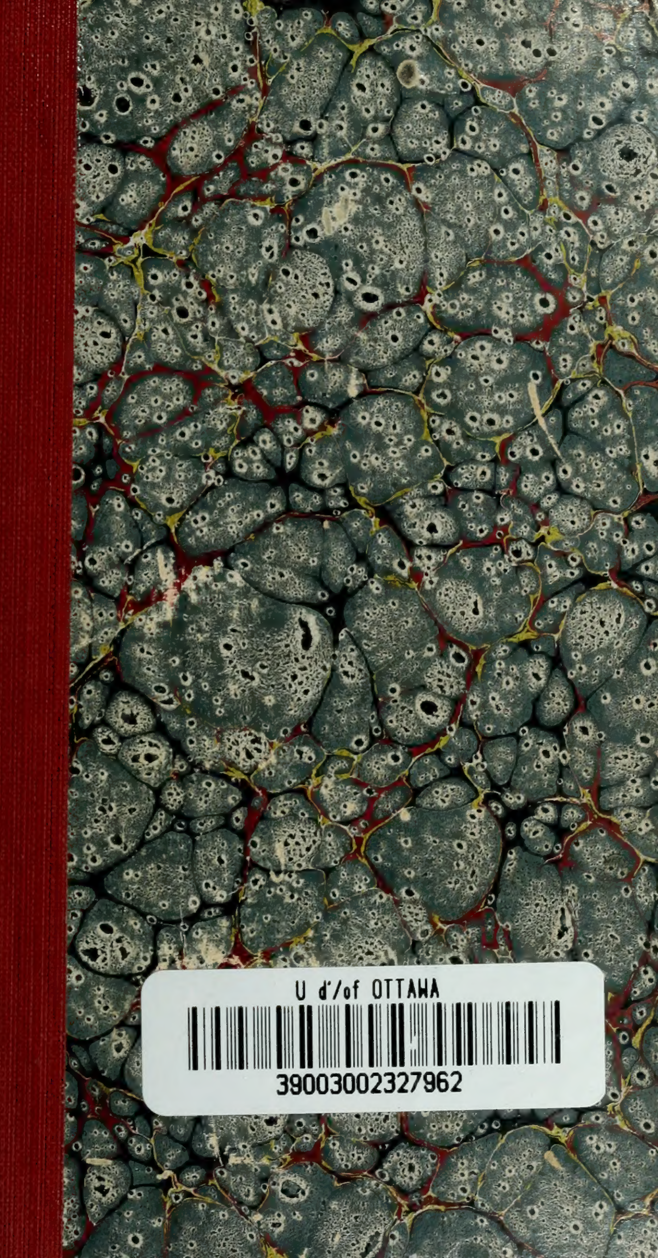

U d'/of OTTAWA
39003002327962

POÈTES D'AUJOURD'HUI

A LA MÊME LIBRAIRIE

—

POÈTES D'AUJOURD'HUI, *Tome I*

Henri Barbusse. — Henry Bataille. — Tristan Corbière. — Lucie Delarue-Mardrus. — Emile Despax. — Max Elskamp. — André Fontainas. — Paul Fort. — René Ghil. — Remy de Gourmont. — Fernand Gregh. — Charles Guérin. — A.-Ferdinand Herod. — Gérard d'Houville. — Francis Jammes. — Gustave Kahn. — Jules Laforgue. — Léo Larguier. — Raymond de La Tailhède. — Louis Le Cardonnel. — Sébastien Charles Leconte. — Grégoire Le Roy. — Jean Lorrain. — Pierre Louys. — Maurice Maeterlinck. — Maurice Magre. — Stéphane Mallarmé.

AD. VAN BEVER & PAUL LÉAUTAUD

—

Poètes d'Aujourd'hui

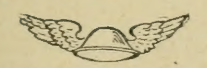
Morceaux choisis

Accompagnés de Notices bibliographiques et d'un Essai de Bibliographie

★★

CAMILLE MAUCLAIR. — STUART MERRILL. — EPHRAÏM MIKHAËL.
ALBERT MOCKEL. — ROBERT DE MONTESQUIOU.
JEAN MORÉAS. — COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES.
PIERRE QUILLARD. — ERNEST RAYNAUD. — HENRI DE RÉGNIER.
ADOLPHE RETTÉ. — J.-A. RIMBAUD. — GEORGES RODENBACH.
P.-N. ROINARD. — SAINT-POL-ROUX. — ALBERT SAMAIN.
FERNAND SÉVERIN. — EMMANUEL SIGNORET. — PAUL SOUCHON.
HENRY SPIESS. — LAURENT TAILHADE. — PAUL VALÉRY.
CHARLES VAN LERBERGHE. — ÉMILE VERHAEREN. — PAUL VERLAINE.
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

Vingt-cinquième édition



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII

CAMILLE MAUCLAIR

1872

Parisien et fils de Parisiens, avec des origines lorraines et danoises très lointainement, M. Camille Mauclair est né le 29 décembre 1872. Il fit ses études à Paris, montrant de très bonne heure des aptitudes littéraires très remarquables. Dans les groupes de jeunes écrivains, aux environs de 1893, il étonnait jusqu'à ses amis, et tous voyaient en lui un écrivain dont la carrière devait être rapide autant qu'éclatante. Il publia tout d'abord des vers, à *La Plume*, puis une étude sur le peintre Albert Besnard, dans *La Revue Indépendante*, puis d'autres poèmes, dans *Le Mercure de France*, *La Conque*, *L'Ermitage* et *La Revue blanche*. Son premier livre fut un ouvrage de critique morale : *Eleusis, causeries sur la Cité intérieure*, paru en 1893, et suivi, en 1894, d'un recueil de poèmes : *Sonatines d'automne*. Depuis, M. Camille Mauclair n'a pas cessé de prouver, au moins par le nombre et la diversité de ses ouvrages, la précocité qu'on admirait en lui alors qu'il sortait à peine du collège. La poésie, le roman, le conte, la critique littéraire, la critique d'art et la critique sociale, la politique, le théâtre, les conférences et les études de métaphysique, il n'est rien à quoi, littérairement, il n'ait touché, ni d'idées et de beautés, de façons de sentir et de penser auxquelles il ne se soit prêté, signe au moins d'une extrême intelligence, d'une grande sensibilité littéraire, sinon de capacité créatrice et de vraie personnalité. « La grande puissance géniale, dirait-on presque, a dit Emerson dans son *Essai sur Shakespeare*, consiste à n'être pas original du tout, à être une parfaite réceptivité, à laisser les autres faire tout, et à souffrir que *l'Esprit de l'heure* passe sans obstruction à travers la pensée. » Une parfaite réceptivité, voilà bien ce qu'a été, ce qu'est encore M. Camille Mauclair, et jamais *L'Esprit de l'heure* ne traversa pensée plus docile que la sienne. D'origine sémitique, M. Camille Mauclair a le génie de sa race, le don extrême de l'analyse, de l'assimilation, la faculté de tout dissocier, pour s'ap-

proprier et reconstruire à son image. De nombreux écrivains l'ont séduit, parce que chacun apportait à son esprit sans cesse curieux un aliment nouveau et une nouvelle expérience. C'est ainsi qu'on l'a vu disciple et imitateur tour à tour de Stéphane Mallarmé, de Madame Rachilde, de M. Maurice Maeterlinck, de M. Maurice Barrès, de M. Paul Adam, comme se rallier successivement aux théories ibséniennes, à la morale nietzschéenne, aux revendications féministes, etc. Certes, le changement, c'est le plaisir, et dans tous ses avatars M. Camille Mauclair a dû connaître de grandes joies intellectuelles. Il en résulte toutefois un certain manque d'unité dans son œuvre, tableau assez complet de la littérature depuis une quinzaine d'années, et où l'on chercherait en vain le moindre témoignage de personnalité. Les poèmes qu'on va lire sont tirés des deux recueils de M. Camille Mauclair : *Sonatines d'automne* et *Le Sang parle*. Ce sont, pour les premiers, tantôt des lieds, tantôt des historiettes, et tantôt des prières, tour à tour violents et lents, ou frissonnants et souriants. M. Camille Mauclair, en les composant, s'est placé sous l'invocation du Schumann des *Novelettes*. Comme il l'a dit, dans ces poèmes les formes du vers lui furent indifférentes. Il n'y fut question que de faire un peu de musique. C'est ici un homme se jouant à lui-même de petites sonates, dans la nonchalance de l'automne.

M. Camille Mauclair, qui est chevalier de la Légion d'Honneur depuis 1905, s'occupe aujourd'hui presque exclusivement de critique d'art, le genre à la fois le plus facile et le plus difficile. Il a collaboré à *La Revue Indépendante* (1891) ; à *La Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg* (1892) ; aux *Essais d'art libre* (1892-1893) ; à *L'Art Moderne* (Bruxelles), à *La Revue blanche* (1891-1893) ; à *L'Ermitage* (1890-1892) ; à *L'Estafette* (1892) ; au *Mercure de France* (1892-1897) ; à *L'Evènement*, au *Gil Blas* (1895) ; à *La Cocarde* (Direction Maurice Barrès, 1896), à *La Quinzaine* (1896-1898) ; à *La Grande Revue* (1896-1900) ; au *Supplément* du *Figaro*, à *La Revue pour les jeunes filles* (1894 et 1896) ; à *L'Aurore* (1897-1898) ; à *La Revue Encyclopédique* (1894-1900) ; à *La Nouvelle Revue* (1895-1900) ; à *La Revue de Paris*, à *La Revue des Revues* (1898-1905) ; au *Pays de France* (Aix), aux revues allemandes : *Deutsche revue*, *Wiener Rundschau*, *Zukunft*, et à la revue viennoise *Zeit*. Il publie régulièrement des contes dans *Le Journal*.

Bibliographie :

Les œuvres. — **Stéphane Mallarmé**, Essai de critique. Paris, « Société Nouvelle », sans date, in-8. — **Maurice Maeterlinck**, notice biographique, Paris, Vanier, *Les Hommes d'aujourd'hui*, n° 434, sans date, fasc. in-fol. — **Elusise**, *Causeries sur la Cité Intérieure*. Paris, Perrin, 1893, in-18 —

Sonatines d'Automne, poèmes. Paris, Perrin, 1894, in-18. — **Couronne de Clarté**, roman féerique, couverture de G. Rochegrosse. Paris, Ollendorff, 1895, in-18. — **Jules Laforgue**, Essai, avec une préface de Maurice Maeterlinck. Paris, éd. du Mercure de France, 1896, in-18. — **Les Clefs d'Or**, contes. Paris, Ollendorff, 1896, in-18. — **L'Orient Vierge**, roman épique de l'an 2000. Paris, Ollendorff, 1897, in-18 — **Le Soleil des Morts**, roman contemporain. Paris, Ollendorff, 1898, in-18. — **L'Ennemie des Rêves**, roman contemporain. Paris, Ollendorff, 1899, in-18. — **L'Art en Silence**, Essais. Paris, Ollendorff, 1900, in-18. — **Auguste Rodin**, Conférence prononcée le 23 juillet 1900, au Musée Rodin. Paris, éd. de « La Plume », s. d. [1901], in-8. — **L'Art de M. Félix Ziem**. Paris, Rouveyre, 1901, in-8. — **Les Camelots de la Pensée**, monographie (bois en couleurs de Maurice Delcourt). Paris, Société des Cent Bibliophiles, 1902, in-4. — **Les Mères Sociales**, roman contemporain. Paris, Ollendorff, 1902, in-18. — **Les Danaïdes**, sept contes illustrés par Georges Rochegrosse, Albert Besnard, Eugène Carrière, Lévy-Dhurmer, Fantin-Latour, Ant. de la Gandara, Le Sidaner. Paris, Société d'art : le Livre et l'Estampe, 1903, in-8. — **Le Génie est un crime**, pièce en quatre actes. Paris, édition de la Grande Revue, 1903, in-8 (hors commerce). — **French impressionnists**, édition anglaise illustrée de 40 gravures. Londres, Duckworth, 1903, in-8. — **Gustave Ricard**, étude. Paris, librairie de l'Art ancien et moderne, 1903, in-4. — **Le Poison des Pierreries**, conte oriental, illustré d'eaux-fortes en couleurs de Georges Rochegrosse. Paris, Ferroud, 1903, in-4. — **Idées vivantes**, essais. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, 1904, petit in-8. — **La Ville-Lumière**, roman contemporain. Paris, Ollendorff, 1904, in-8. — **The great French painters (and the evolution of French painting from 1830 to the present day)**, édition anglaise, illustrée de 112 gravures. Londres, Duckworth, 1903, grand format. — **Le Sang parle**, poèmes. Paris, Maison du Livre, 1904, in-8. — **L'Impressionnisme**, son histoire, son esthétique, nouvelle version en français illustrée de 44 gravures. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, 1904, in-8. — **Fragonard**, étude illustrée de 24 gravures. Paris, H. Laurens, 1904, in-8. — **Auguste Rodin, the man, his ideas, his works**, édition anglaise illustrée de 40 gravures. Londres, Dockwort, 1905, in-4. — **De Watteau à Whistler**, essais de critique d'art. Paris, Fasquelle, 1905, in-18. — **Trois Femmes de Flandres**, contes illustrés de 50 fac-similés d'aquarelles de H. Cassiers. Paris, L'édition d'Art, H. Piazza et Cie, 1905, in-8. — **Le Mystère du Visage**, contes. Paris, Ollendorff, 1906, in-18. — **Jean-Baptiste Greuze**. Paris, L'Edition d'Art, H. Piazza et Cie, 1906, in-4. — **Watteau**, étude illustrée de 40 gravures, trad. en anglais par Mme Simon Bussy. Londres, Duckworth, 1906, in-4. — **Schumann**, étude illustrée de 24 gravures. Paris, H. Laurens, 1906, in-8. — **Trois crises de l'Art actuel**, critiques d'Art. Paris, Fasquelle, 1906, in-18. — **Ames bretonnes**, trois contes illustrés de cinquante compositions en couleurs de J. Wély. Décoration de A. Riom. Paris, L'Edition d'Art, H. Piazza et Cie, 1907, in-8. — **L'Amour Tragique**, nouvelles. Paris, Calmann-Lévy, 1908, in-18.

En préparation. — **La Beauté des formes**, critique d'art; **Religion et Symphonie**, critique musicale; **Le Lac intérieur**, poèmes; **La Femme et le Mensonge**, roman ; **Les Blessés**, comédie dramatique en cinq actes ; **La Montée**, comédie en quatre actes (en collabor. avec Mme J. Marni) ; etc..

PRÉFACES. — **Théophile Gautier** : *Le Pavillon sur l'Eau*, illustr. de J. Carruchet. Paris, Ferroud, 1899, in-4. — **Boufflers** : *Aline, reine de Golconde*, illustr. de Galond. Paris, Ferroud, 1900, in-4.

OUVRAGES MIS EN MUSIQUE. — Trois lieder, poésie de C. Mauclair, musique de Ernest Chausson. Paris, Beaudoux, 1897, in-fol. D'autres poèmes de M. Camille Mauclair ont été mis en musique par MM. Charpentier, Gabriel Fabre, A. Mariotte, Gust. Samazeuilh, Florent Schmitt, etc.

A CONSULTER.— **G.-Jean Aubry** : *Camille Mauclair*, biographie critique, illustr. d'un portr. et d'un autogr., suivie d'opinions et d'une bibliographie par Ad. v[an] B[ever]. Paris, E. Sansot, 1905, in-18. — **H. Bahr** : *Skizzen und Essays*. Berlin, Fischer, 1897, in-18. — **Maurice Beaubourg** : *Camille Mauclair*, notice, *Portraits du prochain siècle*. Paris, Girard, 1894, in-18.— **Georges Le Cardonnel et Ch. Vellay** : *La Littérature contemporaine. Opinions des écrivains de ce temps*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. — **J.-Ernest-Charles** : *La Littérature d'aujourd'hui*. Paris, Perrin, 1902, in-18 ; *Les Samedis littéraires*, 3e série. Paris, E. Sansot, 1905, in-18. — **Remy de Gourmont** : *Le IIe Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — **Marius-Ary Leblond**, *La Société française sous la troisième République, d'après les romanciers contemporains*. Paris, Alcan, 1905, in-8. — **Francis de Miomandre** : *Visages*. Bruges, Arth. Herbert, 1907, in-8.

André Fontainas : *Camille Mauclair*. Mercure de France, avril 1894. — **Maurice Maeterlinck** : *Couronne de Clarté*. Mercure de France, juin 1895. — **Georges Pellissier** : *Poésies*. Revue Encyclopédique, 1er février 1895.

Iconographie :

Louis Augustin : *Portrait à l'huile*, 1895. — **Jacques-Emile Blanche** : *Portrait à l'huile*, 1903. — **Albert Besnard** : *Profil au crayon*, 1897. — **Joseph Granié** : *Portrait à l'huile*, 1895. — **François Guiguet** : *Portrait à l'huile*, 1893 (Exposition des *Portraits du prochain siècle*, 1893) reproduit dans la Revue Encyclopédique, 15 novembre 1893. — **Henri Le Sidaner** : *Portrait au crayon*, 1897 (Exposé à la Soc. nationale des Beaux-Arts, 1898, et à la Libre Esthétique de Bruxelles, 1899). — **Camille Mauclair** : *Tête au crayon lithographique*, 1900 (appartient à M. Jean Aubry), reproduit dans *Camille Mauclair*, par G.-Jean Aubry, etc., 1905, in-18. — **Georges Rochegrosse**. Tête peinte dans *Un déjeuner à Barbizon*, 1893 ; Tête peinte dans *L'Angoisse humaine*, 1897.— **Valère Bernard**, *Portrait à l'huile*, 1899. — **Félix Vallotton**, *Masque*, dans *Le IIe Livre des Masques*, de Remy de Gourmont. Paris, Mercure de France, 1898, in-18.

LE SOLEIL GISANT...

Le soleil gisant dans l'après-midi fade
Jaunit les vieux meubles de noyer ;
Ah ! comme nous allons nous ennuyer
Avec cette lumière malade.

Nous ne les avons jamais aimées,
Ces amusettes du dehors :
Nous nous faisons à nous-mêmes nos décors,
Et nos impudeurs y dansent en almées.

Le ballet des incertitudes
Voilà qu'il va se dérouler encor :
On n'aura donc jamais de quiétudes,
On ne sera donc jamais d'accord ?

Nous voudrions la raison des choses
Pour nous conduire à peu près bien :
Se plaindre qu'il n'arrive jamais rien,
Est-ce que c'est cela les névroses ?

On n'a qu'à contempler, on s'ennuie,
On ne tient à rien, tout est déjà fait :
Et puis quand tout semble s'être défait,
On a l'âme pleine de pluie.

Il faudrait pourtant sur ce front
Mettre un peu d'ordre, ou bien alors de la folie :
Car enfin pensez-vous que c'est le vin et puis la lie
Ou des attouchements qui nous consoleront ?

(*Sonatines d'automne*. Perrin.)

JE NE SAIS POURQUOI...

Je ne sais pourquoi
Nous n'avons pas choisi notre vie :
Il fallait qu'il y eût quelque envie
Dans l'âme de quelque roi.

Qu'est-ce que cela importe,
Une destinée ou bien une autre ?
Mon Dieu, comme c'est peu la nôtre,
Ce vent d'automne qui nous emporte !

Qu'est-ce que cela pouvait faire

Que fut pour nous la moins lamentable?
Il fallait bien qu'elle échût à la table
De quelqu'un dans cette étrange affaire

Destinée éparse et morose,
Une flânerie, une querelle, et toujours ainsi :
Pourquoi nous avoir faits ceci?
Nous aurions bien pu être autre chose.

(*Sonatines d'automne.* Perrin.)

LES MAINS LENTES SOUS LA LAMPE...

Les mains lentes sous la lampe
Jouant avec les reflets
Tressent d'invisibles guirlandes
De songeries et de regrets.

La dentelle des brodeuses
Enlace leurs âmes aussi,
Et dénoue une trame heureuse
En fleurettes de souci.

Vers une fenêtre endormie
Sous la lune du clair jardin
Voltigent les câlines mains
Sous la lampe épanouie,

Et leur fragile volonté
Croise d'un jeu soudain tragique
Le fil d'anciennes destinées
Sur leurs ongles ironiques.

(*Sonatines d'automne.* Perrin.)

UNE DOUCEUR...

Une douceur et puis une lenteur
Et puis un geste caressant qui descend
Sur la moiteur
De mon front,
C'est votre main sur ma tristesse posée.

Une musique fleurie,
Et puis une nostalgie inassouvie,
Une musique de douleur inapaisée,
Sur les fibres de mon cœur triste
C'est votre voix comme une oiselle posée.

Une lueur de diamant
Au fond d'une eau froide et claire,
Une améthyste qui s'éclaire
Au reflet de mes yeux mornes,
C'est votre prunelle sur la mienne...

Mais votre bouche de sang et de crépuscule
Sur ma bouche de crépuscule et de sang
Ah ! c'est ton âme toute
Sur la mienne comme un chrysanthème posée.

(*Sonatines d'automne*. Perrin.)

JE SUIS ÉBAUCHÉ CE SOIR...

Je suis ébauché ce soir
Par des mains heureuses
Qui prennent mon cœur
Avec lenteur
Et le front si frêle et si puéril
Que le désir des pleurs
Tremble au bord de mes cils.

Mais il y a tant de silence
Que je n'ose pas pleurer,
Mais il y a tant de somnolence
Que je n'ose pas rêver,
Seigneur ! il y a tant de magnificence
Que je n'ose pas exister !

O je suis comme une eau dormante,
O je suis comme une feuille oubliée
A la brise où l'octobre aux cheveux d'or lamente,
Triste des cygnes et de toute la rosée.

(*Sonatines d'automne*. Perrin.)

MINUTE

O ma fille, ouvre la porte,
Il y a quelqu'un qui heurte !
— Je ne peux pas aller ouvrir,
Je lisse mes cheveux devant mon miroir.

Oh ! ouvre la porte, ma fille,
Il y a quelqu'un qui défaille !
— Je ne peux pas aller voir qui c'est,
Je mets des rubans à mon corset.

La porte, ô ma fille, ouvre !
Je suis vieux, j'ai les jambes lourdes...
— Je ne peux pas aller regarder,
Père, j'agrafe mes colliers.

Un homme peut-être est mort
Derrière la porte, au vent du dehors !
— S'il était beau, je l'aurais senti :
Mes seins n'ont pas tressailli.

(*Sonatines d'automne.* Perrin.)

PASTEL DE JEUNE FILLE

Elle doit être assise auprès d'une croisée
A petits carreaux encadrés de bois peint,
Dans une maison de briques roses, posée
Comme un jouet au bord d'un canal immobile
Allant de la ville vers la mer, bien loin,
Entre ses rangées de peupliers.
Elle doit être assise là le matin
Parmi l'ombre des tilleuls et des espaliers,
Regardant les femmes qui viennent de la campagne
Avec des pots de cuivre et des gerbes liées.

On voit, à travers la vitre, sa tête fine
Blonde avec une dentelle au cou,
Une dentelle blanche sur la nuque blanche

Qui se penche, montrant des cheveux fous :
Et ses yeux bleus, agrandis, lèvent leurs paupières tout à coup.

Sur ses genoux est son petit métier de brodeuse,
Ses ongles brillent dans le treillis des fils,
Elle a une petite bouche, elle a l'air peureuse,
Et sérieuse en sa robe grise.
On n'entend rien dans la rue, et derrière elle,
Dans l'encadrement de la fenêtre,
On voit des poteries, des ors de vieux portraits,
Un coin de place, et une porte entr'ouverte
Sur un jardin bleu de soleil qui dort derrière la maison.

Des enfants jouent sur le pavé de la place, dans l'herbe,
Sous les ombres rondes des arbres taillés : il est midi.
La clarté vaporeuse de Flandre est belle en silence,
Et le carillon des béguines tinte au loin dans la chaleur.

Je la vois encore, le soir,
Au seuil de la porte :
Elle a laissé tomber ses deux mains
Et s'appuie au mur, penchant la tête en arrière
Dans l'ombre montante.
Une fraîcheur vient de la plaine depuis la mer.
Les cheminées à croix de fer
Sont un peu roses tout en haut, puis c'est fini.
L'enfant blonde goûte la nuit
Et s'attarde avant de retourner vers la lampe.
L'eau du canal se plisse et fait un peu de bruit
A cause d'un chaland venu des îles du Nord
Qui avance lourdement jusqu'à l'écluse
Comme une bête bizarre et percluse.
Les ombres des bateliers gesticulent sur le plat-bord
Et se déforment dans l'eau miroitante et moirée
Dont les remous font remuer les roseaux...
Elle, pas très grande, plutôt mignonne,
Les épaules jolies et étroites un peu,
Met un doigt sur sa bouche, comme retenant son âme,
Et regarde pensivement tout cela,
Penchant la tête comme un petit bouquet fatigué...

Ah ! venir, au long du grand chemin de halage,
Vers ce visage à la fenêtre dans ce village,
Venir sur l'eau pesante, dans le bateau bariolé,
A l'heure où naît la première lumière,
Et toucher ces lèvres avec les lèvres miennes
En disant les choses les plus simples du monde,
Et regarder ces yeux-là, et vivre là,
Et dire : « Il pleut... il y aura des fruits cette année... »
Ou « Tu es douce, il fait très bon... j'aime être avec toi...
... J'ai eu du chagrin, il y a des années... »

Et ce serait le bonheur, mon Dieu oui, le bonheur,
Ou du moins tout ce qu'on peut en savoir,
Après tout, le bonheur des bonnes gens :
Et j'ai envie de celui-là, tout simplement.

(*Le Sang parle.*)

PRÉSENCES

J'ai vu les femmes qui s'en vont
Légères au crépuscule,
Et leurs images se défont
Dans le soir vague et profond

Depuis longtemps leurs voix sont mortes,
Depuis longtemps, au coin des seuils,
Leurs mémoires, au coin des portes,
Dorment fanées avec les feuilles.

Ainsi qu'un pauvre, pour dormir,
Fera lit de ses feuilles d'or,
Couche-toi, mon souvenir,
Sur ces mémoires et t'endors.

Et prends-les aussi sur ton sein
Pour avoir chaud encor sous elles,
Afin, aussi, que leur parfum
Te reste au cœur et dans les mains.

(*Le Sang parle.*)

STUART MERRILL

1868

M. Stuart Merrill est né le 1er août 1863 à Hampstead, dans l'Ile de Long Island, — la patrie de Walt Whitman, — près de New-York (Etats-Unis). Son enfance passée à Paris, il fit ses études au lycée Condorcet, où l'on a vu, dans de précédentes notices, sa camaraderie avec Ephraïm Mikhaël, MM. Pierre Quillard, René Ghil et Rodolphe Darzens, avec lesquels il fonda un petit journal autographié, *Le Fou*. Retourné après cela en Amérique, M. Stuart Merrill prépara son droit au Columbia Collège de New-York, de 1885 à 1889, mais sans aucun succès, à cause de ses préoccupations tout autres, c'est-à-dire exclusivement littéraires. Il en donna d'ailleurs une preuve en publiant pendant ce séjour en Amérique son premier ouvrage de poète : *Les Gammes*, paru à Paris chez Léon Vanier, et bientôt suivi, chez un éditeur de New-York, de *Pastels in Prose*, un volume de traductions de Théodore de Banville, Aloysius Bertrand, Baudelaire, Judith Gautier, Hennequin, Huysmans, Mallarmé, Paul Margueritte, Catulle Mendès, Ephraïm Mikhaël, Pierre Quillard, Henri de Régnier et Villiers de l'Isle-Adam. Revenu définitivement en France en 1890, M. Stuart Merrill fut un des plus actifs parmi les écrivains qui travaillaient alors à une renaissance littéraire, collaborant, avec des poèmes et avec des études de critique, à toutes les revues de l'époque. En même temps, il faisait paraître en Amérique, dans *le Times* et *l'Evening Post*, de nombreux articles sur des écrivains français : Gérard de Nerval, Glatigny, Alphonse Daudet, etc.

M. Stuart Merrill n'a pas été seulement un très curieux poète, un magicien du verbe, faisant revivre dans ses vers pleins de scintillements de pierreries et d'harmonies savantes les plus gracieuses des légendes. Il a été un citoyen justement préoccupé du mouvement social de son époque, généreux aux déshérités, aux opprimés, dévoué à toute cause juste, payant partout de sa personne comme de sa for-

tune. Pendant que ses vers révélaient en France un artiste délicat quelquefois jusqu'à la préciosité, il organisait à New-York les groupes socialistes américains, et, revenu en France, on l'a vu s'intéresser à toutes les affaires où l'idée d'une justice meilleure était en cause. Depuis, M. Stuart Merrill s'est un peu retiré à l'écart. Sa vie intime traversée d'un grand chagrin, il semble que son art en ait reçu une heureuse influence. Que l'on compare les derniers poèmes que nous donnons de lui à ceux qui les précèdent. Il y a là toute la différence d'un homme qui pense et qui sent vraiment à celui qui n'était, — si brillant qu'il fût, — qu'un décorateur de sentiments un peu artificiels.

M. Stuart Merrill a collaboré à *La Basoche* (1884-1886), au *Décadent* (1886-1887), au *Scapin* (1886), aux *Ecrits pour l'Art* (1887), à *La Wallonie* (1887-1892), au *Mercure de France*, 1896-1908, à *L'Almanach des Poètes* (1896, 1897), au *Livre des Légendes* (1895), à *La Plume*, à *La Vogue* (1899) et à *L'Ermitage*.

Bibliographie :

Les œuvres. — **Les Gammes**, poèmes. Paris, Vanier, 1887, in-18. — **Pastels in Prose** [traductions de Banville, Aloysius Bertrand, Baudelaire, Judith Gautier, Mallarmé, E. Mikhael, Pierre Quillard, Henri de Régnier, Villiers de L'Isle-Adam, etc.], New-York. Harper et Brothers, 1890, in-18. — **Les Fastes**, poèmes. Paris, Vanier, 1891, in-18. — **Petits poèmes d'automne**. Paris, Vanier, 1895, in-18. — **Poèmes, 1887-1897** (*Les Gammes. Les Fastes, Petits poèmes d'automne, Le Jeu des épées*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **Les Quatre Saisons**, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18.

On trouve en outre des poèmes de M. Stuart Merrill dans l'**Almanach des poètes**, années 1897 et 1898. (Paris, Edit. du Mercure de France, 1896 et 1898, 2 vol. in-16).

Poèmes mis en musique. — Quelques pièces extr. de *Petits poèmes d'automne* ont été mises en musique par Mme Irénée Bergé.

À consulter. — **André Beaunier** : *La Poésie nouvelle*. Paris. Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **Remy de Gourmont** : *Le Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — **Georges Le Cardonnel et Ch. Vellay** : *La Littérature contemporaine*, 1905. *Opinions des écrivains de ce temps*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Adolphe Retté** : *Le Symbolisme. Anecdotes et souvenirs*. Paris, Messein, 1903, in-18. — **Christian Rimestad** : *Fransk Poesi i det Nittende Aarhundrede*. Kobenhavn, Schubotheske, 1905, in-8. — **V. Thompson** : *French Portraits*, etc. Boston, Richard G. Badger et Cº, 1900, in-8.

Henri Degron : *Paysageries littéraires*. La Plume, 1er mai 1900. — **Jean de Gourmont** : *Littér. contempor. Stuart Merrill* (illustr.). Emporium (Bergame), juillet 1905. — **Henri de Régnier** : *Stuart Merrill*. Les Hommes d'aujourd'hui, Paris, Vanier, s d. — **A.-F. Herold**. *Petits poèmes d'automne*. Mercure de France, mars 1895. — **Ch. Maurras** : *Revue litteraire*. Revue Encyclopédique, 22 janvier 1898. — **Louis de Saint-Jacques** : *Merrill*. La Plume, 1er mars 1895.

Iconographie :

C. Castelucho : *Portrait, à l'huile*, 1902 (app. à M. Stuart Merrill). — **Alph. Germain** : *Portrait, sanguine*, 1892 (app. à M. Stuart Merrill). — **Albert-E. Sterner** : *Portrait à la plume*, 1891 (app. à M. Stuart Merrill), reproduit dans *La Plume*, 1891 ; *Portrait au fusain*, 1892 (app. à M. Stuart Merrill), reproduit en couleur dans *Les Hommes d'aujourd'hui*. Paris, Vanier. — **F. Vallotton** : *Masques*, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896

NOCTURNE

La blême lune allume en la mare qui luit,
Miroir des gloires d'or, un émoi d'incendie.
Tout dort. Seul, à mi-mort, un rossignol de nuit
Module en mal d'amour sa molle mélodie.

Plus ne vibrent les vents en le mystère vert
Des ramures. La lune a tu leurs voix nocturnes :
Mais à travers le deuil du feuillage entr'ouvert
Pleuvent les bleus baisers des astres taciturnes.

La vieille volupté de rêver à la mort
A l'entour de la mare endort l'âme des choses.
A peine la forêt parfois fait-elle effort
Sous le frisson furtif de ses métamorphoses.

Chaque feuille s'efface en des brouillards subtils.
Du zénith de l'azur ruisselle la rosée
Dont le cristal s'incruste en perles aux pistils
Des nénufars flottant sur l'eau fleurdelysée.

Rien n'émane du noir, ni vol, ni vent, ni voix,
Sauf lorsqu'au loin des bois, par soudaines saccades,
Un ruisseau turbulent roule sur les gravois :
L'écho s'émeut alors de l'éclat des cascades.

(*Les Gammes.*

CHAMBRE D'AMOUR

Dans la chambre qui fleure un peu la bergamote,

Ce soir, lasse, la voix de l'ancien clavecin
Chevrote des refrains enfantins de gavotte.

Eteintes par sa main pour quelque doux dessein
D'amour, voici qu'enfin les lampes vespérales
Fument au bruit de l'eau tintant dans le bassin,

Au bruit de l'eau qui brille en des lueurs lustrales
A travers les rideaux roidis de pourpre et d'or
Dont le clair éclat croule aux fenêtres claustrales.

C'est, déroulant au mur un vaporeux décor,
La pastorale peinte aux pimpantes images
Où des Jeux et des Ris s'éparpille l'essor.

Sur les divans fanés en leurs riants ramages
Les coussins semblent lourds de l'oubli des absents
Et du bleu baldaquin s'éplorent des plumages.

Seul un éventail chu de doigts jadis lassants
Présage le retour inespéré de Celle
Dont l'automne a pâli les charmes languissants.

Soudain c'est le rayon roux d'une rubacelle,
Un chuchotis de voix disant de doux remords,
Et le baiser de ceux que la Vie ensorcelle

Dans la chambre où, le soir, s'aimèrent tant de morts !

(Poèmes, 1887-1897 : Les Fastes.)

CELLE QUI PRIE

A Jonathan Sturges.

Ses doigts gemmés de rubacelle
Et lourds du geste des effrois
Ont sacré d'un signe de croix
Le samit de sa tunicelle.

Sous ses torsades où ruisselle
La rançon d'amour de maints rois,

Sa prunelle vers les orfrois
Darde une viride étincelle.

Et c'est par l'oratoire d'or
Les alléluias en essor
De l'orgue et du violoncelle

Et, sur un missel à fermail
Qu'empourpre le soir d'un vitrail,
Ses doigts gemmés de rubacelle.

(*Poèmes, 1887-1897 : Les Fastes.*)

AU TEMPS DE LA MORT DES MARJOLAINES...

Au temps de la mort des marjolaines,
Alors que bourdonne ton léger
Rouet, tu me fais, les soirs, songer
A ses aïeules les châtelaines.

Tes doigts sont fluets comme les leurs
Qui devidaient les fuseaux fragiles.
Que files-tu, sœur, en ces vigiles,
Où tu chantes d'heurs et de malheurs

Seraient-ce des linceuls pour tes rêves
D'amour, morts en la saison des pleurs
D'avoir vu mourir toutes les fleurs
Qui parfumèrent les heures brèves ?

Oh ! le geste fatal de tes mains
Pâles, quand je parle de ces choses,
De tes mains qui bénirent les roses
En nos jours d'amour sans lendemains

C'est le vent d'automne dans l'allée,
Sœur, écoute, et la chute sur l'eau
Des feuilles du saule et du bouleau,
Et c'est le givre dans la vallée.

Dénoue — il est l'heure — tes cheveux

Plus blonds que le chanvre que tu files ;
L'ombre où se tendent nos mains débiles
Est propice au murmure des vœux.

Et viens, pareille à ces châtelaines
Dolentes à qui tu fais songer,
Dans le silence où meurt ton léger
Rouet, ô ma sœur des marjolaines !

(*Poèmes, 1887-1897 : Petits poèmes d'automne.*)

ROYAUTÉ

Je suis ce roi des anciens temps
Dont la cité dort sous la mer,
Aux chocs sourds des cloches de fer
Qui sonnèrent trop de printemps.

Je crois savoir des noms de reines
Défuntes depuis tant d'années,
O mon âme ! et des fleurs fanées
Semblent tomber des nuits sereines.

Les vaisseaux lourds de mon trésor
Ont tous sombré je ne sais où,
Et désormais je suis le fou
Qui cherche sur les flots son or.

Pourquoi vouloir la vieille gloire
Sous les noirs étendards des villes
Où tant de barbares serviles
Hurlaient aux astres ma victoire ?

Avec la lune sur mes yeux
Calmes, et l'épée à la main,
J'attends luire le lendemain
Qui tracera mon signe aux cieux.

Pourtant l'espoir de la conquête
Me gonfle le cœur de ses rages :

Ai-je entendu, vainqueur des âges,
Des trompettes dans la tempête ?

Ou sont-ce les cloches de fer
Qui sonnèrent trop de printemps ?
Je suis ce roi des anciens temps
Dont la cité dort sous la mer.

(*Poèmes, 1887-1897 : Petits poèmes d'automne.*)

LA CHANTEUSE A LA BAGUE

A Madame Hélène Linder.

Dame aux cheveux nimbés de l'or de tout l'automne
Qui pèse sur les fleurs et les fruits du verger,
Vous faisiez, ce soir, luire à votre doigt léger
Une bague où battait le cœur d'une anémone.

Triste un peu, vous chantiez, sur un air monotone,
La chanson d'un poète au rêve mensonger
Qui sous ce ciel en feu m'a longtemps fait songer
Aux rois fous qui sont morts sans glaive ni couronne.

Et lorsqu'au rythme uni des gestes et du son
Le soleil transperçait la pierre de la bague,
Goutte de sang perlant au coup vif d'une dague,

Mon âme abandonnée au cours de la chanson
Mourait et renaissait sous le signe éphémère
De votre main d'enfant qui charme la Chimère.

(*Poèmes, 1887-1897 : Le Jeu des Epées.*)

SOLITUDE

On dit que des rois morts ont foulé ce sentier
Qui mène au banc de pierre où nous aimons nous asseoir,
Alors que sur la solitude tombe la paix du soir
Et que nos cœurs sont pleins de chants muets, comme des
[psautiers.

De ce rocher on vit, sous les fanfares de la conquête,
La plaine se hérisser soudain d'épis de fer,
Et des multitudes, revenues des étés et des hivers,
Rouler comme un fleuve rouge vers la grande ville en fête.

Mais ni la chevauchée ensoleillée sous les bannières,
Ni le doux tonnerre des tambours dans le printemps,
Ni le cri des clairons dressés en corolles d'or

Ne valent ce silence où notre fatigue s'endort,
Et la caresse des ombres qu'entremêlent les vents
Et la minute éternelle de notre baiser, cette prière!

(*Les Quatre Saisons.*)

LA VISITATION DE L'AMOUR

Je veux que l'Amour entre comme un ami dans notre maison,
Disais-tu, bien-aimée, ce soir rouge d'automne
Où dans leur cage d'osier les tourterelles monotones
Râlaient, palpitant en soudaine pâmoison.

L'Amour entrera toujours comme un ami dans notre maison,
T'ai-je répondu, écoutant le bruit de feuilles qui tombent,
Par delà le jardin des chrysanthèmes, sur les tombes
Que la forêt étreint de ses jaunes frondaisons.

Et voici, l'Amour est venu frapper à la porte de notre maison,
Nu comme la Pureté, doux comme la Sainteté;
Ses flèches lancées vers le soleil mourant chantaient
Comme son rire de jeune dieu qui chasse toute raison.

Amour, Amour, sois le bienvenu dans notre maison
Où t'attendent la flamme de l'âtre et la coupe de bon vin.
Amour, ô toi qui es trop beau pour ne pas être divin,
Apaise en nos pauvres cœurs toute crainte de trahison!

Et l'Amour est entré en riant dans notre maison,
Et nous ceignant le cou du double collier de ses bras,
Il a forcé nos bouches closes et nos yeux ingrats
A voir et à dire enfin ce que nous leur refusons.

Depuis, nous avons fermé la porte de notre maison
Pour garder auprès de nous le dieu errant Amour
Qui nous fit oublier la fuite furtive des jours
En nous chantant le secret éternel des saisons.

Mais nous l'ouvrirons un jour, la porte de notre maison,
Pour que l'Amour, notre ami, aille baiser les hommes
Sur leurs lèvres et leurs yeux — aveugles et muets que nous
[sommes!
Comme il nous baisa sur les nôtres, ce soir plein d'oraisons!

Et se sera Pâques alors autour de notre maison,
Et l'on entendra prier les morts au fond des tombes,
Et l'on verra s'essorer comme des âmes de colombes
Entre le soleil mort et la lune née à l'horizon.

(*Les Quatre Saisons.*)

ATTENTE

Si c'est pour me faire croire à la vie
Que tu viens à ce triste séjour,
Prends la clef d'or, et, les marches gravies,
Ouvre la porte aux pas de ton amour.

Si c'est pour me faire croire à la mort,
Prends parmi tes clefs celle de fer,
Et ferme les fenêtres à l'aurore
Dans la chambre pleine des ténèbres d'hier.

Qu'importe la vie à mon âme ou la mort,
Pourvu que ce soit toi que j'accueille,
Geôlière dont la clef de fer ou d'or
Violera le secret silencieux de mon seuil?

Mais pourquoi ces paroles dans la solitude,
O toi qui ne viendras peut-être jamais
M'éveiller de la voix douce ou rude
Selon que sonnera la cloche des destinées

La neige a suivi les oiseaux sur le toit,
Et seul habitant de la triste masure,
J'attends toujours la détresse ou la joie
De tes clefs inconnues dans la serrure.

(*Les Quatre Saisons.*)

ÉCRIT DANS LA TRISTESSE

I

Les heures passent sous la pluie
Et dans le bruit du vent d'hiver.
Ma joie est à jamais enfuie
Sur les ailes des oiseaux d'hier.

L'été rouge et le jaune automne
Ont donné leurs fleurs et leurs fruits.
Sur mon toit la tempête tonne,
Et mes beaux jardins sont détruits.

Amour, la trace est effacée
De tes derniers pas sur mon seuil,
Où naguère s'était dressée
La folle à qui je fis accueil.

O nuits futures, quel silence
Envahira cette maison
Si triste après la turbulence
De la danse et de la chanson ?

Entendre mon pas solitaire
Dans les chambres et les couloirs,
Ouvrir les portes et me taire,
Devant le vide des miroirs,

Quelle douleur ! Puis à chaque heure
Que l'horloge ne sonne plus,
Quelle ombre accrue en la demeure,
Où mon deuil oiseux s'est reclus !

Je ne vis plus qu'avec des rêves
Qui craignent le jour et le bruit.
Mon âme, est-ce que tu t'achèves
Dans la poussière de la nuit ?

Qui viendra jeter la poignée
De bois dans l'âtre désempli
Où frisonne au vent l'araignée,
Grise tisseuse de l'oubli ?

Hélas ! Il ne viendra personne.
Je suis délaissé des humains.
Sans moi l'on sème et l'on moissonne.
Mort, mon cœur, et mortes mes mains!

II

La tempête tonne. Qu'importe
Son vacarme à ce moribond
Qui, sans pitié, laisse à sa porte
Frapper les poings du vagabond ?

J'écoute, le front dans mes paumes
Et les coudes sur mes genoux,
Le chuchotement des fantômes
Qui vont rôdant autour des fous.

Femme, ne reviens pas épandre
Ta chevelure sur mon seuil,
Ni lancer au ciel de la cendre
En murmurant des chants de deuil.

Ta voix, je l'ai bien oubliée,
Comme la couleur de tes yeux.
Après t'avoir tant suppliée
Je t'abandonne au soin des dieux.

A toi, sous des cieux moins moroses,
D'autres chansons par les chemins,
D'autres danses parmi les roses,
Et d'autres lèvres sur tes mains.

Ainsi soit-il ! Moi, je demande
Aux ténèbres leur réconfort,
Car les seuls baisers que j'attende
Sont ceux, maternels, de la Mort.

N'ayant plus espoir qu'en les songes
Qui font oublier, sans retour,
Tous les masques et les mensonges
Dont se leurre le pauvre amour,

Je sentirai sur moi descendre
L'ombre où nulle lampe ne luit,
Sans crainte ni désir d'entendre,
O toi, ton appel dans la nuit.

Car je sais que veille à ma porte
L'ange qui n'aime ni ne hait,
Celui dont la mémoire est morte
Et qui, les yeux vides, se tait.

EPHRAIM MIKHAEL

1866-1890

Né à Toulouse le 26 juin 1866, Ephraïm Mikhaël (Georges-Ephraïm-Michel), mourut à vingt-quatre ans, le 5 mai 1890, laissant des poèmes et des poèmes en prose dispersés dans diverses revues, et un drame encore inédit : *Briséis*, écrit en collaboration avec M. Catulle Mendès. Licencié es lettres, élève de l'Ecole des Chartes, Ephraïm Mikhaël fut attaché à la Bibliothèque Nationale. Ses premiers poèmes furent réunis par lui dans une plaquette d'amateur, sous ce titre : *L'Automne*. Il publia également, en 1888, une legende dramatique en trois actes : *La Fiancée de Corinthe*, écrite en collaboration avec Bernard Lazare, et fit représenter le 10 décembre de la même année, au Théâtre Libre, une féerie en un acte : *Le Cor Fleuri*. Un de ses poèmes : *Florimond*, fut couronné en 1889, au concours de *L'Echo de Paris*.

Le premier acte de *Briséis*, mis en musique par Emmanuel Chabrier, fut interprété pour la première fois, le 31 janvier 1897, aux concerts Lamoureux. Le musicien, comme le poète, était mort, et M. Catulle Mendès fut seul à connaître le succès de l'œuvre.

Ephraïm Mikhaël a collaboré à *La Basoche* (Bruxelles, 1884-1886), *La Pléiade* (1886), *La Jeune France* (1886-1887), *Les Chroniques* (1887), *La Revue Continentale* (1889), *La Grande Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*, etc. Ses œuvres ont été rassemblées après sa mort, en une édition définitive, augmentée de fragments inédits, par les soins de ses amis MM. Camille Bloch, Marcel Collière, Bernard Lazare, Catulle Mendès et Pierre Quillard.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — **L'Automne**, poèmes (sans nom d'éditeur). Paris, Alcan Lévy, 1886, in-18. — **La Fiancée de Corinthe**, légende dramatique en trois actes (en collaboration avec Bernard Lazare). Paris, Dalou, 1888, in-8. — **Le Cor Fleuri**, féerie en un acte et en vers (représenté sur la scène du

Théâtre Libre le 10 décembre 1888), Paris, Tresse et Stock, 1888, in-18 (1). — **Œuvres de Ephraïm Mikhaël** (*Poésies, Poèmes en prose*). Paris, Lemerre, 1890, petit in-12. — **Briséis**, drame lyrique (en collaboration avec Catulle Mendès). Paris, Enoch, 1893, in-4.

Traduction. — Quelques pages dans *Pastels in Prose*, translated by Stuart Merrill, New-York, Harper et Brothers, 1890.

A consulter. — **Anonyme** : *Notice biographique et bibliogr.* publiée en tête de l'édition des *Œuvres*, etc. Paris, Lemerre, 1890, petit in-12. — **Catulle Mendès** : *Rapport à M. le Ministre de l'Instr. publique*, etc., *sur le Mouvement poétique français de 1867 à 1900*. Paris, Imprimerie Nationale, 1902, et Fasquelle, 1903, in-8. — **R. de Gourmont** : *Le IIe Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — **Pierre Quillard** : *Notice*, dans *Portraits du prochain siècle*. Paris, Girard (1894), in-18. — **Christian Rimestad** : *Fransk Poesi i det Nittende a rhundrede* København, Schubotheske, 1905, in-8. — **Jules Tellier** : *Nos Poètes*. Paris, Despret, 1888, in-18.

Jean Ajalbert : *Opinions. Ephraïm Mikhaël*. Eclair, 8 février 1897. — **Alc. Bonneau** : *Poètes*. Revue Encyclopédique, février 1891. — **Catulle Mendès** : *Ephraïm Mikhael*. Echo de Paris, 15 octobre 1890. — **Edm. Pilon** : *Ephraïm Mikhael* Ermitage, avril 1894. — **Pierre Quillard** : *Ephraïm Mikhael*. La Wallonie (Liège), octobre 1890

Iconographie :

L. Métivet : *Ephraïm Mikhaël sur son lit de mort, 6 mai 1890, dessin au crayon* (app. à la famille). — **Anonyme** : *Portrait à l'eau-forte*, publié dans l'éd. des *Œuvres* (Paris, Lemerre, 1890 in-12). — **Desmoulin** : *Portrait à l'eau-forte*. Edition de *Briséis*. Paris, Enoch, 1893, in-4. — **F. Vallotton** : *Masque*, dans *Le IIe Livre des Masques*, de R. de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — **Ch. Mathieu** : *Monument* (Buste d'Ephraïm Mikhaël et figures allégoriques) élevé par souscription, pour le cloître des Augustins, Musée de Toulouse, 1900.

EFFET DE SOIR

Cette nuit, au-dessus des quais silencieux,
Plane un calme lugubre et glacial d'automne.
Nul vent. Les becs de gaz en file monotone
Luisent au fond de leur halo, comme des yeux.

Et dans l'air ouaté de brume, nos voix sourdes
Ont le son des échos qui se meurent, tandis

(1) M. A.-F Herold a tiré de cette féerie le texte d'une œuvre lyrique qui a été jouée avec la musique de M. F. Halphen, à l'Opéra-Comique, en mai 1904. (Voyez : *Le Cor fleuri*, féerie lyrique, poème d'Ephraïm Mikhael et A.-Ferdin. Herold, musique de Fernand Halphen. Paris, Dupont, 1904, in-8, partition piano et chant, Paris, Dupont, 1904, in-4).

Que nous allons rêveusement, tout engourdis,
Dans l'horreur du soir froid plein de tristesses lourdes.

Comme un flux de métal épais, le fleuve noir
Fait sous le ciel sans lune un clapotis de vagues.
Et maintenant, empli de somnolences vagues,
Je sombre dans un grand et morne nonchaloir.

Avec le souvenir des heures paresseuses
Je sens en moi la peur des lendemains pareils,
Et mon âme voudrait boire les longs sommeils
Et l'oubli léthargique en des eaux guérisseuses.

Mes yeux vont demi-clos des becs de gaz trembleurs
Au fleuve où leur lueur fantastique s'immerge,
Et je songe en voyant fuir le long de la berge
Tous ces reflets tombés dans l'eau, comme des pleurs,

Que, dans un coin lointain des cieux mélancoliques,
Peut-être quelque Dieu des temps anciens, hanté
Par l'implacable ennui de son Éternité,
Pleure ces larmes d'or dans les eaux métalliques.

TRISTESSE DE SEPTEMBRE

A Mme Elisabeth Dayre.

Quant le vent automnal sonne le deuil des chênes,
Je sens en moi, non le regret du clair été,
Mais l'ineffable horreur des floraisons prochaines.

C'est par l'avril futur que je suis attristé ;
Et je plains les forêts puissantes, condamnées
A verdir tous les ans pendant l'éternité.

Car, depuis des milliers innombrables d'années,
Ce sont des blés pareils et de pareilles fleurs,
Invariablement écloses et fanées ;

Ce sont les mêmes vents susurrants ou hurleurs,

La même odeur parmi les herbes reverdies,
Et les mêmes baisers et les mêmes douleurs.

Maintenant les forêts vont s'endormir, raidies
Par les givres, pour leur sommeil de peu d'instants.
Puis, sur l'immensité des plaines engourdies,

Sur la rigidité blanche des grands étangs,
Je verrai reparaître à l'heure convenue —
Comme un fantôme impitoyable — le printemps ;

O les soleils nouveaux ! la saison inconnue !

CRÉPUSCULE PLUVIEUX

A Rodolphe Darzens.

L'ennui descend sur moi comme un brouillard d'automne
Que le soir épaissit de moment en moment,
Un ennui lourd, accru mystérieusement,
Qui m'opprime de nuit épaisse et monotone.

Pourtant nul glorieux amour ne m'a blessé,
Et c'est sans regretter les heures envolées
Que je revois au loin, vagues formes voilées,
Mes souvenirs errants au jardin du passé.

Et pourtant, maintenant, dans l'horreur languissante
D'un soir de pluie et dans la lente obscurité,
Je sens mon cœur que nul amour n'a déserté
Mélancolique ainsi qu'une chambre d'absente.

L'HIÉRODOULE

A Paul Roux.

Dans le triomphe bleu d'un soir oriental
Elle s'accoude avec une lente souplesse
Au rebord lumineux de la terrasse, et laisse
Les cheveux étaler leur deuil sacerdotal.

La ville sainte aux toits baignés de lueurs blanches
Est pleine de rumeurs d'épouvante, et là-bas,
Dans le Bois pollué par le sang des combats,
Des feux semblent des yeux cruels entre les branches.

Les hommes durs venus de pays innommés
Fouleront ce matin le sol du sanctuaire ;
Près des murs, attendant l'aurore mortuaire,
Veillent, silencieux, des cavaliers armés.

Et vers le ciel pareil aux cuirasses brunies
Que hérissent des clous brillants, leur rude main
Lève de longs buccins d'or qui seront demain
Les annonciateurs sacrés des agonies.

Des femmes, leurs seins nus, caressés de clartés,
Dans de grands parcs plantés d'hiératiques chênes
S'attardent à rêver des souillures prochaines
Et s'apprêtent pour les mauvaises voluptés.

Mais, dédaignant le songe humain des vils désastres,
L'hiérodoule au cœur d'éternel diamant
Dans la suprême nuit regarde éperdument
L'hiver du ciel blanchi par le givre des astres.

IMPIÉTÉS

Dans la haute nef qui frissonne toute
Au bruit triomphal de l'hymne chanté,
Un étrange Evêque, au cœur plein de doute,
Officie avec somptuosité.

Il chante — que Dieu soit ou non, qu'importe
Qu'importe le ciel sévère ou clément ? —
Impassible, il chante, et de sa main forte
Lève l'ostensoir solennellement.

Mais — tandis qu'au loin sa narine avide
Quête les parfums du saint encensoir —

Il songe, en son âme infidèle et vide,
Qu'il est beau, tenant ainsi l'ostensoir;

Que, sur son manteau de pourpre, rutile
Une gloire large et de divers ors,
Comme le soleil que le soir mutile
Luit sur le charnier des nuages morts.

Il songe qu'un peuple obscur le contemple;
Qu'au fond d'un brouillard lourd de senteurs, l'œil
Voit uniquement dans la nuit du temple
L'Evêque splendide en son rouge orgueil.

Et, les yeux emplis d'ivresse extatique,
Le prêtre, usurpant au Christ défié
L'hommage royal du dévot cantique,
Sur l'autel qu'il sert s'est déifié.

★

Chère, je t'ai dit des messes hautaines,
Sans y croire, ainsi qu'un prêtre mauvais,
Pour que le regard des foules lointaines
Me trouvât très beau lorsque je levais

— Evêque vêtu de fières étoffes —
L'ostensoir des vers aux riches splendeurs,
Et je n'agitais l'encensoir des strophes
Que pour m'enivrer avec ses odeurs.

L'ÉTRANGÈRE

En son manteau d'argent tissé par les prêtresses,
La vierge s'en allait vers les jeunes cités,
Et la nuit l'effleurait de mystiques caresses,
Et le vent lui parlait de longues voluptés.

Or, c'était en un siècle ou les rois faisaient taire
Les joueurs de syrinx épars dans le printemp;

Les sages enseignaient aux peuples de la terre
L'horreur des jeunes dieux et des lys éclatants.

Mais tandis que là-bas se levait sur les villes
La mauvaise lueur des temples embrasés,
La vierge allait cherchant, parmi les races viles,
Le fabuleux amant digne de ses baisers.

Elle apparut un soir, blanche et mystérieuse,
Dans le mois où la faux couche les blés épais ;
Et de très loin, vers la foule laborieuse,
Tendit ses douces mains comme des fleurs de paix.

Elle gardait dans ses cheveux et dans ses voiles
Un long parfum de gloire et de divinité,
Et, pour avoir dormi sous de saintes étoiles,
Son corps entier était pénétré de clarté.

Elle vient et déjà de merveilleux murmures
Ont réveillé comme autrefois les bois ombreux :
Appel de chèvrepieds gorgés de grappes mûres,
Près des nymphes riant dans les fleuves heureux.

Des voix ont dit des noms oubliés de guerrières,
D'ineffables syrinx soupirent dans les airs,
Le vent porte des bruits antiques de prières,
Une ombre olympienne emplit les cieux déserts.

Et la vierge, attendant de glorieux éphèbes,
S'offre splendide et nue aux baisers triomphaux.
Alors les chefs et les vieillards gardien des glèbes
La repoussent avec des bâtons et des faux.

« Va-t'en ! Nous avons peur de tes yeux pleins d'aurore,
Tu nous ramènerais les vieux songes pervers.
Par toi nous rêverions et nous verrions encore
Des ténèbres d'amour obscurcir l'univers. »

Et les femmes, quittant les prés et la fontaine,
Laissant les clairs fuseaux et les vases de miel,

Poursuivent en hurlant l'étrangère hautaine
Qui souille le pays d'une senteur de ciel.

Des clameurs de combat sonnent dans les vallées,
Les bois sont secoués de tragiques frissons.
Et, comme aux rouges soirs des anciennes mêlées,
Les filles aux bras forts courent dans les moissons.

Victoire ! maintenant une prostituée,
Qui regarde le ciel avec des yeux méchants,
Traîne le corps sacré de la vierge tuée ;
Le sang surnaturel trouble les lys des champs.

La nuit descend ; les cieux fleuris d'étoiles claires
Resplendissent comme un jardin prodigieux.
Les filles aux cœurs froids ont senti leurs colères
Grandir sous le baiser du soir religieux.

Leur fureur se ravive à l'odeur des fleurs douces,
A la bonne rumeur de la plaine et des flots.
Farouches, dénouant leurs chevelures rousses,
Elles poussent du pied l'étrangère aux yeux clos.

Joyeuses d'insulter des neiges lumineuses,
Elles mordent sa gorge avec férocité ;
On voit briller au fond des prunelles haineuses
L'orgueil mystérieux de souiller la beauté.

Et toutes, emplissant de sables et d'ordures
La bouche qui savait les mots mélodieux,
Sur la divine morte, avec leurs mains impures,
Se vengent de l'amour, des rêves et des dieux.

(*Œuvres de Ephraïm Mikhaël Paris, 1890.*)

ALBERT MOCKEL

1866

M. Albert-Henri-Louis Mockel est né à Ongrée-lez-Liège (Belgique) le 27 décembre 1866. Sa famille paternelle fut longtemps fixée dans l'ancien duché bilingue de Limbourg, spécialement dans la petite ville d'Eupen, première agglomération allemande après la frontière actuelle. Sa famille maternelle est originaire de la Courlande, qu'elle quitta au XVIIIe siècle pour la Hollande et la Belgique. Sa bisaïeule maternelle était d'ailleurs de famille française réfugiée, et tous les ascendants de sa grand'mère, — une Namuroise — invoquaient une lointaine origine française. M. Albert Mockel fit ses classes primaires à Seraing, puis étudia la philosophie, la philologie et la musique à l'Université de Liège. En 1884, il fonda dans cette ville, avec ses camarades, un cercle d'étudiants : *L'Elan littéraire*, dont le bulletin mensuel, transformé et devenu sa propriété, devint bientôt la revue *La Wallonie*. On a pu se rendre compte dans de précédentes notices, et on en pourra juger encore dans de suivantes, de l'importance de *La Wallonie* dans le mouvement symboliste. M. Albert Mockel l'avait fondée pour défendre la nouvelle esthétique littéraire, en même temps que pour combattre en Belgique en faveur de la culture française. *La Wallonie* dura sept ans, groupant la plupart des nouveaux écrivains. C'est dans ses numeros que publièrent leurs premières pages notamment Charles Van Lerberghe, Bernard Lazare, MM. Maurice Maeterlinck, Pierre Louys, Emile Verhaeren, Francis Viélé Griffin, Grégoire Le Roy, Stuart Merrill, René Ghil, Jean Moréas, Pierre Quillard, André Gide, A.-Ferdinand Herold, André Fontainas, Fernand Severin, Albert Saint-Paul, Adolphe Retté, etc. José Maria de Heredia et Stéphane Mallarmé y collaborèrent à plusieurs reprises, et une seule fois Paul Verlaine. Après un séjour de quelques mois en Allemagne, M. Albert Mockel vint se fixer définitivement à Paris en 1890. Il avait, à cette époque, déjà publié quelques plaquettes

de vers, livres d'essais, en quelque sorte, tout à fait négligeables aujourd'hui dans son œuvre, et un petit livre satirique sur le mouvement littéraire wallon : *Les Fumistes Wallons*. En 1890, il publia son premier ouvrage de critique : *Quelques livres*, édité à Liège, et suivi, en 1891, de *Chantefable un peu naïve*, poème, paru sans nom d'auteur ni d'éditeur. M. Albert Mockel s'est surtout distingué dans la critique de l'école symboliste, une critique un peu précieuse et spécieuse, plus attachée au detail et au moment qu'aux idées générales et à une vue d'ensemble. L'ouvrage qui le signala dans ce sens fut ses *Propos de littérature*, publiés en 1894, et dans lesquels il étudiait l'esthétique poétique du mouvement symboliste à propos des œuvres de ses deux plus notoires poètes : MM. Henri de Régnier et Françis Vielé-Griffin. D'autres études l'ont encore montré comme le critique méticuleux des nouveaux poètes, notamment celles qu'il a écrites sur Stéphane Mallarmé, Charles Van Lerberghe et M. Emile Verhaeren. L'œuvre poétique de M. Albert Mockel se compose aujourd'hui de deux volumes : *Chantefable un peu naïve* et *Clartés*. On y trouve, avec la même préciosité que dans ses écrits en prose, une certaine recherche d'harmonie verbale, et, musicien autant que poète, il a joint à ces deux recueils des pages de musique destinées à en souligner l'esprit. Un autre volume est en préparation : *La Flamme immortelle*, dont des fragments ont paru dans diverses revues. M. Albert Mockel s'est aussi essayé dans l'art du conteur, avec un volume : *Contes pour les Enfants d'hier*, d'une note habilement puérile et vieillotte.

Une grande part des écrits de M. Albert Mockel se trouve encore dispersée dans des revues et journaux, notamment dans *La Revue de Belgique* (deux études : *Réflexion sur la critique. Discussion sur la méthode dans la critique*, — et toute une série d'articles sur les *Peintres primitifs français*) et dans *La Réforme*, de Bruxelles (*Lettres d'Italie*).

M. Albert Mockel a collaboré à *L'Elan littéraire* (1885), *Caprice-Revue* (1887-1890), *Almanach de l'Université de Liège* (1887), *La Société nouvelle, L'Art Moderne, Les Ecrits pour l'Art, L'Indépendance belge, Floréal, La Revue, Le Réveil, La Revue Wallonne, La Réforme, Le Coq Rouge, Le Mercure de France, L'Almanach des Poètes* (1896 et 1897), *La Revue encyclopédique, La Revue de Belgique, Zeit* (Vienne), *La Vie nouvelle, La Vogue, L'Idée libre, L'Ermitage, Durendal, Wallonia, Le Beffroi, L'Européen, L'Occident, Le Courrier européen, Les Arts de la Vie, Vers et Prose, L'Express, Le Siècle, La Revue universelle, Art et Décoration, Antée, La Belgique artistique et littéraire, Poésia, La Grande Revue*, etc.

Bibliographie :

Poèmes minuscules. Liège, s n. d'éd., 1886, petit in-8 (hors commerce). — **L'Essor du Rêve**, vers et prose. Liège, s. n. d'éd., 1887, petit in-8 (hors commerce). — **Les Fumistes Wallons. Histoire de quelques fous** (publié sous le pseudonyme de L'Hemma). Liège, imprim. de H. Vaillant-Carmann, s. d. (1887), petit in-8. — **Quelques Livres**, critique littéraire. Liège, imprim. de H. Vaillant-Carmanne, 1890, petit in-8 (hors commerce). — **Chantefable un peu naïve**, poème précédé d'un prélude musical (publié sans nom d'auteur). Liège, imprimé par H. Vaillant-Carmanne sur les presses de la Wallonie, 1891, in-8 (200 ex. sur Hollande). — **Propos de littérature** [esthétique du poème, à propos des œuvres d'Henri de Régnier et de Vielé-Griffin]. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1894, in-8. — **Emile Verhaeren**, avec une note biographique par Francis Vielé-Griffin. Paris, éd. du Mercure de France, 1895, in-18. — **Stéphane Mallarmé. Un héros.** Paris, éd. du Mercure de France, 1899, in-18. — **Clartés**, poèmes [suivis d'une conclusion musicale]. Paris, éd. du Mercure de France, 1902, in-8. — **Charles Van Lerberghe**, avec un portrait. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — **Victor Rousseau**, étude illustrée de 7 reproductions d'œuvres du Statuaire, Paris, éd. de « La Plume », 1905, in-18. — **Contes pour les enfants d'hier**, illustrés par Auguste Donnay. Paris, Soc. du Mercure du France, 1908, in-8.

On trouve des poèmes de M. Albert Mockel dans les ouvrages suivants : **Almanach des poètes**, années 1896, 1897 (Paris, éd. du Mercure de France, 1895 et 1896, 2 vol. in-16). — **Pol de Mont** : *Poètes belges d'expression française.* Almelo, W. Hilarius, 1899, in-18.

A paraître. — **La Flamme immortelle**, poèmes. — **Banalités indiscrètes**, notes sur les mœurs.

A consulter. — **Arthur Daxhelet** : *Une Crise littéraire. Symbolisme et symbolistes.* Bruxelles. Weissenbruck, 1904. in-8. — **Eugène Gilbert** : *Les Lettres françaises dans la Belgique aujourd'hui.* Paris, Sansot, 1906, in-18. — **A.-F. Herold** : *Albert Mockel*, notice publiée dans *Les Portraits du prochain siècle*. Paris, Girard, 1894, in-18. — **Gustave Kahn** : *Symbolistes et décadents*, Paris, Messein, 1902, in-18. — **Georges Le Cardonnel et Ch. Vellay** : *La Littérature contemporaine*, 1905. *Opinions des écrivains de ce temps.* Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Camille Lemonnier** : *La Vie belge.* Paris, Fasquelle, 1905, in-18. — **Catulle Mendès** : *Rapport sur le mouvement poétique français de 1867 à 1900.* Paris, Imprim. Nationale, 1902, et Fasquelle, 1903, in-8. — **Francis Nautet** : *Histoire des lettres belges d'expression française.* Bruxelles, Rosez, 1892, in-8. — **Robert de Souza** : *La Poésie populaire et le lyrisme sentimental.* Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18.

C. Castelyn : *M. Albert Mockel*, étude illustrée. La Libre Critique (Bruxelles), 11 et 18 juin 1906. — **Charles Delchevalerie** : *M. Albert Mockel* (*Un livre récent*). Revue Blanche, mars 1892. — **Anatole France** : [Sur Albert Mockel]. Le Temps, 23 septembre 1891. — **Hubert Krains** : *Les Lettres en Belgique.* La Semaine littéraire (Genève), 16 et 23 mai 1903. — **Stuart Merrill** : *Albert Mockel. Clartés.* La Plume, mars 1903. — **G. Rency** : *Propos de littérature : Un Décadent. M. Albert Mockel.* La Vie intellectuelle (Bruxelles), 15 avril 1908. — **Sainte-Claire** : *M. Albert*

Mockel, Gil-Blas, 7 juillet, 1902. — **Charles Tardieu** : *Etude*. L'Indépendance belge, 3 août 1904. — **Charles van Lerberghe** *En Italie,* la Roulotte (Bruxelles), numéro spécial consacré à Ch. van Lerberghe, s. d. (1904). — **Emile Verhaeren** : *La Renaissance actuelle des lettres en Belgique,* Revue des Revues, juin 1896.

Iconographie :

Auguste Donnay : *Portrait d'Albert Mockel et de son père*, fusain. Salon de blanc et noir (Liège), 1889 (app. à M. Alb. Mockel). — **Mme Mockel** : *Portrait d'Albert Mockel*, peinture à l'huile, inachevée, 1877 (app. à M. Alb. Mockel). — **E. Masui** : *Caricature,* pastel. Salon fantaisiste (Liège), 1887. — **Stuart Merrill** : *Caricature,* au verso d'une carte de visite. Florence, 1901. — **Miller** : *Portrait-charge,* 1906 (app. à M. Alb. Mockel). — **Louis Moreels** : *Eau-forte,* portrait de face, 1889 (app. à M. Albert Mockel). — **Armand Rassenfosse** : *Portrait*, profil, crayon, 1890.

CAR ELLES IGNORENT...

BALLADE

Loin dans les prés, à la fontaine,
une voix chante à la verte fontaine.

« Ah vire et gire et vire le dé !

A fontaine profonde, arrivant de la plaine,
à profonde fontaine un gueux j'ai rencontré,
et vire, et gire, et vire le dé !
Il avait haute allure, une dague à la gaîne
étrange, et ses façons de vous dire dondaine
lui donnaient de grands airs comme d'un capitaine
sur tous les brigands par lui commandés ;
et virent, et girent, et virent les dés !

Un bleu mantel aux bords déchirés,
(que longue et triste ! que longue est la plaine !)
un bleu mantel aux bords déchirés,
en ses plis ondulants comme un songe d'aimer
montrait sa fière nudité.

— « Ah triste et longue, triste est la plaine,
dit-il, — et de mes yeux, des larmes vit couler.

Je suis triste, ma mie, et je sens votre peine ;
ah ! je suis triste comme la plaine !
Mon âme a des recels de maux à bien garder,
mon cœur a des trésors inconnus à donner...
Je suis triste, ma mie, venez me consoler. »

(Car longue et triste, longue est la plaine.)

— Je ne pourrais, lui dis-je. Un amant désiré,
il s'en fut à la guerre il y a des années
et l'attends qui viendra du bout de cette plaine, —
oh longue et triste comme ma peine, —
et qui boira de ses baisers
tous mes pleurs esseulés coulant à la fontaine. »

(Mais vire et gire et vire le dé,
il n'aurait pas dû s'en aller...)

— Morne et sombre est la triste et longue, longue plaine !
L'amour d'antan, l'ami ne l'a-t-il oubliée ?
Ah trop longue est la plaine, il vous a dédaignée.
Ton amant, je le vis aux pieds d'une autre reine :
il néglige le doux délice que tu mènes,
et ses larmes d'amour pour toi n'ont plus coulé.
Son baiser méprisa ta caresse lontaine ;
selon que vire et gire et que vire le dé
une autre belle, bien plus belle, a rencontré,
et boit l'amour rivale à des lèvres germaines...

— S'il arrivait... Sa dague de haine
d'un baiser rouge viendrait marquer
mes bras fluets désenlacés
et ma bondissante chevelure dénouée,
inutilement dénouée
sous mes baisers désavoués
pour l'apaiser, prier, détourner sa haine...

— Vois comme longue et triste est la plaine ;
viens ! je défaille sous ma peine,
viens dans nos yeux jumeaux nos âmes contempler.

Vois : longue, vaste, immense est la plaine.
S'il arrivait... — nous saurons nous garder.

— Je t'aime ! Je t'aime ! prends-moi toute, sois la carène
qui tranche de l'étrave une onde aux flots pâmés.
Oui, sans espoir et trop longue est la plaine :
Ah ! mirons notre mirage au cristal des fontaines,
et que vire et que gire et que vire le dé !
Viens, je suis triste ; partage ma peine.
Viens mirer ton désir à mes lèvres d'aimer...
Ah ! verse ta langueur aux plis de mes baisers ! »

(A la fontaine,
au bout de longue, et triste, et longue plaine,
un autre amant j'ai rencontré,
et vire et gire et vire le dé !)

Mais, se dressant sur la triste plaine :

— Femme infidèle, tu m'as oublié.
C'est moi qui t'appris les baisers,
et pour guérir ta longue peine
j'avais quitté les nobles domaines
où les vents dorment apaisés ;
j'avais passé, pour tes baisers,
la triste et longue, longue plaine !

— Ah ! beau sire ? Mais vire le dé ! »

Soudain, sur moi, sa dague a levé ;
preste, m'enfuis à perdre haleine
dans les grands prés, le long de la fontaine.
Mais lui, de lourds sanglots le vis tout secoué
qui pleurait, maudissant la triste et longue plaine..

et je l'aimais, celui qui m'apprit les baisers.

Hélas ! il vit, dans la fontaine,
sous le trompeur lacis des avènes
il vit au fond de la fontaine
un jour qui tuait jours passés.

Il vit son image adorée,
il vit l'Image détestée,
et, dague en main, s'y est jeté
pour tuer l'amant préféré.

Ah ! me fut longue, longue la plaine,
quand seule revins, sans baisers.
Il s'est noyé dans la fontaine,
et que vire, et que gire, et que vire le dé !

Pourquoi m'a-t-il voulu tromper ?
Sous les longs vêtements de laine,
aux plis du mantel déchiré,
mes lèvres voyaient les baisers
qu'y mordilla leur amour vaine...

Ah ! que m'a-t-il voulu tromper
car j'avais reconnu l'Aimé
et l'aurais vu du loin de la plus longue plaine :
J'avais reconnu mes baisers.

(*Chantefable un peu naïve.*)

LE LIED DE L'EAU COURANTE

« La clarté qui s'épanche à mes rives de prairies
glisse sur moi, comme une onde plus pure.
Nue en ses transparences limpides,
elle est l'image où j'apparais grandie,
et je suis l'ombre diaphane de l'azur.

« Oh rayon !... oh le rêve en feu qui me pénètre...
lui, mon vœu héroïque et mon céleste émoi,
il vient !... mais quand sa flamme m'a toute envahie
il se retire lentement de moi,
et j'écoute mourir un être en mon être.

« Avec ses branches sur moi penchées,
elle est belle, la haute forêt que je longe ;
et le vent la dénude pour l'or des jonchées,

et les feuilles, par mille et mille détachées
vers le reflet où leur chute vacille,
imitent, par jeu, le léger mensonge
d'une aile mêlée à mes eaux.

« Brises, trilles d'oiseaux chanteurs qui s'égosillent,
tout ce qui vit et fait bruire les rameaux
redit la mélodie que je conte aux roseaux,
et c'est une musique aérienne qui se mire.

« O forêt ! ô forêt douce, tu me convies
aux lents repos de l'ombre moussue et des prêles,
et ta ramure s'est étendue
comme une main qui me caresse et me retient...

« Mais je glisse, je vais, je passe sous elle,
je glisse, et je vais mon oublieuse vie.
L'âme qui te mirait, je l'ai déjà perdue,
et mes yeux refermés ne se rappellent rien.

« Ils sont effacés, les reflets
dont je fus hier effleurée.
Vers d'autres lumières, vers d'autres forêts,
de chute en chute, en secouant ma chevelure,
je glisse, les mains dénouées, les yeux vides,
et les heures sans fin meuvent ma destinée.

« Ombre errante de rêve en rive,
et la sœur de tous ceux que mes ondes leurrent,
insaisissable comme une âme
et, comme une âme, inhabile à saisir,
j'emporte des bouquets épars de souvenirs
dont l'arôme se meurt en une sève amère.

« Et je ne sais pas où je suis, qui je suis...

Un seul être est vivant sous mes images fugitives,
il ondule aux replis de mes lointains détours...
O toi dont j'ai baigné les pieds las, le front lourd,
et la caresse des mains avides,

— passant qui m'écoutes, mon frère ! —
n'as-tu pas vu, depuis le seuil des monts déserts,
naître et renaître en moi, puissant comme l'amour,
l'indomptable courant qui me porte à la mer ?

— n'as-tu pas vu, force sans fin, rythme éternel,
le désir qui me meut d'un élan immortel ? »

(*Clartés.*)

LE DOUX VISAGE

Doux visage, où les pleurs s'unissent au sourire !
Un or fervent, un or mobile que les fées
parfilent de leurs frêles mains pour ta parure,
déroule de ton front la chute négligée
des boucles, des suaves boucles qui s'étirent.

Lève tes yeux sous les longs cils purs,
azur vivant et mer aux vagues léthéennes.
Tout le ciel en ces eaux méditerranéennes
mêle un songe où la nuit épuise ses étoiles,
et la voûte immortelle où midi se consume
dénude ses clartés en leur flot virginal.

Oh dis ! n'est-ce le vol intangible d'une aile
mirée au vague sous la fugitive écume
qu'elle touche du bout d'une plume irréelle...
— est-ce la courbe, en la brise alizée,
que fait la toile errante et blanche des voiliers,

ou seraient-ce les jeux légers de ta pensée
qui, sur cette onde où l'aube est idéalisée,
sèment l'argent mobile à la nue allié
et la candide transparence des glaciers ?...

(*La Flamme immortelle.*)

ROBERT DE MONTESQUIOU

1855

M. le Comte Robert de Montesquiou-Fézensac est né à Paris le 19 mars 1855. Il descend d'une illustre famille française qui a produit des hommes de guerre et des hommes d'Etat, au nombre desquels le Maréchal de Montluc, le Maréchal Gaston de Gassion, Artagnan, le héros des *Trois Mousquetaires*, Pierre de Montesquiou, l'un des plus fameux maréchaux de Louis XIV, Anne-Pierre de Montesquiou, conquérant de la Savoie, l'abbé de Montesquiou, ministre de Louis XVIII. La jeunesse de M. de Montesquiou fut studieuse. « A quoi j'ai employé les années qui ont précédé la publication de mes livres? dit-il. Mais d'abord à former leur auteur, puis à les écrire. » M. de Montesquiou, comme poète, est, en effet, un résultat de la culture. L'ordonnance des poèmes, la recherche des rythmes, le choix des images et des rimes ne sont, dans son œuvre, que l'expression d'une esthétique longtemps réfléchie et mûrie. La réputation de M. de Montesquiou comme chercheur de sensations rares et amateur d'un art compliqué et subtil était établie bien avant qu'il eût rien publié. On connaissait, chez les écrivains et les artistes, ses fantaisies de raffiné, ses vers d'une préciosité étrange, et c'est ce renom qui donna à J.-K. Huysmans l'idée de son Duc Jean des Esseintes, le héros de *A Rebours*. En 1892, M. de Montesquiou fit ses débuts d'écrivain avec *Les Chauves-Souris*, recueil de curieux poèmes, ayant pour sujet *le nocturne* dans la nature et dans l'âme. Le succès en fut vif, comme furent vives les critiques que l'ouvrage inspira, certains persistant à ne vouloir voir en l'auteur qu'un poète de salons. La réputation de M. de Montesquiou s'affermit de toutes ces contradictions. Il publia ensuite *Le Chef des Odeurs suaves*, « poème dont les fleurs et les parfums groupés en symboles forment le sujet varié », *Le Parcours du Rêve au Souvenir*, « multiples feuillets recueillis au long de ses voyages », *Les Hortensias bleus*, « qui représentent la vue en bleu, à savoir un peu plus mélancolique, de cette vie que d'autres

voient en rose », *Les Perles Rouges,* recueil de quatre-vingt-treize sonnets sur Versailles, *Les Paons,* « poèmes dont les pierreries et leurs correspondances forment le sujet » et *Les Prières de tous.* On doit également à M. de Montesquiou quatre volumes de prose : *Roseaux pansants* et *Autels privilégiés*, dans lesquels il s'est plu à évoquer des physionomies d'artistes et d'écrivains oubliés ou méconnus, et *Professionnelles Beautés* et *Altesses Sérénissimes,* recueils de divers essais. Dans l'un de ces volumes, M. de Montesquiou a notamment réimprimé en partie le texte d'un petit livre : *Félicité*, qu'il écrivit autrefois sur Marceline Desbordes-Valmore. Ce n'est pas un de ses moindres titres comme écrivain que d'avoir ainsi contribué par ses livres, par ses conférences et par sa participation aux fêtes de Douai, en 1896, à la résurrection littéraire de cette femme charmante.

M. de Montesquiou a collaboré à de nombreux périodiques, entre autres *La Revue Illustrée* (1er juin 1894-1er mai 1896); *Revue Franco-Américaine* (juin 1895); *Revue des Deux-Mondes, Revue de Paris* (1895-1896); *Nouvelle Revue* (1er février 1896, 15 octobre 1898, 15 mai 1899); *Gazette des Beaux-Arts* (1er septembre 1894, 1899, 1er fevrier 1900); *Les Modes; Figaro illustré* (octobre 1899); *Monde illustré; La Vogue* (nouvelle série, juin 1899); *Revue encyclopédique ; Publications Laffitte, Revue félibréenne, Renaissance latine, Les Arts de la Vie, L'Art et les Artistes, Le Journal*, etc. Il collabore actuellement au *Figaro*, au *Gaulois* et au *Gil Blas*, où il donne des articles inspirés par les sujets les plus divers d'esthétique et de sociologie, fournissant ainsi sa part de documents, pour l'avenir, sur les gens et les choses d'aujourd'hui.

Bibliographie :

Les œuvres. — **Les Chauves-Souris**, poèmes. Paris, Richard, 1892, in-18 (édition tirée à 100 ex. sur hollande Van Gelder à filigrane). (Réimpr. : *Les Chauves-Souris,* poèmes, précédés d'une lettre de Leconte de Lisle. Paris, Richard, 1893, in-16 ; *Les Chauves-Souris,* éd. ornée de trois croquis de Chauves-Souris, par MM. Forain, Antonio de la Gandara et Whistler. Paris, Richard, 1893, in-4, à trois cents exempl. ; *Les Chauves-Souris,* éd. définitive, Paris, Richard, 1907, gr. in-8. — **Félicité**, étude sur la Poésie de Marceline Desbordes-Valmore, suivie d'un essai de classification de ses motifs d'inspiration. Paris, Lemerre, 1894, in-18. — **Le Chef des odeurs suaves**, poèmes. Paris, Richard, 1894, in-18. (Réimpr. : *Le Chef des odeurs suaves,* couverture ornée de la reproduction d'un tableau de fleurs par Breughel. Paris, Richard, 1894, in-8). — **Le Parcours du Rêve au Souvenir**, poèmes. Paris, Fasquelle, 1895, in-18. — **Les Hortensias bleus**, poèmes. Paris, Fasquelle, 1896, in-18. (Les exemplaires de luxe de cette édition portent une couverture ornée d'une eau-forte d'Helleu.) *Le même*, éd. définitive, avec un portrait de l'auteur, d'après une peinture de Laszlò. Paris, Richard, 1906, gr. in-8. — **Roseaux Pensants**, prose. Paris, Fasquelle, 1897, in-18. — **Apollon aux**

lanternes (*Versailles*). Paris, Aux bureaux de la « Nouvelle Revue », 1898, in-8. — **Autels privilégiés**, prose. Paris, Fasquelle, 1899, in-18. — **Les Perles Rouges**, quatre-vingt-treize sonnets. Paris, Fasquelle, 1899, in-18. *Le même*, illustré de quatre eaux-fortes de Alb. Besnard. Paris, Fasquelle, 1899, in-8). — **Pays des aromates**, *Commentaire descriptif d'une collect. d'objets relatifs aux parfums, suivi d'une nomenclature des pièces qui la composent, ainsi que du catalogue d'une bibliothèque attenante*, orné d'un portrait. Paris, Floury, 1900, in-8. — **Les Paons**, poèmes, couvert. de Lalique. Paris, Fasquelle, 1901, in-18. — **Prières de tous**, huit dizaines d'un chapelet rythmique, dessins de Mme Madeleine Lemaire. Paris, Maison du Livre, 1902, in-8. — **Musée rétrospectif de la classe 90**, parfumerie (*Matières premières, matériel, procédés et produits*) à **l'Expos. univers. internat. de 1900**, etc. Rapport de M. le comte Robert de Montesquiou. Saint-Cloud, Imprim. Belin fr., 1903, gr. in-8, fig. — **Professionnelles beautés**, prose. Paris, Juven, 1905, in-18. — **Altesses Sérénissimes**, prose. Paris, Juven, 1907, in-18.

Préface. — **John W. Harding** : *La Porte du baiser*, trad. de l'anglais, par Frédéric Boutet. Paris, Carrington, 1904, in-18.

En préparation. — **Chants de Cygnes**, poèmes. — **Les Turquoises Mortes**, « un poème complémentaire des précédents et dans lequel sera de nouveau abordé chacun de leurs sujets ». — **Les Quarante Bergères** recueil de portraits satiriques, et **Passiflora**, un court poème qui retrace, poétiquement le « pathétique récit des derniers jours d'une jeune Dame Amie ». Nouveaux recueils d'Essais presque entièrement terminés : **Assemblée de Notables, Deux Triptyques, Tiarés et Diadémés.**

M. de Montesquiou fait imprimer un **Livre sur l'Amitié**, qui lui est inspiré par la perte du compagnon de ses travaux et de sa vie.

Il rédige aussi des **Mémoires**, qui paraîtront sous le titre de **Mnémosyne**.

Enfin, en cours de publication, la réimpression transformée des sept poèmes déjà édités. Les deux premiers volumes de cette réimpression ont paru Paris chez Richard, l'un en 1906 et l'autre en 1907. (Voyez *Les Hortensias bleus* et *Les Chauves-Souris*).

Poèmes mis en musique. — *Les Chauves-souris*, six mélodies de M. Léon Delafosse sur des poésies de M. R. de Montesquiou. Paris, Heugel, 1895, gr. in-8 ; *Quintette de fleurs*, poésie de M. R. de Montesquiou, musique de M. Léon Delafosse. Paris, Heugel, 1897, in-fol., etc.

À consulter. — **Paul Acker** : *Petites confessions. Visites et portraits* Paris, Fontemoing, 1903, in-8. — **Adolphe Brisson** : *La Comédie littéraire*. Paris, A. Colin, 1895, in-18. — **Remy de Gourmont** : *Le Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — **V. Thompson** : *French Portraits* (*Being appreciations of the writers of Young France*), Boston, Richard, G. Badge et Co, 1900, in-8.

Henry Bataille : *Robert de Montesquiou*. La Vogue (nouvelle série), 15 juillet 1899.— **F. Coppée** : *Poètes*. Journal, 4 juin 1896.— **Gaston Deschamps** : *Jeux Floraux*. Le Temps, 21 janvier 1894. — **Anatole France** : *Le comte Robert de Montesquiou*. Le Temps, 13 novembre 1892. — **Louis Ganderax** : *Un Poète*. Gaulois, 17 août 1892. — **Pierre Loti** : *Le Chemin de Damas d'un Poète*. Figaro, 13 février 1907. — **Oct. Mirbeau** : *Les Chauves-Souris*. Figaro, 16 octobre 1892. — **Georges Rodenbach** :

Un Gentilhomme de Lettres. Figaro, 6 juillet 1892. — **Paul Verlaine** : *A propos de Desbordes-Valmore*. Figaro, 8 août 1894; *Le Parcours du Rêve au Souvenir*. Gil Blas, 21 juillet 1895.

Iconographie :

Bastien-Lepage : *Dessin* (Cercle Volney). — **Boldini** : *Portrait à l'huile* (Expos. de la Soc. nationale des Beaux-Arts, 1898). — **Lucien Doucet** : *Portrait grandeur nature, à l'huile*, 1879 (Salon des Artistes Français, 1879, puis Exposition Universelle, 1889). — **A. de la Gandara** : *Dessin* (Exposition de la Société nationale des Beaux-arts, 1894). — **Laszlô** : *Portrait à l'huile, 1906*, reprod. en tête de l'éd. des *Hortensias bleus*, publiée en 1906. — **F. Vallotton** : *Masque*, 1896, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont. Paris. Soc. du Mercure de France. 1896. — **Whistler** : *Portrait en pied, à l'huile* (Exposition de la Société nationale des Beaux-Arts, 1894), reproduct. dans *La Revue Illustrée*, du 1er août 1894. — Autres portraits privés : Antonio de la Gandara : *Dessin* (1894) ; Claudius Popelin : *Email*. Albert Besnard : *Eau-forte*, 1899 (destinée à la 1re édition des *Perles Rouges*) ; Helleu : *Pointe sèche*, etc. — Albums de Henry Bataille, de Sem, de Cappiello, de Rouveyre et de Cir.

MONSTRANCES

... puis elle cria : abricots, pêches,
pavis, brugnons, cerises, prunes, poires,
bigarreaux, melons, muscats, pommes,
oranges, citrons, groseilles, fraises,
framboises, accourez à ma voix...

AULNOY.

Les étoiles sont peu visibles dans les villes,
Aldébaran clignote, Arcture est partiel ;
Les falots rougeoyants de nos lanternes viles
Eclipsent la splendeur maternelle du ciel.

L'endroit de contempler est la campagne sainte,
Custode du regard solitaire et sans bruits,
Où, dans le cadre obscur de la rurale enceinte,
Les vergers constellés tendent leurs brûlants fruits.

Leurs grappes de clartés, leurs pulpes de lumière,
Raisins mystérieux, pêches du verger pur,
Dont la vendange prête et la cueillette altière
Tirent la soif du cœur vers l'ivresse d'azur.

Sûr lieu de savourer les récoltes profondes,
De moisson éternelle, et de goûter les sucs
Du berceau radieux de la treille des mondes
Dont les pampres flambants ne sont jamais caducs.

Vrai seuil du rendez-vous des astres et des âmes,
Quand l'œillade s'échange entre l'homme et les cieux,
Où l'espalier divin à des treilles de flammes
Dont les feux sont des pleurs et les grains sont des yeux.

(*Les Chauves-Souris.*)

LE COUCHER DE LA MORTE

Il n'y avait point de jour où elle ne reçut à sa cour sept ou huit mille sonnets, autant d'élégies, de madrigaux et de chansons, qui étaient envoyés par tous les poètes de l'univers. Toute Belle était l'objet de la prose et de la poésie des auteurs de son temps...

LE NAIN JAUNE.

Un jour qu'elle sentit que son cœur était las,
Voyant qu'il lui faudrait mourir à cette peine,
Elle fit travailler une bière d'ébène,
Et disposer au fond de riches matelas.

Pour qu'ils fussent moelleux, elle les fit emplir
De tous les billets doux dont on l'avait lassée ;
Dans la chambre on les fait apporter par brassée,
Et bientôt le tapis s'en voit ensevelir.

Longtemps on en bourra les coussins de linon ;
Sans trêve on les tassa dans les grands sacs d'étoffe ;
Parfois on voyait luire, au passage, des strophes,
Parfois, à la volée, on démêlait un nom.

Mais quand elle se fut de ce geste acquittée,
La Belle fut plus calme, en songeant, que, ce jour,

Elle aurait, pour dormir sa dernière nuitée,
Un lit harmonieux de murmures d'amour.



Or, quand elle fut morte, et, sous la planche sombre,
Lorsqu'on l'eut mise au lit de son cercueil soyeux,
Elle entendit vibrer un cliquetis joyeux,
Comme un bruit de rameaux dans un sentier plein d'ombre.

On eût dit un baiser de brise très léger
Sur les feuilles du tremble aux ramures peureuses ;
Un long chuchotement de choses langoureuses
Que parfois des sanglots paraissaient arpèger,

Modulant des aveux, des larmes, des prières,
Des adorations, des imprécations,
Qui passaient sur le champ lointain des passions,
Tels qu'un soupir du vent sur les roses bruyères,

Et c'étaient les espoirs et les désirs d'un jour
Qui reprenaient de loin leur tendresse finie
Pour tramer à la morte un lit de symphonie,
Un glas délicieux, *De Profundis* d'amour !



Et quand les érudits et les archéologues
Ouvrirent le tombeau de cette Tahoser,
Ce qu'ils virent fut propre à leur faire poser
L'air expérimenté de leurs allures rogues :

La Morte, par mille ans de ténèbre arrosée,
Dormait sans une atteinte et sans une douleur ;
En sa couche d'amour on eût dit une fleur
Que de loin vivifie une ancienne rosée.

D'un effluve d'extase éternelle embaumée,
Sur un tapis de mousse, immarcessible lys,
Elle était, sur le bord de ses rêves pâlis,
Celle qui ne meurt point, tant elle fut aimée !

Mais quand du divin socle ils la firent descendre,
Pour chercher du secret l'invisible filon,
Ce qui reste du vol saisi d'un papillon
Leur filtra dans la main, en lumineuse cendre.

21 août... 83 *(Les Chauves-Souris.)*

LUCIFERS

Les étoiles des lys ont éclairé la plaine...
Les pétales de l'astre ont éclos dans la nuit ;
De constellations de fleurs la route est pleine,
Et de moissons de feux la voûte brille et luit.

Les anges ont baissé leurs yeux sur les prairies,
Les hommes ont levé leurs yeux vers les azurs ;
Et l'échange s'est vu des blanches confréries
De l'étoile éthérée et du pétale pur.

Les pétales se sont envolés vers les voûtes...
Les étoiles se sont éprises des humains...
Et des anges aux cieux se sont trompés de routes,
Et des hommes en bas ont trouvé leurs chemins.

(Le Chef des Odeurs suaves.)

MORTUIS IGNOTIS

Le jour des morts, chacun apporte une couronne
A des parents partis, à des amis défunts ;
La grille du tombeau de roses s'environne
Ce ne sont que lauriers, guirlandes et parfums.

Vers des seuils définis tous les pas se dirigent,
Des prénoms sont tracés dans les bandeaux fleuris ;
Et les stèles qui dans les frais enclos s'érigent,
Pour celui-ci, pour celle-là, s'ornent d'iris.

Les regrets sont touchants de ces douleurs nommées
Mais se sentir vraiment pleurer sur les os froids

De ceux qu'on a chéris, rend presque parfumées
Les larmes qu'on prodigue à leurs cercueils étroits.

Les vrais désespérés sont ceux qui s'acheminent
Sans but et sans savoir où poser leurs cyprès ;
Ceux dont les morts perdus sous terre récriminent
Contre l'anonymat des pleurs et des regrets.

Pour ceux-là le champ noir a réservé son cippe
Qui se dresse à son centre énigmatique et beau,
Le plus mystérieux de tout ce municipe,
La tombe de tous ceux qui n'ont pas de tombeau !

Le lieu de ralliement des malheurs sans boussole ;
Le phare des chagrins où le deuil atterrit
De ceux dont le veuvage au hasard se désole
Et qui n'ont point de dalle où célébrer leur rit.

J'y vois se rassembler de modernes Electres,
Dont les libations s'adressent aux lointains ;
Et j'y sens affluer des réserves de spectres
Dont, en des pays morts, les yeux se sont éteints.

Et rien ne me saisit à l'égal de ces vagues
De fleurs qu'on jette là, sans nom, aux morts sans noms ;
De ces rubans unis où s'attachent des bagues,
Chagrins dépareillés, mystérieux chainons

Reliant à travers les mers et par l'espace,
Le survivant fidèle, aux restes exilés
Des absents dont l'amour se rapatrie et passe,
Ce jour-là, dans les cœurs qui les ont rappelés.

Et tout me semble étroit des concessions vaines,
Des perpétuités orgueilleuses, des mots
Et des titres gravés dans les marbres aux veines
S'entrecroisant avec des ors et des émaux,

Lorsque je songe à ceux dont les géantes tombes
Sont les glaciers, les océans, les infinis

Où viennent sangloter les désespoirs des trombes
Sous la rose des vents pour rosaires bénits !

(*Les Hortensias Bleus.* Fasquelle.)

SOUS LES VILLOSITÉS VIOLETTES...

Sous les villosités violettes des tartres
Les blancs Olympiens ont pris des tons caducs.
Et, des arbres sans sève, et des plantes sans sucs
L'automne qui descend les vêt comme de martres.

L'ombre et la vétusté les rouillent de leurs dartres,
Ces dieux à qui les rois voulaient des airs de ducs;
Et le soleil mourant qui fuse sur les stucs,
Y verse les joyaux des verrières de Chartres.

Le Ciel est tout en fleurs, l'occident tout en fruits;
On dirait des éclairs forgés avec des bruits,
Des bouches de clairons et des rayons d'épées.

L'horizon est vraiment historique ce soir...
Car dans le panier d'or du couchant on croit voir
Tomber des grains saignants faits de têtes coupées !

(*Les Perles Rouges.* Fasquelle.)

SERVANTE-MAITRESSE

Cette veuve de l'Astre a l'aspect de la Lune :
De Phébus, fait ermite, elle est épouse et sœur;
C'est par l'apothicaire, et par le confesseur,
Qu'elle assoit son crédit, et fonde sa fortune,

Elle mène de front l'extase et la rancune ;
Nul pot-aux-roses n'a pour elle de rancœur :
Elle est religieuse, et psalmodie au chœur;
Elle est aussi caillette, et baisotte à la brune.

Ceinte de lis bâtards et de prude oranger,

Elle atteint de sa griffe et garde sous sa patte
Les clefs du garde-meuble et du garde-manger.

Elle ne sait plus rien de l'ancien cul-de-jatte ;
Elle écoute les vers que Racine lui lit. . .
Et le Soleil Couchant se couche dans son lit.

(*Les Perles Rouges*. Fasquelle.)

LIS ROSE

Antoinette est un lis que l'on fauche debout.
Perles dont les rubis interrompent la ligne,
La blancheur est son lot, la rougeur la désigne ;
Une rose de France orne son marabout.

Le lait de Trianon s'empourpre à l'autre bout.
La Reine voit la Mort — la Bergère se signe ;
Et la femme au calice enfiellé se résigne...
Le lait se caille, le pleur coule, le sang bout.

Saint Denys, devançant ton martyre, y supplée :
Il porte dans ses mains sa tête décollée,
Et, dans sa basilique, aurait pu t'accueillir,

O Toi qui, dans tes mains, portes aussi ta tête,
Rose et lis transformés en un bouquet de fête,
Et que sur l'échafaud un Ange vient cueillir !

(*Les Perles Rouges*. Fasquelle.)

LOUIS DIX-SEPT

Le plus pur des Bourbons est un orphelin blême.
Tendre Dauphin broyé, l'Enfant Louis Dix-Sept
Humanise en ses traits l'Enfant de Nazareth,
Fils de dieux et de rois qu'adopte Dieu lui-même !

Des épines, au front, lui font un diadème ;
Le miracle embaumé de Sainte Elisabeth
En ses bras torturés a rejailli plus net ;
Les lis de son manteau lui servent seuls de chrême.

Il porte un sceptre en fleurs, d'un air de Séraphin ;
Son décès discuté le fait vivre sans fin ;
Son sort, qui semblait dur, un mystère l'élide.

Son trépas, à jamais, demeure partiel.
C'est comme un Papillon qui fuit sa chrysalide,
Et dont le doux vol bleu se fond avec le Ciel.

(*Les Perles Rouges*. Fasquelle.)

MON CŒUR

Mon Cœur est un Lieu sûr, tutélaire et profond ;
Pas un seul souvenir ne s'y fane, ou confond ;
J'en ai de plus anciens que ma mémoire même,
Car, avant de penser, on sent très bien qu'on aime.

Mon Cœur est un Jardin, plein de rosiers meurtris,
Comme, éternellement, ils paraissent fleuris.
On vient pour respirer leurs parfums qui s'imprègnent...
— C'est alors, seulement, qu'on s'aperçoit qu'ils saignent.

Mon Cœur est un Calice, où l'effort des douleurs
Longuement exprima l'amertume des pleurs ;
Et quiconque appuierait sa lèvre à ce ciboire
Se sentirait brûler, rien que d'oser y boire.

Mon Cœur est un Asile, où Ce qui n'a plus rien
Rencontre une richesse ; où retrouvent leur bien
Ceux qui l'avaient laissé se déperdre, et répandre...
— C'est pour ceux-là, surtout, qu'il sait se montrer tendre.

Mon Cœur est un Palais superbe et désolé
Où le pas du regret qu'on n'a point consolé
S'éloigne lentement en mêlant sur les dalles,
Le rythme des sanglots, et le bruit des sandales.

Mon Cœur est un Parvis, où sont agenouillés
Et, les regards ardents, au bord des yeux mouillés,
Dans une face, ensemble, et brûlante, et pâlie,
Le bienfait qu'on déçoit, le pardon qu'on oublie.

Mon Cœur est un Sommet solitaire et pareil
A ces fidèles monts, qui gardent du soleil,
Même après qu'il a fui, laissant le Ciel sans âme ;
Et, jusque dans la Mort, il portera ma flamme!

Mon Cœur est un Abîme, où le Passé voilé,
Quand il veut y mirer son visage étoilé,
Trouve toujours un peu d'eau limpide et cachée,
Afin d'y refléter sa figure penchée.

JEAN MORÉAS

1856

Jean Moréas était né à Athènes le 15 avril 1856. Il descendait de deux grandes familles de la Grèce. Son aïeul paternel, Papadiamantopoulos (on sait que Moréas était un pseudonyme), mourut héroïquement au siège de Missolonghi. Son aïeul maternel, Tombazis, s'illustra en brûlant, comme Canaris, les flottes turques. La *Biographie Didot* donne sur les Tombazis des articles très circonstanciés. Le père de Jean Moréas, qui vivait encore en 1908, fort âgé, était un jurisconsulte renommé à Athènes. Il fit longtemps autorité à la Cour de Cassation, comme Procureur général. Plusieurs parents du poète brillèrent ou brillent encore aujourd'hui au premier rang dans l'armée et dans le parlement helléniques. L'éducation de Jean Moréas, qui fit ses études à Athènes, fut toute française. Il l'a expliqué lui-même à un rédacteur du *Temps :* « J'ai eu pour gouvernante une femme de goût, très instruite, la tante de M. Dumény, l'acteur connu. C'est avec vos poètes que j'ai passé les moments les plus agréables de ma première jeunesse, je les lisais sans trêve, je n'avais pas encore atteint ma dixième année que je m'étais déjà promis de chanter comme eux sur une lyre française. Les dieux ont exaucé mes vœux. Lorsque, au lendemain de la guerre, je quittai mon pays pour venir en France, je laissai à Athènes une bibliothèque de deux mille volumes, œuvres de presque tous les poètes de la Renaissance et de nos meilleurs classiques. A Paris, je suivis vaguement les cours de l'Ecole de droit ; mon père, élève de Savigny, me destinait à la magistrature. Mais je m'abandonnai au démon de la poésie et fréquentai les cercles artistiques et littéraires du quartier Latin, entre autres les fameux Hydropathes. Il faut que jeunesse se passe. Les bords de la Seine m'avaient conquis au point que je ne pus vivre à Athènes à mon retour chez les miens, après trois ans de séjour ici. Je revins à la hâte me fixer à Paris, et de vingt ans je n'ai plus revu la Grèce. Mon dernier voyage remonte à 1897, au moment de la guerre con-

tre la Turquie. » Auparavant, Jean Moréas avait visité Francfort, Heidelberg, Stuttgard, Genève, le Rhin et l'Italie. Jean Moréas débuta en 1882 à *La Nouvelle Rive Gauche*, petit journal qui prit dans la suite le nom de *Lutèce* (6 avril 1883) et il publia sa première œuvre : *Les Syrtes*, en décembre 1884. L'influence de Baudelaire et de Verlaine se retrouvait dans ces poèmes, mais quelque chose aussi de très personnel dans la nouveauté des rythmes et des notations. *Les Syrtes* furent suivies en 1886 d'un nouveau recueil : *Les Cantilènes*. On était alors au début du mouvement symboliste, et Jean Moréas, qui en était l'un des chefs, publia dans *le Supplément du Figaro* (18 septembre 1886) un manifeste assez retentissant, dans lequel il formulait l'esthétique de la nouvelle école poétique et prenait sa défense, y montrant, au dire de M. Anatole France, « plus de curiosité d'art et de forme que d'esprit critique et de philosophie ». En 1891, Jean Moréas publia *Le Pèlerin passionné*, l'ouvrage qui établit solidement sa réputation de poète. A cette époque, il venait de fonder l'Ecole Romane, ayant pour disciples MM. Maurice du Plessys, M. Raymond de La Tailhède, M. Ernest Raynaud et M. Charles Maurras, et les poèmes du *Pèlerin passionné* étaient précédés d'un nouveau manifeste dans lequel Jean Moréas tentait une justification des audaces de son groupe. Poèmes et manifeste furent loin de passer inaperçus de la critique. « Il (Jean Moréas) est nourri de nos vieux romans de chevalerie, écrivit à ce sujet M. Anatole France, alors critique littéraire au *Temps*, et il semble ne vouloir connaître les dieux de la Grèce antique que sous les formes affinées qu'ils prirent sur les bords de la Seine et de la Loire, au temps où brillait la Pléiade. Il fut élevé à Marseille et, sans doute, il ranime, en les transformant, les premiers souvenirs de son enfance quand il nous peint, dans le poème initial du *Pèlerin passionné*, un port du Levant, tout à fait dans le goût des marines de Vernet et où l'on voit « de grands vieillards qui travaillent aux felouques, le long des môles et des quais. Mais Marseille, colonie grecque et port du Levant, ce n'était pas encore pour M. Jean Moréas la patrie adoptive, la terre d'élection. Son vrai pays d'esprit est plus au nord ; il commence là où l'on voit des ardoises bleues sous un ciel d'un gris tendre et où s'élèvent ces joyaux de pierreries sur lesquels la Renaissance a mis des figures symboliques et des devises subtiles. M. Jean Moréas est une des sept étoiles de la nouvelle Pléiade. Je tiens pour le Ronsard du symbolisme... M. Jean Moréas, qui est philologue et curieux de langage, n'invente pas un grand nombre de termes; mais il en restaure beaucoup, en sorte que ses vers, pleins de vocables pris dans les vieux auteurs, ressemblent à la maison gallo-romaine de Garnier, où l'on voyait des fûts de colonnes antiques et des débris d'architra-

ves. Il en résulte un ensemble amusant, mais bizarre et confus. Paul Verlaine l'a appelé :

Routier de l'époque insigne,
Violant des villanelles.

« Et il est vrai qu'il est de l'époque insigne et qu'il semble toujours habillé d'un pourpoint de velours. Je lui ferai une autre querelle. Il est obscur. Et l'on sent bien qu'il n'est pas obscur naturellement. Tout de suite, au contraire, il met la main sur le terme exact, sur l'image nette, sur la forme précise. Et pourtant il est obscur. Il l'est parce qu'il veut l'être ; et, s'il le veut, c'est que son esthétique le veut. Au reste, tout est relatif; pour un symboliste, il est limpide...

« En définitive, M. Jean Moréas est plutôt un auteur difficile. Du moins il n'est point banal, cet Athénien mignard, épris d'archaïsmes et de nouveautés, qui combine étrangement dans ses vers le pédantisme élégant de la Renaissance. le joli mauvais goût du style rocaille et le vague inquiétant de la poésie décadente. » C'était aussi l'époque où M. Charles Maurras, le critique de l'Ecole Romane, dépeignait ainsi son fondateur : « On rencontre communément M. Jean Moréas sur le boulevard Saint-Michel, l'hiver dans les cafés hospitaliers au retentissement des poètes, l'été sur les terrasses, bonnement exposé à la curiosité du passant. A quelque heure du jour que vous l'abordiez, il travaille : je veux dire qu'il fait des vers ou qu'il en récite. D'une belle voix de gorge, où les muettes s'accentuent de sorte bizarre, il aggrave les strophes de Ronsard et de la Fontaine, de Thibaut de Champagne et d'Alfred de Vigny ; et, au frémissement paisible de sa lèvre, tout le monde comprend que M. Moréas se sent parfaitement heureux. Il a trouvé le souverain bien. » Dans *Le Pèlerin passionné*, Jean Moréas usait du vers libre, un vers libre très modéré, qui gardait par son ordonnance et sa cadence tout le rythme de l'alexandrin, mais auquel il n'avait pas moins renoncé depuis. « J'ai abandonné le vers libre, disait-il un jour, m'étant aperçu que ses effets étaient uniquement matériels et ses libertés illusoires. La versification traditionnelle a plus de noblesse, plus de sûreté, tout en permettant de varier à l'infini le rythme de la pensée et du sentiment ; mais il faut être bon ouvrier. »

Toutes ces choses, d'ailleurs, l'Ecole romane, *Le Pèlerin passionné*, le Vers libre, ses Lettres et ses Manifestes, étaient pour Jean Moréas du passé, un passé dont il souriait, dépris des témérités et des innovations de sa jeunesse. « Ces choses ne me regardent plus, disait-il dans une récente enquête littéraire. Cependant, je ne renie point l'Ecole romane. Le mot a pu très bien

prêter à quelque confusion, mais l'idée était substantielle. Mon instinct n'avait pas tardé à m'avertir qu'il fallait revenir au vrai classicisme et à la vraie antiquité, ainsi qu'à la versification traditionnelle la plus sévère. Et en plein triomphe symboliste, je me séparai courageusement de mes amis, qui m'en gardèrent longtemps rancune. Aujourd'hui, j'ai le plaisir de constater que tout le monde revient au classique et à l'antique. » C'est de ce retour à la tradition, et de la solitude et du recueillement où Jean Moréas se retira après la publication de quelques autres recueils de poèmes : *Autant en emporte le vent* et *Eriphyle*, que sont nées *Les Stances*, son chef-d'œuvre et peut-être un chef-d'œuvre, et dont on a pu dire avec raison qu'il s'y « élève à une austérité stoïcienne qui rappelle Vigny », — et que ces vers, « par l'ampleur de leur harmonie, la sévérité du style, l'élévation du sentiment philosophique, sont égaux à ceux des plus grands maîtres ». — « La forme est admirable, a écrit notamment M. Emile Faguet, d'une pureté absolument classique, avec le goût des images justes et le don de les trouver toujours sans effort. C'est une des manifestations « d'âme poétique » les plus extraordinaires que nous ayons vues depuis des années et des années. » Ainsi Jean Moréas nous aura montré que la maturité peut être le plus bel âge du poète. Jean Moréas a également publié de petits livres de voyages, de souvenirs, d'impressions littéraires : *Le Voyage en Grèce*, *Feuillets*, *Paysages et Sentiments*, réunis aujourd'hui en un seul volume : *Esquisses et Souvenirs*, et un recueil de contes : *Contes de la Vieille France*, récits tirés de notre vieille littérature et traduits par lui dans leur simplicité originale. Il n'est personne également qui ne connaisse l'*Iphigénie* qu'il a écrite d'après Euripide. Représentée pour la première fois au Théâtre d'Orange en 1903, et reprise à l'Odéon en 1905, *Iphigénie* a été jouée depuis sur plusieurs théâtres de France et d'étranger, notamment à Athènes, au Théâtre royal et au Stade, et la Comédie Française doit, à son tour, la donner prochainement.

Jean Moréas, qui était officier de la Légion d'honneur, et avait obtenu récemment la naturalisation française, est mort le 30 mars 1910, à Saint-Mandé. Il a collaboré à *La Nouvelle Rive gauche*, à *Lutèce* (1883-1885), à *La Vogue* (1886, et nouvelle série 1899), à *La Revue Indépendante* (1887, 1888, 1895), à *La Wallonie* (1890), à *L'Evènement*, au *Figaro*, à *L'Echo de Paris*, à *La Plume* (1898-1899), à *Cosmopolis* (1897), *L'Hémicycle*, *La Volonté*, *Le Mercure de France*, *Le Temps*, *La Renaissance latine*, *L'Ermitage*, à *La Gazette de France*, à *Vers et Prose* et à *Paris-Journal*.

Bibliographie :

Les œuvres. — **Les Syrtes**, poésies. Paris, [Imprim. Léo Trézenik], 1884, in-18. (Réimpressions : *Les Syrtes 1883-1884*. Paris, L. Vanier, 1892, in-18,

Premières poésies, 1883-1886. Les Syrtes. Les Cantilènes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18). — **Les Cantilènes**, poésies. Paris, L. Vanier, 1886, in-18. (Réimpressions : *Les Cantilènes, 1883-1886.* Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1897, in-18. Il existe des exemplaires avec une couverture en couleurs de Sofici : *Premières poésies, 1883-1886. Les Syrtes. Les Cantilènes.* Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18). — **Le Thé chez Miranda**, roman [en collaboration avec Paul Adam]. Paris, Tresse et Stock, 1886, in-18. — **Les Demoiselles Goubert**, roman [en collaboration avec Paul Adam]. Paris, Tresse et Stock, 1887, in-18. — **Les Premières armes du Symbolisme** [Lettres et Manifeste]. Paris, L. Vanier, 1889, in-18. — **Le Pèlerin passionné**, poésies. Paris, L. Vanier, 1891. (Réimpressions : *Le Pèlerin passionné*, éd. refondue et augmentée. Paris, L. Vanier, 1893, in-18 ; *Poésie, 1886-1896. Le Pèlerin passionné*, etc. Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1898, in-18 ; *Poèmes et Sylves, 1886-1896. Le Pèlerin passionné,* etc. Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18). — **Autant en emporte le vent**. Paris, L. Vanier, 1893, in-18. — **Eriphyle**, *poème suivi de Quatre Sylves.* Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1894, in-8. (Réimpressions : *Poésies, 1886-1896*, etc. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1898, in-18 ; *Poèmes et Sylves*, etc., Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18). — **Poésies, 1886-1896** [*Le Pèlerin passionné. Enone au clair visage et Sylves. Eriphyle et Sylves nouvelles*]. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1898, in-18. — **Jean de Paris** (texte rajeuni). Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1898, in-18. — **Les Stances**, poésies (Ier et IIe livres), fac-simile du manuscrit. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1899, in-folio (tirage sur Chine, précédé du portrait du Poète par Antonio de la Gandara). — **Les Stances** (IIIe, IVe, Ve et VIe livres). Paris, éd. de La Plume, 1901, in-16. — **Feuillets**. Paris, éd. de La Plume, 1902, in-8. — **Le Voyage de Grèce**, Paris, éd. de La Plume, 1902, in-8. — **Iphigénie**, tragédie en cinq actes [représentée pour la première fois à Orange, sur le Théâtre Antique, le 24 août 1903, et à Paris, sur la scène de l'Odéon, le 10 décembre 1903, par les artistes de la Comédie Française et de l'Odéon]. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — **Contes de la Vieille France**. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — **Les Stances** (les VI livres complets). Paris, éd. de La Plume, 1905, in-16. (Réimpression : *Les Stances*, les VI livres complets, portr. de l'auteur, en héliogr. d'après le crayon d'A. de la Gandara. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18). — **Paysages et Sentiments**. Paris, E. Sansot, 1906, petit in-12. — **Premières Poésies, 1883-1886** (*Les Syrtes. Les Cantilènes*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18. — **Poèmes et Sylves, 1886-1896** (*Le Pèlerin passionné, Enone au clair visage. Eriphyle. Sylves*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18. — **Esquisses et souvenirs** (*Paysages et sentiments. Feuillets. Le Voyage de Grèce*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18.

On trouve, de plus, des vers de M. Jean Moréas (*Sylves*, etc.) dans **Le Premier Livre Pastoral**, de Maurice du Plessys (Paris, Léon Vanier, 1892, in-18), dans les **Etudes Lyriques suivies du Premier Livre Pastoral**, du même auteur (Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1896, in-16), ans **Le Bocage**, d'Ernest Raynaud (Bibliothèque artistique et littéraire, 1895, in-18).

Poèmes mis en musique. — Des poésies de M. Jean Moréas ont été mises en

musique par MM. Pierre de Bréville, Gaston Dubreuilh, Ernest Chausson, Gabriel Fabre, Reynaldo Hahn, Henri Quittard, Louis de Serres, etc.

A consulter. — **André Beaunier** : *La Poésie nouvelle*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **W. G. G. Byvanck** : *Un Hollandais à Paris en 1891*. Paris, Perrin, 1892. — **Gabrielle Delzant** : *Lettres, 1874-1903*, publiées par Louis Loviot. Paris, Hachette, 1906, in-18, p. 193. — **Emile Faguet** : *Propos de théâtre*. Paris, Soc. d'imprimerie et de librairie, s. d. [1905], in-18. — **Anatole France** : *La Vie littéraire* (4e série). Paris, Calmann-Lévy, 1892. — **Jean de Gourmont** : *Jean Moréas*, biographie critique, illustrée d'un portrait et d'un autographe, suivie d'opinions et d'une bibliographie par Ad. v[an] B[ever]. Paris, Sansot, 1905, in-18. — **R. de Gourmont** : *Le Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18; *Promenades littéraires*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. — **J. Huret** : *Enquête sur l'Evolution littéraire*. Paris, Charpentier, 1891, in-18. — **Bernard Lazare** : *Figures Contemporaines*. Paris, Perrin, 1895, in-18. — **Georges Le Cardonnel et Charles Vellay** : *La Littérature contemporaine*, 1905. *Opinions des écrivains de ce temps*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Ch. Maurras** : *Jean Moréas*. Paris, Plon, 1891, in-18. — **Catulle Mendès** : *Rapport sur le Mouvement poétique français de 1867 à 1900*. Paris, Imprimerie Nationale, 1902, in-8, et Fasquelle, 1903, in-8. — **L.-G. Mostrailles** : *Têtes de Pipes*. Paris, Vanier, 1885, in-8. — **Hugues Rebell** : *Notice*, dans *Les Portraits du prochain siècle*. Paris, Girard, 1894, in-18. — **Adolphe Retté** : *Le Symbolisme. Anecdotes et souvenirs*. Paris, Messein, 1903, in-18. — **Christian Rimestad** : *Fransk Poesi i det Nittende Aarhundrede*. Kobenhavn, Schubotheske, 1905, in-8. — **D. de Roberto** : *Poeti franç. contempor*. Milan, Gogliati, 1901, in-18. — **R. de Souza** : *La Poésie populaire et le lyrisme sentimental*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18. — **J. Tellier** : *Nos Poètes*. Paris, Despret, 1888, in-18. — **V. Thompson** : *French Portraits* (*Being appreciations of the writers of young France*). Boston, Richard, G. Bodger et Co, 1900, in-8. — **A. G. Van Hamel** : *Het letterkundig leven van Frankyk*. Amsterdam, Van Kampen en zoon, 1907, III, in-8. — **E. Vigié-Lecocq** : *La Poésie contemporaine, 1884-1896*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — **A. Gilbert de Voisins** : *Sentiments*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. — **Emil Zilliacus** : *Den Nyare franska Poesin och antiken*. Helsingfors, 1905, Aktiebolaget Handelstryckeriet, in-18.

L.-N. Baragnon : *Iphigénie de Jean Moréas. Théâtre d'Orange*. L'Art du Théâtre, octobre 1903. — **Maurice Barrès** : *Jean Moréas symboliste*. Figaro, 25 décembre 1890. — **Dauphin Meunier** : *Remarques sur l'Iphigénie de Jean Moréas*. Revue Latine, 25 janvier 1904. — **Félix Fénéon** : Jean Moréas (Les Hommes d'aujourd'hui). Paris, Vanier, s. d. — **Ernest Gaubert** : *Chronique des spectacles en plein air*. Revue Universelle, 15 septembre 1903. — **Camille Mauclair** : *Les Modernes Athéniens : Jean Moréas*. Revue Indépendante, juillet 1891. — **Ch. Maurras** : *Littérature. Revue littéraire*. Revue Encyclopédique, 23 janvier 1897 et 22 janvier 1898. — **T. S. Perry** : *The Latest literary Fashion in France* (illustré). The Cosmopolitan, New-York, juillet 1892. — **Ernest Raynaud** : *Notices littéraires. Jean Moréas*. Mercure de France, mars 1891. — **Hugues Rebell** : *La Poésie française*. L'Ermitage, septembre 1893. (Voir en outre le no de la Plume du 1er janv. 1891, consacré au *Symbolisme de Jean Moréas*.)

Iconographie :

F.-A. Cazals : *Paul Verlaine et Jean Moréas*. Dessin-charge. *Messager français,* 1891, et *La Plume* (numéro consacré à Paul Verlaine), 1er février 1896 ; *Composition à l'aquarelle* (original app. à l'artiste), couverture de *La Plume* (numéro consacré à Paul Verlaine), 1er février 1896 : *Verlaine et Moréas. Affiche de la 7e Exposition des Cent*. Collection de *La Plume*. Paris, septembre 1894) ; **Du même** : *Suite de Croquis inédits*, 1891 app. à l'artiste). — **E. Cohl** : *Document photographique,* tiré pour *Les Têtes de Pipes* de G. Mostrailles. Paris, L. Vanier, 1895, in-8 ; *Portrait-charge* (Les Hommes d'aujourd'hui). Paris, L. Vanier, s. d., reproduit dans l'*Emporium,* novembre 1904. — **D. Estoppey** : *Pastel et dessin à la plume,* reproduit dans *La Vogue*, 13 mai 1886. — **A. de la Gandara** : *Portrait*, 1883, peinture à l'huile (non signée) ; *Portrait au crayon* (app. à M. Jean Moréas). Exposition de la Société Nationale des Beaux-Arts, 1899, reproduit en frontispice dans l'édition de luxe des *Stances*. Paris, 1899, dans *L'Art du Théâtre,* octobre 1903 et dans l'édition des VI livres des *Stances* publiée en 1906. — **Paul Gauguin** : *Portrait au crayon*, 1891, reproduit dans le numéro de *La Plume* consacré au *Symbolisme de Jean Moréas*. — **André Rouveyre** : *150 Caricatures théâtrales* (texte de Nozière et E. Lajeunesse). Paris, Albin Michel, 1904, in-18 ; *Carcasses divines*, portr. et monographies dessinés. Paris, J. Bosc, 1907, in-4. — **Félix Vallotton** : *Masque,* dans *Le Livre des Masques,* de R. de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896.

ACCALMIE

I

Lorsque sous la rafale et dans la brume dense,
Autour d'un frêle esquif sans voile et sans rameurs,
On a senti monter les flots pleins de rumeurs,
Et subi des ressacs l'étourdissante danse,

Il fait bon sur le sable et le varech amer
S'endormir doucement au pied des roches creuses,
Bercé par les chansons plaintives des macreuses,
A l'heure où le soleil se couche dans la mer.

II

Que l'on jette ces lys, ces roses éclatantes,
Que l'on fasse cesser les flûtes et les chants
Qui viennent raviver les luxures flottantes
A l'horizon vermeil de mes désirs couchants.

Oh ! ne me soufflez plus le musc de votre haleine,
Oh ! ne me fixez pas de vos yeux fulgurants,
Car je me sens brûler, ainsi qu'une phalène,
A l'azur étoilé de ces flambeaux errants.

Oh ! ne me tente plus de ta caresse avide,
Oh ! ne me verse plus l'enivrante liqueur
Qui coule de ta bouche — amphore jamais vide —
Laisse dormir mon cœur, laisse mourir mon cœur.

Mon cœur repose, ainsi qu'en un cercueil d'érable,
Dans la sérénité de sa conversion ;
Avec les regrets vains d'un bonheur misérable,
Ne trouble pas la paix de l'absolution.

(*Les Syrtes.*)

PARMI LES MARRONNIERS

Parmi les marronniers, parmi les
Lilas blancs, les lilas violets,
La villa, de houblon s'enguirlande,
De houblon et de lierre rampant,
La glycine, des vases bleus, pend;
Des glaïeuls, des tilleuls de hollande.

Chère main aux longs doigts délicats,
Nous versant l'or du sang des muscats,
Dans la bonne fraîcheur des tonnelles,
Dans la bonne senteur des moissons,
Dans le soir, où languissent les sons
Des violons et des ritournelles.

Aux plaintifs tintements des bassins,
Sur les nattes et sur les coussins :
Les paresses en les flots des tresses,
Dans la bonne senteur des lilas
Les soucis adoucis, les cœurs las
Dans la lente langueur des caresses.

(*Les Syrtes.*)

REMEMBRANCES

D'où vient cette aubade câline
Chantée — on eût dit — en bateau,
Où se mêle un pizzicato
De guitare et de mandoline ?

Pourquoi cette chaleur de plomb
Où passent des senteurs d'orange,
Et pourquoi la séquelle étrange
De ces pèlerins à froc blond ?

Et cette Dame, quelle est-elle,
Cette Dame que l'on dirait
Peinte par le vieux Tintoret
Dans sa robe de brocatelle ?

Je me souviens, je me souviens :
Ce sont des défuntes années,
Ce sont des guirlandes fanées,
Et ce sont des rêves anciens !

(*Les Syrtes.*)

VOIX QUI REVENEZ...

Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix :
Refrains exténués de choses en allées,
Et sonnailles de mule au détour des allées,
— Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix.

Flacons, et vous, grisez-nous, flacons d'autrefois :
Senteurs en des moissons de toisons recélées,
Chairs d'ambre, chairs de musc, bouches de giroflées.
— Flacons, ô vous, grisez-nous, flacons d'autrefois.

En ce matin d'hiver et d'ombre, l'alouette,
En ce matin d'hiver, l'alouette est muette.
— Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix.

Les lys sont coupés dans le jardin, et les roses,

Et les iris au bord des eaux, des eaux moroses.
— Flacons, ô vous, grisez-nous, flacons d'autrefois.

(*Les Cantilènes.*)

LE RUFFIAN

Je ne suis pas laide et je suis riche; je saurai vous aimer et me montrer reconnaissante.

I

Dans le splendide écrin de sa bouche écarlate
De ses trente-deux dents l'émail luisant éclate.
Ses cheveux, pour lesquels une Abbesse l'aima
Jadis très follement, calamistrés en boucles,
Tombent jusqu'à ses yeux — fééeriques escarboucles —
Et ses cils recourbés semblent peints de çurma.

II

Sa main de noir gantée à la hanche campée,
Avec sa toque à plume, avec sa longue épée,
Il passe sous les hauts balcons indolemment.
Son pourpoint est de soie, et ses poignards superbes
Portent sur leurs pommeaux, parmi l'argent en gerbes,
La viride émeraude et le clair diamant.

III

Dans son alcôve où l'on respire les haleines
Des bouquets effeuillés, les fières châtelaines,
Sous leur voile le front de volupté chargé,
Entassent les joyaux, les doublons et les piastres
Pour baiser ses yeux noirs vivants comme des astres
Et sa lèvre pareille au bétail égorgé.

IV

Ainsi, beau comme un dieu, brave comme sa dague,
Ayant en duel occis le comte de Montague,
Quatre neveux du pape et vingt condottieri,

Calme et la tête haute il marche par les villes,
Traînant à ses talons des amantes serviles
Dont l'âme s'est blessée à son regard fleuri.

(*Les Cantilènes.*)

L'INVESTITURE

Nous longerons la grille du parc.
A l'heure où la Grande Ourse décline;
Et tu porteras — car je le veux —
Parmi les bandeaux de tes cheveux
La fleur nommée asphodèle.

Tes yeux regarderont mes yeux;
A l'heure où la Grande Ourse décline. —
Et mes yeux auront la couleur
De la fleur nommée asphodèle.

Tes yeux regarderont mes yeux,
Et vacillera tout ton être,
Comme le mythique rocher
Vacillait, dit-on, au toucher
De la fleur nommée asphodèle.

(*Poésies, 1886-1896: Le Pèlerin Passionné.*)

UNE JEUNE FILLE PARLE

Les fenouils m'ont dit: Il t'aime si
Follement qu'il est à ta merci;
Pour son revenir va t'apprêter.
— Les fenouils ne savent que flatter!
Dieu ait pitié de mon âme.

Les pâquerettes m'ont dit : Pourquoi
Avoir remis ta foi dans sa foi?
Son cœur est tanné comme un soudard.
— Pâquerettes, vous parlez trop tard!
Dieu ait pitié de mon âme.

Les sauges m'ont dit : Ne l'attends pas,
Il s'est endormi dans d'autres bras.
— O sauges, tristes sauges, je veux
Vous tresser toutes dans mes cheveux...
Dieu ait pitié de mon âme.

(*Poésies, 1886-1896 : Le Pèlerin Passionné.*)

CONTRE JULIETTE

Pour vous garder de mal empire,
Pennon d'Amour et gonfalon,
Je vous donnai ma chevelure
Couleurs des flots sous l'Aquilon.

Boucliers aux tendres devises,
Ecus de pleine loyauté,
Je vous donnai mes fiers yeux contre
Votre propre vulgarité.

Coupe de mélodie et baume,
Afin de vous extasier
Je vous donnai ma bouche vive,
Telles les roses au rosier.

Dames d'atour et chambrières
Attentives à votre arroi,
Je vous donnai mes mains plus nobles
Que la couronne au front d'un roi.

Et je vous donnai — ho ! prodigue —
Et je vous donnai par monceaux,
Tous les trésors de ma pensée
Comme des perles aux pourceaux.

(*Le Pèlerin Passionné.*)

ÉGLOGUE A PAUL VERLAINE

Pour avoir tant essoufflé des cornemuses
Criardes, au fredon têtu,

D'une mauve guide cent brebis camuses
Ménalqu'de superbe vêtu.

Maint bélier, et la profitable génisse
Qui nourrit ses deux nouveau-nés,
Ornent l'étable de Mopse, si très nice
A dire les chants alternés.

Thyrsis se rengorge d'une coupe ouvrée
Des mains du noble Alcimédon ;
Batte, opprobre de la montagne sacrée,
D'un laurier de brigue eut guerdon.

A toi, l'honneur des Lybéthrides agrestes,
Abreuvé des parlantes eaux,
Il ne sied prix que du son de tes doigts prestes
Sus les disparates roseaux,

Divin Titvre, âme légère ! comm'houppe
De mimalloniques tymbons ;
Divin Titvre, âme légère ! comm'troupe
De satyreaux ballant par bonds.

(*Le Pèlerin Passionné.*)

QUE FAUDRA-T-IL A CE CŒUR...

Que faudra-t-il à ce cœur qui s'obstine ;
Cœur sans souci, ah, qui le ferait battre !
Il lui faudrait la reine Cléopâtre,
Il lui faudrait Hélie et Mélusine,
Et celle-là nommée Aglaure, et celle
Que le Soudan emporte en sa nacelle.

Puisque Suzon s'en vient, allons
Sous la feuillée où s'aiment les coulombs.

Que faudra-t-il à ce cœur qui se joue ;
Ce belliqueur, ah ! qui ferait qu'il plie !
Il lui faudrait la princesse Aurélie,

Il lui faudrait Ismène dont la joue
Passe la neige et la couleur rosine
Que le matin laisse sur la colline.

Puisque Alison s'en vient, allons
Sous la feuillée où s'aiment les coulombs.

(Le Pélerin Passionné.)

SŒUR DE PHÉBUS CHARMANTE

Sœur de Phébus charmante,
Qui veille sur les flots, je pleure et je lamente,
Et je me suis meurtri avec mes propres traits.
Qu'avais-je à m'enquérir d'Eros, fils de la terre!
Eros, fils de Vénus, me possède à jamais.

Guidant ta course solitaire,
Lune, tu compatis à mon triste souci.
O Lune, je le sais, non, tu n'as pas, vénale,
A Pan barbu livré ta couche virginale,

Mais les feux doux-amers te renflammant aussi
Par les yeux d'un berger dans sa jeunesse tendre,
Sur le mont carien tu as voulu descendre.
De ta douce lueur, ô Phébé, favorise

Ma plaintive chanson qu'emporte au loin la brise,
Et fais que mes soupirs, de l'écho répétés,
Etonnent la frayeur des antres redoutés.

(Poèmes, 1886-1896: Enone au clair visage.)

L'AUTOMNE ET LES SATYRES

Hier j'ai rencontré dans un sentier du bois
Où j'aime de ma peine à rêver quelquefois,
Trois satyres amis : l'un une outre portait
Et pourtant sautelait, le second secouait
Un bâton d'olivier, contrefaisant Hercule.

Sur les arbres dénus, car automne leur chef
A terre a répandu, tombait le crépuscule.
Le troisième satyre, assis sur un coupeau,
De sa bouche approcha son rustique pipeau,
Fit tant jouer ses doigts qu'il en sortit un son
Et menu et enflé, frénétique et plaisant ;
Lors ses deux compagnons, délivres se faisant,
De l'outre le premier et l'autre du bâton,
Dansèrent, et j'ai vu leurs pieds aux jambes tortes,
Qui, alternés, faisaient voler les feuilles mortes.

(*Poèmes, 1886-1896 : Sylves.*)

LA PLAINTE D'HYAGNIS

Substance de Cybèle, ô branches, ô feuillages,
Aérien berceaux des rossignols sauvages,
L'ombre est déjà menue à vos faîtes rompus,
Languissants vous pendez et votre vert n'est plus.
Et moi je te ressemble, automnale nature,
Mélancolique bois où viendra la froidure.

Je me souviens des jours que mon jeune printemps
Ses brillantes couleurs remirait aux étangs,
Que par le doux métier que je faisais paraître
Dessus les chalumeaux,
Je contentais le cœur du laboureur champêtre
Courbé sur ses travaux.

Mais la Naïade amie, à ses bords que j'évite,
Hélas ! ne trouve plus l'empreinte de mes pieds,
Car c'est le pâle buis que mon visage imite,
Et cette triste fleur des jaunes violiers.
Chère flûte, roseaux où je gonflais ma joue,
Délices de mes doigts, ma force et ma gaîté,
Maintenant tu te plains : au vent qui le secoue
Inutile rameau que la sève a quitté.

(*Poèmes, 1886-1896 : Sylves nouvelles.*)

STANCES

Les roses que j'aimais s'effeuillent chaque jour,
Toute saison n'est pas aux blondes pousses neuves ;
Le zéphir a soufflé trop longtemps ; c'est le tour
Du cruel Aquilon qui condense les fleuves.

Vous faut-il, Allégresse, enfler ainsi la voix
Et ne savez-vous point que c'est grande folie,
Quand vous venez sans cause agacer sous mes doigts
Une corde vouée à la Mélancolie ?



Ne dites pas : la vie est un joyeux festin ;
Ou c'est d'un esprit sot ou c'est d'une âme basse.
Surtout ne dites point : elle est malheur sans fin,
C'est d'un mauvais courage et qui trop tôt se lasse.

Riez comme au printemps s'agitent les rameaux,
Pleurez comme la bise ou le flot sur la grève,
Goûtez tous les plaisirs et souffrez tous les maux
Et dites : c'est beaucoup et c'est l'ombre d'un rêve.



Les morts m'écoutent seuls, j'habite les tombeaux.
Jusqu'au bout je serai l'ennemi de moi-même.
Ma gloire est aux ingrats, mon grain est aux corbeaux,
Sans récolter jamais je laboure et je sème.

Je ne me plaindrai pas. Qu'importe l'Aquilon,
L'opprobre et le mépris, la face de l'injure !
Puisque quand je te touche, ô lyre d'Apollon,
Tu sonnes chaque fois plus savante et plus pure ?



Rompant soudain le deuil de ces jours pluvieux,
Sur les grands marronniers qui perdent leur couronne,

Sur l'eau, sur le tardif parterre et dans mes yeux
Tu verses ta douceur, pâle soleil d'Automne.

Soleil, que nous veux-tu ? Laisse tomber la fleur,
Que la feuille pourrisse et que le vent l'emporte !
Laisse l'eau s'assombrir, laisse-moi ma douleur
Qui nourrit ma pensée et me fait l'âme forte.

★

Je songe aux ciels marins, à leurs couchants si doux,
A l'écumante horreur d'une mer démontée,
Au pêcheur dans sa barque, aux crabes dans leurs trous,
A Néere aux yeux bleus, à Glaucus, à Protée.

Je songe au vagabond supputant son chemin,
Au vieillard sur le seuil de la cabane ancienne,
Au bûcheron courbé, sa cognée à la main,
A la ville, à ses bruits, à mon âme, à sa peine.

★

Quand pourrai-je, quittant tous les soins inutiles
Et le vulgaire ennui de l'affreuse cité,
Me reconnaître enfin, dans les bois, frais asiles,
Et sur les calmes bords d'un lac plein de clarté !

Mais plutôt, je voudrais songer sur tes rivages,
Mer, de mes premiers jours berceau délicieux :
J'écouterai gémir tes mouettes sauvages,
L'écume de tes flots rafraîchira mes yeux.

Ah, le précoce hiver a-t-il rien qui m'étonne ?
Tous les présents d'avril, je les ai dissipés,
Et je n'ai pas cueilli la grappe de l'automne,
Et mes riches épis, d'autres les ont coupés.

★

Nuages qu'un beau jour à présent environne,
Au-dessus de ces champs de jeune blé couverts,

Vous qui m'apparaissez sur l'azur monotone
Semblables aux voiliers sur le calme des mers ;

Vous qui devez bientôt ayant la sombre face
De l'orage prochain, passer sous le ciel bas,
Mon cœur vous accompagne, ô coureurs de l'espace !
Mon cœur qui vous ressemble et qu'on ne connaît pas.

★

Été, tous les plaisirs que ta saison m'apporte
Comme ceux du printemps ont perdu leur attrait.
Adieu, le tendre automne ! A présent, qu'à ma porte
Vienne heurter l'hiver, j'ouvrirai sans regret.

Dans l'antique forêt, le vent et la cognée
Sèment de l'arbre fort les rameaux à ses pieds,
Et parmi les humains la juste destinée
Abat à chaque coup gloire, amour, amitiés.

Moins doucement la feuille à la brise soupire,
Que la branche frappée en tombant ne se plaint,
Et lorsque le malheur s'exhale de la lyre,
Tout autre chant n'est plus qu'un écho qui s'éteint.

Vie exécrable, ô jours, que corrompt l'amertume,
Je vous surmonte encor, mais mon cœur est brisé ;
Et s'il a plus d'éclat, peut-être, il se consume
Ce feu sombre et divin qui m'avait embrasé.

★

Grands bois, je vous verrai brillants sous un ciel d'ambre,
Ou de molles vapeurs noyés ;
Je vous verrai si fiers quand le triste novembre
Vous aura meurtris et rouillés.

Pour moi, l'amour n'est plus cette source de larmes
Où je buvais avidement,
Une fausse amitié me cause trop d'alarmes,
Et je sais que la gloire ment.

Enveloppez mon cœur dans les plis de vos ombres;
Ma muse, fille des cités,
O bois, a su garder au fond de ses yeux sombres
Le souvenir de vos beautés.

★

Sur la plaine sans fin, dans la brise et le vent,
Se dresse l'arbre solitaire,
Pensif, et chaque jour son feuillage mouvant
Jette son ombre sur la terre.

Les oiseaux dans leur vol viennent poser sur lui:
Sont-ils corbeaux, ramiers timides?
L'affreux lichen le ronge; il est le sûr appui
Du faible lierre aux nœuds perfides.

Plus d'une fois la foudre et l'autan furieux
Ont fracassé sa haute cime;
Même il reçoit les coups de l'homme industrieux
Sans s'étonner, triste et sublime.

★

Tu souffres tous les maux et tu ne fais que rire
De ton lâche destin;
Tu ne sais pas pourquoi tu chantes sur ta lyre
Du soir jusqu'au matin.

Poète, un grave auteur dira que tu t'amuses
Sans trop d'utilité;
Va, ne l'écoute point: Apollon et les Muses
Ont bien quelque beauté.

Laisse les uns mourir et vois les autres naître,
Les bons ou les méchants,
Puisque tout ici-bas ne survient que pour être
Un prétexte à tes chants.

★

Quand je viendrai m'asseoir dans le vent, dans la nuit,
Au bout du rocher solitaire,
Que je n'entendrai plus, en t'écoutant, le bruit
Que fait mon cœur sur cette terre,

Ne te contente pas, Océan, de jeter
Sur mon visage un peu d'écume :
D'un coup de lame alors il te faut m'emporter
Pour dormir dans ton amertume.

★

Quand reviendra l'automne avec les feuilles mortes
Qui couvriront l'étang du moulin ruiné,
Quand le vent remplira le trou béant des portes
Et l'inutile espace où la meule a tourné,

Je veux aller encor m'asseoir sur cette borne,
Contre le mur tissé d'un vieux lierre vermeil,
Et regarder longtemps dans l'eau glacée et morne
S'éteindre mon image et le pâle soleil.

(*Les Stances.*)

★

Dépouille de l'allée où j'ai marché souvent,
Feuilles mortes, tendres feuillages,
Que suivait mon regard quand, portés sur le vent,
Vous mêliez de l'or aux nuages ;

L'Automne et sa douceur vont s'alanguir là-bas,
Dans les sous-bois, le long des grèves.
Et l'ancien souvenir ramènera mes pas
Aux lieux où se plaisaient mes rêves.

O feuilles, que me fait, non plus que le carmin
Des fleurs, votre pâle sourire ?
Mon âme et la douleur sur le sombre chemin
Passent et n'ont rien à se dire.



La rose du jardin que j'avais méprisée
A cause de son simple et modeste contour,
Sans se baigner d'azur, sans humer la rosée,
Dans le vase, captive, a vécu plus d'un jour,

Puis lasse, abandonnée à ses pâleurs fatales,
Ayant fini d'éclore et de s'épanouir,
Elle laissa tomber lentement ses pétales,
Indifférente au soin de vivre ou de mourir.

Lorsque l'obscur destin passe, sachons nous taire,
Pourquoi ce souvenir que j'emporte aujourd'hui ?
Mon cœur est trop chargé d'ombres et de mystère ;
Le spectre d'une fleur est un fardeau pour lui.



Lorsque se lamentant comme auprès d'une tombe,
Dans le creux du vallon
Passait, tout vêtu d'or par la feuille qui tombe,
Le tragique Aquilon,

Qu'a-t-il dit au rameau qui balançait encore
Un beau fruit, une fleur,
Au soleil de novembre, à la tardive aurore,
A mon âme, à mon cœur ?



J'allais dans la campagne avec le vent d'orage,
Sous le pâle matin, sous les nuages bas ;
Un corbeau ténébreux escortait mon voyage,
Et dans les flaques d'eau retentissaient mes pas.

La foudre à l'horizon faisait courir sa flamme
Et l'Aquilon doublait ses longs gémissements ;
Mais la tempête était trop faible pour mon âme,
Qui couvrait le tonnerre avec ses battements.

De la dépouille d'or du frêne et de l'érable
L'Automne composait son éclatant butin,
Et le corbeau toujours d'un vol inexorable
M'accompagnait sans rien changer à mon destin.

★

Quand de la tragique vie
Se condense l'épaisseur,
L'âme se sent assouvie
De tendresse et de douceur.

Mais soudain la flamme brève
D'un mystérieux trésor
Illumine, et dans un rêve
La bouche sourit encor ;

Et d'espérance s'égaie
Notre ancienne douleur,
Comme se pare une haie
Apre d'une jeune fleur.

★

Aujourd'hui ma pensée erre sur le Céphise
Et je soupire après
Les pâles oliviers et la cime indécise
Qu'élance le cyprès.

Mais que me font mes yeux, qu'ai-je à marquer la trace
De mes pas terriens?
O mon âme, ô torrent, c'est l'absence et l'espace
Qui forment vos liens.

★

Mon cœur n'est plus le rameau tendre
Qui reverdit sous le ciel bleu ;
Il n'est plus même cette cendre
Qui couve encore un sombre feu.

Mais ma blessure est si profonde,
Virgile, ô Dante, mes aïeux !
Que j'envelopperai le monde
Dans un amour plus orgueilleux.

★

Par ce soir pluvieux, es-tu quelque présage,
Un secret avertissement,
O feuille, qui me viens effleurer le visage
Avec ce doux frémissement ?

L'Automne t'a flétrie et voici que tu tombes,
Trop lourde d'une goutte d'eau ;
Tu tombes sur mon front que courbent vers les tombes
Les jours amassés en fardeau.

Ah ! passe avec le vent, mélancolique feuille
Qui donnais ton ombre au jardin !
Le songe où maintenant mon âme se recueille
Ouvre les portes du destin.

Ces dernières *Stances* n'ont paru jusqu'ici que dans *le Figaro* (décembre 1903) et dans la brochure de M. Jean de Gourmont : *Jean Moréas*, Collection des Célébrités d'aujourd'hui, Paris, Sansot, 1905.

COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES

Mme la Comtesse Mathieu de Noailles est née à Paris. Une récente brochure de la Collection des *Célébrités d'aujourd'hui* (1) donne sur elle les renseignements biographiques suivants : « La comtesse Mathieu de Noailles descend par son père de la puissante maison valaque des Bibesco, devenus Brancovan par adoption au milieu du XIXe siècle. Son grand pere Georges Bibesco, hospodar de Valachie de 1843 à 1848, avait épousé une princesse moldave de race grecque, Zoé Mavrocordato, fille adoptive du dernier des princes Bassaraba de Brancovan. Celui-ci vécut assez pour adopter également le fils aîné de Georges Bibesco et de Zoé Mavrocordato, Grégoire, à qui furent transférés tous les titres, privilèges et dignités de l'antique famille des Brancovan. La princesse actuelle de Brancovan, sa veuve, mere de Constantin de Brancovan, qui fut directeur de *La Renaissance latine*, et de Mmes la comtesse de Noailles et la princesse de Chimay, appartient à la famille grecque orientale des Musurus, — (originaire de l'Ile de Crète) — où la haute culture est traditionnelle. Un cardinal Musurus fut l'ami et le collaborateur d'Erasme, et l'auteur d'une recension de Platon. Le père de Mme de Brancovan, Musurus Pacha, ambassadeur de Turquie à Londres, a laissé une traduction de Dante en grec ancien... La vocation de Mme de Noailles s'affirma de très bonne heure. Vers sa dixième année elle vit venir en visite à Amphion, à quelques jours d'intervalle, un prince régnant et Frédéric Mistral. Elle vénéra, adora Mistral et négligea le prince. Dès lors son choix était fait : déjà elle s'essayait à versifier... Après avoir de 11 à 16 ans couvert de prose de volumineux cahiers, elle revint à la poésie. C'est seulement en 1901, après son mariage, qu'elle publia son premier livre, *Le Cœur innombrable*, depuis assez longtemps déjà achevé (couronné par l'Académie française). Puis parurent *L'Ombre des Jours* (1902), *La Nouvelle Espérance* (1903), *Le Visage Emerveillé* (1904), *La Domi-*

(1) *La Comtesse Mathieu de Noailles*, par René Gillouin.

nation (1905), *Les Eblouissements* (1907) : trois romans, trois recueils de poèmes. » C'est de ces trois recueils de poèmes que sont extraits les poèmes qu'on va lire. On a appelé Mme de Noailles la « Muse des Jardins ». Elle a, en effet, assez bien mérité ce titre. Tout ce qui compose un jardin, du plus riche, du plus paré au plus agreste, lui a fourni bien souvent tout le principe de ses émotions, tout le decor de ses poèmes, et il n'est pas jusqu'aux plus humbles légumes, aux plus modestes herbes qui n'aient mérité son amour et ne soient pour elle de « douces personnes », comme elle a dit quelque part. Toute la nature, d'ailleurs, lui est un thème inépuisable et préféré :

Les forêts, les étangs et les plaines fécondes
Ont plus touché mes yeux que les regards humains,

a-t-elle dit ailleurs. « L'essence de sa poésie, a noté M. André Chaumeix, est une émotion toute personnelle devant le monde sensible. La nature est l'ample et multiple matière sur laquelle l'imagination toujours prête du poète travaille passionnément. Tous les phénomènes sont pour son cœur retentissant un sujet d'emoi éternellement neuf et qu'elle ne se lasse pas de traduire avec une merveilleuse abondance. Ses vers sont pleins, comme elle l'a dit, de l'odeur de l'aube et de la nuit, « des fleurs de mai dont chaque brin se pâme », des fruits, du vent, des douze mois, « et des trente jardins de lis et de verveines » ; ils reflètent le ciel à tous ses moments. » Par une rencontre des plus heureuses, on retrouve chez Mme de Noailles beaucoup de choses de M. Francis Jammes. Ce sont souvent les mêmes motifs d'inspiration, les mêmes tableaux, qu'elle sait exprimer, rendre avec plus de rhétorique, dans des vers plus soignés. En grande dame, elle a mis des rubans à la flûte du pâtre et joué académiquement des airs analogues. Est-ce cela qui a amené M. Jean de Gourmont à formuler cette appréciation : « Vraiment, la poésie de Jammes est tout entière dans la poésie de Mme de Noailles. Il ne s'agit pas ici d'imitation, mais d'une sorte de transposition inconsciente et merveilleuse, d'un résultat admirable. Instinctivement, l'auteur du *Cœur innombrable* a su éliminer ce qui dans Jammes était encore trop nouveau pour s'adapter à la sensibilité du public. Cependant, sous une forme plus traditionnelle, c'est la même sensibilité. Elle est d'ailleurs sincère, mais sans Jammes, se serait-elle éveillée, aurait-elle su s'exprimer ? ». Ce qui revient à dire que Mme de Noailles a tout bonnement vulgarisé la poésie de M. Francis Jammes. A le prendre ainsi, M. Francis Jammes n'aurait pas été le seul initiateur de Mme de Noailles. Il y a aussi chez elle beaucoup de Verlaine, par endroits.

Le soir tombait, un soir si penchant et si triste

ce vers de *L'Ombre des Jours* ne rappelle-t-il pas, jusque par sa modulation, celui de Verlaine dans *Les Ingénus* :

Le soir tombait, un soir équivoque d'automne...

Mais ce sont là des détails, et une critique peut-être bien méticuleuse. Un écrivain procède toujours d'un autre, et l'action de nos ancêtres se fait sentir également en littérature. Mme de Noailles, qui doit, paraît-il, beaucoup à M. Maurice Barrès, ne démentira pas cette théorie chère à l'auteur bien changé du *Jardin de Bérénice*. La personnalité de Mme de Noailles c'est d'être un vrai poète, sensible, ému, ayant le don du rythme et des images, — n'est-ce point l'essentiel? — sans cesser pour cela d'être une femme, c'est-à-dire d'avoir quelquefois plus de force dans ce qu'elle sent et veut exprimer que dans ce qu'elle exprime. Pour être exact, on l'a aussi un peu apparentée aux romantiques, — et il y a du vrai, — pour son exubérance, ses dons de description, son alliance du rêve et de la réalité, « sa prédominance du sentiment sur la raison ». « Pour la quatrième fois, a écrit à son sujet M. Charles Maurras, nous avons à saluer l'influence persistante des romantiques sur un brillant esprit féminin. C'est bien d'eux que Mme de Noailles a mémoire quand elle vit, quand elle songe, quand elle écrit. La face épanouie de la lune l'émeut à peu près des mêmes pensées qui auraient visité l'imagination d'un poète du Cénacle. Elle l'interpelle et l'invoque sur le même ton qu'employait Alfred de Musset pour Phœbé la blonde. A propos d'animaux, des « sobres animaux », quand elle les admire et les salue un à un, en suppliant une divinité champêtre de la rendre elle-même pareille à ces doux bestiaux,

Rendez-nous l'innocence ancestrale des bêtes,

le souvenir de Baudelaire s'entre-croise à celui de Vigny, qui voulait que les animaux fussent nos « sublimes » modèles. Enfin, elle s'est exercée à fusionner, sur les savants exemples de Victor Hugo, le matériel et le mystique, le pittoresque et le rêvé, le cœur et la chair ». Et M. Léon Blum : « ... Le retour au Romantisme fut, il y a dix ans, le caractère du mouvement poétique. Ce qu'on a nommé l'humanisme ne fut qu'un romantisme rajeuni. Mais chez les plus distingués des humanistes l'influence verlainienne restait sensible, et Mme de Noailles en est restée, à ce que je crois, totalement exempte. Elle n'est guère qu'une romantique, et c'est de Musset que je la verrais proche, un Musset sans sa grâce allante et sa plaisanterie désinvolte, sans son penchant oratoire, sans toute sa facilité française, un Musset plus âpre, plus chargé, plus fiévreux, plus complexe, au sang plus lourd, je voudrais pouvoir dire un Musset bar-

bare. Il faut cependant marquer dès à présent quelques différences essentielles. Sans doute le lyrisme de Lamartine, de Musset ou même de Hugo est un lyrisme purement personnel. Mais si le poète se chante lui-même, il ne chante pas lui seul. Le poème, sorti d'un homme, vaut pour tous les hommes... Le rêve romantique, le chant romantique, même en ce qu'ils eurent de plus spécial ou de plus neuf, furent le rêve et le chant communs d'un moment de l'humanité... Rien de pareil chez Mme de Noailles. Sa poésie sort d'elle-même et retombe en elle, comme l'élan du jet d'eau dans le bassin. Son éternel sujet, c'est sa personne, mais dans ce qu'elle a de particulier, d'unique, non dans ce qu'elle a de commun et de général... » Et il y a aussi, souvent, chez Mme de Noailles, une tendresse à laquelle on ne résiste pas. Mais ce dont il faut peut-être la louer le plus, c'est de ne jamais rien montrer, à aucun endroit de son œuvre, de ce fade et vague christianisme si fréquent chez les femmes poètes, — nous voulons parler de celles passées, car pour celles d'aujourd'hui, la célébrité de Mme de Noailles les a si fort touchées qu'elles se sont toutes mises à être païennes.

Mme de Noailles a collaboré à *La Revue félibréenne*, à *La Revue de Paris*, à *La Revue des Deux-Mondes*, à *La Renaissance latine*, aux *Essais*, au *Beffroi*, au *Feu*, au *Mouvement*, etc.

Bibliographie :

Les œuvres. — **Le Cœur innombrable**, poèmes. Paris, Calmann-Lévy, 1901, in-18. — **L'ombre des Jours**, poèmes. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-18. — **La Nouvelle Espérance**, roman. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18. — **Le Visage émerveillé**, roman. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18. — **La Domination**, roman. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-8. — **Les Eblouissements**, poèmes. Paris, Calmann-Lévy, 1907, in-18.

Voir en outre la préface d'une édition d'*Œuvres choisies d'Alfred de Musset*. Paris, Gittler, 1907, in-12.

A consulter. — **Paul Acker** : *Petites Confessions, visites et portraits*. Paris, Fontemoing, 1903, in-8. — **Léon Blum** : *En lisant réflexions critiques*. Soc. d'édit. littér. et art., 1906, in-18 ; *L'Œuvre poétique de Mme de Noailles*. Revue de Paris, 15 janv. 1908. — **Hippolyte Buffenoir** : *Grandes Dames contemporaines. La comtesse de Noailles et ses poésies*. Avec un portrait. Paris, M. Leclerc, 1903, in-8. — **Georges Casella et Ernest Gaubert** : *La Nouvelle littérature, 1895-1905*. Paris, Sansot, 1906, in-18. — **J. Ernest-Charles** : *Samedis littéraires, 1re et 2e séries*. Paris, Perrin, 1903 et 1904, in-18. — **Paul Flat** : *Nos femmes de lettres*. Paris Perrin, 1908, in-18. — **Eugène Gilbert** : *France et Belgique. Etudes littéraires*. Paris, Plon, 1905, in-18. — **Remy de Gourmont** : *Promenades littéraires, II*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **G. Pellissier** : *Etudes de littérature et de morale contemporaines*. Paris, Cornely, 1905, in-18. — **Gaston Rageot** : *Le Succès. Auteurs et publics Essai de critique sociologique*. Paris, Alcan 1906, gr. in-8°.

Léon Blum : *L'Œuvre poétique de Mme de Noailles*. Revue de Paris, 15 janv. 1908. — **André Chaumeix** : *Les Eblouissements*, Journal des Débats, 29 sept. 1907. — **Jean de Gourmont** : *Les Nietzschéennes*. Mercure deFrance, juillet 1903 ; *Letterati contemporanei. Madame de Noailles*, avec trois portraits et un fac-similé d'autogr. Emporium (Bergame), janvier 1908.— **Charles Maurras** : *Le Romantisme féminin*. Minerva, 1er mai 1903. — **Péladan** : *De la Poésie individualiste. La Comtesse M. de Noailles et Paul Mariéton*. Revue Félibréenne, janv.-sept. 1903. — **Henri de Régnier** : *Un premier livre*. Gaulois, 12 mai 1901.

Iconographie :

Forain : *Portrait*, peinture à l'huile (appartient à Mme de Noailles). — **Helleu** : *Pointe sèche* (on trouve une reproduction de ce portrait dans un fascicule d'*Emporium* (Bergame), janvier 1908). — **Antonio de la Gandara** : *Portrait*, peinture à l'huile. Exposition Universelle de 1900 (appartient à Mme de Noailles). — **Rodin** : *Buste* (inachevé). — **André Rouveyre** : *Caricature*, publiée dans *Carcasses divines. Portraits et monographies dessinés*. Paris, J. Bosc, 1907, in-4°.

LE VERGER

Dans le jardin sucré d'œillets et d'aromates,
Lorsque l'aube a mouillé le serpolet touffu
Et que les lourds frelons, suspendus aux tomates,
Chancellent de rosée et de sève pourvus,

Je viendrai sous l'azur et la brume flottante,
Ivre du temps vivace et du jour retrouvé,
Mon cœur se dressera comme le coq qui chante
Insatiablement vers le soleil levé.

L'air chaud sera laiteux sur toute la verdure,
Sur l'effort généreux et prudent des semis,
Sur la salade vive et le buis des bordures,
Sur la cosse qui gonfle et qui s'ouvre à demi.

La terre labourée où mûrissent les graines
Ondulera, joyeuse et douce, à petits flots,
Heureuse de sentir dans sa chair souterraine
Le destin de la vigne et du froment enclos.

Des brugnons roussiront sur leurs feuilles, collées
Au mur où le soleil s'écrase chaudement,

La lumière emplira les étroites allées
Sur qui l'ombre des fleurs est comme un vêtement,

Un goût d'éclosion et de choses juteuses
Montera de la courge humide et du melon,
Midi fera flamber l'herbe silencieuse,
Le jour sera tranquille, inépuisable et long.

Et la maison, avec sa toiture d'ardoises,
Laissant sa porte sombre et ses volets ouverts,
Respirera l'odeur des coings et des framboises
Eparse lourdement autour des buissons verts ;

Mon cœur, indifférent et doux, aura la pente
Du feuillage flexible et plat des haricots
Sur qui l'eau de la nuit se dépose et serpente
Et coule sans troubler son rêve et son repos.

Je serai libre enfin de crainte et d'amertume,
Lasse comme un jardin sur lequel il a plu,
Calme comme l'étang qui luit dans l'aube et fume,
Je ne souffrirai plus, je ne penserai plus,

Je ne saurai plus rien des choses de ce monde,
Des peines de ma vie et de ma nation,
J'écouterai chanter dans mon âme profonde
L'harmonieuse paix des germinations.

Je n'aurai pas d'orgueil, et je serai pareille,
Dans ma candeur nouvelle et ma simplicité,
A mon frère le pampre et ma sœur la groseille,
Qui sont la jouissance aimable de l'été,

Je serai si sensible et si jointe à la terre
Que je pourrai penser avoir connu la mort,
Et me mêler, vivante, au reposant mystère
Qui nourrit et fleurit les plantes par les corps.

Et ce sera très bon et très juste de croire
Que mes yeux ondoyants sont à ce lin pareils,

Et que mon cœur, ardent et lourd, est cette poire
Qui mûrit doucement sa pelure au soleil...

(*Le Cœur innombrable.* Calmann-Lévy.)

L'IMAGE

Pauvre faune qui va mourir,
Reflète-moi dans tes prunelles
Et fais danser mon souvenir
Entre les ombres éternelles.

Va, et dis à ces morts pensifs
A qui mes jeux auraient su plaire,
Que je rêve d'eux sous les ifs
Où je passe petite et claire.

Tu leur diras l'air de mon front
Et ses bandelettes de laine,
Ma bouche étroite et mes doigts ronds
Qui sentent l'herbe et le troène,

Tu diras mes gestes légers
Qui se déplacent comme l'ombre
Que balancent dans les vergers
Les feuilles vives et sans nombre,

Tu leurs diras que j'ai souvent
Les paupières lasses et lentes,
Qu'au soir je danse et que le vent
Dérange ma robe traînante.

Tu leurs diras que je m'endors,
Mes bras nus pliés sous ma tête,
Que ma chair est comme de l'or
Autour des veines violettes ;

— Dis-leur comme ils sont doux à voir
Mes cheveux bleus comme des prunes,
Mes pieds pareils à des miroirs
Et mes deux yeux couleurs de lune,

Et dis-leur que dans les soirs lourds,
Couchée au bord frais des fontaines,
J'eus le désir de leurs amours
Et j'ai pressé leurs ombres vaines...

(*Le Cœur innombrable.* Calmann-Lévy.)

LE TEMPS DE VIVRE

Déjà la vie ardente incline vers le soir,
Respire ta jeunesse,
Le temps est court qui va de la vigne au pressoir,
De l'aube au jour qui baisse,

Garde ton âme ouverte aux parfums d'alentour,
Aux mouvements de l'onde,
Aime l'effort, l'espoir, l'orgueil, aime l'amour,
C'est la chose profonde;

Combien s'en sont allés de tous les cœurs vivants
Au séjour solitaire
Sans avoir bu le miel ni respiré le vent
Des matins de la terre,

Combien s'en sont allés, qui, ce soir, sont pareils
Aux racines des ronces,
Et qui n'ont pas goûté la vie où le soleil
Se déploie et s'enfonce,

Ils n'ont pas répandu les essences et l'or
Dont leurs mains étaient pleines,
Les voici maintenant dans cette ombre où l'on dort
Sans rêve et sans haleine;

— Toi, vis, sois innombrable à force de désirs,
De frissons et d'extase,
Penche sur les chemins où l'homme doit servir
Ton âme comme un vase,

Mêlée aux jeux des jours, presse contre ton sein
La vie âpre et farouche;

Que la joie et l'amour chantent comme un essaim
D'abeilles sur ta bouche.

Et puis regarde fuir, sans regret ni tourment,
Les rives infidèles,
Ayant donné ton cœur et ton consentement
A la nuit éternelle...

(*Le Cœur innombrable*. Calmann-Lévy.)

LES OMBRES

Quand ayant beaucoup travaillé
J'aurai, le cœur de pleurs mouillé,
Cessé de vivre,
J'irai voir le pays où sont
Tous les bons faiseurs de chansons
Avec leur livre.

Chère ombre de François Villon
Qui, comme un grillon au sillon,
Te fis entendre,
Que n'ai-je pu presser tes mains,
Quand on voulait sur les chemins
Te faire pendre.

Verlaine qui vas titubant,
Chantant et semblable au dieu Pan
Aux pieds de laine,
Es-tu toujours simple et divin,
Ivre de ferveur et de vin,
Bon saint Verlaine ?

Et vous dont le destin fut tel
Qu'il n'en est pas de plus cruel,
Pauvre Henri Heine,
Ni de plus beau chez les humains,
Mettez votre front dans mes mains,
Pensons à peine.

Moi, par la vie et ses douleurs,

J'ai goûté l'ardeur et les pleurs
Plus qu'on ne l'ose...
Laissez que, lasse, près de vous,
O mes dieux si sages et fous,
Je me repose...

(*L'Ombre des Jours*. Calmann-Lévy.)

J'ÉCRIS POUR QUE LE JOUR OU JE NE SERAI PLUS...

J'écris pour que, le jour où je ne serai plus,
On sache comme l'air et le plaisir m'ont plu,
Et que mon livre porte à la foule future
Comme j'aimais la vie et l'heureuse nature.

Attentive aux travaux des champs et des maisons,
J'ai marqué chaque jour la forme des saisons,
Parce que l'eau, la terre et la montante flamme
En nul endroit ne sont si belles qu'en mon âme.

J'ai dit ce que j'ai vu et ce que j'ai senti,
D'un cœur pour qui le vrai ne fut point trop hardi,
Et j'ai eu cette ardeur, par l'amour intimée,
Pour être après la mort parfois encore aimée,

Et qu'un jeune homme alors, lisant ce que j'écris,
Sentant par moi son cœur, ému, troublé, surpris,
Ayant tout oublié des épouses réelles,
M'accueille dans son âme et me préfère à elles.

(*L'Ombre des Jours*. Calmann-Lévy.)

CONSTANTINOPLE

J'ai vu Constantinople, étant petite fille,
Je m'en souviens un peu,
Je me souviens d'un vase où la myrrhe grésille
Et d'un minaret bleu.

Je me souviens d'un soir aux Eaux-Douces d'Asie :
Soir si traînant, si mou,

Que déjà, comme un chaud serpent, la Poésie
S'enroulait à mon cou.

Une barque passa, pleine de friandises,
O parfums balancés !
Des marchands nous tendaient des pâtes de cerises
Et des cédrats glacés.

Une vieille faisait cuire des aubergines
Sur l'herbe, sous un toit ;
Le ciel du soir était plus beau qu'on n'imagine,
J'avais pitié de moi.

Et puis j'ai vu, cerné d'arbres et de fontaines,
Un palais rond et frais,
Des salons où luisait une étoile d'ébène
Au milieu des parquets.

Un lustre clair tintait au plafond de la salle
Quand on marchait trop fort ;
J'étais ivre d'ardeur, de pourpre orientale,
Mais j'attendais encor.

J'attendais le bonheur que les petites filles
Rêvent si fortement,
Quand l'odeur du benjoin et des vertes vanilles
Evoque un jeune amant ;

Je cherchais quelle aimable et soudaine aventure,
Quel enfantin vizir,
Dans ce palais plus tendre et frais que la Nature,
Allait me retenir.

Ah ! si, tiède d'azur, la terre occidentale
Est paisible en été,
Les langoureux trésors que l'Orient étale
Brûlent de volupté !

Ocolliers de coraux, ô nacres en losanges,
O senteurs des bazars ;
Vergers sur le Bosphore, où des raisins étranges
Sont roses comme un fard !

Vie indolente et chaude, amoureuse et farouche,
Où tout le jour l'on dort,
Où la nuit les désirs sont des chiens, dont la bouche
Se provoque et se mord.

Figuiers d'Arnaout-keuï, azur qui luit et tremble,
Monotone langueur
De contempler sans trêve un horizon qui semble
Consacré au bonheur !

Hélas ! pourquoi faut-il que les beaux paysages
De rayons embrasés,
Penchent si fortement les mains et les visages
Vers les mortels baisers ?

Tombes où des turbans coiffent les blanches pierres,
O morts qui sommeillez,
Ce n'est pas le repos, la douceur, les prières
Que vous nous conseillez !

Vous nous dites : « Vivez, ce que contient le monde
De sucs délicieux,
On le boit à la coupe émouvante et profonde
Des lèvres et des yeux.

« La beauté du ciel turc, des cyprès, des murailles,
Nul ne peut l'enfermer,
Mais le bel univers se répand et tressaille
Dans des regards pâmés.

« L'immense odeur du musc, du cèdre et de la rose,
Glisse comme le vent ;
Mais l'Amour, de ses doigts divins, la recompose
Au creux d'un chaud divan.

« Sainte-Sophie, avec ses forêts de lumière
Et ses bosquets d'encens,
Se laisse contempler et toucher tout entière
Sur un corps languissant... »

Hélas ! je vous entends, morts de la terre chaude,
Vous me brûlez les os !
Depuis mes premiers ans, toute mon âme rôde
Auprès de vos tombeaux ;

J'étais faite pour vivre au bord de l'eau profane,
Sous le soleil pressant,
Consacrant chaque soir à la jeune Diane
La Ville du Croissant.

J'étais faite pour vivre en mangeant des pignolles,
Sous le frêle prunier
Où Xanthé préparait, enfant joueuse et molle,
Le cœur d'André Chénier.

J'étais faite pour vivre en ces voiles de soie,
Et sous ces colliers verts,
Qui serrent faiblement, qui couvrent et qui noient
Des bras toujours ouverts.

La douce perfidie et la ruse subtile
Auraient conduit mes jeux
Dans les jardins secrets où l'ardeur juvénile
Jette un soupir joyeux.

On n'aurait jamais su ma peine ou mon délire,
Je n'aurais pas chanté,
J'aurais tenu sur moi comme une grande lyre
Les soleils de l'été ;

Peut-être que ma longue et profonde tristesse,
Qui va priant, criant,
N'est que ce dur besoin, qui m'afflige et m'oppresse,
De vivre en Orient !...

(*Les Eblouissements*. Calmann-Lévy.)

OFFRANDE

Mes livres je les fis pour vous, ô jeunes hommes,
Et j'ai laissé dedans,

Comme font les enfants qui mordent dans des pommes,
La marque de mes dents.

J'ai laissé mes deux mains sur la page étalées,
Et la tête en avant
J'ai pleuré comme pleure au milieu de l'allée
Un orage crevant.

Je vous laisse, dans l'ombre amère de ce livre,
Mon regard et mon front,
Et mon âme toujours ardente et toujours ivre
Où vos mains traîneront.

Je vous laisse le clair soleil de mon visage,
Ses millions de rais,
Et mon cœur faible et doux, qui eut tant de courage
Pour ce qu'il désirait.

Je vous laisse mon cœur et toute son histoire,
Et sa douceur de lin,
Et l'aube de ma joue, et la nuit bleue et noire
Dont mes cheveux sont pleins.

Voyez comme vers vous, en robe misérable,
Mon Destin est venu.
Les plus humbles errants, sur les plus tristes sables,
N'ont pas les pieds si nus.

— Et je vous laisse, avec son feuillage et sa rose,
Le chaud jardin verni
Dont je parlais toujours ; — et mon chagrin sans cause
Qui n'est jamais fini...

(*Les Eblouissements*. Calmann-Lévy.)

LA VILLE DE STENDHAL

Un soir d'argent, si beau, si noble,
Enveloppe et berce Grenoble.
Tout l'espace est sentimental.
Voici la ville de Stendhal...

Pendant cette journée entière,
Comme un orage de lumière
Le soleil frappait la cité ;
Maintenant c'est le frais été.

La lune mince, rose, nette,
Eclaire la place Grenette,
Que l'air est doux ! Dans le lointain
On entend des Napolitains.

Musique brûlante, insensée,
Toute notre âme est renversée,
Et, désespéré de désir,
Le cœur veut jouir et mourir.

Sur les ruelles populeuses
Des globes de lueurs laiteuses
Sont des phalènes nébuleux
Qui font les pavés mous et bleus.

Des bruits troublent l'ombre émouvante,
On entend parler des servantes.
Sous les platanes de l'hôtel
Je pense à vous, Julien Sorel...

Les maisons ferment une à une,
L'Isère tremble sous la lune.
Etiez-vous beau, rude ou charmant ?
On vous aimait si fortement !

Vous saviez ce qu'il faut d'offense,
D'ardeur, de défi, de souffrance,
D'orgueil, de pleurs, d'humilité
Aux plaisirs de la volupté.

Venez, j'attends votre visite
Dans cette rue aux Vieux-Jésuites
Où Beyle, étant petit garçon,
S'ébattait devant sa maison.

Comme l'espace est calme et sage !
La montagne de Sassenage
Laisse couler dans le soir frais
L'odeur du ciel et des forêts.

Pourquoi n'est-on jamais heureuse ?
Hier, dans la froide Chartreuse
Qui dort au fond des vallons verts,
Je pleurais sur tout l'univers.

C'était cette fureur profonde
De vouloir posséder le monde ;
Quand on est comme vous et moi,
On est hors du temps et des lois.

Vous aimiez comme je les aime
Le trésor qu'on porte en soi-même,
Le destin qui n'a pas d'égal
Et le beau plaisir cérébral.

Derrière toutes ces fenêtres,
Des êtres vont s'aimer, vont naître ;
O mouvement universel !
Nous serons morts, Julien Sorel.

Tout votre amer orgueil éclate
Dans mon cœur d'ombre et d'écarlate.
Je vous ai bien aimé ce soir
O Julien du Rouge et du Noir...

(*Les Eblouissements*. Calmann-Lévy.)

PIERRE QUILLARD

1864-1912

Pierre Quillard est né à Paris le 14 juillet 1864. Il fit ses études au lycée Condorcet, condisciple, comme on l'a vu précédemment, d'Ephraïm Mikhaël, de MM. Stuart Merrill, André Fontainas et René Ghil. Il suivit ensuite les cours de la Faculté des lettres, entra à l'Ecole des Chartes et à l'Ecole des Hautes-Etudes, et fut chargé par cette dernière, en 1889, d'une mission paléographique à Lisbonne. A cette époque, sa carrière littéraire était déjà commencée. Depuis 1884, il collaborait à *La Basoche* de Bruxelles, et en 1886 il avait fondé, avec Ephraïm Mikhaël et Paul Roux (plus tard Saint-Pol-Roux) *La Pléiade*, la petite revue dont il a déjà été parlé, et où collaborèrent également Charles Van Lerberghe, MM. Maurice Maeterlinck, Grégoire le Roy, Rodolphe Darzens et Camille Bloch. C'est dans *La Pléiade* que Pierre Quillard publia tout d'abord, outre des poèmes, *La Fille aux mains coupées*, mystère en deux tableaux et en vers, réimprimé en 1891 dans son volume : *La Gloire du Verbe*, et représenté la même année au Théâtre d'Art de M. Paul Fort. Dès 1891, Pierre Quillard collabora assidûment au *Mercure de France*, où il a donné des poèmes, des pages de prose, des études de littérature et de critique, non encore rassemblées en volume, sur Stéphane Mallarmé, Bernard Lazare, José Maria de Heredia, Albert Samain, Leconte de Lisle, Emile Zola, Madame Rachilde, MM. Henri de Régnier, Anatole France, Paul Adam, Remy de Gourmont, Georges Clémenceau, Laurent Tailhade, Teodor de Wyzewa, Gustave Geffroy, Henri Barbusse, André Fontainas, etc. En 1893, Pierre Quillard partit pour Constantinople, où il vécut jusqu'en 1896, professeur au Collège arménien catholique Saint-Grégoire l'Illuminateur et à l'Ecole centrale de Galata. C'est pendant ce séjour en Orient qu'il devait renouveler en 1894, pour suivre, pour le compte de *L'Illustration*, les opérations de la guerre gréco-turque, qu'il écrivit *L'Errante*, poème dialogué, représenté au Théâtre de l'Œuvre en 1896, et

la plupart de ces poèmes si purs, si harmonieux, d'une inspiration à la fois orgueilleuse et désabusée, qu'on trouvera dans notre choix. *Vaines images*, les intitulait-il. Ce qui prend l'aspect d'une modestie un peu excessive, quand, après avoir lu ces poèmes, les vers, malgré soi, vous en reviennent tout seuls à la mémoire. Revenu à Paris vers la fin de 1896, il réunit toute son œuvre en un volume : *La Lyre héroïque et dolente*, qui est resté à ce jour sa seule publication poétique. « M. Pierre Quillard, écrivit à ce propos M. Henri de Régnier, est fortement nourri des belles-lettres antiques ; aussi a-t-il droit plus que tout autre d'intituler ainsi son livre... Il a pris à la fréquentation des Muses helléniques et latines une gravité harmonieuse et hautaine, un reflet lumineux et calme. Lisez ses belles Elégies héroïques : *Le Dieu mort*, *Ruines*, *Les Vaines images*, qui sont *Psyché*, *Hymnis* et *Chrysarion*, *Le Jardin de Cassiopée*, *La Chambre d'amour*, et goûtez-en la beauté amère et sereine, l'âcre et doux parfum, la cadence sonore. Elles disent l'Amour, la Mort et le Temps ; elles exhalent une mélancolie stoïque et païenne ; elles sentent la rose et le cyprès ; il y rôde une odeur de Bois sacré... M. Pierre Quillard écrit durable... »

On doit également à Pierre Quillard plusieurs ouvrages savants, traduction d'œuvres de Sophocle, de Porphyre, d'Hérondas, de Claudius Aeliénus Prénestin, étude sur la langue de Théocrite dans *Les Syracusaines*, ainsi que d'autres travaux se rattachant à ses préoccupations sociales et politiques. Pierre Quillard, en effet, s'est souvent mêlé aux événements de notre époque. Il a notamment pris le parti, en France, du peuple arménien opprimé par le gouvernement turc, et il a fondé dans ce but un petit journal de propagande ; *pro Armenia*. Il a également pris une part très active et très courageuse, aux côtés d'Emile Zola, dans une grande affaire qui passionna la France, il y a quelques années. On doit admirer en lui un vrai poète, à qui l'art ne faisait pas oublier et négliger la vie.

Pierre Quillard, qui rédigea au *Mercure de France* la critique des *Poèmes*, a collaboré à *La Pléiade*, 1re série, 1886, et 2e série, 1889, — à *Wallonie*, 1888-1892, — aux *Entretiens politiques et Littéraires*, 1890, — à *Floréal*, 1892, — à *La Révolte*, aux *Temps nouveaux*, aux *Droit de l'homme*, à *La Revue de Paris* à *La Revue blanche*, à *L'Aurore*, à *Pro Armenia* et à *Vers et Prose*. Il est mort soudainement le 4 février 1912.

Bibliographie :

Les œuvres. — **La Fille aux mains coupées**, poème dramatique, Paris, édition de *La Pléiade*, 1886, in-18. Réimpr. : *La Fille aux mains coupées*, reprod. autographique du Ms. de l'auteur. Paris, Soc. du Mercure de

France, 1893, in-8 (50 ex. sur papier de luxe). — **Etude phonétique et morphologique sur la langue de Théocrite dans les Syracusaines**, en collaboration avec M. Marcel Collière. Paris, Croville, Morant et Foucart, 1888, in-12. — **La Gloire du Verbe**, poème, 1885-1890. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1890, in-16. — **L'Antre des Nymphes**, de Porphyre, traduit par Pierre Quillard. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1893, in-16. — **Les Lettres rustiques de Caludius Ælianus Prénestin**, traduite, du grec en français, illustrées d'un Avant-propos et d'un Commentaire latin. Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, petit in-12. — **Le Livre de Jamblique sur les Mystères**, traduit par Pierre Quillard. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1895, in-16. — **Philoktètès**, de Sophocle. Paris, Fasquelle, 1896, in-18. — **La Question d'Orient et la politique personnelle de M. Hanotaux** (en collaboration avec le docteur L. Margery). Paris, Stock, 1897, in-18. — **L'Assassinat du Père Salvatore** (en collaboration avec le chef Aghassi, de Zeitoun). Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **La Lyre héroïque et dolente** (*De Sable et d'Or. La Gloire du Verbe. L'Errante. La Fille aux mains coupées*), poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **Le Monument Henry**. Listes des Souscripteurs classés méthodiquement et selon l'ordre alphabétique. Paris, Stock, 1899, in-18. — **Les Mimes d'Hérondas**, trad. littérale accompagnée de notes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18.

Voy. en outre une préface aux **Poèmes d'Archag Tchobanian**. Paris, Soc du Mercure de France, 1908, in-18.

En préparation. — **Loys**, drame en vers.

Traduction. — **Pastels in Prose**, translated by Stuart Merrill, New-York, Harper et Brothers, 1890.

A consulter. — **R. de Gourmont** : *Le Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — **A.-F. Herold** : *Pierre Quillard*, notice publiée dans *Les Portraits du prochain siècle*, Paris, Girard, 1894, in-18. — **J. Huret** : *Enquête sur l'Evolution littéraire*. Paris, Charpentier, 1891, in-18. — **E. Vigié-Lecocq** : *La Poésie contemporaine*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **Ch. Maurras** : *Revue littéraire*. Revue Encyclopédique, 22 janvier 1898. — **L. Mulhfeld** : *Chronique de la littérature*. Revue Blanche, 1er juin 1895. — **Saint-Pol-Roux** : *La Gloire du Verbe, par Pierre Quillard*. Mercure de France, février 1891.

Iconographie :

G. Darbour : *Aquarelle*, 1893 (Exposition des Portraits du prochain siècle, 1893), reproduite dans la *Revue Encyclopédique*, 15 novembre 1893).

LE DIEU MORT

A André Fontainas.

Une étoile, une seule étoile. O funérailles
Royales ! solitude où la gloire mourait
Sur un bûcher perdu derrière la forêt,
A l'écart des drapeaux, du glaive et des batailles.

Le héros s'en allait sans pourpre, enseveli
Dans une soie éteinte et dans les tresses rousses
Des captives et des amantes: lèvres douces
Et voraces, vous qui buviez le sang pâli,

Vers quels baisers souriez-vous? Vers quelles fêtes
Sonne déjà l'appel de vos chants oublieux?
Ah, mensongères! pour des larmes en vos yeux,
Il fallait l'apparat de célèbres défaites

Et l'horreur des clairons déchirant le ciel noir,
Pour tordre avec des cris de pleureuses louées
Vos corps, mimes en deuil sous le vol des nuées,
Parmi la rouge odeur des torches dans le soir.

Mais nul regard viril n'a, du haut des murailles,
Avidement cueilli la fleur de vos bras nus:
Vous avez fui. Le roi ne s'éveillera plus.
Une étoile, une seule étoile. O funérailles.

(*La Lyre héroïque et dolente.*)

RUINES

A Maurice Nicolle.

L'illustre ville meurt à l'ombre de ses murs;
L'herbe victorieuse a reconquis la plaine;
Les chapiteaux brisés saignent de raisins mûrs.

Le barbare enroulé dans sa cape de laine
Qui paît de l'aube au soir ses chevreaux outrageux
Foule sans frissonner l'orgueil du sol hellène.

Ni le soleil oblique au flanc des monts neigeux,
Ni l'aurore dorant les cimes embrumées
Ne réveillent en lui la mémoire des dieux.

Ils dorment à jamais dans leurs urnes fermées
Et quand le buffle vil insulte insolemment
La porte triomphale où passaient des armées,

Nul glaive de héros apparu ne défend
Le porche dévasté par l'hiver et l'automne
Dans le tragique deuil de son écroulement.

Le sombre lierre a clos la gueule de Gorgone.

(*La Lyre héroïque et dolente.*)

L'AUTOMNE A DÉNUDÉ...

L'automne a dénudé les glèbes et le soir,
Un soir d'exil et de mains désunies,
S'approche à l'horizon des plaines infinies,
Roi dévêtu de pourpre et spolié d'espoir.

O marcheur aux pieds nus et las qui viens t'asseoir
Sans compagnon, parmi les landes défleuries,
Près des eaux mornes, quelles mêmes agonies
Alourdissent ton front vers ce triste miroir ?

Je le sais, tout se meurt dans ton âme d'automne.
Laisse la nuit prendre les fleurs qu'elle moisonne
Et l'amour défaillant d'un cœur ensanglanté,

Pour qu'après le sommeil et les ombres fidèles
Les clairons triomphaux de l'aube et de l'été
Fassent surgir enfin les roses immortelles.

(*La Lyre héroïque et dolente.*)

PSYCHÉ

Petite âme, Psyché mélancolique, dors.
Lys d'aurore surgi des heures ténébreuses,
Tes bras souples et frais et tes lèvres heureuses
Ont rajeuni mon cœur et réjoui mon corps.

Et tu m'as cru, petite âme blanche et farouche,
Tel que ton désir vierge encore me voulait
Pendant tes longs baisers de miel pur et de lait,
Tant que l'ombre a menti comme mentait ma bouche.

Nulle parole et nulle étreinte et nul baiser,
N'ont trahi la douleur secrète du cilice ;
Mais éveillée avec l'aube révélatrice
Tu frémissais, Psyché fragile, à te briser,

Si le jour dessillant ta paupière sereine
Au lieu du doux vainqueur que rêvait ton émoi
Te décelait mes poings crispés même vers toi
Et mes yeux éperdus de colère et de haine ;

Car je te hais de tout ton amour, ô Psyché,
Pour les jours à venir et les futures heures
Et les perfides flots de larmes et de leurres
Qui jailliront un jour de ton être caché.

Mais avant que la nuit divine m'abandonne,
Avec le dur métal des gouffres sidéraux
Je forgerai le masque amoureux d'un héros,
Rieur comme l'Avril, grave comme l'Automne ;

Mort vivant sur les lèvres mortes d'un vivant,
Le masque couvrira ma face convulsée ;
Et maintenant que l'aube éclate ! O fiancée
Chez qui la femme, hélas ! va survivre à l'enfant.

Eveille-toi, rouvre ta bouche qui s'est tue,
Tu n'entendras de moi que paroles d'orgueil
Et je me dresse sous les morsures du deuil
Lauré d'or et pareil à ma propre statue.

(*La Lyre héroïque et dolente.*)

CHRYSARION

Sur cette mer toujours déserte, où nos yeux vains
S'égaraient dans l'ennui des solitudes mornes,
Le navire, aux clameurs des conques et des cornes,
Fleurit avec l'aurore éclatante ; et tu vins,

Apportant le parfum des terres étrangères,
Le reflet des soleils morts parmi tes cheveux

Et pour les cœurs lassés, graves et dédaigneux
L'enchantement de quelques heures plus légères.

Trop de désirs déçus et d'espoirs abusés
Hantent notre mémoire et sanglotent en elle :
Nous n'avons pas tendu vers ta chair fraternelle
Nos lèvres dès longtemps déprises des baisers.

Mais les heures passaient douces comme la soie
En vêtements tramés de soleil et de nuit,
Danseuse au collier d'or qui fulgure et s'enfuit,
Amante triste et grave en marche vers la joie,

Et vous qui regardiez des astres abolis,
Visages inquiets ivres du vieux mensonge
O faces de stupeur, d'extases et de songe
Sur qui l'ombre clémente est tombée à longs plis;

Puis la dernière ; et ce fut toi-même, inclinée
A la poupe et semant des roses dans le soir
Afin que la galère et le sillage noir
S'illustrassent encor d'une pourpre fanée

Et que la sombre mer sourît à nos yeux vains.

(*La Lyre héroïque et dolente.*)

L'ERRANTE

FRAGMENT

DE GUEULES

Dans la mélancolique demeure où les murs s'émerveillaient de sa beauté, saluée par les figures amies des lices, irradiant l'eau ternie des miroirs, l'Errante est entrée blanche et nue.

Elle n'a point refusé ses lèvres et les rouges floraisons de la joie ont fleuri impérieusement, par la vibrante offrande de son corps à l'Homme éveillé d'un long rêve.

Il a plongé dans les coffrets de bronze ses mains fiévreuses

et prodigues, et l'armure d'or et les brocarts et les gemmes et le glaive ont échappé aux chaînes noires des ténèbres.

Sur les seins et sur les épaules de l'Errante, tous les trésors enfouis dans le sépulcre du silence depuis des siècles, des ans et des jours, resplendissent avec l'aurore.

Au seuil matinal de la porte, elle se dresse en sa robe de pourpre qui recèle sous le sang figé de la soie, avec la cotte de mailles, l'irréprochable acier du glaive.

Pensive, elle s'est retournée vers l'Homme qui fait un geste d'adieu, et, comme hésitante et retenue par la puissance d'une main invisible, elle tarde à franchir le seuil.

L'ERRANTE

Je le sais : mon destin m'entraîne et tu le veux,
J'irai. Je dois offrir aux chocs tumultueux,
Dès le premier appel de l'aube avant-courrière,
Ma poitrine héroïque et libre de guerrière ;
Et mon poing brandira le glaive désormais.
Je le sais : mais l'exil sombre où tu t'enfermais
S'illumine pour toi de ma chair apparue,
Et radieuse encor, même absente, j'obstrue
Les portes de la nuit que tu heurtais déjà.
Ami, dont ma venue importune outragea
Le manoir de silence et d'ombre inviolée,
Pardonne, pour ton deuil de solitude emblée,
A l'Errante qui part, chaude de tes baisers.

L'HOMME

Va : le soleil bondit dans les cieux embrasés ;
C'est l'heure, il faut franchir le seuil et vers les villes
Te ruer en clamant aux oreilles serviles
Tout ce que les tombeaux t'ont livré de secrets.

Viens et regarde : là de houleuses forêts
Où les pasteurs de porcs se vautrent dans les bauges ;
Puis des plaines, rumeurs des blés, parfum des sauges,
Et les paysans nus courbés sous les sillons

A jamais ; et plus loin des foules en haillons,
Troupeaux lâches que tu mueras en fauves hardes,
Tournent vers le palais des prunelles hagardes
Et des poings décharnés par l'immuable faim
Sans que la torche encor s'enflamme dans leur main.

Ce qui fut moi naguère et richesse stérile
Et dépouille des temps silencieux rutile
Autour de ton front jeune et de tes seins altiers :
Voici venir un vol de cygnes éployés,
Le vol tardif et sûr des prophétiques ailes
Qui m'invite au sommeil des ondes éternelles.

Va : la chair que la mort heureuse requérait
S'évanouit parmi les choses, sans regret,
Maintenant que tu m'as affranchi de moi-même
Et que tu peux, maîtresse enfin du double emblème,
Descendre vers les serfs de la glèbe et des murs
Et, selon le vouloir des trois monstres obscurs,
Tendre le rameau d'or ou férir de l'épée.

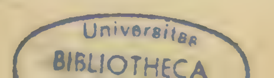
L'Homme disparaît sous les eaux immobiles, sous les eaux épaisses où ne palpite aucune lueur. L'Errante contemple longuement le lac d'ombre monotone, puis marche, auréolée par la gloire du matin, vers les plaines et vers les villes orientales, tandis que sa voix dans la solitude chante les batailles futures.

L'ERRANTE

Homme, revis en moi. Dans ma dextre crispée
Je serre puissamment le pommeau froid du glaive
Et si le monstre ancien se rebelle et se lève,
Je rougirai le sol de sa tête coupée,

Moi, celle qui connaît les suprêmes paroles
Et toute la douleur avec toute la joie ;
Je chasserai le loup et l'hyène de proie
Et je veux emporter les royales corolles

Que les dragons jaloux gardaient des mains humaines :
Afin que le parfum des roses inconnues,



Epars farouchement sous la voûte des nues,
Suscite dans les cœurs les désirs et les haines,

Je viens à vous, frères penchés sur les emblaves,
Attelés à la meule au fond de l'ergastule ;
Mon verbe lacérant l'antique crépuscule
Souffle une âme de pourpre à vos âmes d'esclaves

Redressez-vous ; sarclez les herbes parasites :
Lancez contre le ciel les pierres de vos geôles,
Et que les murs vaincus, par vos fortes épaules,
Vous ouvrent le jardin des terres interdites

Où, plus belles, des fleurs de rêve vont éclore
En butin triomphal pour les races vengées,
Tandis que le sang vil des bêtes égorgées
Se mêle par mon glaive au sang pur de l'aurore,

(*La Lyre héroïque et dolente.*)

LE CHÈVRE-PIEDS

Sous cette roche en pleurs où dort la femme nue,
Nuage d'aube éparse en la menteuse nuit,
Le chèvre-pieds regarde à travers l'eau qui flue
Les lointaines maisons de labeur et de bruit.

Les tristes paysans se penchent vers la glèbe
Pour un baiser de serfs et de jaloux amants
Dont la bouche haineuse évoque de l'Erèbe
L'or futur des épis et des riches froments.

Avares de moissons qui fatiguent les granges,
Ils méprisent l'aurore et les soleils couchants
Et leur oreille est close aux paroles étranges
Qui montent des taillis, des sources et des champs ;

Et la charrue, avec les jours et les années,
Impitoyable au deuil des bois mystérieux,
Offense la beauté des forêts profanées
Où rôdaient librement les fauves et les dieux.

Mais le sylvain survit à la sylve abattue;
Dans l'antre encor voilé de feuillage, sa chair
Immortelle, à travers les siècles, perpétue
Le grand frisson d'amour qui fait tressaillir l'air;

Et dans les flancs d'une passante solitaire
Il sème au chant des eaux et des rameaux flottants
Des fils aventureux affranchis de la terre
En qui bout la jeunesse héroïque des temps.

(*La Lyre héroïque et dolente.*)

FLAMMES

Parmi les âcres fleurs des lauriers, cette voix
Évocatrice en nous de gloire révolue
Emanait de la mer, du soir et d'autrefois :

« Enfants tristes penchés vers l'ombre, l'ombre afflue
Et monte jusqu'à vos lèvres avec les flots
Dont vous enivriez votre âme irrésolue.

La séculaire nuit opprime vos yeux clos,
Enfants tristes, et vos poitrines lacérées
Se gonflent lâchement de stériles sanglots.

Si votre bouche a soif des aubes emprouprées
Et du sang lumineux qui sacre le matin,
Quel sortilège encor vous attrait aux vesprées ?

D'un geste, dans la nuit, décisif et hautain,
Reniez le poison des ondes léthéennes
Et marchez sans retour vers un autre destin. »

Frénétiques, hors des ténèbres anciennes,
Nous avons fait jaillir, dans le ciel morne et noir,
Une farouche aurore à la cime des chênes,

Et, dociles au cri de désir et d'espoir,
Nous respirons les roses rouges de la joie,
Depuis que, déjouant les embûches du soir,

La torche avec l'épée à notre poing flamboie.

(*La Lyre héroïque et dolente.*)

JOUVENCE

Tu parles tristement des campagnes lointaines
D'une voix si dolente et lourde de regrets
Que je deviens jaloux des fleurs et des forêts
Et des saules d'argent penchés vers les fontaines.

Souvenirs ! jours anciens ! comme vous enserrez
Notre âme prisonnière en d'invincibles chaînes :
Tu veux, comme autrefois, baigner les sombres chênes
Au clair de lune blond de tes cheveux cendrés.

Soit ! l'été revenu parmi les hautes herbes,
Nous marcherons, frôlés par les ailes de l'air,
Au murmure divin des choses et ta chair
Mêlera des parfums de Chypre aux foins en gerbes.

Et peut-être qu'un soir entre de rudes draps
Embaumés de lavande et dans un lit d'auberge,
Tu me rendras ta chair et tes lèvres de vierge
Pour quelque amour d'enfant dont tu te souviendras.

(*La Lyre héroïque et dolente.*)

LIED

Quand sur l'eau changeante
De rose et d'argent
Tremblait l'ombre bleue
Des peupliers blancs,

Dans le soir perfide
J'ai cueilli des fleurs,
Et sous les épines
Je saigne et je pleure,

Et mon cœur frissonne,
En se souvenant.

Comme l'eau changeante
De rose et d'argent.

LA ROUTE DE THÈBES

Œdipus loquitur.

Arbres amis, la paix tombe de vos ramures.

Ailleurs, le vent fatal éveille les murmures
Des chênes ; l'eau sinistre a le goût de la mort :
Ici le jour sourit sur les fontaines pures
Et mon cœur se détend du meurtre et de l'effort.

Le dieu mentait par la bouche de la prêtresse.

Voix funèbres, chœur d'épouvante et de détresse ;
O stupides corbeaux qu'offusque le matin,
Vos cris n'ont pu tromper ni vaincre ma jeunesse ;
Je me suis évadé de mon mauvais destin.

Cependant des chevaux se cabraient vers les ombres.

Leur galop, dirigé par des étoiles sombres,
Me repoussait déjà du côté de la nuit ;
Parmi l'écroulement des roches en décombres
Leurs naseaux me brûlaient le front : je n'ai pas fui.

Mon bras n'a pas failli ; la lumière m'écoute ;

Le sang pâle de l'homme a coulé goutte à goutte ;
Au carrefour des rocs et du triple ravin,
J'ai tué l'inconnu qui me barrait la route,
Complice contre moi du mensonge divin.

Joyeusement, je marche aux rencontres futures.

Arbres, adieu ; adieu, chant des fontaines pures ;
Je ne redoute rien des hommes ni du sort,
Et si le dieu jamais redevient le plus fort,
Sur mon front las et sur mes prunelles obscures
Puisse la même paix s'épandre des ramures.

ERNEST RAYNAUD

1864

M. Ernest-Gabriel-Nicolas Raynaud est né à Paris le 22 février 1864, languedocien par son père et ardennais par sa mère. Il fit ses études au lycée Charlemagne. Tourné de très bonne heure vers les lettres, il était encore lycéen qu'il écrivait déjà des vers. Il avait élu comme maître Paul Verlaine, preuve d'un goût sûr autant que libre, si l'on songe qu'un jeune homme se tourne d'ordinaire plutôt vers les talents consacrés et célèbres. Un jour il lui adressa des vers, que l'auteur de *Sagesse* remit à *Lutèce*, où ils furent publiés et bientôt suivis d'autres. Ce furent les débuts de M. Ernest Raynaud et sa première collaboration aux revues littéraires. Dans *Lutèce*, M. Ernest Raynaud publia, en même temps que des vers, des études et des fantaisies, une petite série de poèmes en prose : *Le Carnet d'un Décadent*, où se montrait déjà très sûrement sa personnalité, faite d'émotion et d'ironie. *Le Décadent*, fondé par M. Anatole Baju M. Ernest Raynaud y collabora ensuite de façon assidue, le rédigeant presque entier à lui seul, sous les pseudonymes les plus divers, notamment celui du Général Boulanger, du nom duquel il signa des sonnets dont toute la presse de l'époque s'occupa, et celui d'Arthur Rimbaud, pour des pastiches qui trompèrent les meilleurs connaisseurs de l'auteur du *Bateau ivre*. M. Ernest Raynaud s'est fait ainsi une petit place parmi les mystificateurs littéraires, rôle où il faut autant de talent que d'ingéniosité. En 1887, M. Ernest Raynaud fit paraître son premier recueil : *Le Signe*, où J.-K. Huysmans admirait « des pièces vraiment belles, celle de la pauvreté, surtout, où la tristesse des dimanches embêtés, sans le sou, sans le désir de lire, se déployait avec une belle âcreté, et, dans un genre autre, *Les Trianons*, dont la grâce fardée était tout exquise. » *Le Signe* fut suivi en 1889 de *Chairs Profanes*, et en 1890 des *Cornes du Faune*, dont toute la critique fut unanime à louer le profond sentiment poétique et la subtilité d'esprit. A la fin de 1889, M. Ernest Raynaud prit part, avec MM. Albert Aurier, Jean Court, Louis Denise, Edouard

Dubus, Louis Dumur, Julien Leclercq, Jules Renard, Albert Samain et Alfred Vallette, — auxquels devait venir se joindre bientôt M. Remy de Gourmont, —aux réunions préparatoires à la fondation du *Mercure de France*, dont le premier numéro parut dans les derniers jours de décembre, portant la date de janvier 1890. Au cours de sa collaboration à cette revue, M. Ernest Raynaud y a publié de nombreux poèmes, qu'on retrouve pour la plupart dans ses livres, des pages de critique dramatique et littéraire, et des notices et des portraits littéraires. L'Ecole Romane fondée, cette même année 1890, par M. Jean Moréas, M. Ernest Raynaud fut également de ce groupe, avec MM. Maurice du Plessys, Raymond de La Tailhède et Charles Maurras, comme on l'a déjà vu précédemment. Il publia pour sa contribution au mouvement roman *Le Bocage*, paru en 1895, et qui contenait, au dire d'un critique, le meilleur de l'inspiration du groupe, faite d'archaïsme et de rhétorique plutôt que de vraie sensibilité. Deux autres volumes parus depuis, *La Tour d'Ivoire*, en 1899, et *La Couronne des Jours*, en 1905, d'une inspiration plus humaine et plus diverse, où des tableaux parisiens voisinent avec des impressions de voyages et de pures notations de rêveries avec des exaltations philosophiques, complètent aujourd'hui l'œuvre poétique de M. Ernest Raynaud. Entre temps, M. Ernest Raynaud fonda, en 1900, chez l'éditeur Clerget, une petite revue : *Le Sagittaire*, qui dura un peu plus d'une année. Il y publia des articles de critique, des comptes-rendus de Salons, et notamment *Les Joyeusetés d'Aimé Passereau*, une trentaine de pièces malicieuses et satiriques.

M. Ernest Raynaud est l'un des administrateurs de *La Société des Poètes français*, dont il a été, au début, le vice-président. Il a collaboré à *Lutèce*, au *Décadent*, au *Mercure de France*, à *La Plume*, au *Sagittaire*, au *Penseur*, à *La Revue du Bien*, à *La Jeune Champagne*, à *L'Occident*, à *Vers et Prose*.

M. Ernest Raynaud a mené de front la carrière administrative et la carrière des lettres. D'abord secrétaire du commissariat de La Chapelle, puis officier de paix, il fut nommé commissaire de police du quartier Saint-Lambert, d'où il passa, en 1899, à celui de Necker, et, en 1907, à celui de Plaisance.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — **Le Signe**, poésies. Paris, « Au Décadent », 1887, in-18 (Réimpression : *Le Signe. nouvelle édition revue et augmentée de plusieurs poème nouveaux*. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1897, in-18). — **Chairs profanes**, poésies. Paris, Vanier, 1889, in-18. — **Les Cornes du Faune**, poésies. Paris, Bibliothèque artist. et littéraire, 1890, petit in-18 (avec un portr. de l'auteur d'après un docum. photographique. Tirage de luxe

à petit nombre). — **Noce bourgeoise**, un acte en prose (en collaboration avec Léon Riotor) représenté au « Théâtre Electrique » (salle de la Bodinière), le [illegible] novembre 1892. Paris, Bibl. artist. et littér., 1892, in-16. — **Le Bocage**, poésies. Paris, Bibliothèque artist. et littér., 1895, in-18. — **La Tour d'Ivoire**, poésies. Paris, Biblioth. artist. et littér., 1899, in-18. — **La Couronne des Jours**, poésies. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18.

En préparation : *Germania*, « impressions rapportées d'une excursion à travers le pays et la littérature allemande ».

A consulter. — **W.-G.-C. Byvanck** : *Un Hollandais à Paris*. Paris, Perrin, 1892, in-18. — **Fernand Clerget** : *Littérateurs et artistes. Ernest Raynaud*. Paris, Bibliothèque de l'Association, 1905, in-18. (Portr. de l'auteur d'après le tableau de Schütz-Robert).

Anatole Baju : *Ernest Raynaud*. La Plume, 189[illegible]. — **Louis Desgranges** : *Ernest Raynaud*. Le Sagittaire, juin 1900. — **Edouard Dubus** : *Les [illegible] du [illegible]*. Mercure de France, fév. 1891. — **Ernest Raynaud** : *L'Ecole romane française*. Mercure de France, mai 1895. — **Laurent Tailhade** : *Ernest Raynaud*. L'Aurore, 15 avril 1903. — **Paul Verlaine** : *Ernest Raynaud*. Courrier français, 25 août 1894.

Iconographie :

Brenner : *Médaillon*, bronze (Munich, Secession, 1906). — **F.-A. Cazals** : *Croquis à la plume*, reprod. dans *La Plume* du 15 sept. 1890. — **Aristide Cullet** : *Buste*, bronze (Salon des Artistes Français, 19[illegible]). — **Edg. Fulde** : *Portrait*, peinture à l'huile, 1900. — **Schütz Robert** : *Portrait en pied* (Expos. de « la Ruche », 1904), repr. en tête de l'ouvrage de Fernand Clerget : *Ernest Raynaud*, etc., 1905. — **Jules Valadon** : *Portrait*, peinture à l'huile, 18[illegible]. — **James Vibert** : *Buste* (grès flammé de [illegible]), [illegible]. (Toutes ces œuvres appartiennent au poète.)

Voir en outre un portrait en lithogravure en tête d'une étude de Taussera. (Rennes, [illegible], 18[illegible]) et diverses reproductions photographiques dans *La Revue [illegible]* (Marseille, [illegible]), *Le Sagittaire* (juin 1900) et *La Revue littéraire*, etc. (janvier 1905).

VERSAILLES

I

Le soir, où traine éparse au vent l'âme des roses,
Baigne d'or le feuillage et les lointains flottants ;
Le faîte du palais s'éclaire de feux roses,
Un vitre frappée en a frémi longtemps.

La Gloire fatiguée du marbre se repose,
Mais troublant le silence, il semble par instants,
Qu'à travers les massifs où pleure quelque chose,
Un long sanglot d'adieu s'élève des étangs.

Tant de pompe étalée à l'ombre de la feuille,
Par ce lent crépuscule, humblement se recueille.
La dernière lueur agonise aux vitraux,

Et l'importune nuit, hâtant l'œuvre du lierre,
Des eaux venue, efface, en montant sur la pierre,
L'image de la Grâce et le nom des héros.

II

Au premier carrefour où finit la charmille,
S'attriste infiniment le marbre du bassin,
Et l'onde s'en est toute échappée à dessein,
Laissant à nu le fond rose de la coquille.

L'herbe y pousse, suivant un fantasque dessin,
Aux pierres, lentement disjointes, la morille,
Se gonfle succulente à la façon d'un sein,
Et la reine des prés s'y mêle à la jonquille.

A distendre sa gueule, en vain, le mascaron
S'essouffle, il n'en peut rien tirer que le silence
Et de là vient l'ennui qui lui ride le front.

Mais Zéphyre imitant, pour lui plaire, la voix
Des eaux dont il s'efforce à réparer l'absence,
Eveille un bruit de houle en l'épaisseur des bois.

III

L'air est tiède. Un soleil joyeux joue à travers
Les vieux ormes touffus, et, la tête inclinée,
La déesse regarde à ses seins découverts,
Une dentelle d'or et d'ombre promenée.

Sur son épaule nue ont pleuré tant d'hivers,
Que, par endroits, sa pierre en est tout écornée,
Sa cuisse lutte en vain contre une herbe obstinée,
Sa guirlande effondrée emplit les gazons verts.

Mais les fleurs, que le vent mêle à sa chevelure,

Le bruit des nids, le frais parfum de la ramure,
Le soleil, la chanson de l'eau sur les graviers,

Tout s'emploie à lui faire oublier son dommage
Et, comme pour lui rendre un plus sensible hommage,
Deux pigeons amoureux se baisent à ses pieds.

IV

Avec les panneaux blancs qui portent sur leur face
Les armes de l'Amour et les jeux d'Apollon,
Ce qui reste aujourd'hui de l'antique salon
Tressaille au bruit d'un pas désert sur la terrasse.

Une forme indécise a bougé dans la glace,
Une ombre a remué à l'angle du plafond,
Et la dauphine assise a relevé le front
Vers la haute fenêtre où le faune grimace.

Dans le grand lustre une étincelle a pétillé.
L'épinette a gémi, le plancher a crié,
Un coup de vent venu de la porte entr'ouverte

A dispersé la cendre éparse d'autrefois,
Et près des longs rideaux que baigne une ombre verte,
On dirait que quelqu'un s'est plaint à demi voix.

(*Le Signe.*)

LE RETOUR

Je t'ai revue, ô douce ville, après dix ans
D'absence, et j'ai revu tes bruissants ombrages,
Où j'ébattais ma vie avec ceux de mon âge,
Libre du noir souci que je porte à présent.

Les amis que n'a pas dispersés quelque orage
N'offrent à mon retour que des soins négligents,
Mais du moins je retrouve agréable visage
Aux choses qui n'ont pas la cruauté des gens.

L'allée où l'Orne s'enfle et soudain diminue

Au gré de la marée, emmêlant sous les nues
Ses branches, toujours m'offre un paisible chemin.

La feuillée y palpite encore sous la brise,
Et, parfois, se levant de la nuit indécise,
Un vieux rêve oublié me vient prendre la main.

(*Le Signe.*)

ÉLÉGIE

Ce morceau de jardin qui rit sous mes volets
S'attendrit au printemps de lilas violets,
Et l'ombre d'un platane, où l'aise m'est donnée
D'aller cueillir le frais au plus chaud des journées.
Le marbre n'y court point en rampe aux escaliers,
Nul fruit d'abeilles d'or n'y tonne aux espaliers,
L'image des héros au bronze ne s'y fixe,
Non plus n'y luit de vase où l'émail à l'onyx
Se marie, et chez qui toute une flore abonde,
Rassemblée à grands frais des quatre coins du monde.
C'est assez que ma main entremêle aux œillets
Des roses, comme Horace à Pœstum en cueillait.
Si le lys n'y balance une tige hautaine,
La capucine y croît, dont j'ai semé la graine,
Et l'humble violette, apportée autrefois
Par l'enfant qui voulait que je la mène au bois.
Si, comme ailleurs, au long de droites promenades,
On n'y est point suivi du lourd bruit des cascades,
Du moins, ce petit coin de verdure me plaît
Mieux que les somptueux domaines des palais,
Car son ombre du Docte Apollon est bénie
Et les Muses chez lui tiennent leur compagnie.
Quand dévale, la nuit, la pluie ample aux graviers,
On dirait d'un galop soudain de chèvre-pieds ;
L'herbe, au matin foulée, atteste le passage
De l'espiègle Sylvain, du Silène peu sage,
La fleur cueillie indique un nocturne larcin
De Napée attentive à s'embellir le sein.
Les Dieux n'ont-ils toujours cent façons imprévues

De faire que leur gloire éclate à notre vue !
J'ai souvent éprouvé que, sous mes arbrisseaux,
Calliope, empruntant la forme des oiseaux,
Pour moi seul saisissable à sa douce musique,
Chantait, mêlée à mes colombes domestiques.

(*Le Bocage.*)

LA MATINÉE CHAMPÊTRE

J'ai fait claquer les deux volets contre le mur ;
Aussitôt le jardin, tout bourdonnant de fleurs,
Est entré dans ma chambre avec un frais murmure
D'eau vive, et ce qu'il a de lumière et de fleurs.

L'herbe, sous la poussière, étincelle de pleurs.
Pas un nuage, au ciel, n'en interrompt l'azur ;
Les coteaux, sur qui traîne une molle vapeur,
Frémissent au soleil d'un bel or déjà mûr.

La servante, au milieu des verts carrés de buis,
Se remue en sabots et fait grincer le puits.
Tout le poulailler piaille et le chaume roucoule,

La bêche matinale est active aux penchants,
L'arbre remue, un oiseau passe, une eau s'écoule,
Et j'aspire la bonne odeur qui vient des champs.

(*La Tour d'Ivoire.*)

LE FAUNE

Je fus longtemps un Faune assis sous le feuillage,
Parmi des fleurs, au fond d'un parc abandonné,
Où j'épiais, de mon œil de marbre étonné,
Le vol d'un écureuil espiègle ou d'un nuage ;

Un Musée à présent me tient lieu de bocage,
Et j'ai, pour tout rappel des champs où je suis né,
Le peu de ciel que la fenêtre me ménage
Et deux brins de lilas dont mon socle est orné.

L'Exil rend plus vivace en moi votre mémoire,
Oiseaux ! qui dans le creux de ma main veniez boire
Ce qu'une aube imbrifère y délaissait de pleurs !

Ici, j'ai les saluts d'un peuple qui m'adore
Et les soins de valets dont tout l'habit se dore,
Mais mon cœur est resté là-bas parmi les fleurs !

(*Les Cornes du Faune.*)

BRUGES

Chose espagnole abandonnée en pleine Flandre,
Estuaire inutile oublié par la mer,
D'un dieu supplicié obstinée à t'éprendre,
Ta voix depuis mille ans répète le même air.

Les blasons de Bourgogne et d'Autriche, à travers
Les siècles, de leur gloire ont composé ta cendre ;
Et c'est d'un écu fier qu'un jour on vit descendre
Le cygne consacré sur tes canaux déserts.

Je sais ton béguinage et tes quais familiers,
Et ta rue endormie où, tout mélancolique,
Parfois passe un bonnet à poils de grenadier.

A l'ombre du beffroi qui te marque les heures,
Tu languis, oubliée ainsi qu'une relique,
Dans ta châsse d'eau morte et de saules en fleurs...

(*La Couronne des Jours.*)

MUSES ! JE CROIS EN VOUS...

Muses ! Je crois en vous, recevez mes cantiques !
Depuis que je suis né, je cultive le vœu
De conquérir la Fleur qui pare vos cheveux,
Et de rompre le nœud qui ferme vos tuniques.

C'est de votre seul feu que je suis consumé.
Docile à vos leçons, je fais sonner l'écaille ;

J'en atteste Minerve au beau casque emplumé,
Et Phœbus qui se cabre aux plafonds de Versailles !

Je vous atteste aussi, Pan, l'honneur des jardins,
Naïades, jeunes dieux couronnés de guirlandes !
Qu'un autre vous rejette à la nuit des légendes,
Vous vivez ! Je l'éprouve à mille émois soudains !

Lorsqu'en flots bouillonnants l'orchestre se déchaîne,
Votre Image s'y dresse à la crête, et je sens
Que vous me visitez si, dans l'ombre incertaine,
La lumière dessine une torse adolescent.

(*La Couronne des Jours.*)

POÈTES OUBLIÉS !...

Poètes oubliés ! poètes inconnus !
Noire foule innombrable où n'atteint pas la gloire,
Ma main vous cherche au long des quais tristes et nus,
Et vous réclame, avide, aux verrous des armoires.

J'en suis récompensé lorsqu'un beau vers soudain
Rencontré me salue en sonnant sa fanfare,
Et je sens tout l'orgueil de celui qui répare,
A la face des Dieux, l'injure du Destin.

O roses que l'Ennui triste a décolorées,
O lauriers languissants résignés à mourir,
Que de fois, sous ma lampe, au déclin des soirées,
Une larme de moi vous a fait refleurir !

(*La Couronne des Jours.*)

HENRI DE RÉGNIER

1864

Le premier et le plus célèbre des « poètes d'aujourd'hui », M. Henri-François de Régnier est né à Honfleur (Calvados), le 28 décembre 1864. Du côté paternel, sa famille est originaire de la Thiérache, petit pays dépendant autrefois de la Province de Picardie, et qui forme aujourd'hui une partie du département de l'Aisne. En 1585, un Crespin de Régnier était seigneur de Vigneux en Thiérache. Capitaine d'une Compagnie de cinquante hommes d'armes, il servit sous le duc de Bouillon et le maréchal de Balagny, durant les guerres de la Ligue, et épousa, en 1589, Yolaine de Fay d'Athies, fille de Charles de Fay d'Athies, l'un des Cent Gentilshommes de la Maison du Roi. Son petit-fils, Charles de Régnier, également seigneur de Vigneux (1623-1686), fut maintenu en sa noblesse en 1667 et en sa qualité d'écuyer. On trouve encore : François de Régnier (1693-1763), Lieutenant-colonel du Régiment de Touraine, Brigadier des armées du Roi, Chevalier de Saint-Louis. (Un roman de M. de Régnier, *Le Bon Plaisir*, qui se passe au temps où il vécut, lui est dédié, ainsi qu'à ses deux femmes, Anne de Hézecques et Marie de Pastoureau.) Gabriel-François de Régnier (1708-1761), Brigadier des Chevau-légers de la Garde ordinaire du Roi, Chevalier de Saint-Louis. Il fut le père de François de Régnier (1745-1825), Capitaine au Régiment de Royal-dragons, Chevalier de Saint-Louis, qui émigra et servit à l'armée des Princes. Son fils, Henri-Charles-François de Régnier (1789-1875) — le grand'père de M. de Régnier — rentra en France en 1802 et fut fait, en 1826, Chevalier de la Légion d'honneur. Enfin, Henri-Charles de Régnier (1820-1893) le père du poète.

Le blason des Régnier, tel que le décrit l'Armorial général de d'Hozier de 1697, Province de Picardie, généralité de Soissons, est : d'or au sautoir de gueules cantonné de quatre merlettes de sable.

Du côté maternel, la famille de M. de Régnier est originaire de la Bourgogne, et remonte à Yves du Bard, qui vécut à la fin du XVIe siècle. Il fut le père de Philippe du Bard, qui eut pour fils Fran-

çois du Bard. Le fils de ce dernier, Antoine du Bard, épousa, en 1662, Marie de Saumaise de Chasans, arrière-petite-nièce du célèbre érudit Claude de Saumaise et de Charlotte de Saumaise, comtesse de Brégy, dame d'honneur de la Reine Anne d'Autriche, qui a laissé des *Lettres* et des *Poésies* et fut une « précieuse » de marque. Ce mariage apporta à Antoine du Bard les terres de Chasans, Ternant et Curley, dont ses descendants portèrent les noms. Il en naquit Marc-Antoine du Bard de Chasans, dont le fils, Benigne du Bard de Chasans, conseiller au Parlement de Dijon, fut le père d'Alexandre-Anne du Bard de Curley (1765-1849). On arrive alors à Alexandre du Bard de Curley (1805-1874), grand'père maternel de M. de Régnier, et qui épousa, en 1832, Mademoiselle de Guillermin (1).

M. Henri de Régnier passa à Honfleur une partie de son enfance. Dans un petit volume qui a pour titre *Le Trèfle blanc*, au chapitre intitulé : *La Côte Verte*, il a noté quelques-unes des impressions qui lui sont restées de ses premières années. En 1871, sa famille vint à Paris, et en 1874 il entra au Collège Stanislas. Bachelier en 1883, il fit ensuite son droit, pour satisfaire aux désirs de sa famille, qui voulait qu'il eût un métier, puis passa l'examen des Affaires étrangères. Au collège, il avait déjà commencé à écrire des vers, sans aucun dessein, comme une chose naturelle. Les premiers qu'il eut d'imprimés le furent dans *Lutèce*, où il débuta en 1885, et il y a des vers de collège dans son premier recueil, *Les Lendemains*, publié la même année à la librairie Vanier. En 1886, il publia à la même librairie un deuxième recueil : *Apaisement*.

M. de Régnier vivait alors très retiré. Le seul écrivain qu'il connût était Sully Prudhomme. Il avait lu et lisait beaucoup Hugo. Il lisait aussi Baudelaire, Vigny, Mallarmé, et les sonnets de José Maria de Heredia, épars dans les revues et que les lettrés collectionnaient. Son ardeur poétique ne l'occupait pas tout entier. Un autre côté de son esprit le portait vers les livres d'analyse, les romans, les mémoires, tout ce qui peint la vie et les hommes. « J'étais double, en quelque sorte, explique-t-il à ce sujet : symboliste et réaliste, aimant à la fois les symboles et les anecdotes, un vers de Mallarmé et une pensée de Chamfort. » Seulement, le besoin poétique fut longtemps le plus fort en lui. Il comprenait aussi qu'on n'écrit guère de romans valables à vingt ans, qu'il est nécessaire d'avoir un peu vécu, et il attendait. Son œuvre poétique avancée, il songea davantage au roman. Il écrivit alors ses contes : *Contes à soi-même*, *La Canne de Jaspe*, qui lui furent une transition, un

(1) Extrait de *Henri de Régnier*. Collection des Célébrités d'aujourd'hui. Paris, Sansot, 1904.

apprentissage. On peut d'ailleurs se rendre compte du travail de son esprit comme romancier. Dans *La Double Maîtresse*, le poète des *Poèmes anciens et romanesques* se sent encore à chaque page. On le retrouve moins dans *Le Bon plaisir*. On ne le retrouve presque plus dans *Le Mariage de Minuit*. Dans *Les Vacances d'un jeune homme sage*, il n'y a déjà plus que le romancier.

La réputation de M. Henri de Régnier s'établit de bonne heure chez les lettrés. Un des promoteurs les plus en vue du mouvement littéraire appelé symboliste, il n'est pour ainsi dire pas une des revues, tant françaises que belges, suscitées par ce mouvement, où il n'ait écrit. Bientôt connu des maîtres, il fréquenta chez Leconte de Lisle, et fut aussi, selon les justes expressions de M. Francis Vielé-Griffin, qu'il faut également compter parmi eux, de « ces jeunes hommes qui, guidés par leur seule foi dans l'Art, s'en furent chercher Verlaine au fond de la Cour Saint-François, blottie sous le chemin de fer de Vincennes, pour l'escorter de leurs acclamations vers la gloire haute que donne l'élite ; qui montèrent, chaque semaine, la rue de Rome, porter l'hommage de leur respect et de leur dévouement à Stéphane Mallarmé hautainement isolé dans son rêve ; qui entourèrent Léon Dierx d'une déférence sans défaillance et firent à Villiers de l'Isle Adam, courbé par la vie, une couronne de leurs enthousiasmes ».

Après *Les Lendemains* et *Apaisement*, M. de Régnier publia *Sites*, en 1887, et *Episodes*, en 1888, deux recueils où sa personnalité commençait à apparaître. C'est toutefois dans les *Poèmes anciens et romanesques*, publiés en 1890, qu'elle se manifesta vraiment pour la première fois, et ce n'est pas trop dire que lui seul pouvait écrire les vers de ce recueil, comme presque tous les poèmes qu'il a écrits depuis. C'est dans les *Poèmes anciens et romanesques* que M. de Régnier commença à se servir du vers libre, soit pour le mêler à des alexandrins, soit pour écrire des pièces entières. On en a dit, de ce vers libre employé par lui, qu'il n'est qu'un alexandrin morcelé, et il l'est souvent, en effet. M. de Régnier n'en a pas moins écrit, avec ce vers libre, des poèmes remarquables au plus haut point par leur harmonie mystérieuse, pleine de nuances, de langueur et de fluidité.

Tel qu'en songe suivit les *Poèmes anciens et romanesques*, en 1892. C'est dans ce recueil que se trouve le poème *La Gardienne*, représenté au Théâtre de l'Œuvre en 1894. Il est écrit en vers libres et en alexandrins. C'est un drame à personnages emblématiques, plein de morceaux sonores, d'une longue coulée, et dans lequel M. de Régnier a fait revivre la grande période à rimes plates, délaissée depuis Hugo et Leconte de Lisle.

En 1893, parut la première œuvre en prose de M. de Régnier,

Contes à soi-même. Le style de ces contes est fort loin du style aisé et rapide que M. de Régnier montre aujourd'hui dans ses romans. C'est au contraire une prose savante, solennelle, guindée même, et même aussi un peu difficile, et dans laquelle on retrouve tout le poète, avec ses mots préférés. Un nouveau recueil de contes : *Le Trèfle noir*, suivit, en 1895. C'est dans ce livre que commence, tant par le style que par le choix des sujets, le changement dont nous avons parlé plus haut, surtout dans le conte intitulé *Hermocrate ou le récit qu'on m'a fait de ses funérailles.* Le style est plus net, il y a moins de recherche dans les mots, et plus de vie dans le sujet. Quelques années plus tard, en 1897, M. de Régnier joindra les contes du *Trèfle noir* à huit contes nouveaux et les publiera ensemble sous le titre : *La Canne de Jaspe.* Il sera alors tout préparé pour écrire ses romans. *M. d'Amercœur, Le Voyage à l'Ile de Cordic, Le Signe de la Clef et de la Croix, La Maison magnifique* (ce sont quelques-uns des huit nouveaux contes joints à ceux du *Trèfle noir*) pourraient, à peu de chose près, par le style et par le sujet, être des chapitres de *La Double Maîtresse.*

En 1895, M. de Régnier publia une nouvelle série de poèmes, *Aréthuse*, d'une aussi grande importance dans son œuvre que les *Poèmes anciens et romanesques*, publiés avant, et que *Les Jeux rustiques et divins*, publiés ensuite. *Aréthuse* est divisée en trois parties : *Flûtes d'Avril et de Septembre, L'Homme et La Sirène, Flûtes d'Avril et de Septembre*, la première et la troisième écrites en alexandrins, la deuxième en vers libres. On ne saurait vraiment choisir dans ce volume. Toutes les pièces en sont également belles par la pensée, par la rêverie, par les paysages tendres, tristes et profonds qu'elles suggèrent. Les mots, les constructions poétiques qu'affectionne M. de Régnier, les mélancoliques contrastes entre l'été et l'automne, la nymphe et le faune, la tristesse et la joie, le regret et le désir, s'y trouvent assemblés dans une harmonie sans cesse plus pénétrante, et des vers qu'on ne peut oublier.

On retrouve *Aréthuse* dans *Les Jeux rustiques et divins*, publiés en 1897, et qui contenaient quatre séries de nouveaux poèmes. C'est dans *Les Jeux rustiques et divins* que se trouve *Le Vase*, qui est peut-être le chef-d'œuvre de M. Henri de Régnier, et sûrement l'un des plus beaux poèmes de la poésie actuelle. Il s'y trouve aussi une série de petits poèmes, sous le titre d'*Odelettes*, — nous avons donné deux exemples dans notre choix, — d'une souplesse de rythme et d'une douceur incomparables.

C'est après *Les Jeux rustiques et divins* que se place le premier roman de M. de Régnier, *La Double Maîtresse;* paru en 1900. Il fut suivi la même année d'un nouveau livre de poèmes, *Les Médailles d'Argile. Les Médailles d'Argile* sont dédiées à la mémoire

d'André Chénier, qui fut un grand maître pour M. de Régnier. On trouve dans ce volume une série de sonnets, *Les Passants du Passé*, un peu dans le goût des sonnets de José Maria de Heredia, et où il semble que M. de Régnier ait voulu se délasser, s'amuser. On en prit même prétexte pour avancer qu'il commençait à revenir aux formes poétiques traditionnelles, les uns entendant lui faire ainsi un compliment, les autres un reproche. C'était tenir peu compte de certains autres poèmes des *Médailles d'Argile*, où se retrouve bien, avec toute sa personnalité, le poète d'*Aréthuse* et du *Vase*.

La Cité des Eaux, publiée en 1902, tire son titre d'une série de sonnets sur Versailles,

O Versailles, Cité des Eaux, Jardin des Rois !

que M. de Régnier écrivit pour servir de commentaires à des dessins de M. Helleu. Ils sont suivis d'autres poèmes où M. de Régnier a montré un nouvel aspect de son talent. Par exemple, la pièce intitulée *La Lune Jaune*, qu'on trouvera dans notre choix, d'une couleur et d'une émotion tout à fait singulières. Les sonnets de *La Cité des Eaux* sont dédiés à José Maria de Heredia, et un des poèmes qui suivent, *Marsyas*, écrit en vers libres, à la mémoire de Stéphane Mallarmé. José Maria de Heredia et Stéphane Mallarmé sont certainement les deux poètes qui ont eu le plus d'influence sur M. de Régnier, le premier avec *Les Trophées*, le second avec *L'Après-midi d'un Faune*. On trouve aussi dans ce volume certains poèmes qu'on ne peut lire sans s'y arrêter, à cause de la pensée dont ils sont pleins. Le poète a accompli une grande partie de son œuvre. Il s'arrête un moment, et se retourne vers sa jeunesse, presque dans un geste d'adieu. Il y a là une songerie, une émotion auxquelles on ne peut résister.

La Sandale ailée, publiée en 1907, est à ce jour le dernier volume de vers de M. de Régnier. Le changement marqué dans les poèmes dont nous venons de parler, — l'abandon du décor pour l'expression directe des sentiments, — y est encore plus sensible. Les pièces que nous en avons extraites renseigneront d'ailleurs mieux qu'aucune appréciation. Ce n'est pas trop dire que *La Voix*, *Le Reproche* et *L'Accueil*, parmi plusieurs autres poèmes d'égale valeur, peuvent être mis au rang des plus beaux de leur auteur.

Les romans de M. de Régnier sont aujourd'hui au nombre de sept. *La Double Maîtresse*, *Le Bon Plaisir*, *Les Rencontres de M. de Bréot*, se passent au XVIIe et au XVIIIe siècle. *Le Mariage de Minuit*, *Les Vacances d'un jeune homme sage*, *Le Passé Vivant* et *La Peur de l'Amour* sont des romans modernes. La première impression qu'on retire de ces livres est celle d'un écrivain pour qui écrire doit être un véritable plaisir. Tout y est clair, facile et orné,

avec un grand pittoresque, un ton indulgent et amusé, même dans les traits satiriques, qui y abondent. Les personnages, divers au possible, sont des gens aimables, curieux d'aspect, de mœurs et de manières, qui intéressent tout de suite, et qu'on aime à revoir. Ce sont les romans d'un observateur, pleins de traits pris à des gens d'aujourd'hui, et il n'est pas jusqu'au libertinage souvent très vif que l'auteur y répand qui n'ajoute à leur agrément.

On a également de M. de Régnier un recueil de nouvelles : *Les Amants singuliers*, deux volumes d'études littéraires et d'articles : *Figures et Caractères* et *Sujets et Paysages*, une comédie en prose : *Les Scrupules de Sganarelle*, où l'on retrouve dans leur caractère traditionnel quelques-uns des personnages de notre vieux théâtre, et un recueil de contes : *Couleur du temps*.

M. de Régnier a épousé en 1896 Mademoiselle Marie de Heredia, deuxième fille de l'auteur des *Trophées*. Il est Officier de la Légion d'honneur et membre de l'Académie française (élu en 1911, récept. 18 janvier 1912). Il a fait en 1900 des conférences en Amérique sur le mouvement poétique français. Il a collaboré aux revues et journaux suivants : *Lutèce* (1885-1886) ; *Le Scapin, La Wallonie* (1882-1892), poèmes et notes critiques ; c'est dans le numéro de janvier 1892 de cette revue que parut pour la permière fois le poème : *La Gardienne* ; *La Jeune Belgique* ; *La Revue Indépendante*, 3e série (1886), 4e série (1889) ; *Les Écrits pour l'Art* (1886) ; *La Pléiade*, 2e série (1889) ; *La Vogue*, 2e série (1889) ; *Les Entretiens politiques et littéraires* (1890-1893) ; *La Conque* (1891) ; *L'Ermitage* (1891-1895 et 1898) ; *La Revue Blanche* (1891-1897) ; *Floréal* (1892) ; *L'Idée moderne* (1894) ; *L'Art littéraire* (1894) ; *Mercure de France* (1894 à 1898, 1901, 1902, 1907) ; *Le Livre des Légendes* (1895) ; *Le Centaure* (1896) ; *L'Aube* (1896) ; *Écho de Paris* (1896-1898) ; *L'Image* (1898) ; *Le Gaulois* (1898-1908) ; *Revue des Deux Mondes*, *Revue de Paris* (1897-1908) ; *La Vogue*, nouvelle série (1899) ; *Journal* (1900-1902) ; *La Renaissance latine* (1900-1903) ; *Figaro illustré* (février 1904) ; *Vers et Prose*, etc., etc.

Bibliographie :

Les œuvres. — **Lendemains**, poésies. Paris, Vanier, 1885, in-18. (Réimprimé dans le recueil : *Premiers Poèmes*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18). — **Apaisement,** poésies. Paris, Vanier, 1886, in-18. (Réimpr. : *Premiers Poèmes*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18). — **Sites**, poèmes. Paris, Vanier, 1887, in-18. (Réimpr. : *Premiers Poèmes*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18). — **Episodes,** poèmes. Paris, Vanier, 1888, in-18. (Réimpr. : *Premiers Poèmes*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18). — **Poèmes anciens et romanesques, 1887-1898.** Paris, Librairie de l'Art Indépendant. 1890, petit in-8,

(Réimprimé dans le recueil : *Poèmes, 1887-1892*. Paris Soc. du Mercure de France, 1895, in-18). — **Episodes, Sites et Sonnets,** poèmes. Paris, Vanier, 1891, in-18. (Réimpr. : *Premiers Poèmes*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, in-18.) — **Tel qu'en Songe,** poème. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1892, petit in-8. (Réimpr. : *Poèmes, 1887-1892*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, in-18). — **Contes à soi-même,** prose. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1894, petit in-8. (Réimpr. : *La Canne de Jaspe*. Paris, Soc, du Mercure de France, 1897, in-18 ; *Trois Contes à soi-même*. Miniatures de Maurice Ray, gravées par A. Bertrand. Paris, pour les Cent Bibliophiles, 1907, in-8). — **Le Bosquet de Psyché,** prose. Bruxelles. Lacomblez, 1894, petit in-8. (220 ex. numérotés). Réimprimé dans l'ouvrage suivant : *Figures et caractères*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, in-18). — **Le Trèfle noir,** prose. Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, petit in-18. (Réimpr. dans *La Canne de Jaspe*, ibid., 1897, in-18). — **Aréthuse,** poèmes. Paris. Librairie de l'Art Indépendant, 1895, petit in-8. (Réimpr. dans le recueil. *Les Jeux rustiques*, etc. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18). — **Poèmes, 1887-1892** (*Poèmes anciens et romanesques. Tel qu'en songe*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, in-18. — **Les Jeux rustiques et divins** (*Aréthuse. Les Rameaux de la flûte. Inscriptions pour les Treize Portes de la Ville. La Corbeille des Heures. Poèmes divers*). Paris, Soc de Mercure de France, 1897, in-18. — **La Canne de Jaspe** (*M. d'Amercœur. Le Trèfle noir. Contes à soi-même*), contes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **Premiers Poèmes** (*Les Lendemains, Apaisement. Sites. Episodes. Sonnets. Poésies diverses*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18. — **Le Trèfle blanc,** prose. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, petit in-18. (Réimpr. dans *Couleur du Temps*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18). — **La Double Maîtresse,** roman. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18. — **Les Médailles d'Argile,** poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-8. — **Figures et Caractères** (*Michelet. Alfred de Vigny. Hugo. Stéphane Mallarmé. Le Bosquet de Psyché, etc., etc.*). Paris, Soc. du Mercure deFrance, 1901, in-18. — **Les Amants singuliers,** nouvelles (*La Femme de marbre. Le Rival. La courte vie de Balthasar Aldramin vénitien*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1901. in-18. — **Le Bon Plaisir,** roman (suivi d'un ingénieux pastiche qui termine le roman : *Eclaircissements tirés des Mémoires de M. de Collarceaux*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. (Réimpr. : *Le Bon Plaisir*, 55 illustr. de Georges Conrad. Paris, Fayard, 1908, in-8). — **La Cité des Eaux,** poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **Le Mariage de Minuit,** roman contemporain. Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18. — **Les Vacances d'un jeune homme sage,** roman. Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18. (Réimpr. : *Les Vacances d'un jeune homme sage*, ill. de M. Lecoultre. Paris, Fayard, 1908, in-8). — **Les Rencontres de M. de Bréot,** roman. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — **Le Passé vivant,** roman moderne. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. — **La Sandale ailée** (1903-1905). Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Sujets et Paysages** [critique]. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Esquisses vénitiennes,** ill. de Maxime Dethomas. Paris, Collection de « l'Art décoratif », 1906, in-4. — **L'Amour et le Plaisir,** histoire galante. Paris, Barnéoud. 1906, in-8 (Réimpr. dans *Couleur du*

Temps. Paris. Soc. du Mercure de France, 1908, in-18). — **La Peur de l'Amour,** roman. Paris. Soc. du Mercure de France, 1907, in-18. — **Trois contes à soi-même**. [*Le sixième mariage de Barbe-Bleue ; Le Récit de la Dame des sept Miroirs. Le Heurtoir vivant.*] Miniatures de Maurice Ray, gravées par A. Bertrand. Paris, pour les Cent Bibliophiles 130 ex. num. publiés par les soins d'Eug. Rodrigues). 1907, in-8. — **Les Scrupules de Sganarelle** [comédie en 3 actes et en prose]. Paris. Soc. du Mercure de France, 1908, in-18. — **Couleur du Temps** [*Le Trèfle blanc. L'Amour et le Plaisir. Tiburce et ses amis. Contes pour les Treize*]. Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18.

Voir en outre l'album : **Les Péchés capitaux,** eaux-fortes par Henri Detouche. Paris, Boudet, 1900,in-8. — **L'Almanach des Poètes**, années, 1896 et 1897, pet. in-8.

Préfaces. — **La Jeune fille de la mer,** roman par René de Saint-Chéron. Paris, Stock, 1908, in-18, et **La Commedia, sedici sonetti in lingua francese del Signor Giovanni-Luigi Vaudoyer** *con un proemio del Signor Enrico de Régnier*, In Venezia, Nella Stamp. Emiliana, 1908, gr. in-4.

Poèmes mis en musique: — Des poésies de : M. Henri de Régnier ont été mises en musique par MM. Barbirolli, Bardac, H. Busser, Léon Delafosse, Th. Dubois, Gabriel Fauré, G. Fleury, R. Hahn, Mathot, Miquel. Ravel, Albert Roussel, etc.

A consulter, — **André Beaunier** : *La Poésie nouvelle*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **Léon Blum** : *En lisant. Réflexions critiques*. Paris, Soc. d'éd, littér., 1906, in-18. — **Gaston Boissier** : *Rapport du Secrétaire perpétuel de l'Académie française sur les concours de l'année 1899*. Académie française. Séance publique annuelle du jeudi 23 nov. 1879. — **Adolphe Brisson** : *Pointes sèches*. Paris. A. Colin. 1898, in-18.— **Gaston Deschamps** : *La Vie et les Livres*, 3e série. Paris. A. Colin. 1896, in-18.— **René Doumic** : *Les Jeunes*. Paris, Perrin, 1896, in-18. — **Pierre Fons** : *L'Ame Latine. Nos Maîtres*. Toulouse [L'Ame Latine], 1903, in-8 : *Le Réveil de Pallas*. Paris, Sansot, 1906, in-18. — **Remy de Gourmont** ; *Le Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18 ; *Promenades littéraires*. I. Paris, Soc. du Mercure de France. 1901, in-18. — **Fernand Gregh** : *La Fenêtre ouverte*. Paris, Fasquelle, 1901, in-18. — **Jean de Gourmont** : *Henri de Régnier et son œuvre*, avec un port. et un autogr. (Bibliogr. par Ad. van Bever). Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18. — **Jules Huret** : *Enquête sur l'Evolution littéraire*. Paris, Charpentier, 1901, in-18. — **Bernard Lazare** : *Figures contemporaines*. Paris, Perrin. 1895, in-18. — **Paul Léautaud** : *Henri de Régnier*, biogr. précédée d'un portr. illustr. et autogr., suivie d'opinions et d'une bibliographie par Ad. [van] B[ever]. Paris, Sansot, 1904. in-18. — **Georges Le Cardonnel et Ch. Vellay** : *La Littérature contemporaine* (1905). Opinion des écrivains de ce temps. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Camille Mauclair** : *Henri de Régnier*, Portraits du prochain siècle. Paris, Girard, 1894, in-18. — **Albert Mockel** : *Propos de littérature*. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1894, in-8. — **Georges Pellissier** : *Etude de littérature contemporaine*. Paris, Perrin, 1898, in-18 ; *Etudes de littérature et de morale contemporaine*. Paris, Perrin, 1905, in-18. — **Robert de Souza** : *La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental*. Paris, Soc. du Mercure de

France, 1899, in-18. — **V. Thompson** : *French Portraits*, etc., Boston, Richard, G. Badger et Cᵒ, 1900, in-8. — **E. Vigié-Lecocq** : *La Poésie contemporaine*, 1884-1896. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **Théodor de Wyzewa** : *Nos Maîtres*. Paris, Perrin, 1895, in-18. — **Emil Zilliacus** : *Den Nyare franska Poesin och antiken*. Helsingfors, Aktiebolaget Handelstryckeriet, 1905, in-8.

Paul Adam : *Le Génie latin*. Entretiens politiques et littér., 10 déc., 1893. — **Henri Chantavoine** : *M. Henri de Régnier; Le Trèfle noir, Aréthuse*, Journal des Débats, 26 avril 1895; *M. Henri de Régnier. Les Médailles d'Argile*. Journal des Débats, 28 février 1900. — **Gaston Deschamps** : *Le poète Henri de Régnier*, Le Temps, 14 mars 1897 ; *Le Culte d'André Chénier*. Le Temps, 11 février 1900. — **Comte Harry de Kessler** : *Henri de Régnier*. Berlin, « Pan » 1, 4, 1896. — **Marius-Ary Leblond** : *Henri de Régnier et la Critique décorative*, Mercure de France, mars 1902. — **Jules Lemaître** : *La Semaine dramatique. Théâtre de l'Œuvre. La Gardienne de M. Henri de Régnier*, Journal des Débats, 24 juin 1894. — **Charles Maurras** : *Littérature*. Revue encyclopédique, 7 août 1897 ; *Revue littéraire*. Revue encyclopédique, 17 mars 1900. — **Fr. Von Oppeln Bronikowski** : *Zur Dichtkunst Henri's de Regnier*. Berlin, Die Gesellschaft, nᵒ 15, 1898 (avec un portrait et des traductions). — **Pierre et Paul** : *Henri de Régnier*. Les Hommes d'aujourd'hui, nᵒ 342. Paris, Vanier, s. d. — **Pierre Quillard** : *Henri de Régnier*. Mercure de France, juin 1902. — **A. Sorel** : *Le Poète et le romancier chez H. de Régnier*, La Renaissance Latine, 15 juin 1904. — **E. Vigié-Lecocq** : *L'Amour dans la Poésie contemporaine*. Mercure de France, janv. 1897. — **Tancrède de Visan** : *Sur l'Œuvre d'Henri de Régnier*. Vers et Prose, juin-août 1905.

Iconographie :

Henry Bataille : *Lithographie* (Têtes et Pensées. Paris, Ollendorff, 1901, in-4). — **J.-E. Blanche** : *Peinture* 1888, (appart. à M. H. de Régnier); *Peinture*, 1890 (appart. à M. H. de Régnier) ; *Portrait à l'aquarelle*, sur un exemplaire du *Trèfle noir*, 1895 (Bibliothèque d'Edmond de Goncourt). — **Théo Van Rysselberghe** : *Lithographie*, 1897, reproduite dans *Pan*. Berlin, 1898. — **Luque** : *Portrait-charge*, Les Hommes d'aujourd'hui, nᵒ 342. Paris, Vanier. — **F. Vallotton** : *Masque*, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, et dans *French Portraits*, de V. Thompson. Boston, Richard, G. Badger et Cᵒ, 1900.

SCÈNE AU CRÉPUSCULE

La Nuit monte trop vite et ton espoir est vain.
JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.

En allant vers la Ville où l'on chante aux terrasses
Sous les arbres en fleurs comme des bouquets de fiancées,
En allant vers la Ville où le pavé des places

Vibre au soir rose et bleu d'un silence de danses lassées,
Nous avons rencontré les filles de la plaine
Qui s'en venaient à la fontaine,
Qui s'en venaient à perdre haleine,
Et nous avons passé.

La douceur des ciels clairs vivait en leurs yeux tristes,
Les oiseaux du matin chantaient en leurs voix douces,
Oh si douces avec leurs yeux de bonne route
Et si tendres avec leurs voix de colombes indicatrices !
Elles s'assirent pour nous voir, tristes et sages,
Leurs mains jointes semblaient garder leurs cœurs en cage.

Les ballerines ont croisé nos chemins
Et nous avons suivi leurs fards, leurs rires, leurs tambourins
Pour les perdre un soir d'ombre au détour du chemin...

Nous allons vers la Ville où l'on chante aux terrasses
Sous les arbres en fleurs chercher les Fiancées,
O cloches d'allégresse au silence des places,
Les clochers tremblent comme des fleurs balancées !

Nos espoirs entreront par les portes ouvertes
En vols de papillons légers aux vastes ailes,
Avec les hirondelles
Qui s'en viennent inertes,
Lasses d'avoir passé et repassé les mers,
Et vers les angles noirs et sur les pavés clairs
Nos espoirs voletteront en ombres joyeuses
Comme des pétales de fleurs merveilleuses
Que pleut le soir d'avril aux tresses des fileuses.

(*Poèmes, 1887-1892 : Poèmes anciens et romanesques.*)

EXERGUE

Au carrefour des routes de la forêt, un soir,
Parmi le vent, avec mon ombre, un soir,
Las de la cendre des âtres et des années,

Incertain des heures prédestinées,
Je vins m'asseoir.

Les routes s'en allaient vers les jours
Et j'aurais pu aller avec elles encor,
Et toujours,
Vers des terres, des eaux et des songes, toujours
Jusques au jour
Où, de ses mains magiques et patientes, la Mort
Aurait fermé mes yeux du sceau de sa fleur de paix et d'or.

Route des chênes hauts et de la solitude,
Ta pierre âpre est mauvaise aux lassitudes,
Tes cailloux durs aux pieds lassés,
Et j'y verrais saigner le sang de mon passé,
A chaque pas,
Et tes chênes hautains grondent dans le vent rude
Et je suis las.

Route des bouleaux clairs qui s'effeuillent et tremblent
Pâles comme la honte de tes passants pâles
Qui s'égarent en tes fanges tenaces,
Et vont ensemble,
Et se détournent pour ne pas se voir face à face;
Route de boue et d'eau qui suinte,
Le vent à tes feuilles chuchote sa plainte,
Les grands marais d'argent, de lunes et de givre
Stagnent au crépuscule au bout de tes chemins
Et l'Ennui à qui veut te suivre
Lui prend la main.

Route des frênes doux et des sables légers
Où le vent efface les pas et veut qu'on oublie
Et qu'on s'en aille ainsi qu'il s'en va d'arbre en arbre,
Tes fleurs de miel ont la couleur de l'or des sables,
Ta courbe est telle qu'on voit à peine où l'on dévie;
La ville où tu conduis est bonne aux étrangers
Et mes pas seraient doux sur le seuil de ses portes
S'ils n'étaient pas restés le long d'une autre vie
Où mes Espoirs en pleurs veillent des Ombres mortes,

Je n'irai pas vers vos chênes
Ni le long de vos bouleaux et de vos frênes
Et ni vers vos soleils, vos villes et vos eaux,
O routes !
J'entends venir les pas de mon passé qui saigne,
Les pas que j'ai crus morts, hélas ! et qui reviennent,
Et qui semblent me précéder en vos échos,
O routes,
Toi la facile, toi la honteuse, toi la hautaine,
Et j'écoute
Le vent, compagnon de mes courses vaines,
Qui marche et pleure sous les chênes.

O mon âme, le soir est triste sur hier,
O mon âme, le soir est morne sur demain,
O mon âme, le soir est grave sur toi-même !

(*Poèmes, 1887-1892 : Tel qu'en Songe.*)

DISCOURS EN FACE DE LA NUIT

Parce que c'est le soir et que mes pieds sont nus
D'avoir marché longtemps et d'être revenus,
Je parlerai, debout et du fond de mon songe,
Comme quelqu'un qui n'est plus là et se resonge
En soi-même, non point ce qu'il n'a pas été
Au fantôme de chair que sa vie a hanté,
Mais ainsi qu'il fut tel en soi devant soi seul,
Je parlerai, dans l'attitude du linceul
Que tisse le passé autour de la stature
Du passant funéraire et hautain sous sa bure
Où se mêlent les fils du Temps et de la Nuit,
Je parlerai étant à cette heure celui
Devant qui le silence a haussé son miroir
Et que la solitude orne du manteau noir.

O magnifique et sépulcral, voici le seuil
Dominateur et les trois marches de l'orgueil
Qui sont de bronze, de basalte et de porphyre.

Là, taciturne avec le geste de se dire,
Mon Destin se retourne en face du passé
Vers l'ombre où, dans l'écho, mon pas s'est effacé
Comme aux herbes des prés, comme au sable des plaines,
Avec l'aube qui rit aux larmes des fontaines,
Avec le soir qui pleure au rire des ruisseaux.

Je suis celui qui jette une pierre dans l'eau,
Je suis celui qui parle au bout de l'avenue,
Je peux cueillir enfin, digne de mes mains nues,
La fleur d'or qui disjoint les dalles du silence,
Et n'ayant plus l'épée et n'ayant plus la lance,
Ni l'arc courbe ou la flèche droite, ni le cri
Qui, dans la forêt sombre et le bois où fleurit
A côté de la ronce, hélas ! la rose en sang,
Suscitent, sous les pas dangereux du passant,
Le froncement du mufle ou le croc de la face,
N'ayant plus que la voix mélancolique et basse
De quelqu'un qui n'est plus là-bas, mais se souvient
Du pays monstrueux et morne d'où il vient,
Je parlerai, debout en face du passé,
Et, dans son ombre grave et lourde où s'est tassé
L'aspect enfin des lieux par où s'en vint mon âme,
J'éveillerai les yeux de cendres ou de flammes
Qui luisent tout au fond de sa tragique nuit
Et dont le reflet mort sur mes songes a lui,
Jusqu'à ce que la pluie eût lavé ma mémoire
A travers qui courut le vent expiatoire,
Et je verrai peut-être encor, dans la forêt
Qui, faite de ténèbre et de rêve, apparaît
En chacun au déclin de chaque crépuscule,
Le Centaure cabré qui hennit et recule
Devant l'Hydre irascible au flair de ses naseaux
Parmi la boue obèse et les sveltes roseaux
Que cassent, pour les joindre en flûtes maléfiques
Où s'échange, répond, alterne et se réplique
Une voix qui ricane à la voix qui glapit,
Le Satyre équivoque et le Faune accroupi.

Mais non! de ma hautaine et solitaire emphase
Pourquoi troubler encor la honte de la vase
Que ma tristesse sèche en ses ternes marais,
Pourquoi provoquer l'ombre et l'antique forêt
A faire vers mes pieds ramper la basse ordure
Du bestiaire où mon passé se configure
En emblèmes, hélas! qui, par la griffe et l'aile,
Montrent obscurément que ma vie était telle,
Et par l'ongle et le croc, le sabot et la dent,
Attestent mon désir avoir été, pendant
Des jours, hélas! des nuits, hélas! avoir été
Leur semblable de ruse et de stupidité.

Vous viendriez du fond des antres à mon seuil,
Que vous vous buteriez aux marches de l'orgueil
Où je songe du haut de moi-même, ce soir.
Je ne sais même pas si je pourrais vous voir
Mordre ou lécher, écumes, larves, ô décombres,
Le pan de mon manteau ou le bout de mon ombre,
Car voici qu'une étoile à l'Occident a lui
Et vous tous n'êtes déjà plus que de la Nuit.

La porte va rouler sur les doubles gonds d'or
Et fermer son sommeil de bronze qui s'endort
Sur celui qui voulait parler et qui s'est tu
A jamais parce que son songe l'a vêtu
D'un manteau de silence et de la robe noire
De l'oubli, dont le pli fatidique se moire
D'un reflet d'au delà du Styx et du Léthé,
Parce qu'il n'est plus rien de ce qu'il a été.

Accueille donc, ô Mort, la palme que j'apporte,
Et puisses-tu sculpter au fronton de la porte
Un masque bestial qui ne sourira pas
Ni de ses lèvres mornes ni de ses yeux las,
Et où viendront hennir longuement, face à face,
Un à un, anxieux du masque qui s'efface,
Du masque fraternel qui les trouble aujourd'hui,
Les Centaures cabrés en fuite dans la Nuit.

(*Poèmes, 1887-1892 : Tel qu'en Songe.*)

LA SAGESSE DE L'AMOUR

Avant d'être de ceux qui marchent vers la Nuit,
O toi qui fus l'enfant que sa jeunesse a fui
Et qui, grave, t'assieds déjà, debout hier,
Ecoute encore, avant les fifres de l'Hiver,
Les flûtes de l'Eté qui chantent dans l'Automne ;
L'heure tendre là-bas embrasse l'heure bonne,
Et, quand le chant se tait, au loin tu peux entendre
Ce que le bel Août dit au calme Septembre
Et ce que dit ta joie à ta mélancolie.
Le fruit qui va mûrir avec sa branche plie ;
C'est de la brise, hélas! que sort le vent farouche,
Mais la brise et le vent s'endorment bouche à bouche
Aujourd'hui et le bois est vert et le soir tombe,
Et les flûtes dans l'ombre appellent les colombes,
Et l Eté chante encore aux lèvres de l'Automne;
Le jour sera meilleur si l'aurore fut bonne ;
Le soir est plus charmant lorsque l'âme est plus douce,
Le sourire fait une rose de la bouche;
La tresse dénouée est une chevelure;
D'avoir été fontaine une eau reste plus pure.
Aime et que sur tes pas les étoiles aient lui
Quand tu seras de ceux qui marchent vers la Nuit.

(*Les Jeux rustiques et divins : Aréthuse.*)

LE VASE

Mon marteau lourd sonnait dans l'air léger,
Je voyais la rivière et le verger,
La prairie et jusques au bois
Sous le ciel plus bleu d'heure en heure,
Puis rose et mauve au crépuscule ;
Alors je me levais tout droit
Et m'étirais heureux de la tâche des heures,
Gourd de m'être accroupi de l'aube au crépuscule
Devant le bloc de marbre où je taillais les pans
Du vase fruste encor que mon marteau pesant,

Rythmant le matin clair et la bonne journée,
Heurtait, joyeux d'être sonore en l'air léger !

Le vase naissait dans la pierre façonnée.
Svelte et pur il avait grandi
Informe encore en sa sveltesse,
Et j'attendis,
Les mains oisives et inquiètes,
Pendant des jours, tournant la tête
A gauche, à droite, au moindre bruit,
Sans plus polir la panse ou lever le marteau.
L'eau
Coulait de la fontaine comme haletante.
Dans le silence
J'entendais, un à un, aux arbres du verger,
Les fruits tomber de branche en branche ;
Je respirais un parfum messager
De fleurs lointaines sur le vent ;
Souvent,
Je croyais qu'on avait parlé bas,
Et, un jour que je rêvais — ne dormant pas —
J'entendis par delà les prés et la rivière
Chanter des flûtes...

Un jour, encor,
Entre les feuilles d'ocre et d'or
Du bois, je vis, avec ses jambes de poil jaune,
Danser un faune ;
Je l'aperçus aussi, une autre fois,
Sortir du bois
Le long de la route et s'asseoir sur une borne
Pour prendre un papillon à l'une de ses cornes.

Une autre fois,
Un centaure passa la rivière à la nage ;
L'eau ruisselait sur sa peau d'homme et son pelage ;
Il s'avança de quelques pas dans les roseaux,
Flaira le vent, hennit, repassa l'eau ;
Le lendemain, j'ai vu l'ongle de ses sabots
Marqué dans l'herbe...

Des femmes nues
Passèrent en portant des paniers et des gerbes,
Très loin, tout au bout de la plaine.
Un matin, j'en trouvai trois à la fontaine
Dont l'une me parla. Elle était nue.
Elle me dit : Sculpte la pierre
Selon la forme de mon corps en tes pensées,
Et fais sourire au bloc ma face claire ;
Ecoute autour de toi les heures dansées
Par mes sœurs dont la ronde se renoue,
Entrelacée,
Et tourne et chante et se dénoue.

Et je sentis sa bouche tiède sur ma joue.

Alors le verger vaste et le bois et la plaine
Tressaillirent d'un bruit étrange, et la fontaine
Coula plus vive avec un rire dans ses eaux ;
Les trois Nymphes debout auprès des trois roseaux
Se prirent par la main et dansèrent ; du bois
Les faunes roux sortaient par troupes, et des voix
Chantèrent par delà les arbres du verger
Avec des flûtes en éveil dans l'air léger.
La terre retentit du galop des centaures ;
Il en venait du fond de l'horizon sonore,
Et l'on voyait, assis sur la croupe qui rue,
Tenant des thyrses tors et des outres ventrues,
Des satyres boiteux piqués par des abeilles,
Et les bouches de crin et les lèvres vermeilles
Se baisaient, et la ronde immense et frénétique,
Sabots lourds, pieds légers, toisons, croupes, tuniques,
Tournait éperdument autour de moi qui, grave,
Au passage, sculptais aux flancs gonflés du vase
Le tourbillonnement des forces de la vie.

Du parfum exhalé de la terre mûrie
Une ivresse montait à travers mes pensées,
Et dans l'odeur des fruits et des grappes pressées,
Dans le choc des sabots et le heurt des talons,
En de fauves odeurs de boucs et d'étalons,

Sous le vent de la ronde et la grêle des rires,
Au marbre je taillais ce que j'entendais bruire ;
Et parmi la chair chaude et les effluves tièdes,
Hennissement du mufle ou murmure des lèvres,
Je sentais sur mes mains, amoureux ou farouches,
Des souffles de naseaux ou des baisers de bouches.

Le crépuscule vint et je tournai la tête.

Mon ivresse était morte avec la tâche faite ;
Et sur son socle enfin, du pied jusques aux anses,
Le grand Vase se dressait nu dans le silence,
Et, sculptée en spirale à son marbre vivant,
La ronde dispersée et dont un faible vent
Apportait dans l'écho la rumeur disparue,
Tournait avec ses boucs, ses dieux, ses femmes nues,
Ses centaures cabrés et ses faunes adroits,
Silencieusement autour de la paroi,
Tandis que, seul, parmi, à jamais, la nuit sombre,
Je maudissais l'aurore et je pleurais vers l'ombre.

(*Les Jeux rustiques et divins*.)

LE VISITEUR

La maison calme avec la clef à la serrure,
La table où les fruits doux et la coupe d'eau pure
Se miraient, côte à côte, en l'ébène profond ;
Les deux chemins qui vont tous deux vers l'horizon
Des collines derrière qui l'on sait la Mer,
Et tout ce qui m'a fait le rire simple et clair
De ceux qui n'ont jamais désiré d'autres choses
Qu'une fontaine bleue entre de hautes roses,
Qu'une grappe à leur vigne et qu'un soir à leur vie
Avec un peu de joie et de mélancolie
Et des jours ressemblant, heure à heure, à leurs jours,
J'ai compris tout cela quand je t'ai vu, Amour,
Entrer dans ma maison où t'attendait mon âme,
Et mordre les fruits mûrs de ta bouche de femme,

Et boire l'eau limpide, et t'asseoir, et ployer
Ta grande aile divine aux pierres du foyer.

(*Les Jeux rustiques et divins*.)

ÉLÉGIE DOUBLE

Ami, le hibou pleure où venait la colombe,
Et ton sang souterrain a fleuri sur ta tombe,
Et mes yeux qui t'ont vu sont las d'avoir pleuré
L'inexorable absence où tu t'es retiré
Loin de mes bras pieux et de ma bouche triste.
Reviens ! le doux jardin mystérieux t'invite
Et ton pas sera doux à sa mélancolie ;
Tu viendras, les pieds nus et la face vieillie,
Peut-être, car la route est longue qui ramène
De la rive du Styx à notre humble fontaine
Qui pleure goutte à goutte et rit d'avoir pleuré.

Ta maison te regarde, ami ! j'ai préparé
Sur le plateau d'argent, sur le plateau d'ébène,
La coupe de cristal et la coupe de frêne,
Les figues et le vin, le lait et les olives,
Et j'ai huilé les gonds de la porte d'une huile
Qui la fera s'ouvrir ainsi que pour une ombre ;
Mais je prendrai la lampe et par l'escalier sombre
Nous monterons tous deux en nous tenant la main ;
Puis, dans la chambre vaste où le songe divin
T'a ramené des bords du royaume oublieux,
Nous nous tiendrons debout, face à face, joyeux
De l'étrange douceur de rejoindre nos lèvres,
O voyageur venu des roseaux de la grève
Que ne réveille pas l'aurore ni le vent !
Je t'ai tant aimé mort que tu seras vivant
Et j'aurai soin, n'ayant plus d'espoir ni d'attente,
De vider la clepsydre et d'éteindre la lampe.

— Laisse brûler la lampe et pleurer la clepsydre,
Car le jardin autour de notre maison vide

Se fleurira de jeunes fleurs sans que reviennent
Mes lèvres pour reboire encore à la fontaine ;
Les baisers pour jamais meurent avec les bouches.
Laisse la figue mûre et les olives rousses ;
Hélas ! les fruits sont bons aux lèvres qui sont chair.
Mais j'habite un royaume au delà de la Mer
Ténébreuse, et mon corps est cendre sous le marbre.
Je suis une Ombre, et si mon pas lent se hasarde
Au jardin d'autrefois et dans la maison noire
Où tu m'attends du fond de toute ta mémoire,
Tes chers bras ne pourront étreindre mon fantôme ;
Tu pleurerais le souvenir de ma chair d'homme,
A moins que, dans ton âme anxieuse et fidèle,
Tu m'attendes en rêve à la porte éternelle,
Me regardant venir à travers la nuit sombre,
Et que ton pur amour soit digne de mon ombre.

(*Les Jeux rustiques et divins.*)

ODELETTE

Un petit roseau m'a suffi
Pour faire frémir l'herbe haute
Et tout le pré
Et les doux saules
Et le ruisseau qui chante aussi ;
Un petit roseau m'a suffi
A faire chanter la forêt.

Ceux qui passent l'ont entendu
Au fond du soir, en leurs pensées
Dans le silence et dans le vent,
Clair ou perdu,
Proche ou lointain...
Ceux qui passent en leurs pensées
En écoutant, au fond d'eux-mêmes
L'entendront encore et l'entendent
Toujours qui chante.

Il m'a suffi
De ce petit roseau cueilli,
A la fontaine où vint l'Amour
Mirer, un jour,
Sa face grave
Et qui pleurait,
Pour faire pleurer ceux qui passent
Et trembler l'herbe et frémir l'eau ;
Et j'ai, du souffle d'un roseau,
Fait chanter toute la forêt.

(*Les Jeux rustiques et divins.*)

ODELETTE

Si j'ai parlé
De mon amour, c'est à l'eau lente
Qui m'écoute quand je me penche
Sur elle ; si j'ai parlé
De mon amour, c'est au vent
Qui rit et chuchote entre les branches ;
Si j'ai parlé de mon amour, c'est à l'oiseau
Qui passe et chante
Avec le vent ;
Si j'ai parlé
C'est à l'écho.

Si j'ai aimé de grand amour,
Triste ou joyeux,
Ce sont tes yeux ;
Si j'ai aimé de grand amour,
Ce fut ta bouche grave et douce,
Ce fut ta bouche ;
Si j'ai aimé de grand amour,
Ce furent ta chair tiède et tes mains fraîches,
Et c'est ton ombre que je cherche.

(*Les Jeux rustiques et divins.*)

LA COURONNE

Lasses du long chemin, et la tête baissée,
Silencieusement, dans l'ombre, mes Pensées,
Une à une, vers moi reviennent de la vie
Où toutes, à l'aurore, elles étaient parties.
Les voici, elles sont debout, au crépuscule,
Devant moi, et chacune en tressaillant recule
Lorsque je la regarde au visage, et ses yeux
Se détournent pour fuir mon regard anxieux
Qui retrouve, debout et la tête baissée,
Celles qui furent familières, mes Pensées.
Ce sont elles ; j'entends encor leurs pas lointains
Qui jadis m'ont quitté pour suivre le chemin
Qui descend, à travers les heures, vers la vie...
Qu'avez-vous fait ? Ta coupe est-elle enfin remplie,
O Toi qui voulais boire aux fontaines vivantes ?
Mais non, sa main est vide et sa lèvre est brûlante
Et, du geste, elle montre à ses pieds devant elle,
Ironique risée à sa soif éternelle;
Des débris de cristal et des morceaux d'argile ;
Et Toi, jadis si belle et sveltement agile,
A quel mauvais festin as-tu donc pris ta part
Que, la chair alourdie et les cheveux épars,
Tu chancelles d'ivresse en ta robe vineuse ?
Va-t'en ! Et Toi, dis-moi la douleur qui te creuse
La joue ainsi? pourquoi crispes-tu tes deux mains
Mystérieusement dans l'ombre sur ton sein,
Pour cacher le serpent par qui, de veine en veine,
Coule en ton âcre sang le venin de la haine ?
Et Toi qui visitas l'Orgueil, qu'apportes-tu ?
Cette pourpre en lambeaux et ce sceptre tordu.
Et Toi encor qui ris et, de sueur couverte
D'être allée au Désir avec tes mains ouvertes,
Reviens de son étreinte enivrante et farouche
Lacérée à la face et mordue à la bouche ?
Hélas ! qu'avez-vous fait de moi, ô mes Pensées ?
Hélas ! qu'avez-vous fait de vous, ô mes Pensées ?

Mais Toi qui partais chaste, ô Toi qui partais nue
Et seule de tes sœurs ne m'es pas revenue,
C'est vers toi, à travers moi-même, que j'irai.
Tu es restée au fond de quelque bois sacré,
Assise solitaire aux pieds nus de l'Amour,
Et, taciturne, vous échangez, tour à tour,
Toi te haussant vers lui et lui penché vers Toi,
Une à une, les fleurs divines dont vos doigts,
Qui d'un geste alterné les prennent et les donnent,
Tressent pour vos deux fronts une seule couronne.

(*Les Médailles d'Argile.*)

CHRYSILLA

Lorsque l'heure viendra de la coupe remplie,
Déesse, épargne-moi de voir à mon chevet
Le Temps tardif couper, sans pleurs et sans regret,
Le long fil importun d'une trop longue vie.

Arme plutôt l'Amour; hélas! il m'a haïe
Toujours et je sais trop que le cruel voudrait
Déjà que de mon cœur, à son suprême trait,
Coulât mon sang mortel sur la terre rougie,

Mais non! que vers le soir en riant m'apparaisse,
Silencieuse, nue et belle, ma Jeunesse!
Qu'elle tienne une rose et l'effeuille dans l'eau;

J'écouterai l'adieu pleuré par la fontaine
Et, sans qu'il soit besoin de flèches ni de faulx,
Je fermerai les yeux pour la nuit souterraine.

(*Les Médailles d'Argile.*

SONNET POUR BILITIS

Mes Sœurs, notre jeunesse a mûri lentement
Sa grappe savoureuse à nos treilles rivales
Et nos jours que le Temps presse de ses sandales
Ont coulé comme un vin dont l'ivresse nous ment

L'âge est venu sournois, furtif, fourbe et gourmand,
Mordre et flétrir, hélas ! nos gorges inégales ;
Notre vendange est faite et j'entends sur les dalles
Marcher le vigneron dans le cellier dormant.

Vous, ô mes Sœurs, je vois vos mémoires perdues
Vieillir poudreusement comme les outres bues,
Et moi, que visita la Muse aux ailes d'or,

Je resterai pareille à l'amphore embaumée
Où, captif aux parois qu'elle respire encor,
Vibre et rôde le vol d'une abeille enfermée.

(*Les Médailles d'Argile.*)

L'ONDE NE CHANTE PLUS...

L'onde ne chante plus en tes mille fontaines,
O Versailles, Cité des Eaux, Jardin des Rois !
Ta couronne ne porte plus, ô souveraine,
Les clairs lys de cristal qui l'ornaient autrefois !

La nymphe qui parlait par ta bouche s'est tue
Et le temps a terni sous le souffle des jours
Les fluides miroirs où tu t'es jadis vue
Royale et souriante en tes jeunes atours.

Tes bassins, endormis à l'ombre des grands arbres,
Verdissent en silence au milieu de l'oubli,
Et leur tain, qui s'encadre aux bordures de marbre,
Ne reconnaîtrait plus ta face d'aujourd'hui.

Qu'importe ! ce n'est pas ta splendeur et ta gloire
Que visitent mes pas et que veulent mes yeux ;
Et je ne monte pas les marches de l'histoire
Au-devant du Héros qui survit en tes Dieux.

Il suffit que tes eaux égales et sans fête
Reposent dans leur ordre et leur tranquillité,
Sans que demeure rien en leur noble défaite
De ce qui fut jadis un spectacle enchanté.

Que m'importent le jet, la gerbe et la cascade
Et que Neptune à sec ait brisé son trident,
Ni qu'en son bronze aride un farouche Encelade
Se soulève, une feuille morte entre les dents,

Pourvu que faible, basse, et dans l'ombre incertaine,
Du fond d'un vert bosquet qu'elle a pris pour tombeau,
J'entende longuement ta dernière fontaine,
O Versailles, pleurer sur toi, Cité des Eaux !

(*La Cité des Eaux*.)

LE SANG DE MARSYAS

(*A la Mémoire de Stéphane Mallarmé.*)

DÉDICACE

1842-1898

Ceux-ci, las dès l'aurore et que tenta la vie,
S'arrêtent pour jamais sous l'arbre qui leur tend
Sa fleur délicieuse et son fruit éclatant
Et cueillent leur destin à la branche mûrie.

Ceux-là, dans l'onyx dur et que la veine strie,
Après s'être penchés sur l'eau la reflétant
Dans la pierre vivante et qui déjà l'attend
Gravent le profil vu de leur propre effigie.

D'autres n'ont rien cueilli et ricanent dans l'ombre
En arrachant la ronce aux pentes du décombre,
Et la haine est le fruit de leur obscurité.

Mais vous, Maître, certain que toute gloire est nue,
Vous marchiez dans la vie et dans la vérité
Vers l'invisible étoile en vous-même apparue.

(*La Cité des Eaux.*)

LA LUNE JAUNE

Ce long jour a fini par une lune jaune
Qui monte mollement entre les peupliers,
Tandis que se répand parmi l'air qu'elle embaume
L'odeur de l'eau qui dort entre les joncs mouillés.

Savions-nous, quand, tous deux, sous le soleil torride
Foulions la terre rouge et le chaume blessant,
Savions-nous, quand nos pieds sur les sables arides
Laissaient leurs pas empreints comme des pas de sang,

Savions-nous, quand l'amour brûlait sa haute flamme
En nos cœurs déchirés d'un tourment sans espoir,
Savions-nous, quand mourait le feu dont nous brûlâmes
Que sa cendre serait si douce à notre soir,

Et que cet âpre jour qui s'achève et qu'embaume
Une odeur d'eau qui songe entre les joncs mouillés
Finirait mollement par cette lune jaune
Qui monte et s'arrondit entre les peupliers ?

(*La Cité des Eaux.*)

ÉPILOGUE

Une dernière fois reviens en mes pensées,
O jeunesse aux yeux clairs,
Et, dans mes mains encor, pose tes mains glacées.
Le soir parfume l'air.

Souviens-toi des matins où tous deux, côte à côte,
Notre ombre nous suivant,
Sur le sable fragile et parmi l'herbe haute
Nous allions dans le vent.

Ce que je veux de toi, ce n'est pas, ô jeunesse,
De me rendre les lieux
Où nous avons erré ensemble. Je te laisse
Tes courses et tes jeux.

Je ne veux point de toi ces rires dont tu charmes
Mon souvenir encor :
Je te laisse tes pas, tes détours et tes larmes,
Ton âge d'aube et d'or,

Ton âme tour à tour voluptueuse ou sombre
Et ton cœur incertain,

Et ce geste charmant dont tu joignais dans l'ombre
La couple de tes mains.

Ce que je veux de toi, c'est ta jeune colère
Qui te montait au front,
C'est le sang qui roulait en toi sa pourpre claire,
Lorsque, d'un vain talon,

Tu frappais à durs coups, frénétique et penchée,
Le sol sec et ardent,
Comme pour qu'en jaillît quelque source cachée
Que tu savais dedans ;

C'est cela que je veux de toi, car je veux boire
A pleine bouche, un jour,
L'eau souterraine encore à la fontaine, ô gloire,
Quand ce sera mon tour !

Et, si le temps ingrat m'accorde pour salaire
L'opprobre meurtrier,
Je veux m'asseoir du moins à l'ombre que peut faire
La branche du laurier.

(*La Cité des Eaux*.)

LA VOIX

Je ne veux de personne auprès de ma tristesse
Ni même ton cher pas et ton visage aimé,
Ni ta main indolente et qui d'un doigt caresse
Le ruban paresseux et le livre fermé.

Laissez-moi. Que ma porte aujourd'hui reste close ;
N'ouvrez pas ma fenêtre au vent frais du matin ;
Mon cœur est aujourd'hui misérable et morose
Et tout me paraît sombre et tout me semble vain.

Ma tristesse me vient de plus loin que moi-même,
Elle m'est étrangère et ne m'appartient pas,
Et tout homme, qu'il chante ou qu'il rie ou qu'il aime,
A son heure l'entend qui lui parle tout bas,

Et quelque chose alors se remue et s'éveille,
S'agite, se répand et se lamente en lui,
A cette sourde voix qui lui dit à l'oreille,
Que la fleur de la vie est cendre dans son fruit.

(*La Sandale ailée.*)

LE REPROCHE

Quoi ! vous avez ma vie avec tout mon visage
Et mon corps qui est nu,
Et qui frissonne tout du don et de l'usage
Que vous en avez eus !

Quoi ! votre bouche avide a respiré ma bouche
Et je fus en vos mains
Celle qui vit et qui soupire et dont on touche
Le doux ventre et les seins !

Et vous avez senti, sous ma poitrine lisse,
Mon cœur battre à grands coups,
Et toute cette angoisse, hélas ! avec délice
Que j'éprouvais de vous !

Vous avez vu ma peur, ma peine et ma faiblesse,
Que dis-je ? et mon désir
Et sa rougeur et sa folie et sa bassesse
En face du plaisir.

Vous avez eu mon corps, mon cœur et mon visage ;
Vous savez, orgueilleux,
Que c'est sur votre chère et redoutable image
Que se ferment mes yeux ;

Vous m'avez contemplée anéantie et nue
De la nuque à l'orteil,
Et suppliant ainsi l'aurore revenue
D'arrêter son soleil.

Et vous pourriez parler aux hommes d'autre chose
Que du goût de ma peau,

Vous pourriez en riant respirer une rose
        Sans me nommer tout haut ;

Vous pourriez écouter les propos et les rires,
        Les paroles, les voix,
Vous pourriez vivre encor comme un autre et sans dire :
        Sachez qu'elle est à moi.

Mais non ! Si vous m'aviez ainsi, nue et farouche,
        Etreinte entre vos bras
Sans que tout votre amour criât par votre bouche,
        Vous ne m'aimeriez pas !

(*La Sandale ailée.*)

L'ACCUEIL

Tous deux étaient beaux de corps et de visages,
L'air franc et sage
Avec un clair sourire dans les yeux,
Et, devant eux,
Debout en leur jeunesse svelte et prompte,
Je me sentais courbé et j'avais presque honte
D'être si vieux.

Les ans
Sont lourds aux épaules et pèsent
Aux plus fortes
De tout le poids des heures mortes,
Les ans
Sont durs, et brève
La vie et l'on a vite des cheveux blancs ;
Et j'ai déjà vécu beaucoup de jours.
Les ans sont lourds...

Et tous deux me regardaient, surpris de voir
Celui qu'ils croyaient autre en leur pensée
Se lever pour les recevoir
Vêtu de bure et le front nu
Et non pas, comme en leur pensée,
Drapé de pourpre et lauré d'or.

Et je leur dis : « Soyez tous deux les bienvenus. »
Ce fut alors
Que je leur dis:
« Mes fils, quoi, vous avez monté la côte
Sous ce soleil cuisant d'août
Jusqu'à ma maison haute,
O vous
Qu'attend là-bas peut-être, au terme du chemin,
Le salut amoureux de quelque blanche main !
Si vous avez pour moi allongé votre route
Peut-être, au moins mes chants vous auront-ils aidés,
De leurs rythmes présents en vos mémoires,
A marcher d'un jeune pas scandé ?
Je n'ai jamais désiré d'autre gloire
Sinon que les vers du poète
Plussent à la voix qui les répète.
Si les miens vous ont plu : merci,
Car c'est pour cela que, chantant
Mon rêve, après l'avoir conçu en mon esprit,
Depuis vingt ans,
J'habite ici. »

Et, d'un geste, je leur montrai la chambre vide
Avec son mur de pierre et sa lampe d'argile
Et le lit où je dors et le sol où du pied,
Je frappe pour apprendre au vers estropié
A marcher droit, et le calame de roseau
Dont la pointe subtile aide à fixer le mot
Sur la tablette lisse et couverte de cire
Dont la divine odeur le retient et l'attire
Et le fait, dans la strophe en fleurs qu'il ensoleille,
Mystérieusement vibrer comme une abeille.

Et je repris :
« Mes fils,
Les ans
Sont lourds aux épaules et pèsent
Aux plus fortes
De tout le poids des heures mortes.

Les ans
Sont durs, la vie est brève
Et l'on a vite des cheveux blancs...
Si quelque jour,
En revenant d'où vous allez,
Vous rencontriez sur cette même route,
Entre les orges et les blés,
Des gens en troupe
Montant ici avec des palmes à la main,
Dites-vous bien
Que si vous les suiviez vous ne me verriez pas
Comme aujourd'hui debout en ma robe de laine
Qui se troue à l'épaule et se déchire au bras,
Mais drapé de pourpre hautaine
Peut-être — et mort
Et lauré d'or ! »

Je leur ai dit cela, pour qu'ils le sachent,
Car ils sont beaux tous deux de corps et de visages,
L'air francs et sages
Avec un clair sourire aux yeux,
Parce qu'en eux
Peut-être vit quelque désir de gloire,
Je leur ai parlé ainsi pour qu'ils sachent
Ce qu'est la gloire,
Ce qu'elle donne,
Ce qu'il faut croire
De son vain jeu,
Et que son dur laurier ne pose sa couronne
Que sur le front inerte et qui n'est plus qu'un peu
Déjà d'argile humaine où vient de vivre un Dieu.

(*La Sandale ailée.*)

ADOLPHE RETTÉ

1863

M. Adolphe Retté est né à Paris le 25 juillet 1863. Son père était précepteur des enfants du grand-duc Constantin de Russie. Sa mère, — de famille ardennaise, — musicienne consommée et lauréate du Conservatoire, était la fille de l'historien Adolphe Borgnet, cité par Michelet (1). Cet aïeul maternel de M. Adolphe Retté, d'abord précepteur du prince héritier de Belgique, devenu le roi Léopold II, fut congédié pour son libéralisme et mourut en 1873, recteur de l'Université de Liège. Ses obsèques, qu'il avait voulues civiles, firent scandale.

L'enfance de M. Adolphe Retté se passa pour une grande partie en province, et il fit ses études dans un lycée franc-comtois. Il vint ensuite habiter Paris, puis, à dix-huit ans, s'engagea dans un régiment de cuirassiers. Revenu à Paris en 1886, il débuta l'année suivante par un article où, à propos d'un nouveau livre de Léon Cladel, il attaquait violemment le naturalisme. Deux ans plus tard, il fondait, avec M. Gustave Kahn, la deuxième *Vogue*, et, en 1892, joignant ses efforts à ceux de M. Henri Mazel, se consacrait à la direction d'une autre revue: *L'Ermitage*.

M. Adolphe Retté, que le goût d'une vie nomade a mené un peu partout, en Belgique, en Hollande et en Angleterre, n'en a pas moins pris une part très active au mouvement poétique de son époque. Très combatif, semblant aimer d'instinct la polémique et mettent à soutenir ses idées quelquefois plus d'enthousiasme que de goût, il s'est fait à plusieurs reprises, dans de nombreuses revues, le défenseur et le propagandiste des écrivains de sa génération, en même temps qu'il se plaisait à étudier pour la railler, sans s'épargner lui-même, la vie littéraire contemporaine. On peut retrouver quelque chose de ce passé dans un volume de souvenirs et d'anecdotes qu'il a publié en 1903, *Le Symbolisme*.

(1) *Histoire de la Révolution française*

On pourrait diviser l'œuvre de M. Adolphe Retté en deux parties bien distinctes ; celle de l'art pur, de l'art pour l'art, en quelque sorte, celle qui va de *Une belle dame passa* jusqu'à *Archipel en Fleurs*, — et celle d'une inspiration plus large, où il s'est montré le chantre de la Nature. Cette évolution, qui a fait anathématiser à M. Adolphe Retté des maîtres qu'il avait encensés, fut produite chez lui par un séjour de plusieurs années qu'il fit à Guermantes (Seine-et-Marne), en pleine forêt de Fontainebleau. Ce fut là, loin de Paris, dans ses promenades à travers la forêt, dont il connut bientôt tous les arbres, qu'il puisa les motifs de ses nouvelles œuvres : *Dans la Forêt, Campagne Première, Lumières tranquilles, Poèmes de la Forêt* et *Contes de la Forêt de Fontainebleau.*

Après avoir été, dans sa jeunesse, d'un anarchisme aigu et un peu bruyant, M. Adolphe Retté a paru récemment se convertir au catholicisme. Cela nous a valu deux ouvrages d'un nouveau genre : *Du Diable à Dieu*, et *Le Règne de la Bête*, qu'on voit en bonne place aux vitrines des libraires de la rue Saint-Sulpice, à côté de manuels de piété.

M. Adolphe Retté a collaboré à *La Cravache*, à *La Wallonie*, à *La Plume*, au *Mercure de France*, *à L'Ermitage*, et à presque toutes les revues de ce temps.

Bibliographie :

Les œuvres. — **Cloches dans la Nuit**, poèmes. Paris, Vanier, 1889, in-18 (Réimprimés dans : *Œuvres complètes*, *Poésie*, *1887-1892*, *I.* Paris, Bibl. art. et litt., 1898, in-16). — **Thulé des Brumes**, légende moderne en prose. Eau-forte de E.-H. Meyer. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1891, in-18. — **Paradoxe sur l'Amour**, prose. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1892, in-18 Réimp. : *Œuvres complètes*, *Prose*, *I.* Ibid., 1898, in-16. — **Une belle Dame passa**, poèmes. Paris, Vanier, 1893, in-18 (Réimpr : *Œuvres complètes. Poésie*, *I.* Ibid., 1898, in-16). — **Réflexions sur l'Anarchie**, Paris, Initiative du groupe : « l'Idée nouvelle », 1894, in-16. — **Balades dans Paris** (*Au moulin de la Galette. A l'Hôtel Drouot. Sur les quais. Au Luxembourg*), prose (en collaboration avec MM. E.-R., P. Eudel et B.-H. Gausseron. Paris, Bibliophiles contemporains, 1894, petit in-4°. — **L'Archipel en fleurs**, poèmes, portrait de l'auteur par Léon Gausson. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1895, in-16. — **Similitudes**, drame en prose. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1895, in-16. — **Trois Dialogues nocturnes**, prose. Paris, Vanier, 1895, in-16. (Réimpr. : *Œuvres compl.* Prose, I. Paris, Bibl. art. et litt., 1898, in-16). — **La Forêt bruissante**, poèmes. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1896, in-18. — **Promenades subversives**, prose. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1897, in-18. — **Aspects**, Critique littéraire et sociale. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1897, in-16. — **Campagne première**, poèmes. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1897, in-18. (Réimp. : *Poésies, 1897-1906*. Paris, Messein, 1906, in-18). — **XIII Idylles diaboliques**,

prose, couverture en couleurs, de Léon Gausson. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1898, in-18. — **Œuvres complètes. Poésies. 1887-1892. I.** *Cloches dans la nuit. Une belle Dame passa.* Frontispice de Léon Gausson. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1898, in-16. — **Œuvres complètes. Prose. I.** (*Rapports sexuels. Passantes. Paradoxe sur l'amour. Une lettre de Théodore. Trois Dialogues nocturnes. Un Assassin*). Frontispice à l'eau-forte de Valère Bernard. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1898, in 16. — **Arabesques,** critique littéraire et sociale. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1899, in-16. — **La seule Nuit**, roman. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1899, in-18. — **Lumières tranquilles**, poème. Paris, Ed. de « la Plume », 1901, in-18. Réimpr. : *Poésies 1897-1906* Paris, Messein, 1906, in-18. — **Fontainebleau** (*La Ville. Le Palais. La Forêt*). Paris, Ed. de « La Plume ». 1902, in-16. — **Mémoires de Diogène**, roman. Paris. Fasquelle, 1903, in-18. — **Dans la Forêt**, vers et prose. Paris. Messein. 1903, in-12. — **Les Poètes à Fontainebleau** Bruxelles, P. Weissenbruch (Extrait de la Revue de Belgique), 1903, in-8. — **Le Symbolisme. Anecdotes et Souvenirs**. Paris. Messein, 1903. in-8 — **Virgile puni par l'Amour** (*Contes de la Forêt de Fontainebleau*). Paris. Messein, 1905, in-18. — **Poésies. 1897-1906.** *Campagne première. Lumières tranquilles. Poèmes de la Forêt.* Paris. Messein, 1906, in-18. — **Du Diable à Dieu**. Paris, Messein, 1907, in-18. — **Le Règne de la Bête**, roman catholique. Paris, Messein, 1908.

On trouve, en outre, un poème de M. Adolphe Retté dans l'**Almanach des Poëtes**, 1896. (Ed. du Mercure de France, 1895, in-16.)

Préface. — **Nouveau guide illustré de Fontainebleau**, par Guy de Bonnefille. Paris, Messein, 1905, petit in-8.

A consulter. — **Remy de Gourmont :** *Le Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — **Roland de Marès :** *Notice* dans les *Portraits du Prochain siècle*. Paris, Girard, 1894, in-18. — **Adolphe Retté** : *Le Symbolisme. Anecdotes et Souvenirs*. Paris, Messein, 1903, in-18. — **V. Thompson** : *French Portraits* (Being appreciations of the writers of Young France), Boston, Richard G. Badger et Cᵒ, 1900, in-8. — **E. Vigié-Lecocq** : *La Poésie contemporaine, 1884-1896*. Paris. Soc. du Mercure de France, 1897, in-18.

[**Théodore de Bèze**] : *Adolphe Retté*. « Les Hommes d'aujourd'hui ». (Paris, Vanier, fasc. 417). — **Gaston Deschamps :** *Intermèdes poétiques*, Temps, 7 mars 1887. — **Ed. Dubus :** *Adolphe Retté*. La Plume, 1er octobre 1891. — **Edouard Lepage** : *Encore un converti. Adolphe Retté*. Echo de Paris, 7 mai 1907. — **Ch. Maurras :** *Littérature* et *Revue littéraire*. Revue Encyclopédique. 14 août 1897 et 22 janvier 1898. — **Henri Mazel** : *Les Temps héroïques du Symbolisme*. Mercure de France, décembre 1903. — **Edmond Pilon** : *Retté*, L'Ermitage, février 1895. — **Pierre Quillard** : *Adolphe Retté*. Mercure de France. septembre 1901. — **L. de Saint-Jacques :** *Psychologie passionnelle*. La Plume, 15 juillet 1895 ; *A propos de Campagne première*. La Plume, 1er septembre 1897 : *Œuvres complètes d'Adolphe Retté*. La Plume, 15 février 1898.

Iconographie :

Fernand Fau : *Portrait-Charge* (Les Hommes d'aujourd'hui). Paris, Vanier. — **L. Gausson :** *Portrait en lithographie*, édition de *L'Archipel*

en Fleurs, 1895 ; *Portrait*, *pastel*. Exposition des Artistes indépendants [illegible] (appartient à M. Achille Segard). — Alphonse Germain : [illegible] *sanguine*. Salon des Cent. — H. E. Meyer : [illegible], reproduit dans l'édition de *[illegible]*. [illegible]. — F. Vallotton : *Masques*, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — **Whidopf** : *Portrait-Charge*. *La Plume*, 1898.

LUMINEUSE, ELLE VINT...

Lumineuse, elle vint : c'était toujours la même
Offrant avec sa bouche un bouquet de serments —
Me délaisseras-tu, princesse de Bohême :
Je suis un roi banni dont la tristesse ment.

En vain le bouquet frêle et frais et de printemps
Qui fleurit sur ta bouche à ma bouche vouée
Se refuse du leurre d'un rire irritant,
Tu restes la princesse et la seule priée.

Rêve où mon rêve succombe,
Tu ris, raillant mon destin —
Tes mains mièvres et tes seins
Ont des tiédeurs de colombes.

Tu mens si tu me prédis
Que tes lèvres sont menteuses
Puisque tes yeux m'ont promis
Leur douceur de nuit peureuse.

(*Œuvres complètes. 1887-1892 : Une belle Dame passa.*)

CHANSON D'HIVER

A Henri Degron.

Les gais rouets s'affairent dans la salle,
Notre Dame et ses sœurs filent pour les absents —
Château d'hiver et paix claustrale,
Les flammes du foyer dansent allègrement.

Trilles printaniers raillant la neige
Les gais rouets chantent à la ronde :

« Nos doux seigneurs guerroient de par le monde:
Qui pourrait mal à ceux qu'Amour protège ? »

O Dames, la folle bravade :
Des oiseaux de malheur s'abattent sur les toits..,
Passent les jours, passent les mois —
Les chevaliers sont morts à la Croisade.

Notre Dame file toute seule en la salle,
Ses sœurs sont au cimetière,
Ses cheveux lui font un blanc suaire —
Notre Dame s'endort toute seule en la salle...

Ecoute, écoute, ô fileuse assoupie :
Le vent s'éplore sous les porches,
Le vent de cette nuit a soufflé sur les torches,
On dirait du sang aux panoplies...

Ah ! le vent geint tout bas comme un enfant malade —
Les chevaliers sont morts à la Croisade.

(*L'Archipel en fleurs.*)

ANADYOMÈNE

Mes goélands altiers envolés sur la mer
Trempaient leur aile pâle en l'écume des vagues,
Et vers toi mon rêve, à travers le vent amer,
Sanglotait pour avoir adoré tes yeux vagues.

L'aurore en fleurs et les printemps de la floride
Ont parfumé les flots qui te sacrent divine,
Anadyomène, radieuse Océanide
Dont les yeux dorment, lourds d'une ivresse divine.

La mer était harmonieuse et toi, sa fille,
Tu vins tressant des lys mollement inclinés;
Le soleil s'exilait tel un roi détrôné —
Mais la mer souriait comme une jeune fille.

Or tes yeux — songes d'or, d'ombre et de volupté —
Reflétèrent la mer et le soleil saignant :

Farouche, tu régnais sur mes soirs frémissants,
Vénus Anadyomène, immense Volupté !

(*L'Archipel en fleurs.*)

SÉRÉNADE

Belle la lune est si calme :
Pris aux lèvres des naïades,
Le soir dort dans les roseaux
Et pas même un oiseau
Ne se lève. —

Vois languir au long des grèves
L'eau qui rêve.

Les noirs marronniers soupirent
Où palpite
L'or des étoiles limpides,
Les cascades murmurantes,
Les vagules chuchoteuses
Sous les yeuses
Vers la lune se lamentent. —

Entends cette voix charmante :
L'eau qui chante.
Viens, je sais le val des fraises,
Je te tresse
Un lien de marjolaines...
Tu te détournes, tu muses
Aux bouquets blancs des sureaux?
Je détache ta ceinture
Et je cueille ton sanglot. —

L'eau lascive au loin s'argente,
L'eau qui rêve, l'eau qui chante,
L'eau qui fuit sous les roseaux.

(*La Forêt bruissante.*)

GRAND VENT

Mon âme, tu reviens des vieilles aventures
Pour saluer l'hiver en son château de givre ;
Ecoute : les grands vents hurlent comme des cuivres
Et troublent le sommeil de la mère Nature —
Arrête-toi, mon âme, ils ont peine à te suivre.

Attends-les : accourus de la plaine et des monts,
Ils sont les voyageurs mystérieux, ils sont,
Ceux qui savent le sens de toutes les histoires ;
Ils te raconteront les combats et leur gloire
Epandant sur ta vie une morne lumière —
Et tu respireras l'odeur des cimetières.
Ils te rappelleront, pour que tu sois dolente,
Aux flancs des noirs coteaux les villes éclatantes
Où bouillonnent la foule et les vins répandus ;
Puis, très tard, quand la nuit semble un filet tendu
Qui retient le silence en ses mailles d'étoiles,
Tu verras les terriens blottis autour des poêles
S'assoupir en rêvant de moissons merveilleuses ;
Et les souffles seront pareils à des pleureuses,
Mais tu pourras ouïr, du haut des cheminées,
Le rire du grillon monter dans la fumée ;
Les granges te plairont que parfument les foins...
Puis alors les grands vents t'emporteront plus loin.

Très loin, au fond d'un val où les arbres tordus
Se lamentent ainsi que des enfants perdus,
Souverain taciturne à la barbe gelée,
L'hiver t'apparaîtra qu'adulent des nuées
Nuptiales menant, en un blême cortège,
La reine de Candeur : Notre-Dame la Neige.

Devant le blanc vieillard immobile et jaloux
De garder pour lui seul sa couronne de houx,
Tu te tiendras durant les heures que la nuit
Compte dans les clochers pour leurrer son ennui
Et frappe tour à tour d'un marteau d'argent clair.

Les souffles, cependant, se révolteront, l'air
Sifflant dispersera des flèches acérées
Qui feront sangloter les branches fracassées...
Mais le Vieux jettera, comme on jette des plumes,
A la rébellion quelques loques de brume,
Tu verras dans ses yeux flamboyer la Polaire
Et tu t'ébahiras de l'orgueil séculaire
Qui le rend impassible aux souffles acharnés :
Car l'hiver est un roi très rude à détrôner.

Enfin l'aube viendra, frêle et toute frileuse,
Revêtir d'or léger les collines dormeuses ;
Puis le Vieux la prendra pour en parer sa tête,
Et les souffles vaincus pleureront leur défaite —
Tandis qu'emmitouflant la plaine abandonnée,
Où sommeillent les blés de la prochaine année,
La Neige bienfaisante ornera son corsage
Des glaçons suspendus aux tuiles des villages...

Même si cet hiver ne devait pas finir,
Ame errante ravie au vent qui se désole
Et s'épuise à crier de sinistres paroles,
Tu t'en iras, parmi la plaine, recueillir
Des flocons doux et froids comme des souvenirs.

(*Campagne première.*)

HYMNE AUX ARBRES

Louons les arbres d'être beaux et de bruire
Si doucement dans les vergers et dans les bois :
Rameaux éoliens où le ramier soupire,
Branches frôlant les tuiles brunes des vieux toits,
        Célébrons-les tous à la fois.

        Il est des pommiers retombants
Dont le feuillage fait comme un feu d'artifices,
Il est des peupliers inquiets qui frémissent
        Au plus léger souffle du vent.

Parmi les rocs, les pins sévères
Epandent un grave murmure,
Les saules gracieux trempent dans les rivières
Leur ondoyante chevelure.

Les acacias des jardins
Balancent au soleil leurs grappes embaumées,
Les ormes bienveillants qui bordent les chemins
Tendent leurs bras vêtus de mousse veloutée.

Les bouleaux ont des robes d'argent où l'aurore
A laissé le reflet de sa face rieuse,
Les tilleuls chuchoteurs tremblent, les sycomores
Sont pleins d'ombres mystérieuses.

Les hêtres tressaillants s'entrelacent, les frênes
Semblent flamber au crépuscule,
Quant la nuit monte, un grand rêve circule
Dans la frondaison pensive des chênes.

Aimons les arbres qui nous aiment,
Unissons notre voix à leur voix fraternelle,
Répétons avec eux les strophes d'un poème
Où chantera la vie universelle.

Que le rythme profond des forêts nous enlève,
Que toute essence nous accueille,
Que notre cœur batte selon les sèves,
Que notre âme se fonde en l'océan des feuilles

(*Poésies, 1897-1906.*)

ÉLOGE DU VENT

Qui dira les mérites du vent ?
Souffle brusque, il rebrousse les seigles,
Souffle large, il dépasse les aigles,
Souffle jeune, il s'éveille en chantant,
Souffle vieux, il s'endort en grondant —
Qui dira les mérites du vent ?

En octobre, le vent se soûle de raisins :
Tout barbouillé du jus des grappes purpurines,
Il valse follement aux ailes des moulins
Et son rire, en échos, bondit par les collines.

En décembre, le vent siffle aux trous des serrures,
Il fait pirouetter les girouettes
Et claquer les volets comme des castagnettes ;
Pour voir dans les greniers il disjoint les toitures,
Puis, s'avivant au fil des rivières gelées,
Il poudre de verglas, de neige et de nuées,
La plaine étincelante et la nuit étoilée.

En avril, le vent joue avec les aubépines,
On l'entend fredonner, sous les lilas en fleurs,
Un air si doux qu'il vous ravit le cœur ;
Il caresse en passant les muguets, il butine
Dans les jardins remplis de giroflées ;
Les peupliers vibrent selon ses danses
Et les ruisseaux murmurent en cadence
Pour célébrer son haleine embaumée.

En juillet, le vent traîne, alourdi, sur les blés,
Il a le goût de la poussière et de l'orage,
Lorsque le paysan rentre les foins coupés,
Il sèche la sueur aux flancs des attelages...

Le vent sait des secrets profonds, il purifie
Les charniers et les cimetières :
Il est le rythme, il est la joie, il est la vie,
Il est le rêve de la terre.

(*Poésies, 1897-1906.*)

ARTHUR RIMBAUD
1854 1891

Jean-Nicolas-Arthur Rimbaud, l'un des poètes les plus significatifs du mouvement symboliste, — son nom a sa place égale à côté de ceux de Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé. — naquit le 20 octobre 1854 à Charleville (Ardennes), dans la maison de son grand-père maternel Nicolas Cuif, chez lequel il passa ses quinze premières années. Son père était capitaine au 87e régiment de ligne, et sa jeunesse s'écoula dans l'intimité de la famille, un frere, trois sœurs dont l'une mourut jeune, et surtout « une mère bourgeoise et paysanne, de devoir autoritaire, religieuse, économe, rigoureuse dans ses principes d'honnêteté propriétaire et impitoyable sur le chapitre de la discipline ».

Le caractère extravagant d'Arthur Rimbaud et son goût jamais lassé des aventures — en dépit et peut-être même à cause de ce milieu rigoureux dans lequel il avait grandi, — se révélèrent de bonne heure. Il sortait à peine du collège, qu'un soir, en septembre 1870, il désertait soudainement la maison familiale pour venir à Paris. Ramené de force, il s'enfuit une seconde fois, et, par la vallée de la Meuse, gagna Charleroi, partant de là pour vagabonder dans les environs, puis revenant se fixer à Charleroi, d'octobre 1870 à février 1871. Cependant, Paris continuait à l'attirer, et ne pouvant plus résister, il s'y rendit de nouveau, se présentant à l'improviste chez le dessinateur André Gill qui, devinant l'escapade et peu désireux de s'y associer, s'empressa de le congédier. « Il dut alors, — raconte M. Paterne-Berrichon, qui a écrit une *Vie d'Arthur Rimbaud* indispensable pour connaître le poète, — par cette fin d'hiver et huit jours durant à travers les rues, errer, sans pain, ni feu, ni lieu, jusqu'à ce que mourant littéralement de misère, il se risquât à sacrifier sa liberté en faveur de sa vie, et à reprendre à pied le chemin de Charleville. » Ce n'était toutefois là qu'un sacrifice provisoire, et désertant de nouveau sa famille, Arthur Rimbaud ne tarda pas à revenir à Paris, qu'il trouva en pleine Commune et où il s'enrôla

dans les Tirailleurs de la Révolution, obligé bientôt, quand survint la défaite, de regagner une troisième fois Charleville, au milieu de toutes les difficultés causées par l'invasion.

A cette époque, Arthur Rimbaud avait dix-sept ans et déjà son talent était complet, ce talent qui semble avoir été fait de beaucoup d'inconscience, uniquement appliqué aux notations hâtives, sur le moment même, et qui a toutes les qualités de cette manière spontanée : la force et la couleur. Il avait écrit notamment *Le Buffet, Le Dormeur du Val, Ma Bohème, Les Effarés, Les Poètes de sept ans, Les Pauvres à l'Eglise, Les Premières communions, Accroupissements,* tous poèmes qu'on devait lire plus tard dans ses œuvres, et surtout l'extraordinaire et unique *Bateau ivre*, la pièce type de son talent, d'un lyrisme et d'une couleur qui n'appartiennent qu'à lui. De tels poèmes, chez un écrivain si jeune et dont la période de production fut si courte, il y a vraiment là un cas unique et doublement curieux, au point de vue littéraire et au point de vue psychologique.

Arthur Rimbaud rentré pour la troisième fois à Charleville, c'est alors que commencèrent ses relations avec Paul Verlaine, à qui il écrivit et envoya des vers. Intéressé par cet envoi, Paul Verlaine lui répondit, et, après quelques lettres échangées, l'invita à venir à Paris. Arthur Rimbaud y arriva en octobre 1871, pour y séjourner jusqu'en juillet 1872, logé d'abord dans le ménage de Paul Verlaine, puis chez Théodore de Banville, puis à l'hôtel, rue Racine, et enfin, grâce aux libéralites de Paul Verlaine, dans ses meubles, rue Campagne-Première. Les deux poètes voyagèrent ensuite de compagnie en Angleterre, en Belgique, jusqu'en 1873, époque à laquelle se produisit leur rupture. Tous les deux se trouvaient alors à Bruxelles. Arthur Rimbaud, désireux de reprendre sa liberté, annonça son prochain départ à Paul Verlaine, qui, dans un accès de désespoir, à l'idee de perdre son compagnon, tira sur lui deux coups de révolver. Cet incident, qui conduisit Paul Verlaine en prison pour deux années, mena tout d'abord Arthur Rimbaud à l'hôpital Saint-Jean, à Bruxelles, pour y être soigné de ses blessures. Expulsé ensuite de Belgique, il fit une nouvelle apparition à Charleville, où il publia, pour la détruire aussitôt, une édition de *Une Saison en Enfer*, sorte d'autobiographie psychologique. Après quoi, revenu un moment à Paris, il partit pour Londres comme professeur d'anglais, avec le projet d'un long voyage en Orient. En attendant, il voyagea en Allemagne, en 1875, puis en Italie. Raccolé alors comme volontaire pour l'armée espagnole carliste et alléché par la prime, il s'engagea, n'ayant d'autre soin, la somme touchée, que de s'esquiver, pour revenir encore une fois à Paris. Ce fut alors une suite d'aventures

sans nombre, l'existence la plus diverse et les métiers les plus différents. « Rester toujours dans le même lieu, a-t-il écrit lui-même, me semblerait un sort très malheureux. Je voudrais parcourir le monde entier, qui, en somme, n'est pas si grand ». Engagé dans les troupes néerlandaises, Arthur Rimbaud partit pour l'archipel de la Sonde, où, dès l'arrivée, il déserta, errant dans les îles de Java, déjouant les recherches des autorités, pour finir par s'embarquer en qualité d'interprète sur un bateau anglais chargeant pour Liverpool. De retour en Europe, il s'affilia comme contrôleur à la troupe du cirque Loisset, et parcourut avec elle l'Angleterre, la Belgique, la Hollande et la Suède. Puis des subsides de sa famille lui permirent enfin de réaliser son rêve. Il partit pour Alexandrie, passa le canal de Suez, pénétra en Abyssinie, jusqu'au golfe d'Aden. Semblant avoir oublié jusqu'au souvenir de son œuvre littéraire, ce fut là désormais qu'Arthur Rimbaud fixa sa vie, tout ensemble explorateur et trafiquant, tentant les premières relations avec les peuplades sauvages de l'Afrique, adressant des mémoires à la Société de géographie, formant des caravanes pour les négoces les plus divers, et se faisant le fournisseur du Négus pour les armes qui devaient servir aux Abyssins à combattre contre l'Italie. Ce fut là aussi que vint le surprendre le mal qui devait l'emporter, juste au moment où il projetait de venir en France revoir sa famille, avec laquelle il n'avait pas cessé de correspondre. En mars 1891, une tumeur dans le genou droit l'obligea à abandonner Harrar, centre de ses opérations. On le transporta à Aden, puis à Marseille, où il entra à l'Hôpital de la Conception. C'est là qu'après des des souffrances stoïquement supportées, il mourut le 10 novembre 1891, des suites de l'amputation de la jambe. Sa sœur, Mlle Isabelle Rimbaud, dans quelques lignes qu'on lira avec intérêt, a raconté ses derniers moments, alors que, trop fatigué de souffrir, il avait demandé qu'on lui procurât un peu de répit. « Il voulut absolument recouvrer le sommeil. L'effet des potions ordonnées étant presque nul, un simple remède de bonne femme fut essayé qui ne réussit, relativement, que trop bien : il but des tisanes de pavots et vécut plusieurs jours dans un rêve réel très étrange. La sensibilité cérébrale ou nerveuse étant surexcitée en l'état de veille les effets opiacés du pavot se continuèrent, procurant au malade des sensations atténuées presque agréables, extralucidant sa mémoire, provoquant chez lui l'impérieux besoin de confidence. Portes et volets hermétiquement clos, toutes lumières, lampes et cierges allumés, au son doux et entretenu d'un très petit orgue de Barbarie, il repassait sa vie, évoquait ses souvenirs d'enfance, développait ses pensées intimes, exposait plans d'avenir et projets. Ainsi l'on sut que là-bas, au Harrar, il avait appris la possibilité de réussir en France dans la littérature ; mais qu'il se

félicitait de n'avoir pas continué l'œuvre de jeunesse, parce que « *c'était mal* ».

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — **Une Saison en Enfer**, prose. Bruxelles, Alliance typographique. Poot et Cie. 1873, in-18. (Introuvable, tous les exemplaires, sauf trois, dit-on, ayant été détruits par l'auteur). — **Les Illuminations**, proses, [publiées par les soins de Paul Verlaine]. Paris, Ed. de *La Vogue*, 1886, in-18 (200 exempl.). — **Le Reliquaire**, vers et prose, préface de Rodolphe Darzens. Paris, Genonceaux. 1891, in-12, — **Les Illuminations, Une Saison en Enfer**, préface de Paul Verlaine. Paris, Vanier. 1892, in-18. — **Poésies complètes**, préface de Paul Verlaine. Paris, Vanier, 1895, in-18. — **Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud** (*Poésies*, 1869-1872. *Les Illuminations* et *Autres Illuminations*, 1872-1873. *Une saison en Enfer*, 1873). Portrait de Rimbaud par Fantin-Latour. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — **Lettres de Jean-Arthur Rimbaud** (*Egypte, Arabie, Ethiopie*), avec une introduction et des notes par Paterne Berrichon. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18.

TRADUCTION. — **Arthur Rimbaud** : *Leben und Dichtung. Ubertragen von K. L. Ammer eingeleitet von Stefan Zweig*. Insel Verlag zu Leipzig, 1907, in-8. (Portrait en frontispice de Rimbaud d'après le Buste de Paterne Berrichon.)

A CONSULTER. — **André Beaunier** : *La Poésie Nouvelle*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **Paterne Berrichon** : *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **Ernest Delahaye** : *Rimbaud*. Reims et Paris, Revue Littéraire de Paris et de Champagne, 1906. in-18. — **Remy de Gourmont** : *Le Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — **Gustave Kahn** : *Symbolistes et Décadents*. Paris, Vanier, 1902, in-18. — **Edmond Lepelletier** : *Paul Verlaine. Sa Vie. Son Œuvre*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-8. — **Stéphane Mallarmé** : *Divagations*. Paris, Fasquelle, 1899, in-18. — **Georges Moore** : *Impressions and Opinions. Two unknown Poets*. Londres, 1891. — **Adolphe Retté** : *Aspects*. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1897, in-18. — **Arthur Symons** : *The Symbolist movement in literature*. London, Heinemann, 1900, in-8. — **Paul Verlaine** : *Les Poètes Maudits*. Paris, Vanier, 1884 et 1888, in-18.

Paterne Berrichon : *Nouvelles Notes sur Rimbaud*, Mercure de France, juin 1898 ; *Arthur Rimbaud et le Capitaine Marchand*. Mercure de France, février 1899. — **Jean Bourguignon et Charles Houin** : [*Arthur Rimbaud*]. Revue d'Ardenne et d'Argonne, janvier-février 1897. — **R. Darzens** : *Enquêtes littéraires : Arthur Rimbaud*. Revue Indépendante, janvier-février 1889. — **A. Eloesser** : *Arthur Rimbaud*. Berlin, Monatschrift für neue Litteratur und Kunst, II, 7 avril 1898. — **Félix Fénéon** : *Illuminations d'Arthur Rimbaud*. Le Symboliste, 7 octobre 1886. — **Anatole France** : *Article sur Rimbaud*. Univers Illustré, 28 novembre 1891. — **Ernest Gaubert** : *Une explication nouvelle du sonnet des Voyelles d'Arthur Rimbaud*. Mercure, novembre 1904. — **G. Izambard** : *A propos d'Arthur Rimbaud*. La Liberté, 9 juillet 1898. — **M. D.** : *Sur Rimbaud*. Entretiens politiques et littéraires, décembre 1891. — **Georges Rodenbach** : *Un précurseur fran-*

çais en Abyssinie. Le Figaro, 12 août 1898. — **Victor Ségalen** : (Max-Anély) : *Les Hors-la-Loi. Le Double Rimbaud.* Mercure de France, 15 avril 1906. — **Paul Verlaine** : *Arthur Rimbaud* (Les Hommes d'aujourd'hui). Paris, Vanier, s. d.

Iconographie :

Paterne Berrichon : *Rimbaud en 1865, 1871 et 1885, sept dessins*)appart. à MM. Ernest Delahaye, Deman, Edmond Picard et à l'auteur) ; ces dessins furent reproduits dans la *Vie de Jean-Arthur Rimbaud,* 1898, *La Revue Blanche*, 1er septembre 1897, et la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1897. — **Du même** : *Buste*, en bronze érigé par souscription publique dans le Square de Charleville, le 21 juillet 1901. — **Blanchet** : *Portrait de Rimbaud*, d'après une photographie de Carjat (octobre 1871). *Lutèce*, 1883, et *Les Poètes maudits*, édition de 1884. — **Ernest Delahays** : *Croquis*, publié dans la *Revue Blanche*, 15 août 1896. — **Fantin-Latour** : *Coin de table*, 1872, peinture à l'huile (appartient à M. Emile Blémont). Reproduction à l'eau-forte par Rajou et en photogravure, retouchée par l'artiste (portrait de Rimbaud seul), dans l'édition des *Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud*, 1898. — **Forain** : *Plusieurs croquis d'après nature*, 1872 (l'un d'eux appartient à M. Raoul Gineste). — **Luque** : *Dessin en couleurs* (*Les Hommes d'aujourd'hui*). Paris, Vanier. — **Isabelle Rimbaud** : *Arthur Rimbaud mourant* (novembre 1891), *dessin* reproduit dans la *Revue Blanche*, 1er septembre 1897. — **Paul Verlaine** : *Deux croquis* reproduits dans l'édition des *Poésies complètes*. Paris, Vanier, 1895. — **F. Vallotton** : *Dessin*, reproduit dans *The Chap-Book*. Chicago, mai 1896 ; *Masque* d'après la photographie de Carjat, dans *Le Livre des Masques*, de Remy de Gourmont, Soc. du Mercure de France, 1896. — *Deux photographies*, de Carjat, 1871 ; *Quatre photographies* faites par Rimbaud au Harrar, en 1883 (appart. à M. Paterne Berrichon).

LE CHATIMENT DE TARTUFE

Tisonnant, tisonnant son cœur amoureux sous
Sa chaste robe noire, heureux, la main gantée,
Un jour qu'il s'en allait effroyablement doux,
Jaune, bavant la foi de sa bouche édentée,

Un jour qu'il s'en allait — « Orémus » — un méchant
Le prit rudement par son oreille benoîte
Et lui jeta des mots affreux, en arrachant
Sa chaste robe noire autour de sa peau moite :

Châtiment !... Ses habits étaient déboutonnés
Et, le long chapelet des péchés pardonnés
S'égrenant dans son cœur, saint Tartufe était pâle.

Donc, il se confessait, priait, avec un râle.
L'homme se contenta d'emporter ses rabats
— Peuh ! Tartufe était nu du haut jusques en bas.

LE DORMEUR DU VAL

C'est un trou de verdure, où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent, où le soleil, de la montagne fière,
Luit. C'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme.
Nature, berce-le chaudement : il a froid!

Les parfums ne font pas frissonner sa narine;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

BATEAU IVRE

Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,
Je courus ! et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes.
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,
Dix nuits, sans regretter l'œil niais des falots.

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sûres
L'eau verte pénétra ma coque de sapin
Et des taches de vins bleus et des vomissures
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et, dès lors, je me suis baigné dans le poème
De la mer infusé d'astres et latescent,
Dévorant les azurs verts où, flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif parfois descend,

Où, teignant tout à coup les bleuités, délires
Et rythmes lents sous les rutilements du jour,
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que vos lyres,
Fermentent les rousseurs amères de l'amour !

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes,
Et les ressacs, et les courants ; je sais le soir,
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir.

J'ai vu le soleil bas taché d'horreurs mystiques,
Illuminant de longs figements violets ;
Pareils à des acteurs de drames très antiques,
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets.

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baisers montant aux yeux des mers avec lenteur :
La circulation des sèves inouïes,
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs

J'ai suivi des mois pleins, pareille aux vacheries
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,
Sans songer que les pieds lumineux des Maries
Pussent forcer le mufle aux Océans poussifs.

J'ai heurté, savez-vous ! d'incroyables Florides
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères, aux peaux

D'hommes des arcs-en-ciel tendus comme des brides,
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux.

J'ai vu fermenter les marais, énormes nasses
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan ;
Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces,
Et les lointains vers les gouffres cataractant,

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises,
Echouages hideux au fond des golfes bruns
Où les serpents géants dévorés des punaises
Choient des arbres tordus avec de noirs parfums.

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants,
Des écumes de fleurs ont béni mes dérades,
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,
La mer, dont le sanglot faisait mon roulis doux,
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes ;
Et je restais ainsi qu'une femme à genoux,

Presqu'île ballottant sur mes bords les querelles
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds ;
Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frêles
Des noyés descendaient dormir à reculons.

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,
Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau,

Libre, fumant, monté de brumes violettes,
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
Des lichens de soleil et des morves d'azur,

Qui courais taché de lunules électriques,
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,
Quand les Juillets faisaient crouler à coups de triques
Les cieux ultramarins aux ardents entonnoirs,

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues
Le rut des Béhémots et des Maelstroms épais,
Fileur éternel des immobilités bleues,
Je regrette l'Europe aux anciens parapets.

J'ai vu des archipels sidéraux, et des îles
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur :
Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré. Les aubes sont navrantes,
Toute lune est atroce et tout soleil amer.
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
Oh, que ma quille éclate ! oh, que j'aille à la mer !

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
Noire et froide où, vers le crépuscule embaumé
Un enfant accroupi, plein de tristesse, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons !

LES CHERCHEUSES DE POUX

Quand le front de l'enfant plein de rouges tourmentes,
Implore l'essaim blanc des rêves indistincts,
Il vient près de son lit deux grandes sœurs charmantes
Avec de frêles doigts aux ongles argentins.

Elles asseoient l'enfant auprès d'une croisée
Grande ouverte où l'air bleu baigne un fouillis de fleurs,
Et, dans ses lourds cheveux où tombe la rosée,
Promènent leurs doigts fins, terribles et charmeurs.

Il écoute chanter leurs haleines craintives
Qui fleurent de longs miels végétaux et rosés

Et qu'interrompt parfois un sifflement, salives
Reprises sur la lèvre ou désirs de baisers.

Il entend leurs cils noirs battant sous les silences
Parfumés ; et leurs doigts électriques et doux
Font crépiter, parmi ses grises indolences,
Sous leurs ongles royaux la mort des petits poux.

Voilà que monte en lui le vin de la Paresse,
Soupir d'harmonica qui pourrait délirer ;
L'enfant se sent, selon la lenteur des caresses,
Sourdre et mourir sans cesse un désir de pleurer.

VOYELLES

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre ; E, candeur des vapeurs et des tentes,
Lance des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

O, suprême Clairon plein de strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges :
— O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !

(*Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud*, édition de 1908.)

GEORGES RODENBACH

1855-1898

Georges Rodenbach naquit à Tournai (Belgique), le 16 juillet 1855, tournaisien seulement sur les registres de l'état civil. Toute sa famille était, en effet, d'origine flamande. Son grand-père, Constantin Rodenbach, fut successivement membre du Conseil national, représentant, consul en Suisse, et ambassadeur de Belgique à Athènes. Il était, en 1828, professeur de médecine à Bruges, où il publia, chez Félix de Pachtere, une remarquable consultation médico-légale, mentionnée par M. Edmond Picard dans sa *Bibliographie du droit Belge*. Les Rodenbach sont d'ailleurs une famille d'écrivains. Un oncle de Georges Rodenbach, Alexandre Rodenbach, nommé « l'aveugle de Roulers », qui avait été l'élève, à Paris, de Valentin Haüy, et qui fut pendant plus de trente ans représentant de sa ville, est l'auteur d'un ouvrage fort connu : *Les Aveugles et les sourds-muets*, publié à Tournai en 1855. Le père de Georges Rodenbach écrivait également, et a publié des travaux historiques sur les poids et mesures, et un excellent guide : *Dinant pittoresque*. Mais deux Rodenbach sont surtout à retenir comme écrivains : Albert Rodenbach, poète flamand, né à Roulers en 1856, et mort en 1880, auteur d'un ouvrage : *Güdrun*, qui est classé par la critique flamande parmi les chefs-d'œuvre, — et Georges Rodenbach. « Ses parents étant venus se fixer à Gand, trois mois après sa naissance, il y vécut toute sa jeunesse. Son enfance s'écoula ainsi, non loin des canaux étroits, parmi le paysage dont il devait plus tard exprimer si bien la sommeillante et vaporeuse mélancolie. A sept ans on l'envoya au collège Sainte-Barbe, de sa ville, pour faire ses études. » Sorti de Sainte-Barbe en 1875, il entra à l'Université de Gand, obtint ses diplômes, et, devenu docteur en droit, revint à Paris, vers 1876, pour écouter les professeurs et les avocats célèbres. C'est alors qu'il fit partie du cercle des Hydropathes, fondé par Emile Goudeau, et qu'il publia ses premiers livres : *Les Foyers et les Champs*, puis *Les Tristesses*, où son talent particulier se montrait déjà et qui commencèrent à

établir sa réputation. Vers 1885, il s'établit à Bruxelles, où il se fit inscrire au barreau. Les journaux lui prédisaient une clientèle certaine, et il plaida avec succès plusieurs causes dont une ou deux ont laissé quelque souvenir. Il abandonna ensuite le barreau pour se consacrer exclusivement à la littérature. Il contribua à fonder *La Jeune Belgique* et se fit remarquer notamment par ses polémiques avec un collaborateur de *la Chronique*, qu'il provoqua même, inutilement, en duel. En 1887, il quitta définitivement la Belgique, et vint se fixer à Paris, où il mourut le 25 décembre 1898, laissant une veuve et un jeune fils. Son talent, qui n'empruntait rien à personne, qui apportait au contraire une nuance nouvelle autant que pénétrante dans la poésie, et sa vie d'écrivain lui avaient conquis une belle place dans notre littérature et mérité l'estime de tous. « S'il fallait assigner une place à Georges Rodenbach dans la littérature belge, a écrit M. Emile Verhaeren, elle serait facile à déterminer. Il prendrait rang parmi ceux dont la tristesse, la douceur, le sentiment subtil et le talent nourri de souvenirs, de tendresse et de silence, tressent une couronne de violettes pâles au front de la Flandre : Maeterlinck, Van Lerberghe, Grégoire Le Roy, Elskamp. Mais il paraît plus juste de ne point l'isoler dans un groupe, de ne point le détacher de la grande littérature française. Les groupements par pays ou par provinces rétrécissent les jugements esthétiques. L'art n'est point d'une région ; il est du monde. Il n'est point ceinturé de frontières. Il prend pour tremplin la personnalité pour bondir vers l'universel. Peu importe de quelle patrie il vient. S'il s'élève à une certaine hauteur, il ne faut point s'inquiéter de quel sol il a jailli. Or, dans l'universelle littérature française, Georges Rodenbach se classe parmi les poètes du rêve, parmi les raffinés de la phrase, parmi les évocateurs, spécieux parfois, rares toujours, dans le voisinage de ces deux amis et maîtres, qui l'aimèrent autant qu'il les aima : Edmond de Goncourt et Stéphane Mallarmé. Il est de ceux qui suggèrent à l'encontre de ceux qui constatent ; il est de ceux qui se renferment à l'encontre de ceux qui se déploient. Il a mis des sourdines à ses vers et à ses pensées ; il déteste les tapages de l'orchestre : c'est un recueilli. Il apporta dans l'art contemporain un encens pris aux cérémonies d'un mysticisme nouveau, que ne connurent ni Baudelaire ni Verlaine. Il le recueillit non point en des chapelles espagnoles, ni en des cathédrales françaises, mais en des béguinages flamands. Mysticisme précis, propret, dominical, mysticisme de confessionnal, de triduums et de neuvaines ; mysticisme de banc de communion qui, les mains jointes, s'en va vers l'hostie, non pas nu-pieds, en marchant sur des jonchées de ronces et d'épines, mais en foulant des dalles bien nettes, avec des sandales blanches et pieusement feutrées. »

On a également de Georges Rodenbach, outre ses recueils de poèmes, parmi ses ouvrages en prose, un volume d'études littéraires : *L'Elite*, portraits d'écrivains, d'orateurs et d'artistes, d'un grand charme de lecture et d'une intelligence très vive. On a publié depuis sa mort *Le Rouet des Brumes*, recueil de contes, et *Le Mirage*, drame en 4 actes, qu'il avait tiré de son roman *Bruges la Morte*. Un monument, qui est l'œuvre du sculpteur Georges Minne, lui a été élevé à Gand.

Georges Rodenbach a collaboré à *La Nouvelle Revue*, à *La Revue des Revues*, au *Mercure de France*, à *La Revue de Paris*, à *La Revue Blanche*, à *La Revue Encyclopédique*, à *La Revve Bleue*, à *L'Image*, à *L'Almanach des Poètes* (1898), à *L'Aube*, au *Livre des Légendes*, au *Figaro* et *Supplément du Figaro* (1888-1898), au *Gaulois* (1888-1892), au *Journal* (1897-1898), etc., etc.

Bibliographie :

Les œuvres. — **Le Foyer et les champs**, poésies. Paris, Palmé, et Bruxelles, Lebrocquy, 1877, in-18. — **Les Tristesses**, poésies. Paris, Lemerre, 1879, in-12. — **Ode à la Belgique**, Bruxelles, Office de Publicité, 1880, in-12. — **La Mer élégante**, poésies. Paris, Lemerre, 1881, in-18. — **L'Hiver mondain**, poésies, ill. de Van Beers. Bruxelles, Kistemaeckers, 1884, in-18 (Georges Rodenbach avait supprimé ces cinq volumes de la liste de ses ouvrages). — **La Petite Veuve**, saynète en 1 acte, en prose (en collaboration avec Max Waller). Bruxelles, J. Fink, s. d., in-12 de 22 p., tirée à 300 exempl. — **La Jeunesse Blanche**, poésies. Paris, Lemerre, 1886, in-18. — **Du Silence**, poésies, plaquette. Paris, Lemerre, 1888, in-18. — **L'Art en exil**, roman. Paris, Quantin, 1889, in-18. — **Le Règne du Silence**, poésies, Paris, Charpentier, 1891, in-18 (La plaquette *Du Silence* a été réimprimée dans ce volume). — **Bruges-la-Morte**, roman, frontispice de Fernand Khnopff, illustr. de Ch. Petit. Paris, Flammarion, 1892 (Réimp. : *Bruges-la-Morte*, nouvelle édition, avec portrait sur la couverture, Paris, Flammarion, 1904, in-18 ; *Bruges-la-Morte*, nouv. édition, avec 43 compositions originales d'après nature, dessinées et gravées sur bois par Henri Paillard. Paris, E. Carteret et Cie, 1908, in-8). — **Le Voyage dans les yeux**. Paris, Ollendorff. 1893, in-18. (Réimprimé à la suite du recueil : *Les Vies encloses*. Paris, Charpentier, 1896, in-18). — **Le Voile**, un acte en vers, représenté pour la première fois sur la scène du Théâtre Français, le 24 mai 1894. Paris, Ollendorff, 1894, in-18. — **Musées de béguines**, poésies et nouvelles. Paris, Charpentier, 1894, in-18. — **La Vocation**, roman illustr. de Cassiers. Paris, Ollendorff, 1895, in-18. — **Les Vierges**, ill. de J. Rippl-Ronaï. Paris, Chamerot et Renouard, 1895, gr. in-8. — **Les Tombeaux**, ill. de J. Pitcarn Knowles. Paris, Chamerot, et Renouard, 1896, gr. in-8. — **Les Vies encloses**, poésies. Paris, Charpentier, 1896, in-18 (La plaquette *Le Voyage dans les yeux* a été réimprimée dans ce volume). — **Le Carillonneur**, roman. Paris, Charpentier, 1897, in-18. — **Villes mortes**, quatre petits poèmes. S. l. n. d., petit in-4 de 3 ff., non paginés (Exemp. d'épreuve imprimé à Anvers à 50 exempl., pour *Le Spectateur catholique*, par J.-E. Buchmann en 1895. Réimprimés dans *Le Miroir du ciel natal*, Paris, Charpentier, 1898,

in-18. — **L'Arbre**, roman, ill. de Pinchon. Paris, Ollendorff, 1898, in-18.

Le Miroir du ciel natal, poésies. Paris, Charpentier, 1898, in-18. — **L'Elite**, études littéraires. Paris, Charpentier, 1899, in-18. — **Le Rouet des brumes**, contes posthumes. Paris, Ollendorff, 1900, in-18. — **Le Mirage**, drame en 4 actes, tiré par G. Rodenbach de *Bruges-la-Morte*. Paris, Ollendorff, 1901, in-18.

PRÉFACES. — **Frédéric Saisset** : *Au Fil du rêve*. Paris, Ollendorff, 1897, in-18. — **Charles Guérin** : *Joies Grises*. Paris, Ollendorff, 1894, in-18.

On trouve, en outre, des extraits (prose et vers) de Georges Rodenbach dans les ouvrages suivants : **Almanach des poètes**. 1898. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-8. — **Poètes belges d'expression française**, par Pol de Mont. Almelo, W. Hilarius, 1899, in-18. — **Anthologie des Ecrivains Belges de langue française. Georges Rodenbach**. Bruxelles, Dechenne et Cie, 1903, in-18, etc.

POEMES MIS EN MUSIQUE. — *Dix poésies de Georges Rodenbach mises en musique par R. Strohl*. Paris, Toledo, 1901, in-folio.

A CONSULTER. — **Ad. Brisson** : *La Comédie littéraire*. Paris, A. Colin, 1895, in-18. — **J. Casier** : *L'Œuvre poétique de Georges Rodenbach*. Gand, Lebart et Siffer, 1888, in-18. — **W.-L. Courtney** : *The Development of M. Maeterlinck and other sketches of foreign writers*. Londres, Grant Richards, 1902, petit in-8. — **Virginia M. Crawford** : *Studies in foreing literature*. London, Duckworth, 1899, in-8. — **A. Daxhelet** : *Georges Rodenbach*. Bruxelles, O. Schepens, 1899, in-8. — **Gaston Deschamps** : *La Vie et les livres*, 2e série, Paris, A. Colin, 1895, in-18. — **René Doumic** : *Les Jeunes*. Paris, Perrin, 1896, in-18. — **Fernand Gregh** : *La Fenêtre ouverte*. Paris, Fasquelle, 1901, in-18. — **Ch. Guérin** : *Georges Rodenbach*. Nancy, Crépin Leblond, 1894, in-8. — **Désiré Horrent** : *Ecrivains Belges d'aujourd'hui*. Bruxelles, Lacomblez, 1904, in-8. — **Gustave Kahn** : *Symbolistes et Décadents*. Paris, Vanier, 1902, in-18. — **Bern. Lazare** : *Figures contemporaines*. Paris, Perrin, 1895, in-18. — **Camille Mauclair** : *L'Art en Silence*. Paris, Ollendorff, 1900, in-18. — **P. Mussche** : *Georges Rodenbach*. Bruxelles, O. Schepens, 1899, in-18. — **A. Ségard** : *Georges Rodenbach*. Lille, Ducoulombier, 1893, in-18. — **Jules Tellier** : *Nos poètes*. Paris, Despret, 1888, in-18. — **V. Thompson** : *French Portraits* (Being appreciations of the writers of Young France), Boston, Richard G. Badger et Co, 1900, in-8. — **Firm. Van den Bosch** : *Impression de littérat. contemporaine*. Bruxelles, Vromant, 1905, in-18.

Anonyme : *Particularités biographiques sur Georges Rodenbach*. Journal de Bruges, 30 décembre 1898. — **H. Chantavoine** : *Revue littéraire*, Journal des Débats, 2 juillet 1891. — **L. Descaves** : *Musée de béguines*, Journal, 5 mai 1894. — **G. Deschamps** : *Georges Rodenbach*. Temps, 27 décembre 1898. — **A. France** : *La Vie littéraire : Georges Rodenbach*. Temps, 31 mai 1891 ; *La Vie littéraire : Le Règne du Silence*. Temps, 26 mai 1892. — **G. Geffroy** : *Georges Rodenbach*. Justice, 2 juillet 1891. — **Ch. Govaërt** : *Georges Rodenbach*. Semaine littéraire de Bruges, 21 février 1899. — **M. Guillemot** : *Georges Rodenbach*, Revue illustrée, octobre 1895. — **J. Huret** : *Autour du Voile*. Figaro, 26 mai 1894. — **J.-K. Huysmans** : *Bruges*. Echo de Paris, 1er février 1899. — **J. Jullien** : *Premières représentations*, Paris, 23 mai 1894. — **C. Mendès** : *Georges Rodenbach*. Journal, 26 décem-

bre 1898.— **Ch. Merki** : *Georges Rodenbach*. Mercure de France, août 1894; *Georges Rodenbach*. Mercure de France, février 1899. — **Octave Mirbeau** : *Notes sur Georges Rodenbach*. Journal, 1er janvier 1899. — **Georges Montorgueil** : *Chez Molière*. Eclair, 21 mai 1894; *Rodenbach contre Murger* Eclair. 24 juin 1895; *Le poète des Vies encloses*. Eclair, 28 décembre 1898. — **Ed. Pilon** : *Georges Rodenbach*. La Vogue (nouvelle série), janvier 1899. — **Maurizio Rava** : *G. Rodenbach*. Nuova Antologia (Rome) 1901, XCIV, pp. 660. — **Ed. Rod** : *L'Art de Georges Rodenbach*. Gaulois, 26 avril 1896 ; *La Race et la tradition*. Gaulois, 8 avril 1897. — **J.-H. Rosny** : *Georges Rodenbach*. Nouvelle Revue, 15 avril 1895. — **P. Seippel** : *Georges Rodenbach* Journal de Genève, 16 janvier 1899.— **A. Van Hamel** : *Dichter-Silhouetten. Rodenbach. Mallarmé*. Gids, 1899, III, pp. 290-317. — **E. Verhaeren** : *Georges Rodenbach*. Revue Encyclopédique, 28 janvier 1899 (article illustré). — **F. Weyl** : *Georges Rodenbach*. L'Art et la Vie, 1er décembre 1894. — Voir en outre : La Lutte (Bruxelles), janvier 1899, numéro spécial sur Georges Rodenbach. — L'Indépendance belge, 21 mai 1894, interview de Edmond de Goncourt et Stéphane Mallarmé sur Georges Rodenbach.

Iconographie :

Van den Eeden. — *Peinture*, 1881. — **Alf. Stevens** : *Peinture*, 1892, sur un exemplaire de *Bruges-la-Morte*, appartenant à Edmond de Goncourt et acheté depuis par M. de Montesquiou-Fezensac.— **Rafaëlli** : *Dessin*, 1892, repr. dans *Le Nouvel Echo*, 1er mai 1898 (appartient à Mme Georges Rodenbach). — **Baronne Alex. d'Anethan** : *Pastel*, 1892 (appartient à Mme Georges Rodenbach). — **Lévy-Dhurmer** : *Pastel*, 1894 (au Musée du Luxembourg). — **Alb. Besnard** : *Dessin*, 1898 (appartient à Mme Georges Rodenbach). — **Mad. Alb. Besnard** : *Bronze*, 1896 : pour le monument de Georges Rodenbach, au Père-Lachaise. — **Henry Bataille** ; *Lithographie* (Têtes et Pensées. Paris, Ollendorff, 1905, in-4). — **Georges Minne** : *Monument de Georges Rodenbach*, inauguré à Gand, le 19 juillet 1903. — Et des reproductions de portraits et de photographies dans des journaux et périodiques, entre autres : *L'Echo de la Semaine*, août 1892, la *Revue des Revues*, la *Revue Encyclopédique* et *L'Illustration*, janvier-février 1899.

BÉGUINAGE FLAMAND

I

Au loin, le béguinage avec ses clochers noirs,
Avec son rouge enclos, ses toits d'ardoises bleues
Reflétant tout le ciel comme de grands miroirs,
S'étend dans la verdure et la paix des banlieues.

Les pignons dentelés étagent leurs gradins
Par où montent le Rêve aux lointains qui brunissent,
Et des branches parfois, sur les murs des jardins,
Ont le geste très doux des prêtres qui bénissent.

En fines lettres d'or chaque nom des couvents
Sur les portes s'enroule autour des banderoles,
Noms charmants chuchotés par la lèvre des vents :
La maison de l'Amour, la maison des Corolles

Les fenêtres surtout sont comme des autels
Où fleurissent toujours des géraniums roses,
Qui mettent, combinant leurs couleurs de pastels,
Comme un rêve de fleurs dans les fenêtres closes.

Fenêtre des couvents ! attirantes le soir
Avec leurs rideaux blancs, voiles de mariées,
Qu'on voudrait soulever dans un bruit d'encensoir
Pour goûter vos baisers, lèvres appariées !

Mais ces femmes sont là, le cœur pacifié,
La chair morte, cousant dans l'exil de leurs chambres ;
Elles n'aiment que toi, pâle crucifié,
Et regardent le Ciel par les trous de tes membres !

Oh ! le silence heureux de l'ouvroir aux grands murs,
Où l'on entend à peine un bruit de banc qui bouge,
Tandis qu'elles sont là, suivant de leurs yeux purs
Le sable en ruisseaux blonds sur le pavement rouge.

Oh ! le bonheur muet des vierges s'assemblant,
Et comme si leurs mains étaient de candeur telle
Qu'elles ne peuvent plus manier que du blanc,
Elles brodent du linge ou font de la dentelle.

C'est un charme imprévu de leur dire « ma sœur »
Et de voir la pâleur de leur teint diaphane
Avec un pointillé de tâche de rousseur
Comme un camélia d'un blanc mat qui se fane.

Rien d'impur n'a flétri leurs flancs immaculés,
Car la source de vie est enfermée en elles
Comme un vin rare et doux dans des vases scellés
Qui veulent, pour s'ouvrir, des lèvres éternelles !

II

Cependant quand le soir douloureux est défunt,
La cloche lentement les appelle à complies
Comme si leur prière était le seul parfum
Qui pût consoler Dieu dans ses mélancolies !

Tout est doux, tout est calme au milieu de l'enclos ;
Aux offices du soir la cloche les exhorte,
Et chacune s'y rend, mains jointes, les yeux clos,
Avec des glissements de cygne dans l'eau morte.

Elles mettent un voile à longs plis ; le secret
De leur âme s'épanche à la lueur des cierges,
Et, quand passe un vieux prêtre en étole, on croirait
Voir le Seigneur marcher dans un Jardin de Vierges!

III

Et l'élan de l'extase est si contagieux,
Et le cœur à prier si bien se tranquillise,
Que plus d'une, pendant les soirs religieux,
L'été répète encor les Ave de l'Eglise ;

Debout à sa fenêtre ouverte au vent joyeux,
Plus d'une, sans ôter sa cornette et ses voiles,
Bien avant dans la nuit, égrène avec ses yeux
Le rosaire aux grains d'or des priantes étoiles !

(*La Jeunesse Blanche.*)

DOUCEUR DU SOIR!...

Douceur du soir! Douceur de la chambre sans lampe!
Le crépuscule est doux comme une bonne mort
Et l'ombre lentement qui s'insinue et rampe
Se déroule en pensée au plafond. Tout s'endort

Comme une bonne mort sourit le crépuscule,
Et dans le miroir terne, en un geste d'adieu,

Il semble doucement que soi-même on recule,
Qu'on s'en aille plus pâle et qu'on y meure un peu.

Sur les tableaux pendus aux murs, dans la mémoire
Où sont les souvenirs en leurs cadres déteints,
Paysages de l'âme et paysages peints,
On croit sentir tomber comme une neige noire.

Douceur du soir ! Douceur qui fait qu'on s'habitue
A la sourdine, aux sons de viole assoupis ;
L'amant entend songer l'amante qui s'est tue
Et leurs yeux sont ensemble aux dessins du tapis.

Et langoureusement la clarté se retire ;
Douceur ! ne plus se voir distincts ! N'être plus qu'un !
Silence ! deux senteurs en un même parfum :
Penser la même chose et ne pas se le dire.

(*Le Règne du Silence : Du Silence.* Fasquelle.)

AH ! VOUS ÊTES MES SŒURS...

Ah ! vous êtés mes sœurs, les âmes qui vivez
Dans ce doux nonchaloir des rêves mi-rêvés
Parmi l'isolement léthargique des villes
Qui somnolent au long des rivières débiles ;
Ames dont le silence est une piété,
Ames à qui le bruit fait mal ; dont l'amour n'aime
Que ce qui pouvait être et n'aura pas été ;
Mystiques réfectés d'hostie et de saint-chrème ;
Solitaires de qui la jeunesse rêva
Un départ fabuleux vers quelque ville immense,
Dont le songe à présent sur l'eau pâle s'en va,
L'eau pâle qui s'allonge en chemins de silence...
Et vous êtes mes sœurs, âmes des bons reclus
Et novices du ciel chez les Visitandines,
Ames comme des fleurs et comme des sourdines
Autour de qui vont s'enroulant les angélus
Comme autour des rouets la douceur de la laine !

Et vous aussi, mes sœurs, vous qui n'êtes en peine
Que d'un long chapelet bénit à dépêcher
En un doux béguinage à l'ombre d'un clocher,
Oh ! vous, mes Sœurs, — car c'est ce cher nom que l'Eglise
M'enseigne à vous donner, sœurs pleines de douceurs,
Dans ce halo de linge où le front s'angélise,
Oh ! vous qui m'êtes plus que pour d'autres des sœurs
Chastes dans votre robe à plis qui se balance,
O vous mes sœurs en Notre Mère, le Silence !

(*Le Règne du Silence : Du Silence.* Fasquelle.)

EN PROVINCE...

En province, dans la langueur matutinale,
Tinte le carillon, tinte dans la douceur
De l'aube qui regarde avec des yeux de sœur,
Tinte le carillon, — et sa musique pâle
S'effeuille fleur à fleur sur les toits d'alentour,
Et sur les escaliers des pignons noirs s'effeuille
Comme un bouquet de sons mouillés que le vent cueille
Musique du matin qui tombe de la tour,
Qui tombe de très loin en guirlandes fanées,
Qui tombe de Naguère en invisibles lis,
En pétales si lents, si froids et si pâlis,
Qu'ils semblent s'effeuiller du front mort des Années !

(*Le Règne du Silence : Du Silence.* Fasquelle.)

O VILLE, TOI MA SŒUR...

O ville, toi ma sœur à qui je suis pareil,
Ville déchue, en proie aux cloches, tous les deux
Nous ne connaissons plus les vaisseaux hasardeux
Pendant comme des seins leurs voiles au soleil,
Comme des seins gonflés par l'amour de la mer.
Nous sommes tous les deux la ville en deuil qui dort
Et n'a plus de vaisseaux parmi son port amer,
Les vaisseaux qui jadis y miraient leurs flancs d'or ;

Plus de bruits, de reflets... Les glaives des roseaux
Ont un air de tenir prisonnières les eaux,
Les eaux vides, les eaux veuves, où le vent seul
Circule comme pour les étendre en linceul...
Nous sommes tous les deux la tristesse d'un port
Toi, ville ! toi ma sœur douloureuse qui n'as
Que du silence et le regret des anciens mâts ;
Moi, dont la vie aussi n'est qu'un grand canal mort !



Qu'importe ! dans l'eau vide on voit mieux tout le ciel,
Tout le ciel qui descend dans l'eau clarifiée,
Qui descend dans ma vie aussi pacifiée.
Or, ceci n'est-ce pas l'honneur essentiel
— Au lieu des vaissaux vains qui s'agitaient en elles, —
De refléter les grands nuages voyageant,
De redire en miroir les choses éternelles,
D'angeliser d'azur leur nonchaloir changeant,
Et de répercuter en mirage sonore
La mort du jour pleuré par les cuivres du soir !
Or c'est pour être ainsi souples à son vouloir
Que le ciel lointain, l'une et l'autre, nous colore
Et décalque dans nous ses jardins de douceur
O toi, mon Ame, et toi, Ville Morte, ma sœur !



Et c'est pour être ainsi que l'une et l'autre est digne
De la toute-présence en elle d'un doux cygne,
Le cygne d'un beau rêve acquis à ce silence
Qui s'effaroucherait d'un peu de violence
Et qui n'arrive là flotter comme une palme
Qu'à cause du repos, à cause du grand calme,
Cygne blanc dont la queue ouverte se déploie,
— Barque de clair de lune et gondole de soie —
Cygne blanc, argentant l'ennui des mornes villes,
Qui hérisse parfois dans les canaux tranquilles
Son candide duvet tout impressionnable ;

Puis, quand tombe le soir, cargué comme les voiles,
— Dédaignant le voyage et la mer navigable —
Sommeille, l'aile close, en couvant des étoiles !

(*Le Règne du Silence.* Fasquelle.)

ÉPILOGUE

C'est l'automne, la pluie et la mort de l'année !
La mort de la jeunesse et du seul noble effort
Auquel nous songerons à l'heure de la mort :
L'effort de se survivre en l'Œuvre terminée.

Mais c'est la fin de cet espoir, du grand espoir,
Et c'est la fin d'un rêve aussi vain que les autres :
Le nom du Dieu s'efface aux lèvres des apôtres
Et le plus vigilant trahit avant le soir.

Guirlandes de la gloire, ah ! vaines, toujours vaines !
Mais c'est triste pourtant quand on avait rêvé
De ne pas trop périr et d'être un peu sauvé
Et de laisser de soi dans les barques humaines.

Las ! le rose de moi je le sens défleurir,
Je le sens qui se fane et je sens qu'on le cueille !
Mon sang ne coule pas ; on dirait qu'il s'effeuille...
Et puisque la nuit vient, — j'ai sommeil de mourir !

(*Le Règne du Silence.* Fasquelle.)

C'EST OCTOBRE QUI S'EN REVIENT...

C'est Octobre qui s'en revient avec le Soir ;
Frères pensifs, ils reviennent de compagnie
S'installer dans la chambre et devant le miroir
Dont la clarté prolonge un éclat qui les nie ;
Frères lointains, envers lesquels on eut des torts
Qui rapportent un peu de fleurs des jardins morts
Pour les intercaler dans les fleurs des tentures,
Les tentures de demi-deuil de la Toussaint.
C'est le soir, c'est Octobre ; une cloche se plaint

Songeant confusément à des cloches futures
Dont la tristesse en pleurs dans notre âme est déjà !
Le Soir s'installe et rien de précis ne subsiste ;
Octobre aussi s'installe et nous revient plus triste
Depuis tous ces longs mois où seul il voyagea
Durant l'année, à la recherche de notre âme !
Il la retrouve enfin, et doucement la blâme
De l'avoir attendu pour faire accueil au soir,
Et qu'elle soit encor si profane aux approches
De la Toussaint qui vient par un chemin de cloches...
Alors Octobre, auprès du soir, songe à s'asseoir ;
Et notre âme s'éplore en voyant, face à face,
Ces deux hôtes causer de sa mort à voix basse !

(*Les Vies encloses.* Fasquelle.)

LE MALADE SOUVENT...

Le malade souvent examine ses mains,
Si pâles, n'ayant plus que des gestes bénins
De sacerdoce et d'offices, à peine humaines ;
Il consulte ses mains, ses doigts trop délicats
Qui, plus que le visage, élucident son cas
Avec leur maigre ivoire et leurs débiles veines.

Surtout le soir, il les considère en songeant
Parmi le crépuscule, automne des journées,
Et dans elles, qui sont longues d'être affinées,
Voit son mal comme hors de lui se prolongeant,
Mains pâles d'autant plus que l'obscurité tombe !
Elles semblent s'aimer et semblent s'appeler ;
Elles ont des blancheurs frileuses de colombe
Et, sveltes, on dirait qu'elles vont s'envoler.
Elles font sur l'air des taches surnaturelles
Comme si du nouveau clair de lune en chemin
Entrait par la fenêtre et se posait sur elles.
Or la pâleur est la même sur chaque main,
Et le malade songe à ses mains anciennes ;

Il ne reconnaît plus ces mains pâles pour siennes ;
Tel un petit enfant qui voit ses mains dans l'eau.

Puis le malade mire au miroir sans mémoire
— Le miroir qui concentre un moment son eau noire —
Ses mains qu'il voit sombrer comme un couple jumeau ;
O vorace fontaine, obstinée et maigrie,
Où le malade suit ses mains, dans quel recul !
Couple blanc qui s'enfonce et de plus en plus nul
Jusqu'à ce que l'eau du miroir se soit tarie.
Il songe alors qu'il va bientôt ne plus pouvoir
Les suivre, quand sera total l'afflux du soir
Dans cette eau du profond miroir toute réduite ;
Et n'est-ce pas les voir mourir, que cette fuite?

(*Les Vies encloses.* **Fasquelle.**)

LES YEUX DES FEMMES...

Les yeux des femmes sont des Méditerranées
Faites d'azur et de l'écume des années
Où l'âme s'aventure en sa jeune saison.
Quelles mers sont là-bas, derrière l'horizon,
Qui déferlent autour de ces îles jumelles ?
En quel golfe atterrir au fond bleu des prunelles ?

L'infini s'y recule en un roulis berceur ;
Et l'âme part, dérive, en proie aux vents rebelles,
S'extasiant parmi les yeux des femmes belles.
Mais parfois l'ouragan convulse leur douceur
Et l'âme va toucher les récifs des traîtrises ;
Elle se heurte à des banquises de froideur :
Climats gelés, glaçons, brouillards, régions grises ;
Oùnavigue soudain sous un rouge équateur :
Flammes d'orgueil, corail sanguin de la luxure,
Feux convergeant de fleuves chauds qu'on ne voit pas.
Que d'embûches cachait ce piège qui s'azure !

L'âme est désemparée en de muets combats
Et bientôt se mutile, abandonnant ses voiles,

Vidant ses filets noirs de sa pêche d'étoiles,
Sacrifiant ses mâts pour se sauver un peu,
Jetant cargaison, or, tout, dans l'abîme bleu !

Enfin, un soir que c'est la fin de sa jeunesse,
L'âme s'amarre ; elle est édifiée et cesse
D'appareiller parmi les beaux yeux spacieux...

Ah ! ce leurre d'aller voyager dans les yeux !

(Les Vies encloses : Le Voyage dans les yeux. **Fasquelle.)**

PAUL-NAPOLÉON ROINARD

1856

M. Paul-Napoléon Roinard est né à Neufchâtel-en-Bray (Seine-Inférieure), le 4 février 1856. Il est l'un des derniers types de l'écrivain bohême, irrégulier, affranchi des contingences, sauvage et dédaigneux. Après avoir passé son enfance jusqu'à douze ans à Neufchâtel-en-Bray, il fit ses études au lycée de Rouen, mauvais élève au possible, il s'en fait un peu gloire. A vingt ans, après une lutte opiniâtre avec sa famille, il vint à Paris, où il arriva au milieu d'un orage épouvantable, après un tamponnement sous le tunnel des Batignolles, circonstances où il voit encore un présage à tous ses malheurs. Elève à la fois à l'Ecole des Beaux-Arts et à l'Ecole de médecine, il se mit en même temps à écrire des milliers de vers qu'il a detruits depuis, au nombre desquels un drame : *Savonarole*, et un proverbe : *En tout il faut considérer la fin*, qu'il offrit alors inutilement au Théâtre-Français. Brouillé avec sa famille, après un an de service militaire au 11e régiment de ligne, il mena alors pendant sept annees une vie de misère, manquant de tout, même de gîte. Grâce à sa santé robuste, il s'en sortit, et finit par vivre tant bien que mal en utilisant ses talents de peintre dans de la peinture pour l'exportation, ses talents de poète à rimer des devises pour papillotes de confiseurs, et toute sa bonne volonté dans diverses besognes, comme un emploi à la Société générale, d'où le firent congédier dès le premier mois de formidables erreurs dans ses comptes. La peinture pour l'exportation allait si bien qu'il put bientôt se remettre à la poésie, — la vraie —, et publier, en 1886, son premier recueil de vers : *Nos Plaies*, livre de révolte intellectuelle et sociale, satire amère et dure. Ce livre l'introduisit dans les milieux littéraires. Il fréquenta *le Chat Noir*, fonda avec quelques amis la Société *La Butte*, d'où devait sortir le mouvement libertaire et qui donna son concours à la première représentation du Théâtre Libre ; il dirigea *La Revue Septentrionale*, collabora à divers quotidiens et revues, notamment à *L'Echo de France*. Ce fut quelque chose comme sa

belle époque. On vint même un jour le solliciter d'écrire un ouvrage en vers, — il ne nous a pas dit à quelle occasion ni sur quel sujet, — pour lequel on s'engageait à le faire décorer. Mais la croix, le moindre ruban, c'était pour lui l'enrégimentement dans le bataillon commun. Il refusa, noblement, et l'on dut chercher ailleurs un poète plus serviable, sinon aussi bien doué. Retiré à l'écart de 1889 à 1891, M. Roinard s'appliqua à retirer de la circulation tous les exemplaires de *Nos Plaies* qu'il put rencontrer, et conçut l'idée de son livre : *La Mort du Rêve*, dont les premiers fragments parurent dans la seconde *Pléïade*. Il reparut dans le monde littéraire en mai 1891, pour fonder avec M. Zo d'Axa le journal anarchiste *L'En Dehors*. Il donna au Théâtre d'Art une adaptation du *Cantique des Cantiques*, dont il avait lui-même composé la décoration. Cette tentative n'eut pas un résultat absolument heureux. M. Roinard avait voulu faire intervenir les parfums comme moyens d'évocation scénique. Cela parut si nouveau qu'on le traita de fou. M. Roinard prit ensuite la Direction des *Essais d'Art libre*, où il organisa, en 1894, *L'Exposition des Portraits du prochain siècle*, qui eut lieu chez le Barc de Bouteville. Les Portraits du prochain siècle, c'étaient les portraits des jeunes écrivains et artistes qui devaient être un jour de grands artistes et de grands écrivains. M. Roinard compléta même le sens de cette exposition en publiant un volume de biographies de tous ces futurs grands hommes, au nombre desquels lui-même figurait. Cette nouvelle tentative ne fut pas moins bien accueillie que l'introduction des parfums sur la scène. On se moqua, on ridiculisa, et M. Roinard dut garder en carton deux autres volumes consacrés aux musiciens et aux savants de l'avenir. Un moment, il pensa revenir définitivement à la peinture pour l'exportation. Il persévéra néanmoins quelque temps, fréquenta *Le Club d'Art Social*, puis enfin se retira de nouveau à l'écart, pour écrire un grand drame de synthèse révolutionnaire : *La Légende rouge*, dont l'idée le hantait. Au moment où il allait le commencer, les catastrophes recommencèrent. Saisi, expulsé, il se vit jeter à la rue, dépossédé de tout, et obligé de chercher un autre asile. Il est vrai qu'il eut dans ces ennuis une belle consolation comme poète. Un brocanteur acheta en bloc à la vente tous les exemplaires de *Nos Plaies* que M. Roinard avait si patiemment soustraits à la curiosité du public et en garnit toutes les boîtes des quais, au point qu'il n'était pas un bouquiniste qui n'en eût sa part. Puis vint le Procès des Trente, intenté par le gouvernement aux anarchistes. M. Roinard se sentit compromis par sa participation à la Société *La Butte*, sa fréquentation au *Club d'Art Social*, sa collaboration à *L'En Dehors* et son zèle à répandre les listes de protestations contre l'expulsion de M. Alexandre Cohen et l'arrestation de M. Jean

Grave. Il pensa que le premier de voir d'un homme passionné pour la liberté était de la conserver, et la nuit même du verdict, sans céder à la curiosité de le connaître, il partit pour Bruxelles, exilé volontaire, comme autrefois Victor Hugo. Il n'y avait d'ailleurs à ce départ aucune raison sérieuse. M. Roinard n'était nullement compromis. Jamais on n'avait pensé à lui. Son nom n'avait même pas été prononcé. Son imagination de poète avait seule tout fait. Arrivé à Bruxelles avec cent sous en poche, M. Roinard vécut là au moyen de dessins au *Petit Bleu*, d'articles dans des revues, faisant de l'aréostation, de la littérature et de la peinture, jusqu'à des affiches qu'on lui commandait et qu'on lui laissait pour compte, manquant une fois d'être expulsé comme anarchiste, une autre fois jouant Joad dans une représentation d'*Athalie* avec le comédien Raymond, trouvant encore le temps, au milieu de cette vie active, de flâner, de rêver, de bavarder avec des artistes et des écrivains, et même de travailler à sa grande œuvre *Les Miroirs*, pièce en cinq actes et en vers. Au bout de deux ans, jour pour jour, il revint à Paris. L'exil ne l'avait changé en rien. Sa fortune s'était seulement un peu augmentée. Parti avec cinq francs, il revenait avec cinq francs dix. Aussitôt rentré à Paris, M. Roinard songea à faire représenter *Les Miroirs*. Il ouvrit dans ce but une souscription. Mais là encore le poète avait compté sans sa chance. Tout était prêt et on allait jouer, quand, sous l'effet de l'affaire Dreyfus, les souscripteurs s'éclipsèrent, laissant le rideau baissé sur l'œuvre et ses interprètes. Cette réussite dramatique à tous égards, — huit cents francs y avaient été dépensés en pure perte, — fit presque regretter à M. Roinard sa bonne vie pittoresque sur la terre de Belgique. Il se décida à revenir exclusivement à ses poèmes et se remit à travailler à son livre : *La Mort du Rêve*, qu'il publia en 1902, et à l'occasion duquel un banquet lui fut offert, le 28 juin de la même année, par des artistes et des écrivains, sous la présidence de M. Rodin. Naturellement, nous fait remarquer M. Roinard, la presse fit le plus unanime silence sur cet important événement. Depuis cette époque, M. Roinard ne travaille plus guère — « découragé, malade, retiré, blotti à Belleville dans un coin de grand air et sous un nid de feuilles, rendant à Paris silence pour silence ». — Peut-être aurons-nous cependant un jour un nouveau livre de lui, avec son drame, *Les Miroirs*, pour la publication duquel la revue *La Phalange* a ouvert une souscription.

M. Roinard a collaboré à *L'Avenir de Rouen*, à *La Hève*, à *La Revue septentrionale*, à *L'Alceste*, au *Parisien*, à *L'Echo de France*, à *L'En dehors*, aux *Essais d'art libre*, au *Mercure de France*, à *La Plume*, au *Petit Bleu* et au *Public* de Bruxelles, à *La Revue encyclopédique*, à *L'Humanité*, au *Journal de Paris*, à *La Revue*

des Beaux-Arts et des Lettres, au *Réveil*, au *Beffroi*, à *La Phalange*, à *La Revue de Paris et de Champagne*, etc.

Bibliographie :

Les œuvres. — **Nos plaies**, poésies, couverture dessinée par l'auteur. Paris, Soc. Typographique, 1886, in-18. — **Chanson d'Amour**, poésie, musique de Louis Hesse. Paris, Durdilly. s. d., en feuille. — **Six étages**, récit en vers. Paris, Ed. Girard, s. d., en feuille. — **Berceuse**, poésie, s. l. n. d [Paris. Ed Girard], 2 ff., la couverture sert de titre (50 exempl.).— **A Dieu, s'il existe**. Paris, chez l'auteur. 7, rue Pixérécourt, s. d., en feuille. — **La Mort du Rêve**, poèmes. Paris. Soc. du Mercure de France, 1902, in-8. — **Sur l'Avenue sans fin**, poème. Paris et Reims, Revue de Paris et de Champagne (et chez l'auteur), 1906, in-8.

Pour paraitre. — *Les Miroirs*, moralité lyrique en cinq phases et en vers (Ed. de « la Phalange »).

Préfaces et notices. — **Portraits du prochain siècle**. Paris, Girard, 1894, in-18. — **Œuvres posthumes de Paul Audricourt**. Paris, Mouillot, 1902, in-18. — **Soirée d'Art social**. Programme illustré par Deluermoz.

On trouve, en outre, des poèmes de P.-N. Roinard dans les ouvrages suivants : **Poètes du Nord, 1880-1902**, morceaux choisis publiés par A.-M. Gossez. Paris, Ollendorff, 1902, in-18 ; **Anthologie des Poètes normands contemporains**, par M.-C. Poinsot. Paris, Floury s. d., in-18

Enfin, on doit au même auteur une traduction du *Cantique des Cantiques*, représentée, avec la musique de Mme Flamen de Labrély, au Théâtre d'Art en décembre 1891 (non publiée).

A consulter. — **Léon Bloy** : *Léon Bloy devant les cochons*. Paris, Chamuel, 1894, in-18 ; *Le Mendiant ingrat*. Bruxelles, Deman, 1898, in-18. — **Georges Docquois** : *Le Congrès des Poètes*. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1894, in-16. — **A.-M. Gossez** : *Poètes du Nord. 1880-1902*, morceaux choisis, accompagnés d'un essai bio-bibliographique, etc. Paris, Ollendorff, 1902, in-18. — **Julien Leclercq** : *Roinard*, notice dans *Les Portraits du prochain siècle*. Paris, Girard, 1894, in-18. — **M.-C. Poinsot** : *Anthologie des poètes normands contemporains* (Portraits de P.-N. Roinard). Paris, Floury, s. d., in-16.

Anonyme : *Banquet à Roinard*. La Plume, 15 juin 1902. — **Anonyme** : *Echos. Les Fêtes Cornéliennes de Rouen*. Mercure de France, juillet 1904. — **Léon Bocquet** : *P.-N. Roinard*. Le Beffroi (Lille), octobre 1902 — **Jean Court** : *Le Cantique des Cantiques au Théâtre d'Art*. Mercure de France, janvier 1892. — **Félicien Fagus** : *P.-N. Roinard*. La Revue des Beaux-Arts et des Lettres, 1er mai 1899 ; *Sur le même*. Revue Blanche, 1er novembre 1902.

Iconographie :

Louis Anquetin : *Portrait à l'huile*, 1885 (appartient à M. Roinard) ; *Portrait à l'huile* [Exposition des *Portraits du prochain siècle*, chez Le Barc de Bouteville, 1893] (appartient à M. Roinard), reprod. dans la Revue Encyclopédique, 15 novembre 1893.— **A. Brière** : *Croquis*. La Plume, 15 juin 1892.— **F. Courché** : *Dessin à la plume*, reprod. dans le Messager Parisien, 1888.—

Frédéric Front : *Portrait*, publié dans la Revue des Beaux Arts et des Lettres, 1er mai 1899. — **Alfred Le Petit** : *Caricature*, 1884. — **P.-N. Boinard** : *Portraits à l'huile*, 1901 et 1907 (appart. à l'auteur). — *Croquis*, dans le Petit Bleu, 30 juin 1902, etc...

FIDÈLE SOUVENANCE

I

J'ai dans ma vie un lieu joli,
Un joli lieu d'intime amour et de fête
Secrète :
Un pan de ciel, avec un pli,
Des feuilles vertes sur la tête,
Des feuilles mortes sous les pieds, un joli
Lieu d'Amour grand comme un lit
De fillette.

Au loin sur la mer une voile partait.

II

J'ai dans ma vie un joli lieu
De rêve doux et de retraite sainte.
Lieu parfumé par les baumes ; un peu de bleu
Vers l'Orient, c'est la forêt et son étreinte
Aux mille bras ; un peu
De vent vers l'Occident, c'est la mer et sa plainte.

Au loin sur la terre une vieille chantait.

III

J'ai dans ma vie un joli
Lieu d'amour dont mon âme est toute pleine.
Refuge cher, tout au loin du vulgaire oubli,
Margelle en fleurs tout au bout d'une plaine,
Puits de fraîcheur où se réfléchit
Le rare éclat d'un regard d'infini
Qui doucement sommeille enseveli
Sous les frissons velus de la Verveine

Bleue et de la blême Marjolaine.

Au loin sur la mer une voile partait.

IV

J'ai dans ma vie une minute d'or
Qui tinta si longtemps, qu'elle retinte encor
En ce lieu si tendre, où je m'enfuis quand je pleure,
Et c'est là, qu'en berçant l'heure
D'autrefois dans un ineffable leurre
Je songe comme on dort,
Et c'est là qu'en dormant, Dieu veuille que je meure !

Au loin sur la terre une vieille chantait.

LA VOIX DES CHOSES

Elu ! qui pour jamais peut en soi maintenir
L'Idéale grandeur d'un pieux Souvenir.

(*La Mort du Rêve.*)

BERCEUSE

Do ! gente Yvonne, do !
Dormez sous l'ombre du rideau
Où la vieillesse inassouvie
Et pourtant lasse vous envie.
Do ! do !

Certes, vous serez belle
Et bien des gens vous flatteront,
Qui ne vous aimeront
Que si vous leur êtes rebelle.

Do ! gente Yvonne, do !
La vie est lourde, et son fardeau
Sous qui parfois le cœur dévie
Rend âpre la pente gravie.
Do ! do !

Vous serez bonne et sage
Et de faux sourires mordants
Vous montreront les dents
En saluant votre passage.

Do ! gente Yvonne, do !
Trois voix hurlant en crescendo
Tentent notre âme poursuivie :
L'orgueil, le désir, et l'envie.
Do ! do !

Votre jeunesse avide
De voir ce qu'on lui cachera
Hélas ! ne trouvera
Partout que le faux et le vide !

Do ! gente Yvonne, do !
Le sommeil est un doux bandeau
Mis entre la mort et la vie :
Dormir, c'est exister ravie !
Do ! do !

Craignez trop de science
Et gardez vos beaux rêves d'or,
Heureux le cœur qui dort
Dans l'illusoire insouciance !

ENVOI :

Do ! gente Yvonne, do !
Dormez sous l'ombre du rideau,
Candide, ignorante et ravie,
Dormez, dormez toute la vie !
Do ! do !

(*La Mort du Rêve.*)

LA CHANSON DE L'OSERAIE

I

Des longs pleurs dorés de blés qu'on vanne
Pleuvent du crible noir de la nuit,

Et, barré par la croix d'une vanne,
Le linceul de la rivière luit
Au travers de spectres qu'il profile
Et dont semblent les têtes vers lui
Prosterner leurs sanglots à la file.

Le Râle du vent sourd
Loure et reloure une houle d'amour.

II

De l'aube rose et de la rosée
Monte un vol, gazouilleur, comme un chœur
De baisèrs, d'un chevet d'épousée.
Couleur du soleil, couleur de cœur,
Flambe l'osier jaune et violâtre !
Il pétillera de l'or vainqueur,
Cet hiver, dans la bourse et dans l'âtre !

Le Râle du vent sourd
Loure et reloure une houle d'amour.

III

Tel qu'un vaste cliquetis d'épées,
Midi vibre en les osiers trembleurs.
Les amants, des cheveux des cépées,
Tresseront, sous leurs doigts cajoleurs,
La Ruche d'usage pour l'abeille,
Ruche offerte au miel des vierges fleurs,
Et pour les noces une corbeille.

Le Râle du vent sourd
Loure et reloure une houle d'amour.

IV

A fui l'abeille vers l'oseraie,
Fui la corbeille sans orangers :
Les vieux troncs morts dont le soir s'effraie

Sifflent un bruit de crânes rongés...
Pour baiser, la gouine eut l'étrivière,
Pour collier, trois brins d'osier chargés
D'une pierre, et, pour lit, la rivière!..

Le Râle du vent sourd
Loure et reloure une houle d'amour.

(*La Mort du Rêve.*)

REGRETS DE L'AIEULE

Filez l'or soyeux de vos baisers tressés,
Filez ses linons, ses linons éphémères,
Car vos fuseaux blancs, sous vos doigts de grand'mères,
Fileront le lin, le lin des trépassés.

Te rappelles-tu mon voile d'épousée
Où, vierges, tremblaient d'altiers fleurons de mai ?
Qu'alors tu m'aimas et qu'alors je t'aimai !
Que ce temps est loin dans ma mémoire usée !

D'abord tu ne sus qu'effeuiller les verdeurs
Des chastes amours qu'à peine l'on effane,
N'osant égrener le rosaire profane
Que te défendaient mes dévotes pudeurs.

Tes baisers subis m'outrèrent de leurs dîmes.
Toi, par tes égards, et moi, par mes refus,
Niaise que j'étais et faible que tu fus,
Quels jeunes instants précieux nous perdîmes!

Pourtant, mal gardés d'enclos très anodins,
Voisins plus voisins par l'attrait des caresses,
Nos corps curieux de leurs beautés pairesses
Entraient l'un chez l'autre ainsi que deux jardins.

Puis lasse, bientôt, d'insaveurs trop pareilles
Et rêvant de fruits que tu disais meilleurs,
Je cueillis l'ivresse au fond des gazouilleurs
Enchevêtrements dont frissonnent les treilles.

Soudain s'éclaira des charmes les plus chers
Notre intimité lentement dégrafée,
Et beau comme un dieu, belle comme une fée,
Nous fîmes le tour de nos Edens de chairs.

Dès lors tes désirs butinant au passage
La pulpe imprévue aux arômes si bons,
Pâmèrent mes sens bouleversés de bonds
A faire jaillir seins et cœur du corsage.

Oh ! la fine orgie exquise d'âpreté
Quand la folle lèvre ardente désaltère
Sa soif d'inconnu dans le feuillu mystère
Où point le plaisir non encore goûté !

Hélas !... maintenant que d'ingrates années
Brouillent nos yeux creux, ligotent nos fronts las,
Et ceignent nos flancs de hideux entrelacs,
Pourquoi cet orgueil de nos vigueurs fanées ?

Nos baisers sont morts de nous avoir vieillis !
Nous avons, chacun, l'isolement d'une île,
A quoi bon fleurir notre laideur sénile
Des primes-azurs à jamais débleuis.

Puisque a fui le temps vernal et fastuaire
Des formes s'offrant sans honte de leur nu,
Linceulons d'oubli notre passé charnu
De squelettes mûrs pour un autre suaire.

Filez l'or soyeux de vos baisers tressés,
Filez ses linons, ses linons éphémères,
Car vos fuseaux blancs, sous vos doigts de grand'mères,
Fileront le lin, le lin des trépassés.

LA VOIX DES CHOSES

Je voudrais que, sans pleur, sans fatigue et sans trêve,
On s'aimât d'un amour toujours renouvelé,
Si j'avais créé le Rêve.

(*La Mort du Rêve.*)

SAINT-POL-ROUX

1861

M. Paul Roux, qui signe en littérature Saint-Pol-Roux, est né à Saint-Henri, dans la banlieue de Marseille, le 15 janvier 1861. Il fit partie, comme on l'a vu dans des notices précédentes, du cercle d'écrivains de *La Pléïade*, où il débuta en 1886. Ce fut cette même année qu'il publia sa première plaquette : *Lazare*, poème, suivie en 1889 d'une autre plaquette : *Le Bouc émissaire*, poème. Il collabora ensuite à toutes les revues de l'époque, au premier rang des poètes du mouvement symboliste. C'était le temps où on l'appelait Saint-Pol-Roux-le-Magnifique. « Et il paraît qu'il méritait bien ce surnom, tant à cause de la splendeur de ses costumes que par la beauté truculente de ses discours (1). » En 1895, M. Saint-Pol-Roux alla passer deux ans dans la forêt des Ardennes, en Luxembourg, où il écrivit un drame, *La Dame à la Faulx*, tragédie, qu'il fit paraître en 1899, et qu'il fut un moment question de représenter à la Comédie Française. Il se retira ensuite en Bretagne, à Roscanvel, dans une chaumière. Il vécut là sept années. Deux nouveaux drames, encore inédits aujourd'hui, naquirent de cette retraite : *La Dame en or* et *Les Pêcheurs de Sardines*. Depuis, M. Saint-Pol-Roux s'est fixé sur les dunes de Camaret (Finistère) où il s'est fait construire un manoir et où il vit avec sa femme et ses enfants, « au milieu d'une nature qu'il adore, parmi des paysans et des pêcheurs dont il aime et comprend l'âme juste et simple ». La brièveté de ces renseignements est un témoignage de la modestie de M. Saint-Pol-Roux et de l'effacement dans lequel il se complait. A l'entendre ce serait même déjà trop « autour de son zéro », sur sa « petite personne ». Cet écrivain a cependant su se créer un domaine littéraire bien à lui et dans lequel il se montre souvent

(1) Francis de Miomandre : Saint-Pol-Roux. L'Art moderne, 8 septembre 1907.

surprenant de trouvaille et d'invention. Peut-être même trop surprenant, quelquefois. Il devient alors obscur ou puéril, et si on l'admire, pour l'adresse du tour, c'est avec moins de plaisir. « M. Saint-Pol-Roux est l'un des plus féconds et des plus étonnants inventeurs d'images et de métaphores, a écrit M. Remy de Gourmont (1). On en dresserait un catalogue ou un dictionnaire :

Sage-femme de la lumière.....	*veut dire :*	le coq.
Lendemain de chenille en tenue de bal...............	—	papillon.
Péché-qui-tette...............	—	enfant naturel.
Quenouille vivante	—	mouton.
La nageoire des charrues.....	—	le soc.
Guêpe au dard de fouet......	—	la diligence.
Mamelle de cristal...........	—	une carafe.
Le crabe des mains...........	—	main ouverte.
Lettre faire de part..........	—	une pie.
Cimetière qui a des ailes. ...	—	un vol de corbeaux.
Romance pour narine........	—	le parfum des fleurs.
Le ver à soie des cheminées..	—	?
Apprivoiser la mâchoire cariée de bémols d'une tarasque moderne..............	—	jouer du piano.
Hargneuse breloque du portail.......................	—	chien de garde.
Limousine blasphémante.....	—	roulier.
Psalmodier l'alexandrin de bronze....................	—	sonner minuit.
Cognac du père Adam.......	—	le grand air pur.
L'imagerie qui ne se voit... que les yeux clos..........	—	les rêves.
L'oméga.....................	—	*en grec* πυγή
Feuilles de salade vivante.....	—	les grenouilles.
Les bavardes vertes..........	—	les grenouilles.
Coquelicot sonore............	—	chant du coq (2).

... Si toutes ces images, dont quelques-unes sont ingénieuses, se suivaient à la file vers *Les Reposoirs de la Procession* où les mène le poète, la lecture d'une telle œuvre serait difficile et le sourire viendrait trop souvent tempérer l'émotion esthétique ; mais semées

(1) Il a été aussi un créateur de mots souvent heureux par l'exactitude de leur sens. Notamment celui d'*Idéoréalisme*, par lequel on pourrait assez bien définir son art, et qui a fait fortune.

(2) On peut ajouter celle-ci, une des plus jolies : Vivant petit clocher de plumes... — le coq.

çà et là, elles ne font que des taches et ne brisent pas toujours l'harmonie de poèmes richement colorés, ingénieux et graves. *Le Pèlerinage de Sainte-Anne*, écrit tout entier en images, est pur de toute souillure et les métaphores, comme le voulait Théophile Gautier, s'y déroulent multiples, mais logiques et liées entre elles : c'est le type et la merveille du poème en prose rythmée et assonancée. » (*Le Livre de Masques.*)

M. Saint-Pol-Roux a collaboré à *La Pléiade*, aux *Entretiens politiques et littéraires*, à *l'Echo de France*, au *Mercure de France*, à *L'Ermitage*, au *Coq rouge*, à *L'Art littéraire*, à *La Société Nouvelle*, à *L'En dehors*, à *La Revue d'art dramatique*, au *Supplément de l'Echo de Paris*, à *Vers et Prose*, etc.

Bibliographie :

Lazare, poème. Paris, 1886, in-12. — **Le Bouc émissaire**, poème. Paris, 1886, in-12, — **L'Ame noire du Prieur blanc**, *naïve légende*. Paris, Ed. du Mercure de France, 1893, in-8. — **Epilogues des saisons humaines**, drame en trois parties, précédé d'un prologue et suivi d'un Epilogue. Paris, Ed. du Mercure de France, 1893, in-8. — **Les Reposoirs de la Procession**, *Tome premier* (portrait de l'auteur). Paris, Ed. du Mercure de France, 1893, in-8. (Voir plus loin la réimpr., considérablement augmentée, de cet ouvrage). — **La Dame à la Faulx**, tragédie. Paris, Soc. du (Mercure de France, 1899, in-18. — **La Rose et les Epines du Chemin 1885-1900**. (*Les Reposoirs de la Procession*, I.) Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, in-18. — **Anciennetés**, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-16. — **De la Colombe au Corbeau par le Paon 1885-1904**. (*Les Reposoirs de la Procession*. II). Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — **Les Féeries intérieures, 1885-1906**. (*Les Reposoirs de la Procession*, III). Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18.

En préparation. — **Le Tragique dans l'homme**, recueil d'ouvrages dramatiques (I. *Monodrames*. II. *L'Ange et la Bête*). **Les Reposoirs de la Procession**, IV et V.

On trouve des poèmes de M. Saint-Pol Roux dans l'**Almanach des poètes**, années 1896 et 1898. (Paris, Ed. du Mercure de France, 1895 et 1898, 2 vol. in-16.)

A consulter. — **Remy de Gourmont** : *Le Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — **Jules Huret** : *Enquête sur l'Evolution littéraire*. Paris, Fasquelle, 1891, in-18. — **Georges Le Cardonnel** et **Charles Vellay** : *La Littérature contemporaine. 1905. Opinions des Ecrivains de ce temps*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Camille Mauclair** : *Saint-Pol-Roux*, notice dans les *Portraits du prochain siècle*. Paris, Girard, 1894, in-18. — **Catulle Mendès** : *Rapport sur le Mouvement français, de 1867 à 1900*. Paris, Imprimerie Nationale, 1902, in-8, et Paris, Fasquelle, 1903, in-8.

André Fontainas : *Saint-Pol-Roux*. Mercure de France, janvier 1902. — **Charles-Henry Hirsch** : *Saint-Pol Roux*. Mercure de France, avril

1894. — **Camille Mauclair** : *Quelques beaux poètes français mal connus.* La Revue, 15 septembre, 1er octobre 1901. — **Francis de Miomandre** : *Saint-Pol-Roux*, L'Art Moderne (Bruxelles), 8 septembre 1907. — **Edmond Pilon** : [*Saint-Pol-Roux*]. La Vogue, nouv. série, année 1899.

Iconographie :

F. Vallotton : *Masque*. dans *Le Livre des Masques*, de Remy de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. (Voir, en outre, une reproduction, d'après un document photographique, en frontispice à l'édition des *Reposoirs de la Procession*, de 1893).

MESSAGE AUX POÈTES ADOLESCENTS

Pèlerin magnifique en palmes de mémoire
(O tes pieds nus sur le blasphème des rouliers !)
Néglige les crachats épars dans le grimoire
Injuste des crapauds qui te sont des souliers.

Enlinceulant ta rose horloge d'existence,
Evoque ton fantôme à la table des fols
Et partage son aigle aux ailes de distance
Afin d'apprivoiser la foi des tournesols.

De là, miséricorde aux bons plis de chaumière
Avec un front de treille et la bouche trémière,
Adopte les vieux loups qui bêlent par les champs

Et régénère leur prunelle douloureuse
Au diamant qui rit dans la houille des temps
Comme l'agate en fleur d'une chatte amoureuse.

(*Les Reposoirs de la Procession.*)

ALOUETTES

Les coups de ciseaux gravissent l'air.

Déjà le crêpe de mystère que jetèrent les fantômes du vêpre sur la chair fraîche de la vie, déjà le crêpe de ténèbre est entamé sur la campagne et sur la ville.

Les coups de ciseaux gravissent l'air.

Ouïs-tu pas la cloche tendre du bon Dieu courtiser de son tisonnier de bruit les yeux, ces belles-de-jour, les yeux blottis dessous les cendres de la nuit?

Les coups de ciseaux gravissent l'air.

Surgis donc du somme où comme morts nous sommes, ô Mienne, et pavoise ta fenêtre avec les lis, la pêche et les framboises de ton être.

Les coups de ciseaux gravissent l'air.

Viens-t'en sur la colline où les moulins nolisent leurs ailes de lin, viens-t'en sur la colline de laquelle on voit jaillir des houilles éternelles le diamant divin de la vaste alliance du ciel.

Les coups de ciseaux gravissent l'air.

Du faite emparfumé de thym, lavande, romarin, nous assisterons, moi la caresse, toi la fleur, à la claire et sombre fête des heures sur l'horloge où loge le destin, et nous regarderons là-bas passer le sourire du monde avec son ombre longue de douleur.

Les coups de ciseaux gravissent l'air.

(La Rose et les Epines du Chemin.)

AIGUILLES DE CADRAN

A Gustave Charpentier.

Index et pouce dont le bras invisible pousse sur une épaule de l'Eternel, que signifie ce geste essentiel?

Que, ta demande aux plumes d'or, il a suffi qu'elle s'élance hors du vase où fermentent tes phrases pour dès lors avoir les plumes blanches ; car l'heure qui se lève est déjà dans le rêve.

Index et pouce dont le bras invisible pousse sur une épaule de l'Eternel, que signifie ce geste cruel?

Que lourde la douleur dont ton âme est la proie ! que légère la joie dont ton cœur est la fleur ! Pourtant, tu dois passer le temps de cette abeille à cette louve jusqu'à ce que vide soit ta vie comme une outre pressée longtemps par le soleil.

Index et pouce dont le bras invisible pousse sur une épaule de l'Eternel, que signifie ce geste solennel ?

Qu'une tombe garde la gueule ouverte, dedans laquelle tôt ou tard il te faudra sombrer, parmi ces dents molles et mobiles nommées vers.

Index et pouce dont le bras invisible pousse sur une épaule de l'Eternel, que signifie ce geste paternel ?

Que tout meurt hormis l'œuvre, poète, et qu'il t'importe de sculpter la Forme à mettre sur ta pourriture à la merci des vents futurs, si tu ne veux mourir totalement à la Nature.

Forêt des Ardennes-en-Luxembourg
ce jour des Morts 1895.

(*La Rose et les Epines du Chemin.*)

CIGALES

A Paul Valéry.

Le Temps récite le rosaire du Soleil.

En ces heures couleur de trésor d'église, des joues d'ange que l'on mangera sourient sur les bras verts des candélabres dont les bobèches d'herbe sèche vocalisent. Par les rubans blancs du vallon blond, dont un coteau semble une idylle de Théocrite et l'autre une bucolique de Virgile, viennent et vont des pèlerins en blouse, ceints d'un diadème qui repousse, tenace, malgré la boule de toile moyennant quoi la main tous les vingt pas l'efface, péremptoire. Dans un verger messire Epouvantail bat la mesure au-dessus d'un pupitre aux notes de cerise exécutées sur le fifre par un berger d'ouailles qui bêlent sous un vol vivace d'hirondelles tricotant l'espace. Cependant, devant son seuil enjolivé de chèvrefeuilles, un vieillard d'avant-

garde aiguise l'annuelle faulx, comme s'il lustrait avecque de la bise une lame de fond.

Le Temps récite le rosaire du Soleil.

Provence, juin 1891.

(*La Rose et les Epines du Chemin.*)

CHAUVES-SOURIS

Mienne, évitons les éteignoirs manipulés par des bras maigres jusqu'à l'invisibilité.

Regarde-les s'évertuer contre les choses de clarté.

Mienne, évitons les éteignoirs manipulés par des bras maigres jusqu'à l'invisibilité.

Les voici sur les yeux des jardins, les voilà sur les fleurs des visages.

Mienne, évitons les éteignoirs manipulés par des bras maigres jusqu'à l'invisibilité.

Si ces bras n'étaient courts, il en serait fait déjà de ce premier essaim d'étoiles.

Mienne, évitons les éteignoirs manipulés par des bras maigres jusqu'à l'invisibilité.

Notre amour étant de la lumière aussi, rentrons vite jouer, paupières closes, à la mort rose, dans le lin du rêve,

O Mienne, afin de dépister les éteignoirs manipulés par des bras maigres jusqu'à l'invisibilité.

Mais, d'abord, faisant œuvre de vie c'est-à-dire divine, commençons la fille ou le garçon dont le lointain sourire se devine entre nos caresses que le destin rend une, — et préparons ainsi notre immortalité commune!

(*La Rose et les Epines du Chemin.*)

SOIR DE BREBIS

A Louis Denise.

La tache de sang dépoint à l'horizon de ci.

La goutte de lait point à l'horizon de là.

Homme simple qui s'éparpille dans la flûte et dont la prudence a la forme d'un chien noir, le pâtre descend l'adolescence du coteau.

Le suivent ses brebis, avec deux pampres pour oreilles et deux grappes pour mamelles, le suivent ses brebis : ambulantes vignes.

Si pur le troupeau ! que, ce soir estival, il semble neiger vers la plaine enfantinement.

Ces menus écrins de vie ont, là-haut, brouté les cassolettes, et redescendent pleines.

Mes Désirs aussi, stimulés par la flûte de l'Espoir et le chien de la Foi, montèrent ce matin le coteau du Mystère, et s'en furent plus haut que les brebis de mon hameau, les brebis de mon âme.

Mais, parmi la prairie de jacinthes, l'odorante étoile incendia les dents avides qui voulaient dégrafer son corsage fertile.

C'est pourquoi mon troupeau subtil, à l'heure d'angelus, rentre en moi-même, les flancs désespérés.

Les brebis sont au bercail, et l'homme simple va dormir entre sa flûte et son chien noir.

Domaine de Pierrefeu, 1888.

(De la Colombe au Corbeau par le Paon.)

GOLGOTHA

Le ciel enténébré de ses plus tristes hardes
S'accroupit sur le drame universel du pic.
Le violent triangle de l'arme des gardes
A l'air au bout du bois d'une langue d'aspic.

Parmi des clous, entre deux loups à face humaine,
Pantelant ainsi qu'un quartier de venaison
Agonise l'Agneau déchiré par la haine,
Celui-là qui donnait son âme et sa maison.

Jésus bêle un pardon suprême en la tempête
Où ses os tracassés crissent comme un essieu,
Cependant que le sang qui pleure de sa tête
Emperle de corail sa souffrance de Dieu.

Dans le ravin, Judas, crapaud drapé de toiles,
Balance ses remords sous un arbre indulgent,
— Et l'on dit que là-haut sont mortes les étoiles
Pour ne plus ressembler à des pièces d'argent.

1884.

(*Anciennetés.*)

LE PÈLERINAGE DE SAINTE-ANNE

A Mme Sarah Bernhardt.

Les cinq Gars de faïence, à la peau de falaise, aux yeux couleur d'océan qui s'apaise, vont, bras-dessus, vers la chapelle peinte où, vieillement jolie, sourit la bonne Sainte.

Mises dimanchement, emparfumées de marjolaine, bras-dessous les accompagnent les cinq Promises de porcelaine mignonnes comme des joujoux et dont la joue rayonne ainsi qu'une pomme d'api, — car ils reviennent des baleines, des lugubres baleines aux vilaines bouches, les salubres marins destinés à leurs couches.

Donc la guirlande juvénile vers Sainte-Anne marche, à travers la lande puérile, les lins et les moulins, les ruches, le blé noir, les meules, les manoirs, les clochers de pain bis, les vaches, les brebis et les chèvres bêlant à la manière des aïeules.

Et, l'âme vive, l'on arrive à la chapelle peinte où, vieillement jolie, sourit la bonne Sainte.

Viennent offrir, les fils des vagues, leur offrande, viennent offrir à la Marraine aux fins yeux d'algue, à la Marraine des marins, qui, les sauvant des loups gloutons du vent noroît,

guida leurs grands moutons de bois vers le bercail de Cornouailles.

Et les voici cherchant au tréfonds de leurs poches, sous le bonjour des cloches, et les voici cherchant le Cœur d'or ou d'argent juré devant l'écueil qui vêt en deuil les femmes de futaine allant pleurer à la fontaine...

Et les voilà cherchant le Cœur d'or ou d'argent, cependant que, sur l'herbe et la mousse, lassées par la route, elles s'étendent toutes, les douces fiancées aux longs cheveux de gerbe.

Mais ils ne trouvent dans leurs poches, sous le bonjour des cloches, ne trouvent que des sous, du corail, de l'amadou, puis des médailles; les Cœurs d'or ou d'argent nullement.

Surpris, et pâles plus que des surplis, aussitôt ils comprennent qu'ils oublièrent au village l'ex-voto.

Lors pleurent les marins, dociles pèlerins, qui point ne veulent faire veuve des cadeaux la Sainte aux fins yeux d'algue envoyant des radeaux aux voyages fragiles, — tant on devient pieux d'aller par la mer bleue sous la superbe croix du mât et de la vergue!

Dans la brise, tout bas, déjà dorment les Promises de porcelaine emparfumées de marjolaine.



Tout à coup, dressant le cou, les cinq Gars de faïence tirent de leur ceinture cinq couteaux plus brillants que cinq sardines de Lorient et se dirigent, sur l'orteil, vers les cinq vierges en sommeil.

Les oreilles d'icelles, emmi les tresses blondes, semblent des coquillages dans le sable de l'onde.

Comme pour faire des folies, les cinq Gars s'agenouillent devant les Jolies rêvant sur l'herbe verte ainsi qu'est verte une grenouille.

Lorsqu'a défait chaque jeune homme corsage et corselet où rient deux pommes de Quimperlé voici qu'en les poitrines vives ils font d'un geste preste, avec des yeux de chandelier, font s'enfoncer les sardines d'acier.

Giclant soudain, du rose arrose la frimousse des anciens mousses : on dirait qu'un rosier de forge les pavoise d'un

reflet, ou qu'ils mangèrent, jusqu'à la gorge et le gosier, des mûres et des framboises.

Leurs mains plongent enfin dans les poitrines belles et retirent cinq Cœurs, cinq Cœurs battant de l'aile.

Dans la brise, toujours dorment les Promises de porcelaine emparfumées de marjolaine.

Ensuite, ayant cousu les chairs — avec le fil du baiser cher en l'aiguille des dents — et refermé corsage et corselet où rient deux pommes de Quimperlé, les cinq Gars de faïence entrent dans la chapelle peinte offrir les Cœurs, les Cœurs battants de l'aile, à la Sainte aux fins yeux d'algue qui, les sauvant des loups gloutons du vent noroît, guida leurs grands moutons de bois vers le bercail de Cornouailles.



Hélas! quand ils sortirent devers la mousse et l'herbe, plus ne virent leurs Douces aux longs cheveux de gerbe.

Toutes là-bas partaient, partaient parmi la route qui, blanche, se déroule jusqu'au village où l'on roucoule.

Eux les appellent par leurs noms : Yvonne, Marthe, Marion, Naïc et Madeleine !

Mais point ne se tournent les belles, Yvonne, Marthe, Marion, Naïc et Madeleine; et les vilaines au loin s'en vont.

Si loin que leur coiffelette, d'abord aile de mouette, devient aile de papillon, puis flocon de neige fondu par l'horizon...

Tombent alors en défaillance les cinq Gars de faïence, tandis que disparaissent les cinq Promises de porcelaine emparfumées de marjolaine.



De cœur n'ayant plus, elles n'aimaient plus : Yvonne, Marthe, Marion, Naïc et Madeleine.

Quimper, 1890.

(*Les Féeries intérieures.*)

ALBERT SAMAIN

1858-1900

Albert-Victor Samain naquit à Lille, le 3 avril 1858. On a avec lui un bel exemple de travail et de sincérité. Né dans une famille modeste, de petits bourgeois moyens, et mis de bonne heure dans l'apprentissage de l'existence, il eut ce mérite de se faire tout seul et de ne devoir qu'à lui aussi bien sa situation matérielle, — modeste, d'ailleurs, — que sa réputation littéraire. Les parents d'Albert Samain tenaient à Lille un commerce de « Vins et Spiritueux » et il était encore au collège qu'il perdit son père. L'aîné de quatre enfants, il lui fallut seconder sa mère dans les charges de la famille et il entra dans les bureaux d'un agent de change. Il a parlé dans une lettre de toute cette période de sa vie. « J'ai quitté le lycée, écrivait-il, pour entrer comme saute-ruisseau dans une maison de banque, à l'âge de quatorze ans et demi, purement et simplement. De la banque, j'ai été versé dans le courtage des sucres, où j'ai vécu très malheureux pendant plusieurs années, travaillant de huit heures et demie du matin à huit heures du soir, et le dimanche jusqu'à deux heures. C'est ainsi que, cherchant de toutes les façons à me délivrer de cet esclavage, j'ai été amené à songer à l'administration (1). » Il resta aussi à Lille pendant plusieurs années. En 1880, il fut envoyé en service auxiliaire à Paris, dont il rêvait depuis longtemps, attiré là par sa vocation littéraire. Mais si sa situation matérielle, pour son âge, n'était pas mauvaise, la liberté continuait à lui faire grandement défaut pour satisfaire son double désir d'étudier et d'écrire. Un de ses collègues de Lille, plus âgé que lui, en qu'il avait trouvé un ami et auquel il faisait ses confidences, lui conseilla le journalisme, avec les meilleurs efforts pour vaincre sa timidité et ses hésitations. Albert Samain fit ainsi quelques démar-

(1) Léon Bocquet : *Albert Samain, sa vie, son œuvre*, Paris, Mercure de France, 1905, les éléments de notre notice sont tirés de cet ouvrage, le document le plus complet sur le poète.

ches au *Figaro*, au *Gil Blas*, — ce qui était peut-être un peu osé, pour un débutant ? — mais avec si peu d'insistance et d'entrain, d'autre part, qu'il n'en retira rien. Tout son succès dans ce sens fut de collaborer à un petit hebdomadaire illustré de Lille, *Le Bonhomme flamand*, dans lequel il publia, sous le pseudonyme de Gry-Pearl, en octobre et novembre 1881, deux courtes histoires : *Le Bout de l'Oreille* et *La Jarretière*, qui n'ont guère d'autre intérêt que d'être ses premières œuvres. Cela le convainquit du moins de l'inutilité des tentatives de ce genre, et il résolut de travailler désormais pour lui seul, avec patience, comptant d'ailleurs, comme il l'écrivait à cette époque, « plutôt sur les coups de vent que sur autre chose ». En 1881, sa mère, quittant Lille à son tour, vint vivre avec lui à Paris. Il eut peu après la chance de passer avec succès l'examen de l'Hôtel de Ville, où il entra comme expéditionnaire. C'est à cette époque qu'il fit ses premières relations littéraires, commencées avec quelques-uns de ses collègues, écrivains comme lui. Il fréquenta le groupe de *Nous Autres*, ainsi qu'on l'a déjà vu dans la notice de M. Le Cardonnel, passa de là avec ses camarades au Chat Noir, où il lui arriva quelquefois de réciter des vers, collabora au *Chat Noir*, puis au *Scapin*. Comme l'a très justement fait remarquer M. Léon Bocquet, la biographie d'Albert Samain ne présente vraiment d'intérêt littéraire qu'à partir de 1890. Entre toutes ses connaissances littéraires, Albert Samain s'était senti attiré de préférence vers ceux des nouveaux écrivains qui cherchaient à organiser et à réunir leurs efforts, et avec eux, nous avons donné leurs noms précédemment, il prit part à la fondation du *Mercure de France*, dont le premier numéro parut, comme nous l'avons dit, dans les derniers jours de décembre 1889, avec la date de janvier 1890. C'est au *Mercure de France* qu'il collabora alors principalement, sauf un très petit nombre de vers parus dans d'autres jeunes revues de l'époque, et c'est la vérité que dans sa modestie il ne voyait pas plus loin que ces insertions de ses poèmes dans des revues, « ne s'inquiétant pas de faire autrement profession d'écrivain ». Il fallut les encouragements de ses camarades et de ses premiers admirateurs, l'insistance, notamment, de son ami M. Raymond Bonheur, pour qu'il consentît à faire et à laisser paraître un choix de ses poèmes. Ce fut *Au Jardin de l'Infante*, publié en octobre 1893, dans une édition de luxe à tirage restreint. Quelques mois après, en mars 1894, un article de François Coppée dans *Le Journal* révélait au public le nouveau poète. « M. Albert Samain, écrivait l'auteur du *Passant*, est un poète d'automne et de crépuscule, un poète de douce et morbide langueur, de noble tristesse. On respire tout le long de son livre l'odeur faible et mélancolique, le parfum d'adieux des chrysanthèmes à la Saint-Martin. » Ce fut pour Albert Samain

du jour au lendemain, presque la célébrité, aventure d'autant plus heureuse et charmante que le débutant n'était point connu du maître et que celui-ci, — on a vu avec M. Pierre Louys qu'il était coutumier du fait, — avait écrit son éloge tout spontanément. A la suite de cet article, l'édition de luxe de *Au Jardin de l'Infante* se trouva bientôt épuisée. En 1897, une nouvelle édition parut, augmentée d'une partie inédite, et à laquelle l'Académie française devait décerner, l'année suivante, le prix Archon-Despérouses. Tout ce succès n'avait cependant changé en rien Albert Samain, qui demeurait au contraire comblé d'étonnement qu'on pût, à ce point, s'intéresser à son œuvre, tant il était, au plus profond de son être, modeste et désintéressé. Personne non plus dans son entourage ne pouvait songer à le jalouser, tant on savait son succès mérité et tant il savait se faire aimer. « Il possédait à un haut degré, a écrit M. Louis Denise (*Mercure de France*, octobre 1900), ces vertus de société prisées naguère à leur valeur et qui savent encore aujourd'hui charmer : un commerce aimable, un cœur droit et bienveillant, qui savait esquiver sans inutiles blessures les lâches compromissions, une conversation primesautière et cet enjouement de l'esprit qui s'ébat parmi des idées... Il avait cette suprême politesse d'abaisser ou d'élever le ton de sa parole dont l'ironie même ne semblait être qu'une charité au niveau de ses interlocuteurs. » On lira également cette appréciation de M. le Comte Robert de Montesquiou dans une lettre à M. Léon Bocquet : « J'avais eu l'occasion de rencontrer le poète d'*Au Jardin de l'Infante* chez un de nos amis communs, Antonio de La Gandara. La simplicité de son attitude et de ses manières, la dignité de sa vie ne faisaient qu'ajouter de l'estime à la prédilection qu'inspiraient ses œuvres. Mais sa vie était fermée comme son âme, attachée aussi. On n'en pouvait, on n'en voulait distraire que de brefs instants. Le reste se résolvait en ces chants purs, tendres et pénétrants dont sont faits ses livres... J'eus le plaisir de retrouver plusieurs fois Albert Samain et de le réunir à des amis en des compagnies agréables. Toujours il se montrait réservé sans affectation, du fait de sa nature distinguée et discrète ». « A l'exemple de tant d'autres, écrit M. Léon Bocquet à ce moment de sa biographie, Albert Samain aurait pu profiter de ses relations pour aiguiller vers des succès immédiats ; mais loin d'intriguer, il négligeait jusqu'aux occasions bienveillantes qui s'offraient, par un sentiment où il entrait à la fois de la pudeur, de l'amour-propre, et davantage encore de défiance de soi-même. . C'est le moment où, par l'entremise de José-Maria de Heredia, Ferdinand Brunetière lui ouvre la *Revue des Deux Mondes*, qui, à deux reprises, publie ses vers; c'est le temps où sa collaboration pourrait être accueillie dans les périodiques ou les journaux; c'est le temps où on l'espère et l'ambitionne

dans les salons. Albert Samain laisse passer, inutile, l'engouement et le crédit. » Dans ce manque d'ambition, la mauvaise santé avait aussi une grande part. A cette époque, Albert Samain était déjà malade, il le savait et le sentait, sa correspondance à ses amis en témoigne. « Ça ne marche pas, écrivait-il alors à l'un deux, M. Paul Morisse, la santé n'est pas bonne, toujours de la faiblesse du côté de l'estomac et, par suite, peu de goût à faire quelque chose. » Il se remit pourtant au travail, commença les poèmes d'*Aux flancs du Vase*, longtemps gardé et parfait et qui parut en 1898. Peu après, il perdit sa mère. Ce fut pour lui un profond déchirement, dont sa santé sortit encore diminuée, le spectacle des derniers moments de sa mère ne cessant de le hanter. Pour tenter de le rétablir et de le distraire de ses pensées, son ami M. Raymond Bonheur l'emmena passer quelques mois dans le Midi, puis il se rendit pour quelque temps chez un autre ami, M Antony Mars, jusqu'au printemps de 1899. Il rentra alors à Paris. Un peu mieux portant en apparence, il reprit son emploi à l'Hôtel de Ville et se remit à travailler, écrivit son petit drame en vers *Polyphème*, mais l'hiver l'abattit de nouveau moralement et physiquement, et en avril 1900, à la faveur d'un congé, il se rendit à Lille pour se reposer auprès de sa sœur. Il ne s'y retablit guère et sa rentrée à Paris, en juin 1900, fut lamentable. Le désir de vivre lui demeurait, pourtant, une grande volonté de guérir, et confiant dans le grand air de la campagne, il se laissa emmener à Magny-les-Hameaux, chez M. Raymond Bonheur. Il vécut là quelques mois, « dans un décor de paix familière » entouré des soins de l'amitié la plus pieuse, croyant chaque jour faire un pas vers la guérison, mais en réalité déclinant peu à peu, jusqu'au soir du 18 août 1900, où il mourut, calme, sans effort ni agonie, — une mort effacée et silencieuse comme avait été sa vie, une mort aussi comme celle qu'il avait entrevue :

> Oh ! s'en aller sans violence,
> S'évanouir sans qu'on y pense
> D'une suprême défaillance...
> Silence... Silence... Silence...

Deux jours après, son corps était transporté à Lille, où il repose aux côtés de son père et de sa mère.

Depuis, la réputation d'Albert Samain n'a fait que grandir. Un recueil de vers : *Le Chariot d'or*, et un volume de contes : *Contes*, publiés posthumement, ont trouvé dans le public le même accueil qu'*Au Jardin de l'Infante* et *Aux Flancs du Vase*. De nombreuses éditions de luxe ont été faites de ses livres, comme de nombreuses conférences sur sa vie et sur son œuvre, et *Polyphème*, joué pour la première fois au Théâtre de l'Œuvre, en 1904, a trouvé récemment

un grand succès à la Comédie Française qui l'a mis à son répertoire. C'est la juste consécration d'un talent que M. Léon Bocquet a très bien défini en ces termes : « ... Albert Samain n'a pas été un précurseur. Il n'a point poussé la poésie vers l'orient des terres promises et des conquêtes nouvelles. Il n'a rien inventé, rien découvert, ni dans la forme ni dans le fond, ni même dans le rythme. Son originalité réside dans son éclectisme et dans sa sagesse. Il ne s'est point aventuré ; il n'a été absolument d'aucune école, se réservant, selon l'heure et selon l'urgence, de suivre telle règle et telle discipline qui lui paraissait la meilleure, revendiquant, ici et là, tour à tour, sa part de l'hoirie littéraire. Au milieu du conflit des prosodies, il a eu ce mérite, ce tact et cette mesure de ne se point enraciner dans l'acquis, de ne pas foncer dans l'arbitraire, mais de prendre son bien partout où il jugeait quelque avantage utilisable. L'aboutissement des variations de la poésie au XIXe siècle, avec ses tendances disparates, ses nouveautés hardies et son élargissement final s'est condensé dans ce poète. Il clôt son âge et le résume. Et c'est pourquoi il se trouve être comme un centre où les innombrables avenues du domaine poétique se rejoignent. Et il s'est créé ainsi une sorte d'indépendance et de personnalité définie. Dans le chœur nombreux des poètes de son époque, instrumentant à l'unisson de l'orchestre, mais sans qu'elle pût s'y confondre ou s'y perdre, Samain a chanté d'une voix pure, grave et confidentielle, où persiste un lointain sanglot. Triste et solennelle, comme si elle montait, le soir, du fond d'une clairière, elle a, cette voix, son timbre bien distinct et telles sonorités expressives à ne point se méprendre. Elle se reconnait à un tremblement de volupté languide et plus souvent à un frisson séraphique, immatériel, éperdu et mourant. Samain est un poète de pénétrante extase, l'ami des âmes dolentes, valétudinaires et blessées que secoue la douleur ou que trouble une indicible angoisse. Tout ce qui se devine, se suggère, mais s'exprime à peine : les ardeurs vagues, les défaillances, les horizons brumeux de nos rêves, les divins crépuscules du cœur, l'obscure émotion de la solitude, l'inquiétude des heures méditatives, tout ce que nous sentons, à certaines minutes supérieures, affluer des âmes vers notre humanité, Samain a su le rendre perceptible et insinuer en nous de l'inconnu et du mystère qui y dormaient... « Il y a des âmes femmes, » a observé un jour Albert Samain. Il portait en lui une de ces âmes-là, frêle, délicate et faible, câline mystique et impressionnable... Et c'est elle qui unit à la grâce de ses qualités les aimables défauts du caractère féminin : la peur et comme le recul en face de l'action, l'irrésolution devant la vie, un parti-pris de fatalisme, de passivité et d'abandon qui se marque en ses vers. »

Albert Samain a collaboré au *Chat Noir*, au *Scapin*, au *Mercure*

de France, à *La Revue des Deux Mondes*, à *La Revue hebdomadaire*, etc.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — **Au Jardin de l'Infante**, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France. 1893, in-16. (Réimpr. : *Au Jardin de l'Infante*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1894, in-18 ; *Au Jardin de l'Infante*, poèmes, nouv. éd. [augmentée d'une partie inédite : *L'Urne penchée*], couronnés par l'Académie française, prix Archon-Despérouses, 1898.) Paris, Soc. du Mercure de France 1897, in-18 ; *Au Jardin de l'Infante*, etc. Paris, Soc. du Livre contemporain, 1908, in-8. — **Aux Flancs du Vase**, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-8. (Réimpr. : *Aux Flancs du Vase, suivi de Polyphème et des Poèmes inachevés*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, in-18. (Il a tiré de cette édition, pour la Société des XX : 20 exempl., de format in-8) ; *Aux Flancs du Vase*, éd. de luxe, ill. par Gaston Latouche. Paris, pour la Soc. du Livre d'Art, 1901, in-8. — **Le Chariot d'Or** (*Le Chariot d'Or. Symphonie héroïque*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, in-18. Il a été tiré de cette édition, 20 exemp. de format in-8, pour la Société des XX. (Réimpr. : *Le Chariot d'Or*, etc., avec 27 compositions et gravures de Charles Chessa. Paris, A. Ferroud, 1907, 2 vol. in-8). — **Contes** (*Xanthis. Divine. Bontemps. Hyalis, Rovère et Angisèle*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. (Réimpr.: *Contes*, etc., ill. de L.-Ed. Fournier, gravées par Jamas, Xavier Le Sueur, C. Chessa. Portr. de Samain. Paris, « Imprimé aux frais du Dr Emile Goubert », 1908, gr. in-8, 150 ex. hors commerce). — **Polyphème**, deux actes en vers [représenté pour la première fois avec la musique de scène de Raymond Bonheur, au théâtre de l'Œuvre (Nouveau-Théâtre), les 9 et 10 mai 1904, et sur la scène de la Comédie-Française, le 19 mai 1908]. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18.

On trouve en outre le texte de deux lettres de Samain dans l'ouvrage suivant : **Mon Ame**, par Georges Thouret. Le Havre, Imprimerie G. D. Quoist, 1903, in-16.

POÉSIES MISES EN MUSIQUE. — Des poèmes d'Albert Samain ont été mis en musique par MM. Bellenot, Berthelin, F. Berthet, Raymond Bonheur, Chansarel, Ch. Cornet, César Cui, Mlle Didier, Albert Diot, Robert de Fay, Fraggi, Léon Jongen, D. Leroux, Lestikou, Masson, Poirson, Mlle Sauvrezis, G. de Seigneux, etc.

A CONSULTER. — **Albert de Bersaucourt** : *Conférence sur A. Samain, prononcée le 4 décembre 1907 au Cercle des Etudiants catholiques du Luxembourg*. Paris, Bonvalot-Jouve, s. d., in-12. — **Léon Bocquet** : *Albert Samain, sa Vie, son Œuvre*, avec un portrait et un autogr. Préface de Francis Jammes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. — **Henry Bordeaux** : *Les Ecrivains et les mœurs, notes, essais et figures*. Paris, Plon, 1900, in-18. — **F. Coppée** : *Mon Franc-Parler* (2e série). Paris, Lemerre, 1894, in-18. — **Edmond Gosse** : *French profils*. Londres, Heinemann, 1902, in-8. — **A.-M. Gossez** : *Poètes du Nord. 1880-1902. Morceaux choisis*. Paris, Ollendorff, 1902, in-18. — **Remy de Gourmont** : *Le Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France. 1896, in-18. — **Alfred Jarry** : *Souvenirs* [avec un fac-simile d'une lettre de Samain adressée à M. Ad. van Bever le 18 décembre 1899]. Paris, V. Lemasle, 1907, in-18. — **E. Vigié-**

Lecocq : *La Poésie contemporaine,* 1884-1886, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — **V. Thompson** : *French Portraits* (Being appreciations of the writers of Young France), Boston, Richard, G. Badger et C°, 1900, in-8. — **Alfred Vallette** : *Albert Samain*, notice dans *Les Portraits du prochain siècle.* Paris, Girard, 1894, in-18. — **Emil Zilliacus** : *Den Nyare franska Poesin och Antiken.* Helsingfors, 1905, Aktiebolaget Handelstryckeriek, in-8.

F. Coppée : *Quelques poètes.* Journal, 7 octobre 1897. — **Louis Denise** : *Albert Samain.* Mercure de France, octobre 1908. — **Gaston Deschamps** : *Le Coin des Poètes.* Temps, 24 octobre 1897. — **René Doumic** : *Trois Poètes.* Revue des Deux-Mondes, 15 octobre 1900. — **Jean de Gourmont** : *Letterati contemporanei. Albert Samain.* Emporium (Bergame), mai 1906. — **Otto Hauser** : *Albert Samain*, Biographische skizze. Ausfremden Zunge, n° 13, juillet 1902. (Trad. du conte *Hyalis* par Mme C. Benoît). — **Jean Lorrain** : *L'Allée solitaire*, Journal, 1er janvier 1898. — **Ch. Maurras** : *Revue Littéraire.* Revue Encyclop., 22 janvier 1898. — **H. Potez** : *Albert Samain.* Revue Septentrionale, 5 nov. 1900. — **P. Quillard** : *Albert Samain.* Mercure de France, octobre 1893. — **André Rivoire** : *Albert Samain.* Revue de Paris, 1er août 1901. — **E. Vigié-Lecocq** : *L'Amour dans la Poésie contemporaine.* Mercure de France, janvier 1897. — Articles de Achille Segard, Léon Bocquet, Paul Castiaux, Edmond Blanguernon, A.-M. Gossez, etc., publiés dans *Le Beffroi* — numéro spécial ill., consacré à Albert Samain, juillet-août 1900. — Lettres inédites de Albert Samain, publiées par *Vers et Prose,* septembre-novembre 1907.

Iconographie :

Eugène Carrière : *Albert Samain sur son lit de mort*, peinture à l'huile, 1900 (appartient à M. Raymond Bonheur). — **F. Vallotton** : *Masque*, dans *Le Livre des Masques,* de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — *Photographies d'Albert Samain en 1900* (clichés app. à M. Raymond Bonheur), dont deux reproduites, l'une, hors texte, dans *Le Beffroi,* juillet-août 1900 (et en tête de l'ouvrage *Albert Samain*, par Léon Bocquet) et l'autre dans la Revue *Emporium*, mai 1906.

L'INFANTE

Mon âme est une infante en robe de parade,
Dont l'exil se reflète, éternel et royal,
Aux grands miroirs déserts d'un vieil Escurial,
Ainsi qu'une galère oubliée en la rade.

Aux pieds de son fauteuil, allongés noblement,
Deux lévriers d'Ecosse aux yeux mélancoliques
Chassent, quand il lui plaît, les bêtes symboliques
Dans la forêt du Rêve et de l'Enchantement.

Son page favori, qui s'appelle Naguère,
Lui lit d'ensorcelants poèmes à mi-voix,
Cependant qu'immobile, une tulipe aux doigts,
Elle écoute mourir en elle leur mystère...

Le parc alentour d'elle étend ses frondaisons,
Ses marbres, ses bassins, ses rampes à balustres ;
Et, grave, elle s'enivre à ces songes illustres
Que récèlent pour nous les nobles horizons.

Elle est là résignée, et douce, et sans surprise,
Sachant trop pour lutter comme tout est fatal,
Et se sentant, malgré quelque dédain natal,
Sensible à la pitié comme l'onde à la brise.

Elle est là résignée, et douce en ses sanglots,
Plus sombre seulement quand elle évoque en songe
Quelque Armada sombrée à l'éternel mensonge,
Et tant de beaux espoirs endormis sous les flots.

Des soirs trop lourds de pourpre où sa fierté soupire,
Les portraits de Van Dyck aux beaux doigts longs et purs,
Pâles en velours noirs sur l'or vieilli des murs,
En leurs grands airs défunts la font rêver d'empire.

Les vieux mirages d'or ont dissipé son deuil,
Et dans les visions où son ennui s'échappe,
Soudain — gloire ou soleil — un rayon qui la frappe
Allume en elle tous les rubis de l'orgueil.

Mais d'un sourire triste elle apaise ces fièvres ;
Et, redoutant la foule aux tumultes de fer,
Elle écoute la vie — au loin — comme la mer...
Et le secret se fait plus profond sur ses lèvres.

Rien n'émeut d'un frisson l'eau pâle de ses yeux,
Où s'est assis l'Esprit voilé des Villes mortes ;
Et par les salles, où sans bruit tournent les portes,
Elle va, s'enchantant de mots mystérieux.

L'eau vaine des jets d'eau là-bas tombe en cascade,

Et, pâle à la croisée, une tulipe aux doigts,
Elle est là, reflétée aux miroirs d'autrefois,
Ainsi qu'une galère oubliée en la rade.

Mon Ame est une infante en robe de parade.

(*Au Jardin de l'Infante.*)

ÉLÉGIE

A Gabriel Randon.

Quand la nuit verse sa tristesse au firmament,
Et que, pâle au balcon, de ton calme visage
Le signe essentiel hors du temps se dégage,
Ce qui t'adore en moi s'émeut profondément.

C'est l'heure de pensée où s'allument les lampes.
La ville, où peu à peu toute rumeur s'éteint,
Déserte, se recule en un vague lointain
Et prend cette douceur des anciennes estampes.

Graves, nous nous taisons. Un mot tombe parfois,
Fragile pont où l'âme à l'âme communique.
Le ciel se décolore ; et c'est un charme unique,
Cette fuite du temps il semble, entre nos doigts.

Je resterais ainsi des heures, des années,
Sans épuiser jamais la douceur de sentir
Ta tête aux lourds cheveux sur moi s'appesantir,
Comme morte parmi les lumières fanées.

C'est le lac endormi de l'heure à l'unisson,
La halte au bord du puits, le repos dans les roses ;
Et par de longs fils d'or nos cœurs liés aux choses
Sous l'invisible archet vibrent d'un long frisson.

Oh ! garder à jamais l'heure élue entre toutes,
Pour que son souvenir, comme un parfum séché,
Quand nous serons plus tard las d'avoir trop marché,
Console notre cœur, seul, le soir, sur les routes.

Voici que les jardins de la Nuit vont fleurir.
Les lignes, les couleurs, les sons deviennent vagues
Vois, le dernier rayon agonise à tes bagues.
Ma sœur, entends-tu pas quelque chose mourir !...

Mets sur mon front tes mains fraîches comme une eau pure.
Mets sur mes yeux tes mains douces comme des fleurs ;
Et que mon âme, où vit le goût secret des fleurs,
Soit comme un lis fidèle et pâle à ta ceinture.

C'est la Pitié qui pose ainsi son doigt sur nous ;
Et tout ce que la terre a de soupirs qui montent,
Il semble qu'à mon cœur enivré le racontent
Tes yeux levés au ciel si tristes et si doux.

(*Au Jardin de l'Infante.*)

KEEPSAKE

Sa robe était de tulle avec des roses pâles,
Et rose pâle était sa lèvre, et ses yeux froids,
Froids et bleus comme l'eau qui rêve au fond des bois.
La mer Tyrrhénienne aux langueurs amicales

Berçait sa vie éparse en suaves pétales.
Très douce elle mourait, ses petits pieds en croix ;
Et, quand elle chantait, le cristal de sa voix
Faisait saigner au cœur ses blessures natales.

Toujours à son poing maigre un bracelet de fer,
Où son nom de blancheur était gravé « Stéphane »,
Semblait l'anneau rivé de l'exil très amer.

Dans un parfum d'héliotrope diaphane
Elle mourait, fixant les voiles sur la mer,
Elle mourait parmi l'automne... vers l'hiver...

Et c'était comme une musique qui se fane...

(*Au Jardin de l'Infante.*)

CLÉOPATRE

A Alfred Vallette.

I

Accoudée en silence aux créneaux de la tour,
La Reine aux cheveux bleus serrés de bandelettes,
Sous l'incantation trouble des cassolettes,
Sent monter dans son cœur ta mer, immense Amour.

Immobile sous ses paupières violettes
Elle rêve, pâmée aux fuites des coussins ;
Et les lourds colliers d'or soulevés par ses seins
Racontent sa langueur et ses fièvres muettes.

Un adieu rose flotte au front des monuments.
Le soir, velouté d'ombre, est plein d'enchantements;
Et cependant qu'au loin pleurent les crocodiles,

La Reine aux doigts crispés, sanglotante d'aveux,
Frissonne de sentir, lascives et subtiles,
Des mains qui dans le vent épuisent ses cheveux.

II

Lourde pèse la nuit au bord du Nil obscur...
Cléopâtre, à genoux sous les astres qui brûlent,
Soudain pâle, écartant ses femmes qui reculent,
Déchire sa tunique en un grand geste impur,

Et dresse éperdument sur la haute terrasse
Son corps vierge, gonflé d'amour comme un fruit mûr.
Toute nue, elle vibre ! et, debout sous l'azur,
Se tord, couleuvre ardente, au vent tiède et vorace.

Elle veut, et ses yeux fauves dardent l'éclair,
Que le monde ait, ce soir, le parfum de sa chair...
O sombre fleur du sexe éparse en l'air nocturne !

Et le Sphynx, immobile aux sables de l'ennui.

Sent un feu pénétrer son granit taciturne ;
Et le désert immense a remué sous lui.

(*Au Jardin de l'Infante.*)

SOIR

Le Séraphin des soirs passe le long des fleurs...
La Dame-aux-Songes chante à l'orgue de l'église;
Et le ciel, où la fin du jour se subtilise,
Prolonge une agonie exquise de couleurs.

Le Séraphin des soirs passe le long des cœurs...
Les vierges au balcon boivent l'amour des brises;
Et sur les fleurs et sur les vierges indécises
Il neige lentement d'adorables pâleurs.

Toute rose au jardin s'incline, lente et lasse,
Et l'âme de Schumann errante par l'espace
Semble dire une peine impossible à guérir...

Quelque part une enfant très douce doit mourir...
O mon âme, mets un signet au livre d'heures,
L'Ange va recueillir le rêve que tu pleures.

(*Au Jardin de l'Infante.*)

LE SACRE

Notre-Dame annonçait l'apothéose prête
Avec la voix d'airain de ses beffrois jumeaux;
Au loin les grands canons grondaient, et les drapeaux
Se gonflaient, frissonnants, sous l'orgueil de la fête.

L'Empereur s'inclina, les mains jointes, nu-tête,
Et le Pape apparut dans l'éclat des flambeaux,
Tenant entre ses doigts étincelants d'anneaux
La couronnne portant la croix latine au faîte.

Mon fils ! dit le pontife... Alors l'orgue se tut.
Sur tous les fronts baissés un seul frisson courut,
Comme le battement soudain d'une aile immense ;

Et l'on n'entendit plus, ô César triomphant,
Dans la nef où planait un auguste silence,
Qu'une vieille à genoux qui pleurait son enfant.

(*Au Jardin de l'Infante*) (1).

XANTHIS

Au vent frais du matin frissonne l'herbe fine;
Une vapeur légère aux flancs de la colline
Flotte; et dans les taillis d'arbre en arbre croisés
Brillent, encore intacts, de longs fils irisés.
Près d'une onde ridée aux brises matinales
Xanthis, ayant quitté sa robe et ses sandales,
D'un bras s'appuie au tronc flexible d'un bouleau,
Et, penchée à demi, se regarde dans l'eau.
Le flot de ses cheveux d'un seul côté s'épanche,
Et, blanche, elle sourit à son image blanche...
Elle admire sa taille étroite, ses beaux bras,
Et sa hanche polie, et ses seins délicats,
Et d'une main, que guide une exquise décence,
Fait un voile pudique à sa jeune innocence.
Mais un grand cri soudain retentit dans les bois,
Et Xanthis tremble ainsi que la biche aux abois,
Car elle a vu surgir, dans l'onde trop fidèle,
Les cornes du méchant satyre amoureux d'elle.

(*Aux Flancs du Vase.*

PANNYRE AUX TALONS D'OR

Dans la salle en rumeur un silence a passé...
Pannyre aux talons d'or s'avance pour danser.
Un voile aux mille plis la cache tout entière.
D'un long trille d'argent la flûte la première
L'invite ; elle s'élance, entrecroise ses pas,
Et, du lent mouvement imprimé par ses bras,
Donne un rythme bizarre à l'étoffe nombreuse,

(1) *Nouvelle édition augmentée.*

Qui s'élargit, ondule, et se gonfle et se creuse,
Et se déploie enfin en large tourbillon...
Et Pannyre devient fleur, flamme, papillon !
Tous se taisent ; les yeux la suivent en extase.
Peu à peu la fureur de la danse l'embrase.
Elle tourne toujours ; vite ! plus vite encor !
La flamme éperdument vacille aux flambeaux d'or !...
Puis, brusque, elle s'arrête au milieu de la salle ;
Et le voile qui tourne autour d'elle en spirale,
Suspendu dans sa course, apaise ses longs plis,
Et, se collant aux seins aigus, aux flancs polis,
Comme au travers d'une eau soyeuse et continue,
Dans un divin éclair, montre Pannyre nue.

(*Aux Flancs du Vase.*)

VERSAILLES

I

O Versailles, par cette après-midi fanée,
Pourquoi ton souvenir m'obsède-t-il ainsi ?
Les ardeurs de l'été s'éloignent, et voici
Que s'incline vers nous la saison surannée.

Je veux revoir au long d'une calme journée
Tes eaux glauques que jonche un feuillage roussi,
Et respirer encore, un soir d'or adouci,
Ta beauté plus touchante au déclin de l'année.

Voici tes ifs en cône et tes tritons joufflus,
Tes jardins composés où Louis ne vient plus,
Et ta pompe arborant les plumes et les casques.

Comme un grand lys tu meurs, noble et triste, sans bruit ;
Et ton onde épuisée au bord moisi des vasques
S'écoule, douce ainsi qu'un sanglot dans la nuit.

II

Grand air. Urbanité des façons anciennes.
Haut cérémonial. Révérences sans fin.

Créqui, Fronsac, beaux noms chatoyants de satin.
Mains ducales dans les vieilles valenciennes,

Mains royales sur les épinettes. Antiennes
Des évêques devant Monseigneur le Dauphin.
Gestes de menuet et cœurs de biscuit fin:
Et Ces grâces que l'on disait Autrichiennes...

Princesses de sang bleu, dont l'âme d'apparat,
Des siècles, au plus pur des castes macéra.
Grands seigneurs pailletés d'esprit. Marquis de sèvres.

Tout un monde galant, vif, brave, exquis et fou,
Avec sa fine épée en verrouil, et surtout
Ce mépris de la mort, comme une fleur, aux lèvres!

III

Mes pas ont suscité les prestiges enfuis.
O psyché de vieux saxe où le Passé se mire...
C'est ici que la reine, en écoutant Zémire,
Rêveuse, s'éventait dans la tiédeur des nuits.

O visions : paniers, poudre et mouches; et puis
Léger comme un parfum, joli comme un sourire,
C'est cet air vieille France ici que tout respire ;
Et toujours cette odeur pénétrante des buis...

Mais ce qui prend mon cœur d'une étreinte infinie,
Aux rayons d'un long soir dorant son agonie.
C'est ce Grand-Trianon solitaire et royal,

Et son perron désert où l'automne, si douce,
Laisse pendre, en rêvant, sa chevelure rousse
Sur l'eau divinement triste du grand canal.

IV

Le bosquet de Vertumne est délaissé des Grâces.
Cette ombre, qui, de marbre en marbre gémissant,
Se traîne et se retient d'un beau bras languissant,
Hélas, c'est le Génie en deuil des vieilles races!

O Palais, horizon suprême des terrasses,
Un peu de vos beautés coule dans notre sang ;
Et c'est ce qui vous donne un indicible accent,
Quand un couchant sublime illumine vos glaces !

Gloires dont tant de jours vous fûtes le décor.
Ames étincelant sous les lustres. Soirs d'or.
Versailles... Mais déjà s'amasse la nuit sombre.

Et mon cœur tout à coup se serre, car j'entends,
Comme un bélier sinistre aux murailles du temps,
Toujours, le grand bruit sourd de ces flots noirs dans l'ombre.

(*Le Chariot d'Or.*)

SOIR DE PRINTEMPS

Premiers soirs de printemps : tendresse inavouée...
Aux tiédeurs de la brise écharpe dénouée...
Caresse aérienne... Encens mystérieux...
Urne qu'une main d'ange incline au bord des cieux...
Oh ! quel désir ainsi, troublant le fond des âmes,
Met ce pli de langueur à la hanche des femmes ?
Le couchant est d'or rose et la joie emplit l'air,
Et la ville, ce soir, chante comme la mer.
Du clair jardin d'avril la porte est entr'ouverte,
Aux arbres légers tremble une poussière verte.
Un peuple d'artisans descend des ateliers ;
Et, dans l'ombre où sans fin sonnent les lourds souliers,
On dirait qu'une main de Véronique essuie
Les fronts rudes tachés de sueur et de suie.
La semaine s'achève, et voici que soudain,
Joyeuses d'annoncer la Pâques de demain,
Les cloches, s'ébranlant aux vieilles tours gothiques,
Et revenant du fond des siècles catholiques,
Font tressaillir quand même aux frissons anciens
Ce qui reste de foi dans nos vieux os chrétiens !
Mais déjà, souriant sous ses voiles sévères,
La nuit, la nuit païenne apprête ses mystères ;
Et le croissant d'or fin, qui monte dans l'azur,

Rayonne, par degrés plus limpide et plus pur.
Sur la ville brûlante, un instant apaisée,
On dirait qu'une main de femme s'est posée
Les couleurs, les rumeurs s'éteignent peu à peu ;
L'enchantement du soir s'achève... et tout est bleu !
Ineffable minute où l'âme de la foule
Se sent mourir un peu dans le jour qui s'écoule...
Et le cœur va flottant vers de tendres hasards
Dans l'ombre qui s'étoile aux lanternes des chars.
Premiers soirs de printemps : brises, légères fièvres !
Douceur des yeux !... Tiédeur des mains !... Langueur des lèvres !
Et l'Amour, une rose à la bouche, laissant
Traîner à terre un peu de son manteau glissant,
Nonchalamment s'accoude au parapet du fleuve,
Et puisant au carquois d'or une flèche neuve,
De ses beaux yeux voilés, cruel adolescent,
Sourit, silencieux, à la Nuit qui consent.

(*Le Chariot d'or.*)

VOICI LES VIEUX MÉTIERS...

Voici les vieux métiers : le cuir, le fer, le bois,
La chanson d'établi dans les copeaux éclose ;
Le marteau sur l'enclume, et le fer chaud qu'on pose,
Et cet osier qui court flexible entre les doigts.

Ah ! vivre ici pareil au ciel changeant des mois !...
La ville a pour ceinture un clair jardin de roses
Ah ! vivre ici parmi l'innocence des choses,
Près de la bonne terre, et loin des tristes lois.

On songe d'une vie heureuse et monotone !
Bon pain quotidien ; lait pur ; conscience bonne ;
Simplicité des cœurs levés avant le jour...

Oui, mais qui sait, hélas ! peut-être quels mystères
Même ici, trame, aux nuits d'orage et d'adultères,
Ce vieux couple éternel, l'Avarice et l'Amour ?

(*Le Chariot d'or.*)

ELÉGIE

L'heure comme nous rêve accoudée aux remparts,
Penchés vers l'occident, nous laissons nos regards
Sur le port et la ville, où le peuple circule,
Comme de grands oiseaux tourner au crépuscule.
Des bassins qu'en fuyant la mer a mis à sec
Monte humide et puissante une odeur de varech.
Derrière nous, au fond d'une antique poterne,
S'ouvre, nue et déserte, une cour de caserne
Immense avec de vieux boulets ronds dans un coin.
Grave et mélancolique un clairon sonne au loin...
Cependant par degrés le ciel qui se dégrade
D'ineffables lueurs illumine la rade.
Et mon âme, aux couleurs mêlée intimement,
Se perd dans les douceurs d'un long enchantement.
L'écharpe du couchant s'effile en lambeaux pâles.
Ce soir, ce soir qui meurt, s'imprègne dans nos moelles
Et, d'un cœur malgré moi toujours plus anxieux,
Je le suis maintenant qui sombre dans tes yeux
Comme un beau vaisseau d'or chargé de longs adieux !
Nul souffle sur la rade. Au loin une sirène
Mugit... La nuit descend insensible et sereine,
La nuit... Et tout devient, on dirait, éternel :
Les mâts, le lacis fin des vergues sur le ciel,
Les quais noirs encombrés de tonneaux et de grues,
Les grands vapeurs fumant des routes parcourues,
Le bras de la jetée allongé dans la mer,
Les entrepôts obscurs luisants de rails de fer,
Et, bizarre, étageant ses masses indistinctes,
Là-bas, la ville anglaise avec ses maisons peintes.
La nuit tombe... Les voix d'enfants se sont éteintes
Et ton cœur comme une urne est rempli jusqu'au bord
Quand brillent çà et là les premiers feux du port.

(*Le Chariot d'or.*)

NOCTURNE PROVINCIAL

La petite ville sans bruit
Dort profondément dans la nuit.

Aux vieux réverbères à branches
Agonise un gaz indigent;
Mais soudain la lune émergeant
Fait tout au long des maisons blanches
Resplendir des vitres d'argent.

La nuit tiède s'évente au long des marronniers...
La nuit tardive, où flotte encor de la lumière.
Tout est noir et désert aux anciens quartiers ;
Mon âme, accoude-toi sur le vieux pont de pierre,
Et respire la bonne odeur de la rivière.

Le silence est si grand que mon cœur en frissonne.
Seul, le bruit de mes pas sur le pavé résonne.
Le silence tressaille au cœur, et minuit sonne !

Au long des grands murs d'un couvent
Des feuilles bruissent au vent.
Pensionnaires... Orphelines...
Rubans bleus sur les pèlerines...
C'est le jardin des Ursulines.

Une brise à travers les grilles
Passe aussi douce qu'un soupir.
Et cette étoile aux feux tranquilles,
Là-bas, semble, au fond des charmilles,
Une veilleuse de saphir.

Oh ! sous les toits d'ardoise à la lune pâlis,
Les vierges et leur pur sommeil aux chambres claires,
Et leurs petits cous ronds noués de scapulaires,
Et leurs corps sans péché dans la blancheur des lits !...

D'une heure égale ici l'heure égale est suivie,
Et l'Innocence en paix dort au bord de la vie...

Triste et déserte infiniment
Sous le clair de lune électrique,
Voici que la place historique
Aligne solennellement
Ses vieux hôtels du Parlement.

A l'angle, une fenêtre est éclairée encor.
Une lampe est là-haut, qui veille quand tout dort !
Sous le frêle tissu, qui tamise sa flamme,
Furtive, par instants, glisse une ombre de femme.

La fenêtre s'entr'ouvre un peu ;
Et la femme, poignant aveu,
Tord ses beaux bras nus dans l'air bleu...

O secrètes ardeurs des nuits provinciales !
Cœurs qui brûlent ! Cheveux en désordre épandus !
Beaux seins lourds de désirs, pétris par des mains pâles !
Grands appels suppliants, et jamais entendus !

Je vous évoque, ô vous, amantes ignorées,
Dont la chair se consume ainsi qu'un vain flambeau,
Et qui sur vos beaux corps pleurez, désespérées,
Et faites pour l'amour, et d'amour dévorées,
Vous coucherez, un soir, vierges dans le tombeau !

Et mon âme pensive, à l'angle de la place,
Fixe toujours là-bas la vitre où l'ombre passe.

Le rideau frêle au vent frissonne...
La lampe meurt... Une heure sonne.
Personne, personne, personne.

(*Le Chariot d'Or.*)

TOUT DORT. LE FLEUVE ANTIQUE...

Tout dort. Le fleuve antique entre ses quais de pierre
Semble immobile. Au loin s'espacent des beffrois.
Et sur la cité, monstre aux écailles de toits,
Le silence descend, doux comme une paupière.

Les palais et les tours sur le ciel étoilé
Découpent des profils de rêve· Notre-Dame
Se reflète, géante, au miroir de mon âme.
Et la Sainte-Chapelle a l'air de s'envoler!...

Tout dort dans les maisons où regarde la lune.
Et ceux-là qu'éreinta la vie et son travail
Jouissent, poings fermés, leur somme de bétail
Ou galopent furieux la course à la Fortune.

Pour moi, je veille, l'âme éparse dans la nuit,
Je veille, cœur tendu vers des lèvres absentes,
Parmi la solitude aux brises caressantes,
Et la lune à travers les arbres me conduit.

Paris est recueilli comme une basilique;
A peine un roulement de fiacre, par moment,
Un chien perdu qui pleure, ou le long sifflement
D'une locomotive — au loin — mélancolique.

Le silence est profond, comme mystérieux.
La nuit porte l'amour endormi sous sa mante
Et je n'entends plus rien dans la cité dormante
Que ton haleine frêle et douce, ô mon amante,

Qui fait trembler mon cœur large ouvert sous les cieux.

(*Le Chariot d'Or.*)

AUTOMNE

Le vent tourbillonnant, qui rabat les volets,
Là-bas tord la forêt comme une chevelure.
Des troncs entrechoqués monte un puissant murmure
Pareil au bruit des mers, rouleuses de galets.

L'Automne qui descend les collines voilées
Fait, sous ses pas profonds, tressaillir notre cœur;
Et voici que s'afflige avec plus de ferveur
Le tendre désespoir des roses envolées.

Le vol des guêpes d'or qui vibrait sans repos
S'est tu ; le pêne grince à la grille rouillée;
La tonnelle grelotte et la terre est mouillée,
Et le linge blanc claque, éperdu, dans l'enclos.

Le jardin nu sourit comme une face aimée
Qui vous dit longuement adieu, quand la mort vient;
Seul, le son d'une enclume ou l'aboiement d'un chien
Monte, mélancolique, à la vitre fermée.

Suscitant des pensers d'immortelle et de buis,
La cloche sonne, grave, au cœur de la paroisse;
Et la lumière, avec un long frisson d'angoisse,
Ecoute au fond du ciel venir les longues nuits.

Les longues nuits demain remplaceront, lugubres,
Les limpides matins, les matins frais et fous.
Pleins de papillons blancs chavirant dans les choux
Et de voix sonnant clair dans les brises salubres.

Qu'importe, la maison, sans se plaindre de toi,
T'accueille avec son lierre et ses nids d'hirondelle,
Et, fêtant le retour du prodigue près d'elle,
Fait sortir la fumée à longs flots bleus du toit.

Lorsque la vie éclate et ruisselle et flamboie,
Ivre du vin trop fort de la terre, et laissant
Pendre ses cheveux lourds sur la coupe du sang,
L'âme impure est pareille à la fille de joie.

Mais les corbeaux au ciel s'assemblent par millier.
Et déjà, reniant sa folie orageuse,
L'âme pousse un soupir joyeux de voyageuse
Qui retrouve, en rentrant, ses meubles familiers.

L'étendard de l'été pend noirci sur sa hampe.
Remonte dans ta chambre, accroche ton manteau;
Et que ton rêve, ainsi qu'une rose dans l'eau,
S'entr'ouvre au doux soleil intime de la lampe.

Dans l'horloge pensive, au timbre avertisseur,
Mystérieusement bat le cœur du Silence.

La Solitude au seuil étend sa vigilance,
Et baise, en se penchant, ton front comme une sœur.

C'est le refuge élu, c'est la bonne demeure,
La cellule aux murs chauds, l'âtre au subtil loisir,
Où s'élabore, ainsi qu'un très rare élixir,
L'essence fine de la vie intérieure.

Là, tu peux déposer le masque et les fardeaux,
Loin de la foule et libre, enfin, des simagrées,
Afin que le parfum des choses préférées
Flotte, seul, pour ton cœur dans les plis des rideaux.

C'est la bonne saison, entre toutes féconde,
D'adorer tes vrais dieux, sans honte, à ta façon,
Et de descendre en toi jusqu'au divin frisson
De te découvrir jeune et vierge comme un monde !

Tout est calme ; le vent pleure au fond du couloir ;
Ton esprit a rompu ses chaînes imbéciles,
Et, nu, penché sur l'eau des heures immobiles,
Se mire au pur cristal de son propre miroir :

Et, près du feu qui meurt, ce sont des Grâces nues,
Des départs de vaisseaux haut voilés dans l'air vif,
L'âpre suc d'un baiser sensuel et pensif,
Et des soleils couchants sur des eaux inconnues...

Magny-les-Hameaux, octobre 1894.

(*Le Chariot d'Or.*)

FERNAND SÉVERIN

1867

M. Fernand Séverin est né à Grand'Manil (province de Namur) le 4 février 1867. Son père et tous ses descendants paternels et maternels étaient wallons et grands fermiers dans les pays de Namur et de Fleurus. M. Fernand Séverin vécut d'abord à Grand'Manil jusqu'à l'âge de sept ans. Puis il alla faire ses premières études à la Domschule d'Aix-la-Chapelle, au Collège Notre-Dame de la Paix à Namur et à l'Athénée de Bruxelles. Il fit ensuite ses études universitaires à l'Université libre de Bruxelles, où il obtint, en 1891, le diplôme de docteur en philosophie et lettres. Il entra alors dans la carrière de l'enseignement, professeur de français, de latin et de grec, d'abord au collège communal de Virton, puis à l'Athénée royal de Louvain, enfin à l'Athénée royal de Bruxelles. Il est actuellement titulaire du cours de français à l'Université de Gand. M. Fernand Séverin débuta comme écrivain en 1886, avec des vers qui parurent dans les revues littéraires belges, notamment *La Jeune Belgique*, dont il fut un des plus actifs collaborateurs. Il donna successivement quelques petites plaquettes : *Le Lys*, *Le Don d'Enfance*, *Un chant dans l'Ombre*, réunis en un seul volume : *Poèmes ingénus*, qui contenait ainsi tous les vers qu'il avait écrits de dix-neuf à trente-deux ans. En 1904, il publia un nouveau recueil : *La Solitude heureuse*. Toute son œuvre poétique se trouve aujourd'hui rassemblée dans un unique volume : *Poèmes*, paru récemment.

M. Fernand Séverin a collaboré à *L'Elan littéraire*, à *La Wallonie*, à *La Jeune Belgique*, à *Floréal*, au *Réveil*, au *Coq Rouge*, à *Durendal*, à *La Revue Générale*, à *La Belgique artistique et littéraire*, au *Samedi*, toutes revues belges où il a donné des vers, des poèmes en prose et des impressions de voyages, au *Mercure de France* et à *L'Hermitage*, et notamment à *L'Indépendance Belge*, où il fit, pendant plusieurs années, de 1893 à 1899 la critique littéraire.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — **Le Lys**, poèmes. Frontispice à l'eau-forte par Henry de Groux. Bruxelles, Lacomblez, et Paris, Lemerre, 1888, in-8. — **Le Don d'Enfance**, poèmes. Bruxelles, Lacomblez, 1891, in-8. (Réimpr. : *Poèmes ingénus*. Paris, Fischbacher, 1899, in-18 ; *Poèmes*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18). — **Un Chant dans l'Ombre**, poèmes. Bruxelles, Lacomblez, 1895, in-8. (Réimpr. : *Poèmes ingénus*. Paris, Fischbacher, 1899, in-18; *Poèmes*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18). — **Poèmes ingénus**. Préface de G. Barral. Portrait de l'auteur. Paris, Fischbacher, 1899, in-18 (*Le Lys. Le Don d'Enfance. Un Chant dans l'Ombre*, etc.). — **Impressions vénitiennes**. Bruxelles, Oscar Schepens (tirage à part de *La Revue Générale*), 1902, in-8. — **Dans l'Eifel**. Bruxelles, Oscar Schepens (tirage à part de *La Revue Générale*), 1903, in-8. — **La Solitude heureuse**, poèmes. Bruxelles, Ed. de l'Assoc. des Ecrivains belges, Dechenne et Cie, 1904, petit in-8. (Réimpr. : *Poèmes*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18. — **Dans les Hautes Fagnes**. Bruxelles, Oscar Schepens (tirage à part de *La Revue Générale*), 1905, in-8. — **Poèmes**. (*Le Don d'Enfance. Un Chant dans l'Ombre. Les Matins angéliques. La Solitude heureuse.*) Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18.

On trouve, de plus, des poèmes de Fernand Séverin dans les ouvrages suivants : **Le Parnasse de la Jeune Belgique**, *pièces diverses de dix-huit poètes belges*. Paris, Vanier, 1887, gr. in-8. — **Poètes belges d'expression française** (par Pol de Mont). Almelo, W. Hilarius, 1899, in-18. — **Die Belgische Lyrik von 1880-1900**. *Eine studie und Uebersetzungen von Otto Hauser*. Grossenhain, Baumert et Ronge, 1902, in-8 (traduction de trois poèmes), etc.

POÈMES MIS EN MUSIQUE. — Des poésies de M. Fernand Séverin ont été mises en musique par MM. Wallner et Ch. Mélank.

A CONSULTER. — **Eugène Gilbert** : *France et Belgique. Etudes littéraires*. Paris, Plon, 1905, in-18 : *Les Lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui*. Paris, Sansot, 1906, in-18. — **Albert Giraud** : *Notice* dans *Portraits du prochain siècle*. Paris, Girard, 1894, in-18. — **Otto Hauser** : *Die Belgische Lyrik von 1880-1900*, etc. Grossenhain, Beaumert et Ronge, 1902, in-8. — **Désiré Horrent** : *Ecrivains belges d'aujourd'hui*. Bruxelles, Lacomblez, 1904, in-8.

Albert Arnay : *Fernand Séverin*. La Wallonie (Liège), année 1891. — **Franz Ansel** : *Fernand Séverin*. Durendal (Bruxelles), août 1904. — **René Bertaut** : *Fernand Séverin, notice bio-bibliogr.* (portrait). Revue Bibliographique belge, 31 octobre 1904. — **Albert Giraud** : *A propos d'un livre nouveau : Un Chant dans l'Ombre*. Jeune Belgique (Bruxelles), juin 1895. — **Arnold Goffin** : *Fernand Séverin* (avec un portrait). Durendal (Bruxelles), mai 1900. — **Gaston Heue** : *Fernand Sérevin*, monographie. La Lutte (Bruxelles), avril et mai 1900. — **Hubert Krains** : *Littérateurs français de Wallonie. Fernand Séverin* (portrait). Wallonia (Liège), mai 1904. — **Albert Mockel** : *Chronique littéraire*. La Wallonie (Liège), année 1888. — **Georges Rency** : *Trois poètes. Em. Verhaeren, Van Lerberghe et F. Séverin*. L'Art Moderne (Bruxelles), 29 mai 1904 ; *La Nomination de M. Fernand Séverin*. Le Samedi (Bruxelles), 12 octobre 1907. — **Hubert Stiernet** : *Un chant dans l'Ombre* (Le Coq Rouge) Bruxelles, juin 1895. — **F. Van den Bosch** :

Les Poètes belges d'expression française (portrait). L'Illustration belge, 22 octobre 1905. — **Maurice Wilmotte** : *Poètes de chez nous*. Revue de Belgique, juillet 1904.

LA COURONNE

Flumina amem sylvasque inglorius...
VIRGILE.

J'ai revu ma forêt, captive des hivers,
S'éveiller mollement à de tièdes haleines :
Déjà, dans l'air plus bleu, les grands arbres sont verts
Et le parfum des bois s'exhale vers les plaines.

C'est un bonheur antique et toujours inconnu :
Mon cœur, mon simple cœur tremble devant ces choses !
Tout perlé de rosée, un feuillage ingénu
Palpite, ce matin, sur mes forêts écloses.

O Muses ! si l'écho d'un amour si profond
Lui survit, grâce à vous, dans mes chansons prochaines,
N'offrez point d'assouplir aux rides de mon front
L'indocile rameau des lauriers et des chênes.

Les feuilles s'entr'ouvraient, frêles comme des fleurs !
Oh ! qu'un léger rameau de ces feuilles tremblantes,
Où la froide rosée aura laissé des pleurs,
Couronne à tout jamais mes tempes indolentes !

A de plus mâles fronts, les orgueilleux bandeaux.
Puissé-je, sans renom, vivre loin de la vie,
Et rentrer, tout entier, aux limbes virginaux,
D'où mon âme d'enfant n'était jamais sortie.

1892.

(*Poèmes*.)

LA CHANSON DOUCE

« Une haleine a soufflé ; la lampe s'est éteinte :
La nuit, bleuâtre et tiède, entre, avec sa langueur.
Un chant d'oiseau lointain, triste comme une plainte,
S'élève, par instant, dans la paix de mon cœur.

Qu'il est doux d'être au monde ! Et d'aimer ! Et d'entendre
Un aveu dérobé répondre à ses aveux....
J'ai couronné ton front d'un rameau frêle et tendre ;
Les larmes de la nuit tremblent dans tes cheveux .

Rapproche-toi... L'amour a de ces mots suprêmes
Qui ne sont point compris, s'ils ne sont dits tout bas.
Vois-tu, ma chère enfant, je sais bien que tu m'aimes,
Mais mon âme, sans eux, ne le sentirait pas.

Plus près, plus près de moi ! Tout nous sépare encore !
Qu'un soupir, une haleine, un frisson moins discret
Me livre cet aveu que la parole ignore :
Il ne sera si doux qu'au prix d'un tel secret.

O mon enfant ! Les morts, qui dorment sous la terre,
Ont tout perdu, sans doute, avec l'aspect du jour...
Mais rien n'afflige tant leur songe solitaire
Que le seul souvenir de cet instant d'amour.

Je t'aime... En cette nuit, toute claire d'opales,
Où monte en frissonnant la lune à son lever,
Les fleurs qui font aimer, adorables et pâles,
Se mêlent sur ta tête aux fleurs qui font rêver.

Nous nous croyons unis, et l'amour a des ailes !
Ah ! parle, parle encor ! Que j'entende ta voix,
Vague, ailée, enfantine, aux inflexions frêles,
Mourir dans l'air des nuits comme un lointain hautbois.

Prolonge-s-en toujours la douce résonnance !
C'est ton cœur qui tintait dans ce frais timbre d'or.
Endors-toi... J'entendrai chanter dans le silence
Tous ces aveux passés, dont l'écho vibre encor.

... Une haleine a soufflé ; la lampe s'est éteinte :
La nuit, bleuâtre et tiède, entre avec sa langueur.
Un chant d'oiseau lointain, triste comme une plainte,
S'élève, par instants, dans la paix de mon cœur. »

1894.

(*Poèmes.*)

L'ASILE

Mon heure est là. Le soir est tombé sur ma vie.
Abdiquant, sans regret, mon héroïque envie,
J'ai regagné, du pas résigné des vaincus,
Le seuil, aimé trop tard, où nul ne m'attend plus.
Dans le ciel clair et froid court un frisson d'automne
Parfois, interrompant la plainte monotone,
Le grand appel perdu que jette un cor lointain
Me fait, languissamment, sourire à mon destin...

Mais tout est dit. Plus rien ne me trouble, à cette heure,
Que le pressentiment de la chère demeure.
Elle est là : je la sens plus que je ne la vois.
La douceur de la lune, éparse sur les bois,
Voile de plus en plus cet heureux coin de terre
D'un indicible attrait de paix et de mystère;
Dans l'air, autour de moi passe un conseil d'oubli ;
Je ne sais quoi de bon, de grand, de recueilli,
Pénètre davantage, à chaque pas vers elle,
Mon âme, où gronde encor l'ancienne querelle.
Qu'importent désormais les orages d'été ?
Elle savoure enfin le calme souhaité,
Toute tremblante encore à la seule pensée
D'un monde où les plus doux l'ont mille fois blessée.

1895.

(*Poèmes*.)

L'ANGÉLIQUE ADIEU

Cher parfum envolé !....
SHAKESPEARE

Ce qui fut un instant n'est plus... Ne pleure pas !
Et souviens-toi, plutôt, qu'un jour tu m'appelas
Celle qui ne sait rien et s'ignore elle-même.

Car j'étais cette enfant qui rêve, les yeux clos ;
Mais un pas matinal est entré dans l'enclos ;
Et j'ai connu par toi la tendresse suprême !

Est-il vraiment passé, cet instant familier?
... Un étranger est là, dans l'ombre du sentier,
Et j'écoute, en tremblant, l'ange qui me salue...

Tout sommeille, à l'entour... Il me parle tout bas...
Simple comme je suis, je ne le comprends pas;
Mais mon âme tressaille et sent qu'elle est élue...

Pour venir jusqu'à moi dans mon obscurité,
Quel pays radieux mon hôte a-t-il quitté?
Voici que le matin est entré sur sa trace...

Je ne sais .. Et mon cœur en est comme ébloui...
Mais, quoique rien en moi ne soit digne lui,
Quand je l'entends parler, je suis pleine de grâce...

Sans doute, tout cela n'est qu'un conte ancien?
Ah! seigneur, souviens-toi quel trouble était le mien
Lorsqu'en t'agenouillant, tu m'appelais ta Dame!

Ne pleure pas! Je sais le merveilleux secret...
Riche de ce seul bien, j'exhale sans regret
Ce souffle frêle et pur que tu nommais mon âme...

1899.

(*Poèmes.*)

SI, VRAIMENT, LA TRISTESSE...

Si, vraiment, la tristesse est l'épreuve des bons,
Hélas! j'ai mal compris les divines leçons;
Car je ne suis méchant qu'autant que je suis triste.

Mais qu'un rayon de joie éclate dans ma nuit!
Il suffit, Dieu le sait, pour que l'amour d'autrui
Rentre, en l'élargissant, dans mon cœur égoïste...

Vous seule avez vu clair dans mon ombre, ô ma sœur,
Et voici qu'il n'est plus que joie et que douceur,
Ce cœur si longtemps clos, où vous avez su lire.

Vous qui fûtes pour moi la Dame de pitié,

Ah! n'abandonnez pas l'œuvre faite à moitié;
Le meilleur de moi-même est dans votre sourire.

Je vais... A chaque pas, le ciel semble plus clair;
Autrefois, il est vrai, j'ai douté, j'ai souffert :
Ce n'était rien... A peine un nuage qui passe...

Mon cœur est confondu de ce qu'il entrevoit!...
O ma sœur, si l'amour vous amène vers moi,
C'est que l'Amour, sans doute, est frère de la Grâce...

(*Poèmes.*)

O PENSEUR ! LA BEAUTÉ...

O penseur ! La beauté du printemps dans les bois
T'a saisi, ce matin, pour la première fois,
Et malgré toi l'odeur de la terre t'enivre...

Tes jours se sont passés à méditer en vain
L'énigme que propose à l'homme son destin,
Et ton front studieux a pâli sur maint livre.

A quoi bon ? Laisse aux dieux leur sublime secret,
Et, pendant que tu vis, savoure sans regret
Ce qu'il tient de douceur, dans ce simple mot : vivre...

(*Poèmes.*)

EMMANUEL SIGNORET

1872-1900

Emmanuel Signoret naquit à Lançon (Bouches-du-Rhône), le 14 mars 1872, de parents âgés. Son enfance passée au village natal, il fit ses études à Aix-en-Provence, dans un établissement dirigé par des prêtres, puis voyagea quelques années en Italie. Il vint ensuite à Paris, où il se mêla à tous les groupements littéraires et collabora aux nombreuses revues du moment. Il en fonda même une, en janvier 1890, à son usage personnel. Ce fut le *Saint-Graal*, qu'il continua à rédiger seul jusqu'à sa mort. Il publia successivement *Le Livre de l'Amitié*, *Ode à Paul Verlaine*, *Daphné*, *Vers Dorés*, puis *La Souffrance des Eaux*, qui fut couronnée en 1899 par l'Académie française. Retiré en 1898 à Puget-Théniers, puis à Cannes, Emmanuel Signoret est mort dans cette dernière ville le 20 décembre 1900.

La poésie d'Emmanuel Signoret est l'image même de l'homme qu'il était, emphatique, mégalomane et enfantin. C'est la poésie d'un homme du Midi, avec tous les défauts de la race, plus nombreux, dans le domaine littéraire, que les qualités. Emmanuel Signoret croyait à son génie, il en parlait volontiers, et n'hésitait même pas à imprimer à la fin de ses ouvrages les lettres d'éloges que de complaisants amis lui adressaient. Ce propos malicieux semblait avoir été créé pour lui, qu'un poète qui récite ses vers est au comble du bonheur. Attablé dans un café, sans qu'on eût à l'en prier, il récitait les siens d'abondance, comme un inspiré, pendant de longues heures ininterrompues, accordant ses gestes avec sa redondance, et il n'était guère, à cette époque, pour rivaliser avec lui de grandiloquence et de puérilité, que M. Jean Carrère, qui a quitté depuis la poésie pour le journalisme. Il s'est pourtant trouvé des écrivains pour comprendre cette poésie, tout au moins pour l'admirer, notamment, — et c'est un vrai contraste, — M. André Gide, artiste rare autant qu'ingénieux idéologue, qui a pris

le soin récemment de rassembler en une édition complète tous les vers d'Emmanuel Signoret. Nous détacherons pour cette notice ces passages de sa préface. « Comme ivre de soleil, il (Emmanuel Signoret) avançait dans les ténèbres de sa misère, chancelant et se cognant à tout, projetant, où posait son regard, un nimbe dont s'illuminait chaque objet... Il n'admettait non seulement pas la critique, mais même aucune restriction dans la louange : « Un doute ici, écrit-il en parlant de son œuvre, ne témoigne que de l'incertitude du regard » ; et encore : « Ne jugeons point la lumière : acclamons-la. » ... A peine admettait-il que la lumière qu'il se sentait projeter à l'entour de lui ne fût pas sensible à tous les regards. Dans le rêve qu'il faisait d'une sorte de fraternité glorieuse de tous les hommes de génie, il était plus dispos encore à décerner l'éloge qu'âpre à le réclamer pour lui. A peine lui demeurait-il pénible que tous ne reconnussent pas son génie, car la gloire lui était chose en possession de quoi il se sentait. Pas un quatrain de lui qui n'en témoigne. Il garde, au cours de ses vers, l'attitude d'un Diadumène, ou mieux encore celle du Jeune Homme de Gustave Moreau, dont la fausse mort n'interrompt pas le geste de ceindre de laurier sa tête. »

Emmanuel Signoret a collaboré notamment à *La Plume*, à *L'Ermitage*, à *La Revue Blanche*, au *Mercure de France*, au *Saint-Graal*, aux *Mois Dorés* (Aix), etc.

Bibliographie :

Les œuvres. — **Le Livre de l'Amitié** (*Mirzaël et Myrtil*, poèmes en vers et en prose. Paris, Vanier, 1891, in-18. — **Ode à Paul Verlaine**. Paris, Vanier, 1892, in-18. — **Daphné**, poèmes. (Portrait de l'auteur par Alexandre Séon). Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1894, in-16. — **Vers Dorés**. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1896, in-12. — **La Souffrance des Eaux** (première partie, suivie du *Premier Livre des Sonnets, de trois Elégies et de cinq poèmes*. Portrait de l'auteur). Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1899, in-16. — **Vers et Prose**, Bibliothèque du Saint-Graal, Puget-Théniers, février 1899, in-8. — **Le Tombeau de Stéphane Mallarmé**, poème. Bibliothèque du Saint-Graal, n° 2, 1899, in-8. — **Le Premier Livre des Elégies** (*Les Quinze premières Elégies*). Bibliothèque du Saint-Graal, n° 4. Cannes (1900), in-8. — **Poésies complètes** (*Vers Dorés. Daphné. La souffrance des Eaux. Douze poèmes. Tombeau dressé à Stéphane Mallarmé. Le premier Livre des Elégies*). Préface par André Gide. Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18.

A consulter. — **Léon-Paul Fargues** : *E. Signoret*, notice dans les *Portraits du prochain siècle*. Paris, Girard, 1894, in-18. — **A. Gide** : *Lettres à Angèle*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-12 ; *Prétextes, réflexions sur quelques points de littérature et de morale*. Paris, Société du Mercure de France, 1903, in-18 ; Préface aux *Poésies complètes*, etc. — **Adolphe Retté** : *Le Symbolisme. Anecdotes et Souvenirs*. Paris, Messein, 1903,

in-18. — **V. Thompson** : *French Portraits* (Being appréciations of the writers of young France). Boston, Richard, G. Badger, 1900.

Ernest Gaubert : *Emmanuel Signoret.* Revue Universelle, 26 janvier 1901. — **Mécislas Golberg** : *Emmanuel Signoret.* Cahiers Mensuels de M. Golberg, novembre-décembre 1900. — **Adrien Mithouard** : *Souvenirs sur Emmanuel Signoret.* L'Occident, avril 1908. — **Georges Pellissier** : *Poésie* Revue Encyclopédique, 1er février 1895. — **P. Souchon** : *Critique des Poètes. M. Emmanuel Signoret.* « Sur le Trimard ». Paris, 23 février 1898.

Iconographie :

Alexandre Séon : *Portrait*, reproduit dans l'édition de *Daphné* (1894). (Voir, en outre, une reproduction photographique dans l'édition de *La Souffrance des Eaux*, 1899).

LA LÉGENDE D'UN SAULE

Le prophétique azur luit au bleu de vos yeux
Ou bien la Nuit d'or sombre emprunte à vos prunelles
La scintillation obscure de ses feux,
O vous qui n'êtes pas et serez éternelle !

Les lys se sont levés aux cieux comme vos mains !
De vos larmes d'encens vous parfumez nos temples,
Vous ombragez l'ardeur des antiques chemins :
Vos mains ont précédé nos pas, comme des lampes !

Comme un feuillage d'or, du bouleau blanc, jaillit,
Ou comme le jet d'eau des sèves se déploie
Par la forêt sacerdotale recueilli,
Verte vasque où le flot des chênes saints ondoie

Voici que vos cheveux d'or se sont répandus !
Vos seins ont l'air de deux colombes assoupies,
Votre âme et votre corps vers nos maux sont tendus,
Comme un Saule d'argent sur des ondes croupies.

(*Daphné.*)

ÉPOUSAILLES

Monseigneur le Printemps en robe épiscopale
D'un violet vivant comme les fleurs d'iris,

Ouvrant à deux battants les hauts portails fleuris
Au son des clairons d'aube entre en sa cathédrale.

Une tulipe fait sa crosse ; en frais camail
Monseigneur le Printemps sous le dôme bleu marche ;
Au loin plongent les nefs, et sous leur dernière arche,
Le soleil arrondit son aveuglant vitrail !

Les orangers tout blancs, fiévreux et nuptiaux,
Ont des frémissements d'orgue; en la campanule
Frêle encensoir, l'encens doré du pollen brûle...
Sur les nids psalmodie un chœur sacré d'oiseaux.



Blonde, tu me souris vaguement, tu tressailles !
Nos cœurs royaux l'un pour l'autre ont battu longtemps.
A genoux ! Pour bénir nos blanches épousailles
Entre en son temple ému Monseigneur le Printemps !

Janvier 1892. (*Vers dorés.*)

RITE D'AMOUR

Notre-Dame-des-Fleurs se bâtit des chapelles
Aux dômes onduleux de lierres feuillescents,
La voix des cloches d'or des muguets nous appelle,
Sur les champs, l'Esprit saint des vieux printemps descend.

Un vol de papillons aux ailes empourprées
Hiératiquement, palpite sur les fleurs :
Des messes de l'aurore au Salut des vesprées
Ce sont les délicats et purs enfants de chœur.

Quelque prêtre invisible et divin du Mystère
Lève le saint Soleil ainsi qu'un ostensoir :
Sa chasuble d'azur flotte seule sur terre
Et se fleurit de croix d'or et d'astres, le soir.



Ton sang a le parfum angélique des sèves :
Oh ! quitte le foyer où frissonne l'aïeul,

Vierge, il ne fait pas froid dans l'église du Rêve,
Où — cierges éperdus — s'allument les glaieuls !

5 avril 1893. (*Vers dorés.*)

LES OLIVIERS

L'aile en fureur, l'hiver sur les monts vole et vente
Du sang glacé des fleurs se paissent les janviers :
Votre pleine verdure étincelle vivante,
Vous, oliviers que j'aime, oliviers, oliviers !

Votre être fortuné c'est Pallas qui l'enfante,
Sa mamelle est d'argent, jadis vous y buviez ;
Vos fruits broyés trempaient de flamme et d'épouvante
Les muscles des lutteurs par les dieux enviés.

Les siècles garderont ma voix, et d'âge en âge
Mon front resplendira sous un triple feuillage ;
Car à mes beaux lauriers, à mes myrtes nouveaux,

Vous dont le sang nourrit un peuple ardent de lampes,
Sacrés oliviers d'or, vous joignez vos rameaux
Pour courber la couronne immortelle à mes tempes.

(*La Souffrance des Eaux.*)

CHANT POUR L'AMANTE

Deux amants sont un peuple assemble.
GŒTHE.

Vierge aux pieds blancs posés sur l'éternelle cime,
Jadis la fleur du hêtre embauma ton flanc pur,
Reçois, toi qui guidas mes vaisseaux sur l'abîme,
L'offrande d'ambroisie en des coupes d'azur !

Jadis j'ai vu briller plus que la chair des femmes
Tes épaules d'argent sous nos soleils amers :
Tu visites mon cœur, vierge, élevant des flammes
Comme aux creux de tes mains tu portas l'eau des mers !

C'est l'heure de rosée et l'astre est sur la plaine :
Entends les bûcherons chanter dans la forêt !
Tous les blés sont en fleurs ; mais mon âme est trop pleine ;
Une face du monde en tes traits m'apparaît.

Au bois, l'astre triomphe : il fait fumer les sèves,
Sois-moi l'ombre des lys, douce au cœur des bannis ;
Toi dont le pas sonnait sur le sable des grèves ;
Et qui portais des fleurs, des essaims et des nids !

Le feu gonfle le flanc des terres, et, sonore,
Tressaille en jets de fleurs hors du rosier brûlant.
Ne regrettes-tu pas les blancheurs de l'aurore ?
— Sous les feuillages gît le troupeau somnolent. —

Sur le volcan cendreux une flamme s'élance,
Le pâle coudrier près des laves grandit,
L'ormeau mélancolique au zéphyr se balance,
Au loin la mer silencieuse resplendit !

Le feu ! voici le feu ! le grand soleil s'effondre.
Les astres sur la mer montent et sur ses bords
Un peuple de bergers lèvent pour leur répondre,
Des flambeaux rayonnants sur la cendre des morts.

D'un laurier radieux j'illustrerai tes tempes :
Vierge ! ton cœur est doux comme un soleil levant.
Lorsque l'aube d'été fera pâlir les lampes,
Sur mon luth douloureux mets tes mains en rêvant.

O toi ! dont le sourire alimente mon songe ;
Il est une montagne aux deux vallons secrets.
— Dans les flots de la mer que le soleil se plonge
Ou qu'en ses voiles blancs l'aube coure aux forêts.

Marchons vers la montagne où des flammes plus amples
Brûlent sur un parvis qui luit à ses sommets :
Je te constituerai la Vestale des temples,
Mes trépieds d'or vivant sont sculptés pour jamais !

(*La Souffrance des Eaux.*)

CHANT POUR PROMÉTHÉE

O ma mère! O mon culte! Vous voyez
que je souffre pour la Justice?
ESCHYLE. Prométhée;

O père des clartés, des arts et des présages!
Qui formas de doux sucs pour adoucir nos maux,
Un mont noir et frappé du choc des mers sauvages
A nourri de ton sang les vents et les oiseaux!

Toi qui vins à Lemnos ravir aux forges saintes,
Pour animer tes blocs sculptés dans les limons,
Des flammes que les vents de l'Olympe ont éteintes,
Surgis : la lyre éclate aux sommets de tes monts!

Sa voix d'Océanide a le frisson des ormes.
Ah! pour ton cœur gonflé le printemps fut trop peu :
Tu voulus devancer l'ordre éternel des formes
Et pour mûrir les fruits, tu pris la foudre au dieu.

Mais qu'aujourd'hui ton corps desséché sur les cimes
Refleurisse ; descends de tes monts, il est temps,
L'été brillant du monde a des moissons sublimes
Et des vins dont la force enivre les Titans!

Ton vautour succomba sous les flèches d'Alcide.
Viens : le laurier fleurit, le ciel est sans courroux,
Les dieux moins grands que toi sont morts : l'Olympe est vide!
— Seuls Bacchus pampré d'or et l'œil toujours humide,
Et Minerve aux yeux bleus t'attendent parmi nous!.....

(*La Souffrance des Eaux.*)

ÉLÉGIE IV

(*Le 13 juillet 1897.*) *A M. Calixte Toesca.*

Je ne te confierais, ô Nuit, ces chers mystères
Que si leur fruit de vie éclatait au soleil

Hippocrène a vaincu les ondes adultères,
Je vois le souvenir à l'avenir pareil.

Si le poids des baisers fit fléchir l'auréole,
Quelque tendre laurier au myrte a succédé,
Comme enfant de ces nuits j'ai conçu la parole,
Erato ne m'a point aux mortelles cédé.

Esprit des nuits d'été!... Les mortels que nous sommes
Des plus hautains plaisirs n'ont gardé qu'un sanglot !
Extase !!... mots compris des savants jeunes hommes :
Du char d'or de sa sœur Phœbus parlait au flot.

Celle qui sanglotait d'amour sur le rivage
Fût-elle Juliette ou bien Cordélia ?
Etait-ce un myrte d'or ou ton laurier sauvage,
Phœbus! qui pour jamais à ses bords me lia ?

O Cannes ! jamais l'œil véridique des Muses
Ne t'avait éclairé pour l'immortalité. —
Tremblez sur ses deux mers, belles strophes confuses,
Comme oscille un brouillard au clair des nuits d'été.

(*Le Premier livre des Elégies.*)

ÉLÉGIE XI

A M. Sully Prudhomme.

Rends-moi la mer brûlante et ces plages de sables
Plus molles que les mers et gardant le soleil
Dans leurs tendres cristaux ! sur l'île étends mes tables
Et que la vague encor me verse le sommeil !

Et le jardin marin où les brises fidèles,
Haleines de Pallas, viennent sculpter les fleurs : —
— Permesse y fend le sol ; que ses eaux les plus belles,
Chargeant mon sein du poids des images nouvelles,
Fassent briller le front de mes jeunes Douleurs !

(*Le Premier Livre des Élégies.*)

ÉLÉGIE XIII

OU LES PRÉSENTS DES GRACES

I

Calixte tant nommé par les lèvres dorées
De la tendre élégie ! aux plages inspirées
Que d'écume et de feux la mer latine bat,
Le char flexible et pur des trois Grâces s'abat.

L'une porte une rose et soudain me l'accorde,
L'autre dont l'esprit sonne à l'héroïque corde
Que me tendit Phœbus suave et me urtrier
Fait couler sur ma tempe un abondant laurier,
Et la troisième, au bord des solitaires ondes
D'où les yeux de Vénus brillèrent sur les mondes,
Veut, tant mon haut sanglot à son doux cœur est cher,
Par un lien de myrte à son corps m'attacher.

II

Construites d'une larme, ô mes Grâces parfaites !
Touchez ces cœurs nourris d'éphémères ardeurs :
Pitié pour les absents en proie aux faux prophètes!
Cœurs que j'aime, goûtez ces délicates fêtes;
Le front de la Victoire a de belles pudeurs.

(*Le Premier livre des Elégies.*)

PAUL SOUCHON

1874

M. Paul Souchon est né de parents paysans, le 15 janvier 1874, à Laudun (Gard), sur la rive du Rhône qui fait face à Orange. A l'âge de cinq ou six ans, il vint habiter avec sa famille à Aix-en-Provence, où il fut élève au Lycée Mignet, avec Emmanuel Signoret et M. Joachim Gasquet, puis à la Faculté des lettres. Il vint ensuite se fixer à Paris, en 1894. M. Paul Souchon a publié plusieurs volumes de vers, et est également connu comme l'auteur de deux tragédies : *Phyllis* et *Le Dieu Nouveau*, représentées avec succès la première aux Bouffes-Parisiens, en 1905, et la seconde au Théâtre antique de la Nature, à Champigny-la-Bataille, en 1906. Il offre l'exemple, devenu rare à notre époque, d'un poète qui n'a écrit que des vers. « Sa caractéristique, a écrit un critique, est la netteté, une netteté qui n'exclut pas la fluidité ; les strophes sont lumineuses ; elles rappellent ces collines dont la ligne onduleuse et précise se détache harmonieusement du ciel bleu. Une musicalité très pure y chante. Et cette fluidité, dans les premiers poèmes, n'allait pas sans quelque mollesse, mais les contours ont pris peu à peu plus de caractère, et la main qui dessine leurs lignes ne tremble plus. *La Beauté de Paris* est un beau recueil, rempli du souvenir et du regret de la Terre provençale. »

M. Paul Souchon, qui rédige actuellement au *Mercure de France* la Chronique des lettres du Midi, a collaboré à *La Presse*, à *La Plume*, à *La Revue hebdomadaire*, à *L'Effort*, au *Feu*, à *L'Aurore*, etc.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — **Les Elévations poétiques**, poésies. Paris, Ed. Girard, 1898, in-18. — **Nouvelles Elévations poétiques**, poésies. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1901, in-18. — **Elégies parisiennes**, poésies. Paris, Ed. de « l'Effort », 1902, in-18. — **Bagatouni**, roman. trad. du provençal, de Valère Bernard. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1902,

in-18. – **Les Trois**, roman de Maxime Gorki (traduit, sous le pseudonyme de Henry Martel, avec la collaboration de Mécislas Golberg). Paris, Ollendorff, 1902, in-18. — **La Beauté de Paris**, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — **Phyllis**, tragédie en cinq actes (représentée le 16 avril 1905, au Théâtre des Bouffes-Parisiens). Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. — **Le Dieu nouveau**, tragédie en trois actes (représentée le 3 juin 1906, au Théâtre antique de la Nature, à Champigny-la-Bataille). Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18.

Voyez en outre : **Cinq villes du Midi** : **Aix. Arles. Avignon. Orange. Nîmes**. Paris, Ed. des Guides d'Art de « La Plume », in-16.

A CONSULTER. — **Louis Bertrand** : *Paul Souchon*. La Revue Provinciale (Toulouse), 15 juillet 1901. — **François Carco** : *Paul Souchon*. Le Thyrse (Bruxelles), novembre 1906. — **Paul Dellor** : *Paul Souchon*. Poésie, (Castres), avril-juin 1907. — **Georges Le Cardonnel** et **Ch. Vellay** : *La Littérature contemporaine (1905). Opinions des Ecrivains de ce temps*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Martin Mamy** : *Paul Souchon*. Le Feu (Marseille), 1er août 1907. — **Emmanuel Signoret** : *Paul Souchon*. Les Mois Dorés (Aix-en-Provence), novembre-décembre 1896.

Iconographie :

F. Michelet : *Médaille* (Salon des Artistes Français, 1904) ; ***Buste*** (Salon d'Automne, 1905).

L'HEURE DE MIDI

Eblouissante et dominant toutes les Heures,
Voici venir la souveraine de midi.
Au-devant de sa marche on ouvre les demeures ;
Elle s'assied près du foyer qui resplendit.

C'est elle qui suspend l'essor de vos charrues,
O laboureurs, et rend vos bœufs plus indolents,
Et c'est elle qui fait, dans le calme des rues,
S'échapper la vapeur des repas odorants.

Elle rayonne à votre bouche, au creux des verres,
Et dans l'or bienfaisant du pain ; et sa clarté
Se lève dans les yeux des enfants et des mères
Quand son nom tout autour des tables est jeté.

Heure sainte, elle apporte au monde de la joie.
Les champs ont retrouvé leur antique repos,
Et la profonde mer, où tout le ciel flamboie,
Sur la roche a laissé mourir le bruit des flots.

Heure brillante, elle est la sœur de la lumière.
C'est elle qui pétrit les hommes de soleil
Et qui, dans sa bonté, glisse sous leur paupière,
Au plein du jour, la fleur vivace du sommeil.

Elle est aux animaux la puissance inconnue
Qui les couche et leur met des songes dans les yeux;
Elle aime aussi le chêne où la brise est venue
S'endormir au milieu des nids silencieux.

Mais sa fuite entre ses compagnes est rapide
Si l'ombre qui la suit de toute éternité
Apparaît et lui montre, au bord du pré limpide,
L'image sombre du grand chêne reflété.

(*Les Elévations poétiques.*)

HYMNE A LA TRISTESSE

Coupe d'ombre, à tes bords embaumés de vin noir,
Dans ma jeunesse ardente et soumise à la joie
Je n'ai pas bu souvent !
J'attendrai que mon âge, à son automne, ploie
Pareil aux arbres dont les branches dans le soir
Gémissent sous le vent !

J'attendrai que ma vie à la terre enlacée
Détourne mes regards mourants de la beauté,
Leur amante immortelle !
Et que des passions, plus rouges que l'été,
Aient assailli longtemps mon âme et l'aient blessée
De leur flamme cruelle !



Hier dans la splendeur des monts immaculés
Qui reflétaient pour moi les couleurs de l'aurore
Et les étoiles d'or,
O tristesse qui viens sans que l'homme t'implore
Tu me donnas, mes yeux d'exil étant voilés
Le désir de la mort !

Délivré maintenant des monts de servitude
Où la trompette effarouchait les bois sacrés,
Tristesse, coupe d'ombre,
Et pressé par les bras de l'amour adorés
Daigne répandre, loin de notre solitude,
Les flots de ton vin sombre !



La femme se dérobe au cœur qu'elle a séduit
Et j'ai vu qu'un hiver faisait danser les feuilles
Dans les soleils couchants !
Mais le bonheur, sous les mensonges, tu le cueilles
Et la clarté sur le sein même de la nuit,
O jeunesse des ans !

Et tu ris de la nuit, de l'ombre et du silence,
De l'hiver qui moissonne tout dans la forêt
De sa bise tranchante,
Tu ris des trahisons quand l'amour reparaît
Aux profondeurs des yeux d'où son charme s'élance
Comme une source chante !



Ce soir, pourtant, le ciel confondu dans les eaux,
La chute du soleil parmi sa propre cendre
Et le poids de mon cœur
Ont approché la coupe d'ombre et fait descendre
Au fond de moi l'effroi qui touche les oiseaux
Devant le soir vainqueur !

Et je songeais du feu qui s'éteint dans les temples,
De la saison qui meurt de nouveau dans les bois,
Et des dieux de la terre
Quand l'harmonie étant accourue à ma voix
Je te noyai, Tristesse, au choc de ses flots amples,
En chantant ton mystère !

(*Nouvelles Elévations poétiques.*)

LOUANGE DE PARIS

O Paris ! ô couronne ! ô fleur !
J'ai quitté mon ciel et ma mère,
Ma mère et sa pâle douleur,
Mon ciel, le plus pur de la terre !

Et, depuis, si j'ai regretté
Et ma Provence et ma jeunesse,
Chaque fois, Paris, ta beauté
M'a séparé de ma tristesse !

Tes jardins m'ont souvent reçu
Sous leurs ombrages pacifiques
Et c'est en eux que j'ai conçu
Mes songes les plus magnifiques !

Tes bois, tes parcs m'ont révélé
La grandeur de l'âme française,
L'ordre par le rythme voilé,
La force qu'une grâce apaise!

Auprès des sables débarqués
Par des hommes aux chairs dorées,
J'ai goûté, le long de tes quais,
Des heures chaudes et sacrées !

Le soleil traçait des sillons
Et coulait, fleuve, dans un fleuve !
Notre-Dame, sous ses rayons,
Paraissait éternelle et neuve !

J'ai suivi des yeux tes brouillards
Qui brodaient leur fine dentelle
Ou couvraient de leurs étendards
Une céleste citadelle !

O couleurs ! ô roses ! ô jeux !
Crépuscules pleins de batailles !
O noirs triomphes orageux !
Forges ! Victoires ! Funérailles !

Mais je fus aussi pénétré,
O Paris, de clartés intimes,
Et l'amour que tu m'as montré
M'aura conduit sur d'autres cimes :

Car, sous ton ciel,le sentiment
Comme une fleur embaume et passe
Et tu recherches seulement
Le plaisir de toute une race !

Et j'ai subi l'enchantement
Que tu verses aux cœurs, ô ville,
Qui revêts par ton mouvement
La splendeur d'un astre immobile !

(*La Beauté de Paris*)

AU JARDIN DU LUXEMBOURG

Que de cœurs, ô jardin, sous tes calmes ombrages,
Que de cœurs ont saigné ! Tous ceux qui sont ici,
Femmes et jeunes gens, portent sur leurs visages
Le signe de l'amour ou l'éclat du souci !

Les uns, adolescents hantés par la chimère,
Viennent te confier leurs plus chères ardeurs,
Ta verdure est pour eux comme une bonne mère
Qui préserve leur âge et nourrit leurs candeurs.

D'autres, déjà vaincus par l'amour ou la gloire,
Esprits désabusés et flétris dans leur fleur,
Te demandent, jardin, d'endormir leur mémoire
Et de mettre ton charme entre eux et leur douleur !

J'en ai connu qu'un jeu du soleil sur tes marbres,
Un éclair de tes eaux au passage du vent,
Une fleur qui brillait sous l'ombre de tes arbres,
Ou le pigeon dans l'air limpide s'élevant,

Retenaient et troublaient jusqu'au fond de leur âme !
Sans doute que ceux-là cherchaient dans le jardin

Le souvenir aimé d'un pays, d'une femme,
Et de jours plus heureux sous un autre destin !

J'ai connu des amants qui voulaient en ce monde
Plus de bonheur, hélas ! qu'il ne peut en porter,
Et toi seul, par ta paix et ta beauté profonde,
Aux heures du couchant, savais les contenter !

Le poète et le peintre, en fuyant le tumulte
Que la ville dépose aux grilles de tes murs,
Ont pu faire de toi leur patrie et leur culte,
Car tu les fais plus grands, plus touchants et plus purs

Et tu permets, au sein dangereux de la ville,
Le rêve, le silence et le recueillement !
Aussi ta poésie en sanglots est fertile
Et, que de désespoirs sous ton enchantement !

Mais la lumière est belle au fond de tes allées !
Elle vibre sur l'eau, se colore et bondit !
Tes bordures de fleurs en sont presque aveuglées,
Et ton palais, comme une flamme, resplendit !

(*La Beauté de Paris.*)

ÉLÉGIE A MIDI

Dans la rue, à midi, quand la marée humaine
Dégorge des maisons et que son flot m'entraîne,
Quand le bruit envahit les bars, les restaurants,
Quand, vers le pâle azur, montent les plats fumants,
Et, que dans un air lourd, le tumulte et la fange,
C'est Paris qui s'attable et c'est Paris qui mange,
Je songe que, là-bas, dans la campagne d'or,
Le calme moissonneur cherche l'ombre et s'endort,
Qu'il chasse en sommeillant la bourdonnante mouche
Qui se posait au coin entr'ouvert de sa bouche,
Et qu'il voit, les yeux clos, au moment du réveil,
A travers tout son sang resplendir le soleil !

(*La Beauté de Paris.*)

HENRY SPIESS

1876

M. Henry-Charles Spiess est né, de nationalité Suisse, à Genève, le 12 juin 1876. Ses études terminées au collège, il fit son droit à l'Université de Genève. Devenu ensuite avocat stagiaire, il demeura inscrit au barreau de la ville pendant deux ou trois années. C'est à ce moment qu'il composa les petits poèmes de sa première plaquette: *Rimes d'Audience*, dont le titre dit à lui seul toute l'inspiration. Ce sont de petits croquis d'audience, en effet, où l'on voit passer des silhouettes de magistrats de « chers maîtres » amis, de clercs, d'huissiers et de plaideurs, tout le monde de la basoche et de la procédure, au milieu duquel l'auteur s'est mis lui-même en scène. On trouve là comme un ressouvenir de Villon, un Villon qui aurait lu Laforgue et M. Francis Jammes. S'il faut le dire, M. Henry Spiess ne voit plus dans ce petit volume qu'un amusement de jeunesse, et nous l'eussions écouté que rien n'en figurerait dans notre choix. Mais l'humour est si rare chez les poètes ! Les fantaisies de M. Henry Spiess distrairont un peu des grands morceaux élégiaques, des tirades sonores et emphatiques. Après *Rimes d'Audience*, M. Henry Spiess, qui a abandonné le barreau pour se consacrer tout entier aux lettres, publia *Le Silence des Heures*, poèmes d'une tout autre inspiration. Voici sur ce recueil quelques lignes d'appréciation d'un critique, M. Gaspard Vallette, dans *La Semaine littéraire de Genève* « Il y a du rêve, dans ces vers, de la tristesse, des vélléités d'action et des recherches dans le doute inactif et la mélancolie craintive. La volonté du poète semble incertaine et flottante entre le doute et la foi, le désespoir et la sérénité, l'inaction résignée et la joie conquérante, la volupté délicate du nirvana poétique et l'austère cilice du devoir humain accepté et de la lutte affrontée. Les dernières pièces du livre, qui me paraissent, même au point de vue purement artistique, les plus belles de toutes, semblent conclure à la volonté, à l'action, à la lutte.

Elles ont un accent tout particulièrement personnel de sincérité et d'intimité, de virilité et de résolution. Mais cette note-là retentit rarement dans cette poésie dont le fond constant reste mélancolique, un peu sombre, dans des grisailles souvent tendues de deuil, dans de la tristesse estompée de rêve. Serait-ce là la note personnelle et la marque distinctive de notre poète ? Nous inclinerions à le croire, quoique cette personnalité soit trop souvent encore par trop voilée de littérature, par des réminiscences livresques qui, en s'interposant entre le poète et le poème, diminuent à la fois la force impressionnante des vers et le plaisir du lecteur. »

M. Henry Spiess a collaboré à *La Montagne* (1898), à *La Revue Helvétique*, au *Sapajou* (1896) ; au *Passe-Partout*, à *La Suisse*, au *Journal de Genève*, à *La Semaine littéraire de Genève*, à *La Revue Maurice*, au *Papillon*, à *La Tribune de Genève*, au *Génevois*, au *Foyer romand*, au *Noël Suisse* et à *La Voile Latine*, tous journaux et revues suisses.

Bibliographie :

Les œuvres. — **Rimes d'audience**. Genève, Eggimann, 1903, in-18. — **Le Silence des Heures**, poésies. Genève, Eggimann, 1904, in-18. (Réimpr. : *Le Silence des Heures*. 2e édition. Genève, Pasche, 1905, in-18). — **Rodolphe**, *Silhouette gènevoise*. Genève, Jullien, 1906, in-18.

Poème mis en musique. — Une poésie de M. H. Spiess, *Un Conte*, a été mise en musique par C.-H. Richter (Paris, Serpeille, éditeur).

A consulter. — **Emile Julliard** : *Un sextuor de Poètes gènevois*. Genève, Atar, in-18.

Adrien Bovy : *Henry Spiess*. La Voile latine (Genève), janvier 1905. — **Jules Cougnard** : *Le Silence des Heures*. Patrie Suisse, 5 octobre 1904 ; *Causerie littéraire*, Id., 23 janvier 1907. — **Augustin Filon** : *Les Poètes français de l'étranger*. Journal des Débats, 27 janvier 1905. — **Philippe Monnier** : *Henry Spiess et ses Rimes d'audience*. Gazette de Lausanne, 22 juillet 1903 : *Un Nouveau Poète genevois*. Journal de Genève, 21 octobre 1904. — **Edouard Platzhoff-Lejeune** : *Neue aus der Westschweiz*. Litterarisches Echo, 15 juillet 1905. — **Virgile Rossel** : *Poésie française, hors de France*. Tribune Libre (Chaux-de-fonds), 29 octobre 1904 ; *Rodolph*. National Suisse, 31 janvier 1907. — **Gaspard Vallette** : *Ein Genfer Dichter*. Neue Zürcher Zeitung, 6 octobre 1904 ; *Un Poète genevois. Henry Spiess et son « Silence des Heures »*. Semaine Littéraire (Genève), 9 octobre 1904 ; *La Vie Genevoise*. Journal de Genève, 10 janvier 1907. — **J.-J. Widmann** ; *Kunst und Literatur*. Der Bund (Berne), décembre 1904.

Iconographie :

Charles Giron : *Portrait*. — **James Vibert** : *Buste*.

MÉLANCOLIES DU LUNDI MATIN

A l'Audience du Lundi,
mon cœur, hélas ! célibataire,
se met à battre avec mystère
et palpite jusqu'à midi.

Je reprends plaisir à la vie
et j'ai du bonheur jusqu'au soir
car parfois je crois entrevoir
ma chimère en vain poursuivie.

Car Celles qu'un mari trompa,
au mépris de toute décence,
viennent s'asseoir à l'audience
avec leur mère ou leur papa.

J'aime les voir à la requête
du Président, Monsieur Pauly,
(ah ma chère, il est si poli !)
« persister » d'un signe de tête.

Je maudis le mari brutal,
monstre d'orgueil et d'imposture,
car leur vertu n'a, je le jure,
jamais quitté son piédestal.

Tandis que, pour Berthe ou Pauline,
ce gueux faisait danser les sous,
chaque soir elles pleuraient sous
la lampe, — avec une voisine.

O pouvoir essuyer ces yeux,
forcer ces bouches à sourire,
consoler toutes ces Martyres
et leur dire, en attendant mieux :

« Mesdames, l'Être sans scrupules
que vous appeliez votre Epoux,
jamais ne fut digne de vous ;
donc oubliez cette crapule.

« Et songez au jeune avocat
qui, se morfondant sur sa chaise,
vous surveille d'un œil de braise
en maudissant le célibat. »

Je vais de la brune à la blonde,
et, stagiaire sans amour,
je les épouse tour à tour
dans l'espace d'une seconde.

Mais quand, sur leur chapeau fleuri,
se referme la porte verte,
je reste en plan, l'âme déserte,
éphémère mari marri.

Et, si je rêve en plein midi
sur des strophes mal agencées,
c'est que je pense aux Divorcées
de l'Audience du Lundi.

(*Rimes d'Audience.*)

BALLADE

POUR EN PRENDRE MON PARTI

à Me Raisin, Président de l'Ordre des Avocats.

Parmi les Avocats moroses,
bilieux plus que Jean Calvin,
quand je prête l'oreille, en vain,
pour répondre à l'appel des causes ;
abasourdi par le fracas,
tandis qu'on pérore ou qu'on cause,
je me dis : « Quelle étrange chose :
Verhæren était Avocat ! »

Sur la chaise où je m'ankylose
depuis neuf heures du matin,
pour entendre, comme un refrain,
« à rappeler » ou « je dépose » ;

hélas ! sans autre résultat
que de compliquer ma névrose,
je soupire : « Tout n'est pas rose :
Rodenbach était Avocat. »

Et, lorsque je rédige (en prose)
un Exploit, que je crois malin,
pourtant, hélas ! qui sera plein
de nullités que l'on m'oppose,
je me console des tracas
du métier que le sort m'impose,
car, avant sa métamorphose,
Mæterlinck était Avocat.

ENVOI :

Prince de l'Ordre, crois-tu qu'à
mon trépas, sur ma tombe close,
on puisse écrire, sans qu'on glose :
Henry Spiess était Avocat ?

(*Rimes d'Audience.*)

JE MOURRAI...

A mon ami William Rossel et à
Francis Jammes qui a été clerc de notaire.

Je mourrai par un jour paisible et pluvieux,
par un jour doucement attristé de Septembre ;
je mourrai par un jour d'ennui silencieux,
je mourrai par un jour de quatrième chambre.

Neuf heures tomberont lentement de la Tour
et j'aurai pour toujours quitté les Contamines;
les trottins passeront pourtant au Bourg de-Four,
en montrant leur cheville et en faisant des mines.

Charriant leur serviette, affairés et bavards,
les petits clercs se hâteront vers l'audience.
Et l'on dira : « Le Tribunal est en retard. »
Et puis : « Allons ouïr cette Jurisprudence. »

Henri Martin, penché sur ses pièces dira :
« Vous savez ? Spiess est mort. » Chacun prendra sa place,
comme hier et comme demain ; et l'on verra
Rossel entrer, sans se presser, la tête basse.

Ce sera la rumeur des chaises qui décroît.
On entendra : « Y a-t-il des Experts dans la salle ? »
Il fera lourd. La pluie aura, sous le vent froid,
fait des méandres lents contre les vitres sales.

Je ne serai plus là, dépliant le « Journal »
et m'arrêtant pour allumer des cigarettes
et demandant pourquoi Coulin est radical...
De Morsier ne me dira plus : « Bonjour poète ! »

On dira : « Spiess est mort ; il s'est trop promené ;
on ne le verra plus venir avec un livre. »
Ceux qui ne m'aiment pas m'auront tous pardonné.
Aubert supputera ce qui lui reste à vivre.

Il ne restera rien de moi que quelques vers
scandés un jour d'automne au rythme de la pluie.
On dira : « Spiess est mort ; voici bientôt l'hiver. »
On dira : « Il s'était assuré sur la vie. »

Et moi, qui pense tant à mourir, je saurai
peut-être s'il faut croire à la métempsycose,
ô vous, tous mes amis, que je regretterai
du haut du Paradis des Avocats sans causes...

(*Rimes d'Audience.*)

CHANSON LOINTAINE

Un air fragile et triste un peu,
simple et discret comme un aveu,
un air de tendresse et d'adieu
me hante ;
il y pleure un espoir lassé,
un souvenir presque effacé
car en lui c'est tout le passé
qui chante.

On le modulait en rêvant,
jadis, par les soirs décevants,
où le cœur, leurré trop souvent,
se grise
d'un bonheur volage et subtil ;
soirs de musique et de babil...
Peut-être vous en souvient-il,
Marquise ?

La romance aujourd'hui se tait.
Où sont les Belles qui chantaient ?
Où sont les parfums qu'apportait
la brise ?
De tout cela qu'est-il resté ?
Plus rien qu'un soupir attristé ;
et mon cœur, rien qu'à l'écouter,
se brise.

Et pourtant l'écho du vieil air,
après tant d'étés, tant d'hivers,
empêche que ce passé cher
ne meure :
Tout fuit, Marquise, et doit pâlir ;
le rêve cesse et le plaisir ;
qu'importe, si le souvenir
demeure ?

(Le Silence des Heures.)

LES MAINS...

Les mains que je vois en rêve
faire signe à mon destin,
m'ont promis des roses brèves
et des lys lointains.

Les mains que je voudrais miennes
pour leurs gestes inconnus,
ont des bagues anciennes
à leurs doigts menus.

Les mains qu'il faudrait aux fièvres
de ma bouche et de mes yeux,
sont plus douces que des lèvres
et caressent mieux.

Quand j'ai cru les reconnaître
ma vie a toujours douté :
hélas ! elles n'ont peut-être
jamais existé.

Mais, pour avoir rêvé d'elles
un soir, il y a longtemps,
je leur suis resté fidèle
et je les attends.

(*Le Silence des Heures.*)

PARLONS BAS...

à P. F. et à P. N.

Parlons bas dans la chambre close
où toute vie est suspendue.
La pendule dit quelque chose
à nos deux âmes confondues.

Et voici la Lampe et le Livre,
trésor des humbles comme nous.
La pendule dit qu'il faut vivre,
aimer, lutter, porter des coups.

Parlons bas. Dans la chambre amie
le silence entr'ouvre ses fleurs.
La pendule dit que la vie
est faite d'amours et de pleurs.

Le Rêve à nos côtés incline
ses yeux clairs et sa face vaine.
Le temps s'en va, le temps chemine.
Oh ! le bruit de la lutte humaine...

(*Le Silence des Heures.*)

MA JEUNESSE

Encore un peu de temps, mon âme, quelques jours,
quelques heures de vaine attente ou de tristesse,
et je verrai, pâle et pensive, ma jeunesse
renoncer à me suivre et me fuir pour toujours.

Encore un peu de temps, quelques heures furtives,
quelques moments d'incertitude ou de regret,
puis, devers l'ombre où tout s'achève et disparaît,
je verrai s'en aller ma jeunesse pensive.

Je la verrai me tendre, en un geste d'adieu,
les chimériques fleurs dont je l'avais ornée,
et qui, l'une après l'autre, hélas ! se sont fanées
d'avoir donné leur âme à tous les vents des cieux.

Je la verrai, les yeux pleins de larmes amères,
dépouiller ses habits de fête, déposer
sa couronne illusoire et son sceptre brisé
pour prendre, en me quittant, le deuil de mes chimères.

Enfin je la verrai fuir et se perdre au loin,
sans grâce ni beauté, le cœur et les mains vides,
sans même avoir reçu sur ses lèvres avides
l'humble baiser d'amour dont elle avait besoin.

Alors, privé de guide et dénué d'escorte,
je poursuivrai ma route avec le double effroi
d'être seul et de voir se dresser devant moi
le spectre accusateur de ma jeunesse morte.

(*Le Silence des Heures.*)

LAURENT TAILHADE

1854

M. Laurent Tailhade (Laurent-Bernard-Paul-Marie) est né à Tarbes (Hautes-Pyrénées), le 16 avril 1854, d'une vieille famille de magistrats et d'officiers ministériels. Bien que tourné de très bonne heure vers les lettres, M. Laurent Tailhade n'eut tout d'abord d'autre ambition que de faire de la littérature en amateur. Cependant, vers sa trentième année, réunissant tous ses vers, il se décida à publier un volume : *Le Jardin des Rêves*, que Théodore de Banville présenta dans une préface enthousiaste. M. Laurent Tailhade commença alors à collaborer aux journaux et aux innombrables revues littéraires, petites et grandes, de son époque, éparpillant dans les unes et les autres la plupart des poèmes qui composèrent plus tard deux autres petits livres : *Dizains de Sonnets* et *Vitraux*. Ce furent surtout ses poèmes satiriques, un genre où il a excellé, qui commencèrent sa réputation, et son volume : *Au Pays du Mufle*, dans lequel il a fouaillé, tantôt dans des sonnets, tantôt dans des ballades, les ridicules bourgeois, la sottise publique et les écrivains qu'il n'aime pas, est resté célèbre par toutes les colères qu'il souleva. Les nombreux duels que sa verve attira à M. Laurent Tailhade ne sont pas moins connus, ni la manière dont, paisible dîneur, il fut blessé, le 4 avril 1894, au restaurant Foyot, par l'explosion d'une bombe d'anarchiste. M. Laurent Tailhade s'est aussi mêlé très activement aux polémiques suscitées par l'affaire Dreyfus, et il en est resté un petit livre de poèmes : *A travers les Grouins*, le dernier ouvrage que nous ayons eu de lui comme poète satirique. Depuis cette époque, M. Laurent Tailhade semble avoir renoncé aux polémiques individuelles et être rentré dans la retraite. Il a mis à profit ce recueillement pour travailler à une édition corrigée et définitive de son œuvre poétique, rassemblée aujourd'hui en deux volumes : *Poèmes Aristophanesques* et *Poèmes Elégiaques*.

Les premiers vers de M. Laurent Tailhade n'apportaient rien de

bien nouveau. C'étaient des vers parnassiens dans toute l'acception du terme. Beaucoup de virtuosité dans le rythme et un sens artiste de la langue y remplaçaient ce qui constitue avant tout la poésie : le sentiment, la sensibilité. Il a fallu, pour révéler vraiment en M. Laurent Tailhade un poète lyrique, ses merveilleuses Ballades, où il a ressuscité en maître une des formes poétiques les plus belles et les plus difficiles. On les admirera — sur nos exemples — non seulement pour leur beauté verbale, mais encore pour les sentiments qu'elles expriment. M. Laurent Tailhade a également publié plusieurs livres de prose, dont on trouvera le détail à la bibliographie. Ce sont des ouvrages de beau style, d'éloquence contournée et maniérée, uniquement faits d'érudition. M. Laurent Tailhade s'y montre tel que dans ses premiers vers : un rhéteur infatigable.

M. Laurent Tailhade a collaboré : à *Lutèce*, 1833 ; — à *La Revue Indépendante*, 1re serie, 1884 ; — au *Décadent*, 1886 ; — au *Paillasson* (Toulouse et Bigorre), dont il était l'unique rédacteur, 1886-1887 ; — au *Scapin*, 1886 ; — à *La Pléiade*. 2e série, 1889 ; — au *Mercure de France*, sous son nom et sous le pseudonyme de dom Junipérien ; — à *L'Effort* (Toulouse) 1896 ; — à *Minerve*, à *La Revue Blanche*, à *L'Ermitage*, à *La Revue Rouge*, etc.. ; — pour les journaux : au *Voltaire* ; — à *L'Echo de Paris*, sous le pseudonyme de Tybalt ; au *Journal*, sous le pseudonyme de Renzo ; — à *La Renaissance*, au *Libertaire*, au *Journal du peuple*, à *L'Aurore*, aux *Droits de l'homme*, à *La Petite République* ; — et en province : à *La Petite Gazette* et à *L'Avenir des Hautes-Pyrénées* (Bagnères-de-Bigorre), — à *La Gazette des Etrangers* (Pau) ; — et à *La Dépêche* et à *L'Art Méridional* (Toulouse).

Bibliographie :

Les œuvres. — **Le Jardin des Rêves,** poésies, préface de Théodore de Banville. Paris, Lemerre, 1880, in-18 (Réimpr. : en partie dans *Poèmes élégiaques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18). — **Un dizain de Sonnets**. Paris, Lemerre, 1881, in-18. — **Au Pays du Mufle,** poèmes, préface d'Armand Silvestre. Paris, Vanier, 1891, petit in-12 (Réimpr : *Au Pays du Mufle*, poèmes, préface d'Armand Silvestre. Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée, illustr. d'Hermann Paul. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1894, in-16 ; et dans *Poèmes aristophanesques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18). — **Vitraux**, poésies. Paris, Vanier, 1891, petit in-8 (Réimpr. : *Vitraux*, poésies. Paris, Lemerre, 1894, petit in-12, et dans *Poèmes élégiaques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18). — **Terre Latine**, prose, préface de E. Ledrain. Paris, Lemerre, 1897, in-18. — **A travers les Grouins**, poèmes. Paris, Stock, 1899, petit in-12 (Réimpr. : dans *Poèmes aristophanesques*, etc., 1904, in-18). — **La Pâque socialiste**, d'Emile Veyrin, conférence faite au Nouveau-Théâtre le 15 avril 1899. Paris, Stock, 1899, in-18. — **L'ennemi du Peuple**, conférence, suivie de

la *Ballade Solness*. Paris, Soc. libre d'Edition des gens de lettres, 1900, in-18. — **Le Dr Jean-Paul Tailhade.** Tarbes, Imprim. J.-A. Lescamela, 1900, in-8. — **Imbéciles et Gredins (1895-1900)**, prose. Paris, Ed. de la « Maison d'Art ». 1900, in-16. — **La Touffe de Sauge,** prose. Paris. Ed. de « La Plume », 1901. in-18. — **La Sotie de Bridoye**, deux actes en prose (en collaboration avec Raoul Ralph), représentés sur la scène du Théâtre des Latins (Nouveau-Théâtre), le 18 janvier 1902 (non publié). — **Sales bourgeois. Son Importance Auguste Pluchon** (1), roman (en collaboration avec Raoul Ralph). Paris, Offenstadt. 1902, in-18. — **Le Satyricon,** de Pétrone, traduction. Paris, Fasquelle, 1902, in-18. — **L'Œuvre d'Emile Zola,** conférence faite à l'Université populaire de Tours, le 30 novembre 1902. Tours (32, rue Etienne-Marcel), 1902, in-8. — **Discours civiques** (*4 nivôse an 109 — 19 brumaire an 110*). Portrait de l'auteur par F. Vallotton. Paris, Stock. 1902, in-18. — **Lettres familières.** Paris, Librairie de « La Raison ». 1904, in-18. — **Poèmes Aristophanesques** (*Au Pays du Mufle. A travers les Grouins. Dix-huit ballades familières*, etc.) Portrait de l'auteur par Evelio Torent. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904. in-18. — **Omar Khayyam et les poisons de l'intelligence**. Paris, Carrington, 1905, in-18. — **Poèmes Elégiaques** (*Le Jardin des Rêves. Epigrammes. Nocturnes. Rêve Antique. Six ballades élégiaques. La Forêt. Vitraux. Poèmes en prose*). Portrait de l'auteur en héliogravure. Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18. — **La Noire Idole,** *Essai de Morphinomanie*. Paris, Messein, 1907, in-12. — **La Corne et l'Epée** (*Etude sur les Courses de taureaux*). Paris, Messein, 1908, plaq. in-12. — **Le Troupeau d'Aristée.** Paris, Sansot, 1908, petit in-12.

Préfaces. — **Emile Bans** : *Ballades rouges*. Paris, chez l'auteur, 1903, in-18. — **Henri Duhamel** : *Journal d'un défroqué*. Paris, Soc. d'Ed. littér., 1899, in-18. — *Livre d'hommages à M. le Président Magnaud*. Paris, A. Wolff. 1900, in-8. — **Victor Litschfousse** : *L'Ame d'autrui*. Paris, Messein, 1907, in-16.

A consulter. — **Th. de Banville** : *Préface. Le Jardin des Rêves*. Paris, Lemerre, 1880, in-18 (Réimpr. : en appendice aux *Poèmes aristophanesques*, 1904). — **Jules Bertaut** : *Chroniqueurs et polémistes*. Paris, Sansot. 1906, in-18. — **Ad. Brisson** : *La Comédie littéraire,* Paris, A. Colin, 1895. in-18. — **F.-A. Cazals** : *Iconographie de M. Laurent Tailhade,* avec une préface de Stéphane Mallarmé. Paris, Bibliothèque artististique et littéraire, 1894, in-8. — **Remy de Gourmont** : *Le Livre des Masques*, Paris. Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — **Jules Huret** : *Enquête sur l'Evolution littéraire,* Paris, Charpentier, 1891, in-18. — **Bernard Lazare** : *Figures contemporaines,* Paris, Perrin. 1895. in-18. — **E. Ledrain** : *Préface à Terre Latine*. Paris, Lemerre, 1897, in-18. — **Stéphane Mallarmé** : *Divagations,* Paris, Fasquelle, 1897, in-18. — **Henri de Régnier** : *Tailhade*, notice dans les *Portraits du prochain siècle*. Paris, Girard, 1894, in-18. — **A. Silvestre** : *Préface. Au Pays du Mufle*, Paris, Vanier, 1891, et Bibliothèque artistique

(1) Quoique portant le nom du poète, ces deux derniers ouvrages (*La Sotie de Bridoye* et *Son Importance Auguste Pluchon*) ne sont pas de Laurent Tailhade. Seuls deux petits poèmes de *La Sotie* (dont l'un, *Villanelle*, a été inséré par la suite dans *Poèmes élégiaques* appartiennent en propre à notre auteur.

et littéraire, 1894. (Réimpr. : en appendice aux *Poèmes aristophanesques*, 1904.) — **J. Tellier** : *Nos Poètes*. Paris, Despret, 1888, in-18.

J. de Boisjolin : *La Poésie aristophanesque chez M. Laurent Tailhade*, La Plume, 15 septembre 1897. — **Alcide Guérin** : *Laurent Tailhade*, La Plume, 15 août 1891. — **A. Ferdinand Herold** : *Une traduction du « Satyricon »*, Mercure de France, octobre 1902. — **Jules Huret** : *Etat d'âme d'un dynamité ou la convalescence de Laurent Tailhade*. Journal, 27 avril 1894 (cet article a été reproduit en partie dans le Mercure de France de juin 1894). — **P. Quillard** : *Laurent Tailhade*. Mercure de France, janvier 1892. (Réimpr. : en appendice aux *Poèmes aristophanesques*, 1904). — **Ernest Raynaud** : *Laurent Tailhade*. Mercure de France, janvier, 1891. — **A. Vallette** : *Au Pays du Mufle*, Mercure de France, juin 1891 ; *Les Conférences de Laurent Tailhade*. Mercure de France, juillet 1893 ; *Le Geste ignoble*. Mercure de France, mai 1894. — **Ch. Vigner** : *Laurent Tailhade*, Les Hommes d'aujourd'hui, nº 391, Paris, Vanier (Réimpr. : en appendice aux *Poèmes aristophanesques*, 1904).

Iconographie :

F.-A. Cazals : *Iconographie de Laurent Tailhade, douze dessins originaux*, avec préface de Stéphane Mallarmé. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1894, in-8. — **Hermann Paul** : *Lithographie*, 1892. — **Ch. Léandre** : *Portrait-charge*, dans « Les Hommes d'aujourd'hui », nº 391, 8ᵉ vol. Paris, Vanier, s. d. (repr. à l'appendice de *Poèmes aristophanesques*, 1904) ; *Portrait*, Neuilly, 1895 ; *Caricature en Don Quichotte et en Saint-Georges à cheval*, dans *La Revue Rouge*, 1896 ; *Portraits* : *En Sauveur de pierreuses*, en *Causeur au café de la Nouvelle-Athènes*, 1899 ; *Portrait*, en frontispice de l'ouvrage : *A travers les Grouins*. Paris, Stock, 1899. — **Félix Régamey** : *Croquis à la plume*. Hôtel-Dieu, 1899 (app. à M. Anatole France). — **Toché** : *Vitrail*, 1891 (Exposition des Portraits du prochain siècle, 1893), reproduit dans la *Revue Encyclopédique*, 15 novembre 1893. — **Evelio Torent** : *Portrait au fusain*, repr. en frontispice à l'édition de *Poèmes aristophanesques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904. — **James Vibert** : *Médaillon*, sculpture, 1895. — **F. Vallotton** : *Masque*, dans *Le Livre des Masques*, de Remy de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898.

Voir en outre : *Portrait de Laurent Tailhade, en Dom Junipérien*. Mercure de France, mai 1894 ; *Portrait en héliogravure* (frontispice à l'édition de *Poèmes élégiaques*, 1907).

HYMNE ANTIQUE

Hominum Divumque voluptas,
Alma Venus !

Aphrodité, Déesse immortelle, aux beaux rires,
Qui te plais aux chansons lugubres des ramiers,
Les cœurs mortels par toi vibrent comme des lyres,
Et le printemps gonfle de sève les pommiers.

Salut, Génératrice auguste de la vie,
Qui courbes à ton joug les monstres furieux,
Qui fais voler la lèvre à la lèvre ravie,
Cypris ! ô volupté des hommes et des dieux !

C'est par toi que, le soir, à l'ombre des allées,
Imbus d'ivresse et de langueur appesantis,
Les éphèbes, sous les ramures emperlées,
Chantent l'hymne vermeil de leurs oarystis :

Car l'Univers flétri par la haine et les fièvres
Et qui souffre, oublieux de l'Olympe vermeil,
Depuis dix-huit cents ans, vers toi seul tend ses lèvres,
Comme vers un ruisseau consolant, ô Sommeil !

Pour moi, chanteur épris des extases sans trêve,
Qui m'enivre des bois, du grand ciel et des eaux,
Fais fleurir sur mon front l'irréprochable rêve,
Fais chanter en mon cœur d'invisibles oiseaux.

Effeuille autour de moi les plantes funéraires
Aux jardins de la Nuit éclose sous tes pas,
Les pavots endormeurs, les noires cinéraires,
D'où tombe comme un vin la douceur du trépas.

Afin que, dans l'azur où les heures d'ébène
Des astres fugitifs rallument le flambeau,
Mon âme, dépouillant toute douleur humaine,
Monte se rajeunir aux sources du vrai Beau.

Et je t'adorerai suivant le rit antique,
Jusqu'à l'heure indécise où, du ciel emperlé,
L'alouette dira son matinal cantique
Au soleil radieux du jour renouvelé.

C'est pour toi qu'effeuillant la pourpre renaissante,
La rose dit au vent son désir embaumé
Et que la vierge apporte, heureuse et rougissante,
Sa couronne et son cœur aux bras du bien-aimé.

Et c'est toi qui, rythmant les divines étoiles,
Fais tressaillir d'amour le cœur de l'Univers,

Afin que l'harmonie en qui tu te dévoiles
Apprenne aux hommes purs à composer des vers.

Je t'implore, Déesse immense et vénérable,
Soit que, glorifiant les soleils rajeunis,
Sous les myrthes en fleurs et les bosquets d'érable
Tu couvres de baisers les songes d'Adònis;

Soit que le dur Arès t'enchaîne à sa victoire,
Ou que, domptant les flots, ò Mère des Amours,
La très-sainte Lesbos murmure ton histoire :
Mon encens à tes pieds s'exhalera toujours.

Garde-moi de l'ennui, de la vieillesse immonde
Et, poète vêtu d'orgueilleuse splendeur,
O Reine qui formas et gouvernes le Monde,
Avant tout, garde-moi de l'infâme laideur!

Fais que je tombe dans ma force et ma jeunesse,
Que mon dernier soupir ait un puissant écho,
Et, pour qu'un jour mon âme en plein soleil renaisse,
Que je meure d'amour comme Ovide ou Sappho.

(*Poèmes élégiaques.*)

HÉLÈNE

Le laboratoire de Faust à Wittemberg.

Des âges révolus j'ai remonté le fleuve
Et, le cœur enivré de sublimes desseins,
Déserté le Hadès et les ombrages saints
Où l'âme d'une paix ineffable s'abreuve.

Le temps n'a pu fléchir la courbe de mes seins :
Je suis toujours debout et forte dans l'épreuve,
Moi, l'éternelle vierge et l'éternelle veuve,
Gloire d'Hellas, parmi la guerre aux noirs tocsins.

O Faust, je viens à toi, quittant le sein des Mères !
Pour toi, j'abandonnai, sur l'aile des Chimères,
L'ombre pâle où les Dieux dorment, ensevelis.

J'apporte à ton amour, du fond des cieux antiques,
Ma gorge dont le Temps n'a pas vaincu les lys
Et ma voix assouplie aux rythmes prophétiques.

(*Poèmes élégiaques.*)

LE CHANT DE GLAUCOS

A Casimir Destrem.

La Mer ! comme elle est bleue, au loin, la mer sonore !
La plaine harmonieuse et que ne déshonore
Jamais le pied tremblant des hommes au cœur bas,
La Mer qui, dans le calme ou dans les durs combats
De la tempête, garde une âme inspiratrice,
La Mer impétueuse et douce est la nourrice
Des Dieux.
La Mer, avec ses écumes, ses cris,
Ses hurlements, ses épouvantes, ses débris,
Est l'auguste mamelle où vient boire le Monde.
Plus que les champs couverts de blés, elle est féconde
Et ses gouffres, au sol de nacre et de coraux,
Ses lames où le vent creuse des soupiraux
Gardent, comme une fleur à tous les yeux ravie,
La fermentation énorme de la vie.
La Mer est belle et semble, au bord du ciel changeant,
Un poisson monstrueux aux écailles d'argent.
La Mer est belle.
Avec amour, le ciel la baise
Quand, sombre ou reluisante ainsi qu'une fournaise,
Elle prête au Soleil l'abîme de ses flots.

La Mer, pour les plongeurs et pour les matelots,
A des sourires clairs et des baisers sans nombre.
Je l'aime !
Cet amour est éclos avec l'ombre,
Avec l'ombre a grandi silencieusement,
Lorsque impubère encore et, près des flots dormant,
Je sentais, à mon front, de ses glauques vallées,
Monter languissamment des haleines salées.

O Thalassa ! Thétys ! Calme divinité
Qui règnes dans la paix et dans l'immensité,
Bienfaisante ! si j'ai rêvé ce chaste rève
De m'incarner en un dieu des eaux, sur la grève,
Moi qui, pasteur, paissais, jadis, au pied des monts,
Les farouches troupeaux nourris de goëmons,
C'est pour m'unir à toi, Déesse ! O Bienheureuse !
Qui te montres et fuis, quand la vague se creuse,
Avec tes seins de perle et tes squammes d'or vert.
Oui, je veux m'élancer dans le gouffre entr'ouvert,
Comme les goëlands et comme les poètes.
A force d'écouter la plainte des mouettes
Qui se bercent, au loin, blanches sur les flots bleus,
Mon cœur est plein de fièvre et de désirs houleux.
Tel un ormeau que la tempête déracine,
Je penche vers le glauque azur qui me fascine,
Mes jours vers Thalassa courent comme un torrent.

Ce soir, je descendrai sur la grève, implorant,
A l'heure d'or où Séléné touche les cimes,
Votre clémence, Déités des purs abîmes.
Là, dépouillant les jours et les espoirs déçus,
Lentement, j'ôterai ma robe de byssus;
Le souffle de Thétys gonflera mes narines
Et je m'endormirai sous les algues marines.

Toi qui, vers ton déclin, marches, éclaboussant
L'azur de clairs métaux couleur d'ambre et de sang,
Maître du jour et de la flamme expiatoire,
Titan dont les Saisons affirment la victoire,
Juvénile dompteur qui te plais aux travaux
Glorieux de tes blancs et féroces chevaux,
Hypérion ! Soleil ! Archer ! Roi des espaces !
Je te salue encore, avant que tu t'effaces
Et que a molle Nyx ombre le ciel vermeil :
Je ne te verrai pas, demain ! Salut, Soleil !
A présent, reçois-moi dans tes ondes tentantes,
Déesse au péplos bleu !
Les tiges palpitantes

Des blêmes tamaris déclinent vers les bords.
Telle descend vers toi l'âme des enfants morts
Dans le désir de ton étreinte insidieuse.

Je vais à toi !
Pourtant, sous le frêne et l'yeuse,
Des vierges aux bras purs, belles comme tes eaux,
Entrelacent leurs chœurs à l'ombre des roseaux;
Mon chien noir garde encor mes génisses sauvages,
Et, dans la plaine, loin de tes mornes rivages,
Il est un toit discret, de pampres embaumé,
Où je peux abriter mes jours, sûr d'être aimé,
Une maison tranquille où, sous les vignes blondes,
Voltigent par essaims les abeilles fécondes,
Où ma mère, ce soir, en m'apprêtant ses bras,
Regardera longtemps si je ne reviens pas.

(*Poèmes élégiaques.*)

BALLADE MYSTIQUE

SUR LA DOUCEUR DE PAUVRETÉ

Par les chemins où croît l'épine affreuse,
La Vierge aux maigres flancs, la Pauvreté,
Malgré Douloir qui sa paupière creuse
Et Malefaim debout à son côté,
Franchit sans peur le roc ensanglanté.
Car elle sait, la Dame tutélaire,
Quel vêtement de gloire, et quel salaire,
Et quels joyaux faits des pleurs anciens
L'investiront d'une gloire stellaire,
Lorsque Jésus reconnaîtra les siens.

Un astre dort sous guenille poudreuse.
Amour sans fin, éternelle Beauté,
Vont rajeunir ta face, bienheureuse
Reine du simple et du déshérité !
Sur les parvis d'azur, en la Cité
Qu'un blanc soleil immarcessible éclaire,

Tes pieds lassés par la fange et par l'erre,
Malgré les cris des vils pharisiens,
Se poseront comme un aiglon sur l'aire,
Lorsque Jésus reconnaîtra les siens.

Donnez la rose avec la tubéreuse !
Et le Poète aussi, tant molesté,
Verra finir sa course douloureuse
Au matin bleu de l'Immortalité.
Son fier désir, à présent exalté,
Resplendira sur sa face très claire.
Pour ce dolent accoiter et complaire,
Des chœurs épris d'Anges musiciens
Diront ses vers à l'Agneau jubilaire,
Lorsque Jésus reconnaîtra les siens.

ENVOI

A Paul Verlaine.

Prince des vers si doux, le scapulaire
Et l'humble froc, chez tels béotiens,
Ebaudit un mufle patibulaire.
Mais toi, sans peur, sans feinte, sans colère,
Sois de ton Dieu l'éternel vexillaire,
Lorsque Jésus reconnaîtra les siens.

Septembre 1892.

(*Poèmes élégiaques.*)

BALLADE

POUR L'EXALTATION DE LA SAINTE PITIÉ

Vieux pèlerin aux jambes mutilées,
Courbe la tête et vois grandir le soir.
Le crépuscule obombre les allées
Où ta jeunesse, en riant, vint s'asseoir
En des bosquets de myrte et d'azalées,
Près des grands lis aux parfums d'encensoir.
Les lis sont morts. Les roses diffamées,

S'échevelant au gré du vent moqueur,
Pleurent le deuil des lointaines aimées.
La Nuit descend. Pour guérir ta rancœur,
Avant que soient les ténèbres fermées,
Cherche un autel où suspendre ton cœur !

Les Thalestris et les Penthésilées
Nymphes d'orgueil que tu crus émouvoir,
Et ce laurier des Victoires ailées,
Ton rêve meurt dans la nuit sans espoir.
Une hideur sort des plèbes foulées
Comme le vin qui gicle du pressoir.
Sous le talon assassin des armées
Par qui le dol tortueux est vainqueur,
Le sang humain exhale ses fumées
Et réjoui par la sombre liqueur,
Le prêtre boit à lèvres enflammées.
Cherche un autel où suspendre ton cœur!

Aux cieux amis où s'en vont les galées,
Sur la mer blonde et verte, pur miroir,
Partent aussi nos amours esseulées,
Rires, baisers d'antan, frais reposoir
Des jeunes bras, lèvres ensorcelées
Qui nous dictaient le Rythme et le Devoir.
Novembre hurle et geint sous les ramées.
Voici l'automne et sa morne langueur !
Dans un linceul de regrets, embaumées,
Triste et menant le funéraire chœur,
Le chœur plaintif des sœurs et des aimées,
Cherche un autel où suspendre ton cœur !

ENVOI

Pitié ! vers toi, de justice affamées,
Pour conquérir le calme et la vigueur,
S'élèveront nos âmes ranimées.
Reine aux doux yeux des foules opprimées,
Bravant du sort l'infamante rigueur,

Je t'ai bénie, et voulue, et nommée
L'unique autel où suspendre mon cœur.

(*Poèmes élégiaques.*)

BALLADE SOLNESS

POUR LE 78e ANNIVERSAIRE D'HENRICK IBSEN

« SOLNESS. — Une tour ! Que voulez-vous dire ?
« HILDE VANGEL. — Je pense à quelque chose qui s'élève... qui s'élève librement dans les airs. »
HENRICK IBSEN ; *Solness le Constructeur*.

Dans le cloaque aux herbes pestilentes,
Gonflé d'orgueil, de boue et de venin,
L'impur Dragon nage à travers les plantes.
Pour abriter le Difforme et le Nain,
La plaine grasse a plus d'un lieu bénin :
Caserne, bouge, hôpital ou chaumine.
Entrez, les gueux, en loques, en sarraux,
Bétail humain dompté par la famine !
Pourtant, voyez ! Par les airs sidéraux,
Monte, en plein ciel, droite comme un héros,
La claire Tour qui sur les flots domine.

Une Princesse aux lèvres consolantes,
Rôdeurs blessés, y conduit par la main.
La voix se tait des foules insolentes
Près de la Dame au geste surhumain.
Venez goûter l'espoir du lendemain
A ses genoux ! Que vers elle chemine
Le Peuple exempt des geôles, des barreaux !
Un souffle tiède éclot la balsamine
Et Floréal jase emmi les sureaux :
Car le soleil dore, en tous ses vitraux,
La claire Tour qui sur les flots domine.

Eldorados, Icarie ou Salentes,

Fuyons cet air opaque et saturnin.
Plus de mensonge ou de guerres sanglantes :
Carguons la voile et rompons le funin !
Là-bas, ainsi qu'à l'aube, un Apennin,
Du temple neuf la crête s'illumine.
Prêtres abjects, rois, soudards ou bourreaux,
Juges, souillant de leur honte l'hermine
Et de la foudre attisant les carreaux,
Voici, loin des gredins et des marauds,
La claire Tour qui sur les flots domine.

ENVOI

Vienne ton jour, Déesse aux yeux si beaux,
Dans un matin vermeil de Salamine !
Frappe nos cœurs en allés en lambeaux,
Anarchie ! ô porteuse de flambeaux !
Chasse la nuit ! écrase la vermine !
Et dresse au ciel, fût-ce avec nos tombeaux,
La claire Tour qui sur les flots domine !

(Poèmes élégiaques.)

BALLADE SURANNÉE
DE
LA CONSOLATION AUTOMNALE

Tu le connais, ô toi qui fus ma mie,
Ce parc hautain jonché de feuilles d'or,
Où du couchant la lueur accalmie
Incendiait les arbres en décor,
Et les appels nostalgiques du cor,
Et tout le soir d'octobre, et les feux roses
Parmi la Seine aux lointains gracieux,
Et ces parfums de mousse, et les choses
D'autrefois qui montaient dans nos adieux.
La Belle a dit : « Ne pleurez pas les roses. »

Rose de Mai qu'a l'automne blêmie,
Où respirer tes effluves encor ?

Luths, violons, musette et chalemie,
Sous les pins noirs, ont cessé leur accord
La vigne pend au souffle aigu du nord.
Comme un Géronte imbécile, tu causes,
Vieil Aquilon, par le bois spacieux,
Et, déchaînant les Hyades moroses,
Un lourd brouillard se traîne dans les cieux.
La Belle a dit : « Ne pleurez pas les roses. »

Le Temps déjà, furieuse Lamie,
Des cœurs aimants ruine le trésor,
Sans épargner beauté ni preud'homie.
Cassandre vient qui remplace Lindor.
Adieu les jours fervents de thermidor !
Adieu Lignons, Cythères et Formoses !
Vendange est faite aux ceps délicieux.
Le Souvenir bougonne quelques gloses
Et peint d'azur ses frêles camaïeux.
La Belle a dit : « Ne pleurez pas les roses . »

ENVOI

Prince d'amour, quand, leurs pennes décloses,
Stryges, corbeaux et chats-huants soyeux
Voltigeront, secouant des névroses,
Tourne-toi vers le printemps de ses yeux.
La Belle a dit : « Ne pleurez pas les roses. »

(*Poèmes élégiaques.*)

BALLADE ÉLÉGIAQUE

POUR LE MOROSE APRÈS-MIDI

Tout le plaisir des jours est en leurs matinées.

MALHERBE.

Je veux m'enfuir sous les branches pucelles
Où du Printemps ardent les clairs midis,
Ephèbe-Dieu, Soleil, quand tu ruisselles
Dans les rameaux de parfums alourdis !

Je veux m'enfuir loin des temples maudits,
Loin de la plèbe immonde et forcenée !
Voici finir la chaste matinée,
Avril, au bois, montre ses jeunes flancs.
Vous, cependant, comme aux soirs d'hyménée,
De quelques fleurs parez mes cheveux blancs !

Les archiluths, et les violoncelles,
Et les hautbois aux timbres assourdis,
Mystérieux, disent les noms de celles
Qui m'apportaient les roses de jadis.
Bleus souvenirs des lointains paradis,
Embellissez la fin de ma journée !
Que soient par vous mes tempes couronnées,
Et, dans l'accord des rythmes nonchalants,
Pour me conduire aux îles Fortunees,
De quelques fleurs parez mes cheveux blancs !

Vers l'occident fusent des étincelles.
Ce dernier jour des jours que tu perdis,
Mon cœur, décline, hélas ! et tu chancelles.
Meure l'orgueil de tes songes hardis !
Cesse tes chants, églogues ou bardits !
Au loin s'en vont Eros et Thyonée :
Plus d'arc-en-ciel pour ta vigne égrenée,
Le vent s'épeure et pleure en cris dolents !
— Ah ! si la fleur suprême n'est fanée,
De quelques fleurs parez mes cheveux blancs !

ENVOI

Amour, qu'aima Celle de Mantinée !
Amour, Seigneur de nos désirs tremblants !
Sur les remous glauques des cyanées,
En plein azur, montent les goëlands.
Telle, vers vous, notre âme abandonnée :
De quelques fleurs parez mes cheveux blancs !

(*Poèmes élégiaques.*)

SI TU VEUX, PRENONS UN FIACRE...

Si tu veux, prenons un fiacre
Vert comme un chant de hautbois.
Nous ferons le simulacre
Des gens urf qui vont au Bois.

Les taillis sont pleins de sources
Fraîches sous les parasols ;
Viens ! nous risquerons aux courses
Quelques pièces de cent sols.

Allons-nous-en ! L'ombre est douce,
Le ciel est bleu ; sur la mousse
Polyte mâche du veau.

Il convient que tu t'attifes
Pour humer, près des fortiffes,
Les encens du renouveau.

(Poèmes aristophanesques.)

BARCAROLLE

Sur le petit bateau-mouche,
Les bourgeois sont entassés,
Avec les enfants qu'on mouche,
Qu'on ne mouche pas assez.

Combien qu'autour d'eux la Sei
Regorge de chiens crevés,
Ils jugent la brise saine
Dans les Billancourts rêvés.

Et mesdames leurs épouses,
Plus laides que des empouses
Affirment qu'il fait grand chaud

Et s'épaulent sans entraves
A des Japonais très graves
Dans leurs complets de Godchau.

(Poèmes aristophanesques.)

MUSÉE DU LOUVRE

Cinq heures. Les gardiens en manteaux verts, joyeux
De s'évader enfin d'au milieu des chefs-d'œuvre,
Expulsent les bourgeois qu'ahurit la manœuvre,
Et les rouges Yankees écarquillant leurs yeux.

Ces voyageurs ont des waterproofs d'un gris jaune
Avec des brodequins en allés en bateau ;
Devant Rubens, devant Rembrandt, devant Watteau,
Ils s'arrêtent, pour consulter le *Guide Joanne*.

Mais l'antique pucelle au turban de vizir,
Impassible, subit l'attouchement du groupe.
Ses anglaises où des lichens viennent moisir

Ondulent vers le sol ; car, sur une soucoupe,
Elle se penche pour fignoler à loisir
Les Noces de Cana qu'elle peint à la loupe.

(*Poèmes aristophanesques.*)

PLACE DES VICTOIRES

Les femmes laides qui déchiffrent des sonates
Sortent de chez Érard, le concert terminé
Et, sur le trottoir gras, elles heurtent Phryné
Offrant au plus offrant l'or de ses fausses nattes.

Elles viennent d'ouïr Ladislas Talapoint,
Pianiste hongrois que *le Figaro* vante,
Et, tout en se disant du mal de leur servante,
Elles tranchent un cas douteux de contrepoint.

Des messieurs résignés à qui la force manque
Les suivent, approuvant de leur chef déjà mûr ;
Ils eussent préféré le moindre saltimbanque.

Leur silhouette court, falote, au ras d'un mur,
Cependant que Louis, le vainqueur de Namur,
S'assomme à regarder les portes de la Banque.

(*Poèmes aristophanesques.*)

SUR CHAMP D'OR

Certes, monsieur Benoist approuve les gens qui
Ont lu Voltaire et sont aux Jésuites adverses.
Il pense. Il est idoine aux longues controverses,
Il déprise le moine et le thériaki.

Même il fut orateur d'une Loge Ecossaise.
Toutefois — car sa légitime croit en Dieu —
La petite Benoist, voiles blancs, ruban bleu,
Communia. Ça fait qu'on boit maint litre à seize.

Chez le bistro, parmi les bancs empouacrés,
Le billard somnolent et les garçons vautrés,
Trône la pucelette aux gants de filoselle.

Or Benoist qui s'émèche et tourne au calotin
Montre quelque plaisir d'avoir vu, ce matin,
L'hymen du Fils Unique et de sa « demoiselle ».

(*Poèmes aristophanesques.*)

INITIATION

A Saint-Mandé. — Parmi les badauds hésitants,
Le cornac loue avec pudeur sa marchandise,
Une Vénus d'un poids énorme et, qu'on le dise !
Montrée aux hommes seuls de plus de dix-huit ans.

Des militaires, des loustics entre deux âges
Pénètrent, soucieux du boniment complet,
Sous la tente où, massive et fidèle aux usages,
La dame, en tutu rose, exhibe son mollet.

Seul, un potache ému de cette plasmature
Gigantale, pour voir des pieds à la ceinture,
Allonge un supplément dans le bassinet gras.

Et tandis que, penaud, vers l'estrade il s'amène,
D'un accent maternel et doux, le Phénomène
Lui dit : « Tu peux toucher, Monsieur, ça ne mord pas. »

(*Poèmes aristophanesques.*)

PAUL VALERY

1872

M. Paul-Ambroise Valéry, qui est né à Cette (Hérault) le 30 octobre 1872, n'a guère écrit, jusqu'ici, que pour ses amis, dans des revues fermées, comme *La Conque* de M. Pierre Louys, et *Le Centaure*, dont il fut l'un des fondateurs. La plupart des poèmes qu'on va lire furent composés de 1889 à 1895. Depuis, M. Paul Valéry a plutôt peu écrit. C'est à peine si l'on trouve son nom dans *Le Mercure de France*, vers 1898, au bas d'études dont le titre : *Méthodes*, est significatif des abstractions et des spéculations mathématiques où s'est jeté son esprit. M. Paul Valéry s'adonne en effet depuis plusieurs années à des recherches extra-littéraires qu'il est malaisé de définir, car elles semblent se fonder sur une confusion préméditée des méthodes des sciences exactes et des instincts artistiques. Ces recherches n'ont encore fait l'objet d'aucune publication. On n'a de M. Paul Valéry, avec les poèmes que nous donnons et les *Méthodes* mentionnées plus haut, qu'une étude sur J.-K. Huysmans : *Durtal*, parue dans *Le Mercure de France*, mars 1898, une *Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci*, parue dans *La Nouvelle Revue*, août 1895, et quelques pages brillantes et mystérieuses : *La Soirée avec M. Teste*, publiées dans *Le Centaure* en 1896 et que la revue *Vers et Prose* a reproduites dans son tome IV (décembre 1905, janvier-février 1906). Il convient d'y ajouter: *Paradoxe sur l'architecte* (Ermitage, mars 1891) ;*Purs Drames* (*Entretiens politiques et littéraires*, mars 1892) : *La Conquête Allemande, essai sur l'expansion germanique* (paru en français dans *The New-Review*, janvier 1897).

M. Paul Valéry a, en outre, collaboré à *La Revue Indépendante*, 1891 ; à *Chimère*, 1891 ; à *La Syrinx*, 1892 ; à *La Wallonie*, 1892 ; et à *La Coupe*, 1895.

Bibliographie :

Les œuvres. — **Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci,**

(Extrait de *La Nouvelle Revue* du 15 août 1895). Paris, Librairie de « la Nouvelle Revue », 1895, in-8.

A CONSULTER. — **Paul Souchon** : *Critique des Poètes : M. Paul Valéry.* Le Geste (Nimes), n° du 12 au 19 décembre 1897. — **Gilbert de Voisins** : *Sentiments.* Voyez le chapitre intitulé : *Le Kiosque vert près de l'Etang* (Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18).

HÉLÈNE, LA REINE TRISTE

Azur ! c'est moi. Je viens des grottes de la mort
Entendre l'onde se rompre aux degrés sonores
Et je revois les galères dans les aurores
Ressusciter de l'ombre au fil des rames d'or.

Mes solitaires mains appellent les monarques
Dont la barbe de sel amusait mes doigts purs.
Je pleurais. Ils chantaient leurs triomphes obscurs
Et les golfes enfuis des poupes de leurs barques.

J'entends les conques sonores et les clairons
Militaires rythmer le vol des avirons.
Le chant clair des rameurs enchaîne le tumulte,

Et les Dieux ! à la proue héroïque exaltés
Dans leur sourire antique et que l'écume insulte
Tendent vers moi leurs bras indulgents et sculptés.

NARCISSE PARLE

NARCISSÆ PLACANDIS MANIBUS.

O frères, tristes lys, je languis de beauté
Pour m'être désiré dans votre nudité
Et vers vous, Nymphes ! nymphes, nymphes des fontaines,
Je viens au pur silence offrir mes larmes vaines
Car les hymnes du soleil s'en vont !...
C'est le soir.
J'entends les herbes d'or grandir dans l'ombre sainte
Et la lune perfide élève son miroir
Si la fontaine nue est par la nuit, éteinte.
Ainsi, dans ces roseaux harmonieux, jeté

Je languis, ô saphir, par ma triste beauté,
Saphir antique et fontaine magicienne
Où j'oubliai le rire de l'heure ancienne.
Que je déplore ton éclat fatal et pur
Source funeste à mes larmes prédestinée
Où puisèrent mes yeux dans un mortel azur
Mon image de fleurs humides couronnée.
Hélas ! l'image est douce et les pleurs éternels!
A travers ces bois bleus et ces lys fraternels
Une lumière ondule encor, seule améthyste
Assez pour deviner ici le Fiancé
Dans ton miroir dont m'attire la lueur triste
Pâle améthyse, ô miroir d'un songe insensé!
Voici dans l'eau ma chair de lune et de rosée
Qu'élève la fontaine ironique et rusée;
Voici mes bras d'argent dont les gestes sont purs.
Mes lentes mains dans l'or adorable se lassent
D'appeler ce captif que les feuilles enlacent
Et je lance aux échos les noms des dieux obscurs!

Adieux! reflet perdu sur l'onde calme et close,
Narcisse, l'heure ultime est un tendre parfum
Au cœur suave. Effeuille aux mânes du défunt
Sur ce vide tombeau la funérale rose.

Sois, ma lèvre, la rose effeuillant son haiser
Pour que le spectre dorme en son rêve apaisé,
Car la Nuit parle à demi voix, seule et lointaine
Aux calices pleins d'ombre pâle et si légers;
Mais la lune s'amuse aux myrtes allongés.

Je t'adore, sous ces myrtes, ô l'incertaine!
Chair pour la solitude éclose tristement
Qui se mire dans le miroir au bois dormant
O chair d'adolescent et de princesse douce!
L'heure menteuse est molle au rêve sur la mousse
Et le délice sombre enfle ce bois profond.
Adieu! Narcisse, ou meurs! Voici le crépuscule
La flûte sur l'azur enseveli module
Des regrets de troupeaux sonores qui s'en vont.

Sur la lèvre de gemme, en l'eau morte, ô pieuse
Beauté pareille au soir, beauté silencieuse
Tiens ce baiser nocturne et tendrement fatal
Caresse, dont l'espoir altère ce cristal !

Emporte-le dans l'ombre, ô ma chair exilée,
Et toi, verse pour la lune, flûte isolée
Verse des pleurs lointains en des urnes d'argent.

BAIGNÉE

Un fruit de chair se baigne en quelque jeune vasque
(Azur dans les jardins tremblants), mais, hors de l'eau,
Isolant la torsade où se figure un casque
La tête d'or scintille au calme du tombeau.

Eclose sa beauté par la rose et l'épingle !
Du miroir même issue où trempent ses bijoux
Pendeloques et lys dont le bouquet dur cingle
L'oreille abandonnée aux mots nus du flot doux.

Un bras vague inondé dans le néant limpide
Pour une ombre de fleur à cueillir doucement
S'effile, ondule, ou dort par le délice vide

Si l'autre, courbé pur sous le beau firmament
Parmi la chevelure immense qu'il humecte
Capture dans l'or simple un vol ivre d'insecte.

LA FILEUSE

Lilia... neque nent.

Assise la fileuse au bleu de la croisée
Où le jardin mélodieux se dodeline.
Le rouet ancien qui ronfle l'a grisée.

Lasse, ayant bu l'azur, de filer la câline
Chevelure, à ses doigts si faibles évasive,
Elle songe, et sa tête petite s'incline...

Un arbuste et l'air pur font une source vive
Qui, suspendue au jour, délicieuse arrose
De ses pertes de fleur le jardin de l'oisive.

Une tige, où le vent vagabond se repose
Courbe le salut vain de sa grâce étoilée
Dédiant magnifique, au vieux rouet, sa rose.

Mais la dormeuse file une laine isolée
Mystérieusement l'ombre frêle se tresse
Au fil de ses doigts longs et qui dorment, filée.

Le songe se dévide avec une paresse
Angélique, et sans cesse, au fuseau doux, crédule
La chevelure ondule au gré de la caresse...

Tu es morte naïve au bord du crépuscule,
Fileuse de feuillage et de lumière ceinte.
Tout le ciel vert se meurt. Le dernier arbre brûle.

Ta sœur, la grande rose où sourit une sainte
Parfume ton front vague au vent de son haleine
Innocente, et tu crois languir. Tu es éteinte

Au bleu de la croisée où tu filais la laine.

FRAGMENT

Un soir favorisé de colombes sublimes,
La pucelle doucement se peigne au soleil.
Aux nénuphars de l'onde elle donne un orteil
Ultime et pour tiédir ses molles mains errantes
Parfois trempe au couchant leurs roses transparentes.
Tantôt, si d'une ondée innocente, sa peau
Frissonne, c'est le dire absurde d'un pipeau,
Flûte dont le coupable aux dents de pierrerie
Tire un futile vent d'ombre et de rêverie
Par l'occulte baiser qu'il risque sous les fleurs.
Mais tout indifférente à ces jeux doux de pleurs
Ni se divinisant par aucune parole

De rose, la beauté jouant de l'auréole
Mire dans l'œil auguste émerveillé d'un or
D'éparse chevelure où fuit la myrrhe encor,
De la lumière vue entre ses doigts limpides!
... Une feuille meurt sur ses épaules humides
Une goutte tombe de la flûte sur l'eau
Et le pied pur s'épeure comme un bel oiseau
Ivre d'ombre...

ÉTÉ

A F. Vielé-Griffin.

Eté, roche d'air pur, et toi, ardente ruche,
O mer, éparpillée en mille mouches sur
Les touffes d'une chair fraîche comme une cruche
Et jusque dans la bouche où bourdonne l'azur,

Et toi, maison brûlante, Espace, cher Espace
Tranquille, où l'arbre fume et perd quelques oiseaux,
Où crève infiniment la rumeur de la masse
De la mer, de la marche et des troupes des eaux,

Tonnes d'odeurs, grands ronds par les races heureuses
Sur le golfe qui mange et qui monte au soleil,
Nids purs, Ecluses d'herbe, ombres de vagues creuses,
Bercez l'enfant ravie en un poreux sommeil.

Mais les jambes (dont l'une est fraîche et se dénoue
De la plus rose), les épaules, le sein pur,
Le bras qui se mélange à l'écumeuse joue
Brillent abandonnés non loin du vase obscur

Où filtrent les grands bruits pleins de bêtes puisées
Dans les cages de feuille et les mailles de mer
Par les moulins marins et les huttes rosées
Du jour. Toute la peau dore les treilles d'air.

VALVINS

A S. M.

Si tu veux dénouer la forêt qui t'aère
Heureuse, tu te fonds aux feuilles, si tu es
Dans la fluide yole à jamais littéraire
Traînant quelques soleils ardemment situés

Aux blancheurs de son flanc que la Seine caresse
Emue, ou pressentant l'après-midi chanté,
Tandis que le grand bois trempe une longue tresse
Et mélange ta voile au meilleur de l'été.

Mais toujours près de toi que le silence livre
Aux cris multipliés de tout le brut azur
L'ombre de quelque page éparse d'aucun livre

Tremble comme ta voile et vagabonde sur,
Sur la poudreuse chair immense de l'eau verte
Parmi le long regard de la Seine entr'ouverte.

CHARLES VAN LERBERGHE

1861-1907

Charles Van Lerberghe naquit à Gand (Belgique) le 21 octobre 1861. « Son père était un Flamand de vieille roche, homme d'études et d'archives, grand amateur d'estampes (1). » Il le perdit il avait sept ans, et il alla vivre alors avec sa mère et une sœur plus jeune que lui dans un quartier retiré de Gand, tout près des bords de l'Escaut. Vers treize ans, il fut gravement malade pendant toute une année. Peu après, sa mère mourut, et par les soins de son tuteur, oncle de M. Maurice Maeterlinck, il fut placé en pension à la campagne. Il entra ensuite au collège Sainte-Barbe de Gand, dirigé par les Jésuites, où il eut comme condisciples MM. Maurice Maeterlinck et Grégoire Le Roy, — groupe de trois amis qui devait donner un jour trois poètes à la Flandre. Les premiers vers de Charles Van Lerberghe parurent dans *La Pléïade*, en 1886. Il collabora ensuite à *La Wallonie*, à *La Jeune Belgique*. « Sa conception de la poésie lui appartenait déjà, a noté M. Albert Mockel. Symboliste au sens véritable de ce mot, il voyait des lignes, des couleurs se former à ses yeux en une suite de petits tableaux qu'il peignait avec une libre grâce ; une image l'avait séduit, il la transcrivait dans une sorte de lumineuse buée, et abandonnait aux choses le soin de dire elles-mêmes le sentiment ou la pensée qu'elles pouvaient évoquer (2). » C'est dans *La Jeune Belgique* qu'il publia en 1889 *Les Flaireurs*, petit drame en prose pour le théâtre des fantoches, représenté au Théâtre d'art en 1892, puis au Théâtre de l'Œuvre en 1896, et dans lequel on a voulu, bien à tort, voir une imitation d'un drame analogue de M. Maurice Maeterlinck : *L'Intruse*. En effet, *L'Intruse* parut pour la première fois dans *La Wallonie* juste un an après *Les Flaireurs*, et il ne serait pas moins

(1) Albert Mockel : *Charles Van Lerberghe*, avec un portrait. Mercure de France, 1904.

(2) Albert Mockel, *ibid.*

inexact de voir dans la pièce de M. Maurice Maeterlinck une imitation de celle de Charles Van Lerberghe. Camarades depuis le collège, travaillant souvent ensemble, la même idée leur était tout simplement venue, que chacun avait réalisée à sa façon, avec sa manière propre: M. Maurice Maeterlinck en philosophe, Charles Van Lerberghe en poète et en artiste. Après avoir passé quelques années de solitude dans sa maison de Gand, Charles Van Lerberghe vint se fixer à Bruxelles, en vue de conquérir ses grades de docteur en philosophie. En même temps, il écrivait les vers d'*Entrevisions*, petit recueil qu'il publia à Bruxelles en 1898. Ses études terminées, il se mit alors à voyager. Un séjour à Londres, en 1899, un autre, plus long, en Allemagne, en 1900, puis il alla passer quelque temps en Italie, à Rome et dans les environs de Florence, où il composa les premiers poèmes de *La Chanson d'Eve*, et traça l'esquisse d'une comédie satirique, *Pan*, qui fut représentée au Théâtre de l'Œuvre en 1906. Rentré ensuite en Belgique, Charles Van Lerberghe se retira à Bouillon, travaillant à terminer et à parachever *La Chanson d'Eve*. Deux années se passèrent ainsi et c'est peu de temps après que se manifesta la maladie qui devait l'emporter. En septembre 1906, se trouvant chez son ami M. Grégoire Le Roy, Charles Van Lerberghe fut frappé de congestion, moment d'affreuse lucidité, suivi de nombreux jours d'inconscience. Sa famille, qui avait rompu avec lui pour des motifs religieux, le fit transporter dans une clinique, puis à l'hôpital Saint-Jean et Elisabeth, à Bruxelles, le même où fut soigné autrefois Charles Baudelaire. C'est là qu'il mourut le 26 octobre 1907, sans souffrance, dans un évanouissement, après une sorte de demi-convalescence qui n'avait pu tromper personne, tant il était profondément atteint. Nous extrayons de très intéressantes *Notes sur Van Lerberghe* publiées récemment par M. Fernand Séverin les passages suivants: « Partout dans l'œuvre lyrique de Van Lerberghe, se retrouve un idéal de beauté, de pure beauté, souvent caché sous un voile de brume et de lumière qui le laisse seulement entrevoir. On n'a peut-être pas assez remarqué combien cet idéal est exclusivement esthétique. « Une âme d'ange ne me ferait pas détourner la tête, dit-il d'une façon saisissante dans une de ses lettres, si elle n'était pas enveloppée de beauté. Un ange, pour moi, ce n'est qu'une pure forme, *une jolie fille dont je revêts mes pensées*. Je suis très flamand sous ce rapport. » (5 septembre 1894.) Toute délicate, toute raffinée, tout éthérée que soit cette conception de la beauté, elle est éminemment plastique et voluptueuse. Elle est d'un peintre, ou, du moins, d'un dessinateur, plutôt que d'un poète. « Le dessinateur au crayon d'or » dont a parlé Albert Giraud. Van Lerberghe « voit en images »; de plus, « ses images sont des symboles ». « Il ne parle

jamais des choses qu'indirectement, par allégorie vague, par suggestion... » En outre, la beauté, pour lui, est toujours plus ou moins voilée ; parmi les règles d'art qu'il a le plus fidelement observées, il y a celle d'Edgar Poe : « Qu'il n'est pas de beauté sans une certaine étrangeté, sans un certain air de mystère... » Il en résulte que Van Lerberghe n'est pas toujours clair. Du moins, il ne l'est pas à la façon classique, française, c'est-à-dire de manière à satisfaire le prosaïque entendement. Ses poésies ont toujours quelque chose de flottant, d'indéterminé, d'inexpliqué... Les choses, chez lui, baignent dans un brouillard de lumière, comme par les beaux matins d'été... Des formes merveilleuses apparaissent à demi... On ne s'explique pas toujours ni qui elles sont, ni d'où elles viennent, ni ce qu'elles font... Et le symbole non plus n'est pas toujours entierement clair. Y a-t-il même toujours un symbole? On peut en douter et, dans bien des cas, croire qu'on n'a vraiment affaire qu'à une image, exquise ou rare, mais dépourvue de toute signification. »

Charles van Lerberghe a collaboré à *La Pléïade*, au *Parnasse de la Jeune Belgique*, à *La Wallonie*, à *La Jeune Belgique*, à *La Semaine Illustrée* de Bruxelles, à *L'Indépendance Belge*, à *L'Art jeune*, a *La Société Nouvelle*, au *Réveil* de Gand, à *La Plume*, à *L'Ermitage*, à *La Revue Générale* de Bruxelles, etc., etc.

Bibliographie :

Les œuvres. — **Les Flaireurs** (1), petit drame en trois actes, en prose, pour le théâtre des fantoches. Liège, Ed. de « La Wallonie », 1889, plaquette in-8, carré (25 exempl. Hollande; *Le même*. Bruxelles, Lacomblez, 1891, in-18. (Il existe des exemplaires avec une couverture portant la marque du Mercure de France, et cette date : 1904.) — **Entrevisions**, poèmes. Bruxelles, Lacomblez, 1898, petit in-8 (400 exempl. numérotés ; savoir : 15 ex. sur Japon, 385 ex. sur papier à la main du Marais). — **La Chanson d'Ève** poème (*Premières paroles. Tentation. La Faute. Crépuscule.*) Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — **Pan**, comédie satyrique en trois actes, en prose (représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre de *l'Œuvre* [Nouveau-Théâtre], le 29 novembre 1906). Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18.

On trouve des poèmes de Charles Van Lerberghe dans les ouvrages suivants **Parnasse de la Jeune Belgique**, etc. Paris, Vanier, 1887, gr. in-18. — **Almanach de l'Université de Gand**. Gand, Hoste, 1888, 1889 et 1897. — **Almanach des Poètes** (années 1896 et 1898). Paris, Soc. du Mercure de France, 1895 et 1898, 2 vol. petit in-8. — **Pol de Mont** : *Poètes belges d'expression française*. Almelo, W. Hilarius, 1899, in-18. — **La Roulotte**

(1) Première représentation à Paris, au Théâtre d'Art, le 5 février 1892 Reprise au Théâtre de l'Œuvre, le 18 janvier 1896.

numéro spécial consacré à Charles Van Lerberghe. Bruxelles, Lacomblez, s. d. (1905], in-4 (huits poèmes inédits), etc.

POÈMES MIS EN MUSIQUE. — Des poèmes de Charles Van Lerberge ont été mis en musique par Gabriel Fabre, Gabriel Fauré et Louis de Serres.

A CONSULTER. — **Ad. van Bever** : *Maurice Maeterlinck*, etc. Paris, Sansot, 1904, in-18. — **Albert Mockel** : *Charles Van Lerberghe*, avec portrait. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — **Valère Gille** : *Van Lerberghe*, notice dans *Les Portraits du prochain siècle*. Paris, Girard, 1894, in-18. — **Otto Hauser** : *Die Belgische Lyrik, 1880-1900. Eine studie und Ubersetzung*. Grossenhain, Beaumert et Rouge, 1902, in-8.

Hubert Krains : *Charles Van Lerberghe*. La Vie Intellectuelle (Bruxelles), 15 juin 1908. — **Grégoire Le Roy** : *Charles Van Lerberghe*. La Belgique artistique et littéraire, décembre 1907. — **Maurice Maeterlinck** : *Charles Van Lerberghe et La Chanson d'Eve*. Figaro, 1904 article reproduit dans *Vers et prose*, décembre 1905-février 1906). — **Rodrigue Sérasquier** : *Charles Van Lerberghe*, La Coupe, juin 1895. — **Alfred Vallette** : *Maurice Maeterlinck et Charles Van Lerberghe*, Mercure de France, octobre 1890. — **Fernand Séverin** : *Notes sur Van Lerberghe*, Mercure de France, 1er août 1908.

Voir de plus : **La Roulotte**, numéro spécial consacré à Charles Van Lerberghe (portraits, autogr., illust. diverses. Notes bio-bibliographiques, opinions, proses et poèmes inédits). Bruxelles, Lacomblez, s. d. (1905), in-4.

PSYCHÉ

Ouvre tes yeux comme une flamme,
Mais sois silence, l'Amour dort.
Viens, lève-toi, Psyché, mon âme,
Et prends en main ta lampe d'or.

Regarde bien, l'Amour s'éveille,
Vois comme il s'est évanoui.
En la lumière et la merveille
Que ton regard posa sur lui.

Et maintenant c'est le mystère,
L'abandon et la pauvreté ;
Mais en tes larmes la lumière
Et le songe de sa beauté.

Demain, triste, mais frêle et blanche,
Belle d'avoir voulu mourir,
Tu sentiras ton front qui penche,
Sous des roses s'épanouir.

Aux splendeurs de l'aube future,
Demain tes lèvres apprendront
A n'être qu'un divin murmure
De mots de résurrection.

(*Entrevisions.*)

L'ATTENTE

Du monde invisible et d'aurore
Où me guidaient mes anges pieux,
Qui viendra me rouvrir les yeux ?
Voici le jour. Je rêve encore.

Le doux enchantement des airs
Qui passent sur les roseraies,
Dans mes prunelles azurées
Vient comme une aube au fond des mers.

Heures et choses incertaines;
Au loin, dans des bosquets de fleurs,
Me chantent mes divines sœurs,
Et j'écoute leurs voix lointaines.

Je tremble et de joie et d'effroi.
Nue, en ma chevelure blonde,
J'attends que le soleil m'inonde,
Et qu'une ombre tombe de moi.

(*Entrevisions.*

BARQUES D'OR

Dans une barque d'Orient
S'en revenaient trois jeunes filles;
Trois jeunes filles d'Orient
S'en revenaient en barque d'or.

Une qui était noire,
Et qui tenait le gouvernail,
Sur ses lèvres aux roses essences

Nous rapportait d'étranges histoires
  Dans le silence...

Une qui était brune,
Et qui tenait la voile en main,
Et dont les pieds étaient ailés,
Nous rapportait des gestes d'ange,
  En son immobilité.

Mais une qui était blonde,
Qui dormait à l'avant,
Dont les cheveux tombaient dans l'onde
Comme du soleil levant,
Nous rapportait, sous ses paupières,
  La lumière.

(*Entrevisions*)

L'ASSISTANC

Avec sa beauté rose et sombre,
Sa bonté claire et son amour,
Dans sa petite chambre d'ombre
Elle repose, et c'est le jour.

La Beauté rêve dans ses ailes,
Et c'est comme une étrange sœur;
Elle est faite de choses frêles,
Et dans sa main porte une fleur.

La Bonté, sa compagne, dort
Sur sa poitrine virginale;
Dans sa main sous ses boucles d'or,
Elle porte une perle pâle.

Mais son amour veille et sourit,
En l'ombre où sommeillait son âme,
Celui-ci vint et la surprit.
Et son amour porte une flamme.

(*Entrevisions.*)

DE MON MYSTÉRIEUX VOYAGE...

De mon mystérieux voyage
Je ne t'ai gardé qu'une image,
Et qu'une chanson, les voici :
Je ne t'apporte pas de roses,
Car je n'ai pas touché aux choses,
Elles aiment à vivre aussi.

Mais pour toi de mes yeux ardents,
J'ai regardé dans l'air et l'onde,
Dans le feu clair et dans le vent,
Dans toutes les splendeurs du monde,
Afin d'apprendre à mieux te voir
Dans toutes les ombres du soir.

Afin d'apprendre à mieux t'entendre
J'ai mis l'oreille à tous les sons,
Ecouté toutes les chansons,
Tous les murmures, et la danse
De la clarté dans le silence.

Afin d'apprendre comme on touche
Ton sein qui frissonne ou ta bouche,
Comme en un rêve, j'ai posé
Sur l'eau qui brille, et la lumière,
Ma main légère, et mon baiser.

(*La Chanson d'Ève.*)

NE SUIS-JE VOUS...

Ne suis-je vous, n'êtes-vous moi,
O choses que de mes doigts
Je touche, et de la lumière
De mes yeux éblouis ?
Fleurs où je respire, soleil où je luis,
Ame qui penses,
Qui peut me dire où je finis,
Où je commence ?

Ah! que mon cœur infiniment
Partout se retrouve! Que votre sève
C'est mon sang!
Comme un beau fleuve,
En toutes choses la même vie coule,
Et nous rêvons le même rêve.

(*La Chanson d'Ève.*)

LE SEIGNEUR A DIT...

Le Seigneur a dit à son enfant :
Va, par le clair jardin innocent
Des anges, où brillent les pommes
Et les roses. Il est à toi. C'est ton royaume.
Mais on n'éveille des choses
Que la fleur ;
Laisse le fruit aux branches,
N'approfondis pas le bonheur.

Ne cherche pas à connaître
Le secret de la terre
Et l'énigme des êtres.
N'écoute pas la voix qui attire
Au fond de l'ombre, la voix qui tente,
La voix du serpent, ou la voix des sirènes,

Ou celle des colombes ardentes
Aux bosquets sombres de l'Amour.
Reste ignorante.
Ne pense pas ; chante.
Tout science est vaine,
N'aime que la beauté.
Et qu'elle soit pour toi toute la vérité.

(*La Chanson d'Ève.*)

MA SŒUR LA PLUIE...

Ma sœur la Pluie,
La belle et tiède pluie d'été,

Doucement vole, doucement fuit,
A travers les airs mouillés.

Tout son collier de blanches perles
Dans le ciel bleu s'est délié.
Chantez les merles,
Dansez les pies !
Parmi les branches qu'elle plie,
Dansez les fleurs, chantez les nids ;
Tout ce qui vient du ciel est béni.

De ma bouche, elle approche
Ses lèvres humides de fraises des bois ;
Rit, et me touche,
Partout à la fois,
De ses milliers de petits doigts.

Sur des tapis de fleurs sonores,
De l'aurore jusqu'au soir,
Et du soir jusqu'à l'aurore,
Elle pleut et pleut encore,
Autant qu'elle peut pleuvoir.

Puis, vient le soleil qui essuie,
De ses cheveux d'or,
Les pieds de la Pluie.

(*La Chanson d'Ève.*)

QUAND VIENT LE SOIR...

Quand vient le soir,
Des cygnes noirs,
Ou des fées sombres,
Sortent des fleurs, des choses, de nous :
Ce sont nos ombres.

Elles avancent : le jour recule.
Elles vont dans le crépuscule,
D'un mouvement glissant et lent.

Elles s'assemblent, elles s'appellent,
Se cherchent sans bruit,
Et toutes ensemble,
De leurs petites ailes,
Font la grande nuit.

Mais l'Aube dans l'eau
S'éveille et prend son grand flambeau.
Puis elle monte,
En rêve monte, et peu à peu,
Sur les ondes elle élève
Sa tête blonde,
Et ses yeux bleus.

Aussitôt, en fuite furtive,
Les ombres s'esquivent,
On ne sait où.
Est-ce dans l'eau ? Est-ce sous terre ?
Dans une fleur ? Dans une pierre ?
Est-ce dans nous ?
On ne sait pas. Leurs ailes closes
Enfin reposent.
Et c'est matin.

(La Chanson d'Ève.)

JE L'AI TUÉ...

Je l'ai tué, je l'ai tué !
Il tombe.
Ecoute. Une voix dans le soir a crié
Sur la mer sombre : Tu l'as tué !

Comment l'ai-je tué, mon Dieu, de ces mains blanches
Qui n'auraient pas blessé une colombe
Ni tué une fleur ?

Ah ! rien ne savait qu'il vivait,
Et tout ignore qu'il n'est plus.
Et l'aurore se lève encore.

Rien ne le pleure.
Pas un sourire de la terre
Ne s'est effacé :
Pas une fleur, pas un rayon,
Pas une étoile de ma chanson.

Sans que j'y pense,
Il s'est éteint dans le silence.

(*La Chanson d'Ève.*)

VERS LE SOLEIL S'EN VONT ENSEMBLE...

Vers le soleil s'en vont ensemble
Mes pensées, divines sœurs.
Elles chantent ; l'air pâle en tremble,
Comme s'il y tombait des fleurs.

Une s'attarde la dernière,
Tristement, au bord du chemin
D'où monte l'âme du matin
Et la rosée à la lumière.

Celle-là qui s'évanouit,
Au fond de ses larmes mortelles,
Ne chante pas, mais c'est par elles
Que le soleil l'attire à lui.

(*La Chanson d'Ève.*)

ÉMILE VERHAEREN

1855

M. Emile Verhaeren est né à Saint-Amand, près Anvers, le 21 mai 1855. Nous extrayons d'une biographie écrite par M. Léon Balzalgette (1) les fragments suivants :

« Le bourg de Saint-Amand se trouve situé à l'intersection de la Flandre orientale, de la province d'Anvers et du Brabant, au bord de l'Escaut, qui domine toute la contrée. A l'horizon des plaines vastes, balayées par les vents, s'érigent les clochers des villes et des villages, qui seuls en rompent l'uniformité. Dissimulés jusqu'au poitrail dans l'herbe grasse des prairies annuellement fécondées par le fleuve, errent des bestiaux. Et par delà les digues, ce sont de grandes voiles qui passent, dorées par le soleil ou rougeoyantes au crépuscule. Toute l'enfance du poète s'est écoulée en ce paysage âpre et magnifiquement triste, qui le façonna pour jamais. Verhaeren est un enfant de l'Escaut et les approches de la mer du Nord l'ont sacré... La maisonnée se composait, hormis le père du poète et sa mère, née Adèle Debock, du frère de celle-ci — dont l'usine crachait ses fumées non loin du logis, — et de sa sœur, Amélie Debock, une tante pour laquelle l'enfant éprouva une tendresse très vive. Ces Debock, qui étaient du pays et qui en étaient fiers — (leur mère venait d'Herenthals et avait nom Lepaige, nom sans doute révélateur d'une origine française) traitaient amicalement « d'étranger » Gustave Verhaeren, le père d'Emile, qui était de Bruxelles, où son père avait conquis une honnête aisance en vendant du drap dans une boutique de la rue de l'Ecuyer. Il vivait à Saint-Amand en rentier de village. Les Verhaeren néanmoins venaient probablement de Hollande. Dans la famille, — exception curieuse — on ne parlait que le français et les bonnes étaient liégeoises : le flamand qu'il ne sut jamais, le poète ne s'y essaya qu'à sept ans, avec le maître

(1) Les Célébrités d'aujourd'hui. *Emile Verhaeren.* Paris, Sansot et Cie, 1907.

d'école du village, M. Ch Mertens... Le jeune Verhaeren fréquenta l'école communale de Saint-Amand jusqu'à sa première communion, qui eut lieu le 18 mars 1866, — date gravée sur le fermoir de son livre de communiant qu'il conserve comme une relique de son enfance. Il allait avoir onze ans et il était temps de songer à des études plus sérieuses. Alors c'est le départ pour Bruxelles et l'exil à l'Institut Saint-Louis, où il passa deux ans. Vers treize ou quatorze ans, il entre au collège Sainte-Barbe, à Gand, sur les bancs duquel viendront s'asseoir, quelques années après lui, Maeterlinck et Van Lerberghe...

Le désir s'était implanté chez les Verhaeren et les Debock de Saint-Amand de voir le petit Emile succéder un jour à son oncle, dans son huilerie. Le malheur était que l'adolescent, nullement alléché par la perspective d'une existence d'usinier en un bourg perdu, n'entrait pas dans ces vues. Il allait avoir vingt ans et il avait achevé ses humanités : un seul grand désir le poignait, comme tous les jeunes gens d'esprit généreux et de cœur ardent, celui de voir le monde, de vivre une existence plus large, de quitter les milieux où l'on se ratatinait, pour la grande ville. Néanmoins il fallut provisoirement céder et, pendant un an, venir s'asseoir dans le bureau de l'oncle, pour s'initier aux arcanes de la comptabilité. A force de lutter, il obtint un jour gain de cause. Mais pour s'échapper, il fallait trouver une raison plausible. Ce fut celle-ci : l'usinier manqué irait faire son droit pour devenir avocat...Verhaeren partit donc pour l'Université de Louvain, qu'il ne quitta qu'en 1881, ayant acquis les preuves de sa véritable vocation. Ces cinq années fécondes furent celles de son initiation à la vie intellectuelle et de son apprentissage poétique. Dans le milieu d'étudiants où il fréquenta, un petit groupe très uni se forma. Chaque semaine on se communiquait les uns aux autres ses vers et, gravement, on s'intitulait entre soi les « quatre plus grands poètes de l'époque »... Un fait que nous devons retenir fut la fondation par Verhaeren et ses camarades, apprentis-poètes comme lui, d'un petit journal d'étudiants, *La Semaine*. Fondée en octobre 1879, la follicule vécut jusqu'en janvier 1881, — supprimée par une décision académique. C'est dans ses colonnes que notre poète, sous le pseudonyme de Rodolphe, publia ses premières chroniques... En 1881, son dernier examen passé, l'étudiant en droit quitte Louvain et vient se faire inscrire au barreau de Bruxelles. C'est vraiment de ce temps-là que date pour Verhaeren une nouvelle existence. Verhaeren tout de suite noue des amitiés, se mêle à des groupes. Il est du nombre des premiers rédacteurs de *La Jeune Belgique*, que fonde Max Waller, l'ex-directeur du *Type*, bientôt sa signature paraîtra dans *L'Art Moderne* et *La Société Nouvelle*, — pour de là se multiplier et conquérir toutes les revues de

son temps. On imagine bien que, participant à une telle effervescence, le souci d'une profession qu'il n'avait fait mine d'embrasser que pour complaire aux siens ne dominait pas l'existence du jeune homme. En 1881 il faisait partie du Jeune Barreau et était entré comme stagiaire chez Me Picard... Mais il passait plus de temps à la Bibliothèque royale qu'à compulser des dossiers. Pourtant il dut plaider à l'occasion. Mais il n'avait pas grand cœur au métier. Edmond Picard, constatant ses médiocres dispositions, lui conseillait franchement de ne pas persévérer... Et *Les Flamandes* paraissaient en 1883, chez l'éditeur bruxellois Hochstein. L'œuvre était violente, d'une impudeur massive et d'une liberté d'exécution qui devaient provoquer le scandale ; aussi reçut-elle l'accueil qu'en un pareil milieu il était aisé de conjecturer. Des éreintements furieux rappelèrent à la décence l'audacieux débutant. D'autre part, dans les colonnes de *L'Europe*, où pour la première fois il avait publié *Un Mâle*, Lemonnier plaidait magnifiquement la cause de l'artiste conspué. Albert Giraud et Edmond Picard, tout en indiquant leurs réserves, saluaient également un tempérament...

Les Moines avait paru chez Lemerre, l'éditeur du Parnasse, en 1886. Ce recueil avait des origines lointaines et se rattachait à d'intimes impressions d'enfance. Il y avait à une lieue environ de Saint-Amand, à Bornhem, un cloître de Bernardins, où Gustave Verhaeren, très lié avec l'un des Supérieurs, avait coutume de se rendre chaque mois en pieux pèlerinage. Son fils l'accompagnait quand il était à la maison et l'on partait à quatre heures et demie du matin pour se confesser et communier. Ces matinales expéditions et les hautaines figures, si nobles dans les plis du froc, qu'il apercevait dans les couloirs du cloître avaient énormément frappé l'imagination de l'enfant, et, pour longtemps, les solitaires de Bornhem lui demeurèrent une hantise. Ce sont eux qui ont posé pour *Les Moines*. Et au temps où Verhaeren portait en lui les vers qu'il leur dédia, il s'en fut, pour essayer de revivre ses souvenirs, au monastère de Forges, près de Chimay, accomplir une retraite de vingt-et-un jours...

Alors c'est la trilogie fameuse des *Soirs* (1887), des *Débâcles* (1888) et des *Flambeaux Noirs* (1890), la partie la plus souvent commentée de l'œuvre du poète. Ce sont là des pages « pleines de pleurs, pleines d'affres, pleines de mort », comme les « Mers Novembrales » qu'il a chantées et où il rôde souvent aux confins de la démence, celle d'un Van Gogh ou d'un Nietzsche.

A l'époque où il burinait ces strophes exaspérées, Verhaeren faisait à Londres des séjours fréquents et prolongés. Il y travaillait beaucoup et c'est de là que presque toute la trilogie est sortie. Les aspects sombres de fer et de bitume, les brouillards de poix, l'atmos-

phère fuligineuse de la ville où passe le trafic du monde lui procuraient une volupté forte et amère. Entre son moi d'alors, tourmenté et malade, et le décor désolé des cités d'industrie et de charbon, des correspondances surgissaient, le grisant d'âpres délices. En ce Londres brutal et noir et si âprement vivant et si captivant dans sa laideur, Verhaeren venait se saturer de la tristesse ardente que suent les villes du Nord et leurs usines et leurs chantiers et leurs wharfs, exacerber son intime souffrance, exalter ses nostalgies et s'affadir le cœur. Il y venait aussi — sans peut-être s'en rendre compte — pour y découvrir une nouvelle beauté cachée au fond de ce que l'humanité courante nomme la laideur.

O mon âme du soir, ce Londres noir qui traîne en toi !

Après ces pages de douleur et d'orgueil exaspéré, un apaisement est survenu, que traduisent *Les Apparus dans mes Chemins* (1891) et *Les Campagnes Hallucinées* (1893). Le recueil qui vint ensuite annonce clairement des préoccupations nouvelles. Il fait époque dans l'œuvre. *Les Villages Illusoires* (1894) renferme en effet les strophes les plus augurales que le poète ait jusque-là publiées, de même qu'il offre une signification d'art très à part des volumes antérieurs. L'intention que réalisa *Les Villages* était celle-ci : choisir comme héros les gens des petits métiers, les pauvres artisans des bourgades qu'il avait connus à Saint-Amand, et les « immensifier », par les vertus de l'art, jusqu'à en faire des types symboliques d'humanité. Par là Verhaeren se rattachait à la tradition de Millet et de Rembrandt, opposée à celle de Wagner et des Italiens, suivie par tel autre poète contemporain, Henri de Régnier, par exemple. Il faisait sienne cette tendance si moderne et si féconde inoubliablement illustrée par Emerson, suivant laquelle l'héroïque, le sublime et le divin sont à chercher dans la vie quotidienne, et non dans les exploits des paladins, dressés sur leur palefroi avec des gestes traditionnels. Il magnifiait l'homme moyen, allait tirer de leur chaumière les gens du commun, pour les introniser. C'était adopter là un art idoine à la démocratie, l'art type de l'âge moderne. Dans *Les Villages Illusoires*, ces petites gens des métiers ont passé à l'état synthétique et abstrait par une volonté de les exprimer sous leur aspect d'éternité... Je ne crois pas que jusque-là Verhaeren ait composé d'aussi magnifiques pages que celles du *Meunier*, du *Sonneur* ou du *Forgeron*. Ce forgeron splendide forgeant l'avenir sur son enclume en psalmodiant son rêve, — du même geste que Siegfried, dans la caverne du Niebelung, battant l'épée de victoire, — c'est de loin l'annonciateur du sens nouveau d'humanité qui va ruisseler bientôt des strophes du poète. Mais à ce

point de vue, aucun poème du recueil n'est aussi gonflé de significations que celui des *Cordiers*, qui, malgré l'œuvre postérieure, demeurera l'une des plus pures merveilles qu'ait réalisées le visionnaire des campagnes flamandes...

Les Villes Tentaculaires (1895), c'est toute l'agonie d'un monde et la naissance de celui qui aspire à le remplacer. L'étrange suggestion de ces vers ne communique-t-elle pas le sentiment du volume entier ?

> Et les vitraux, grands de siècles agenouillés
> Devant le Christ, avec leurs papes immobiles
> Et leurs martyrs et leurs héros, semblent trembler
> Au bruit d'un train lointain qui roule sur la ville.

Au flanc des glèbes dont *Les Campagnes Hallucinées* interprétait la désolation, la bêche inutile est restée plantée : réciproquement *Les Villes* débute par l'évocation des plaines d'où les humanités, à flots pressés, s'acheminent vers les industries reines. C'est un dyptique où les champs abandonnés s'opposent aux cités bruissantes. A présent c'est en leurs rues noires et vertigineuses que rêve le poète, capté par les aspects tragiques du phénomène nouveau, frémissant, aux écoutes, tour à tour hagard, apitoyé, bondissant de joie ou frissonnant de tristesse, mais sachant l'inéluctable et ignorant les malédictions. Et c'est l'énorme et rougeoyante vision du music-hall dans *Les Spectacles,* le mystère de l'or et de l'agio dans *La Bourse,* — oui, un poète sans dédain pour cet immense phénomène du monde moderne, le troc des valeurs, et s'attardant près de la « corbeille », parmi les hurlements des vendeurs et des acheteurs, — la fièvre autour des comptoirs assiégés par la foule des grands magasins dans *Le Bazar*, l'évocation de telle rue chaude de Marseille ou d'Anvers, *L'Etal*, — où l'art du formidable évocateur dresse une de ses plus rouges flambées, — des ruées de Commune et de foules en folie dans *La Révolte,* le savant exalté dans son ardeur d'investigation et le laboratoire magnifié dans *La Recherche* — le poème de la science par un artiste assez authentique pour ne pas redouter l'apparente banalité du thème, — et ce cantique inoubliable à la force, à la beauté, aux « lois », dans *Les Idées*... Plus spécialement ici Verhaeren confesse sa foi, et atteint ces sommets où la méditation à la suprême poésie s'allie...

En présence d'une œuvre comme *Les Villes Tentaculaires*, qui si génialement attestait, en les exaltant, les puissances poétiques, si longtemps endormies, d'un peuple, la Belgique artistique s'émut et résolut d'offrir publiquement à Emile Verhaeren son hommage — où l'affection et l'admiration demeuraient inséparables. Une vaillante

petite revue, *L'Art Jeune*, prit l'initiative d'un banquet qui eut lieu à Bruxelles, le 24 février 1896. Une foule était venue. L'heure fut émouvante, fraternelle et mémorable. On fêtait l'homme admirable de bonté, de droiture et d'indépendance autant que le poète.

Les Visages de la Vie (1899) et un peu plus tard *Les Forces Tumultueuses* (1902), dans cette neuve voie moderne et universelle que suit désormais Emile Verhaeren, représentent une autre étape. Moins âpres et tourmentés que *Les Villes*, ces deux recueils offrent les indices d'une sérénité d'autant plus émouvante et large que le poète dut longtemps errer et peiner avant de la conquérir...

Verhaeren est essentiellement un Barbare que le destin voua à peindre ses visions à l'aide d'une langue plutôt faite pour traduire les sensations délicates et raffinées de l'extrême civilisation. Il faut comprendre cela avant de le juger. Il est hors de doute d'ailleurs qu'à l'égard de la « mesure », de la « tradition » et du « goût », ce triple idéal périodiquement invoqué par ceux-là qui estiment qu'un écrivain comme Musset, par exemple, représente tout le génie, toute la beauté et tout le sublime, l'attitude poétique de Verhaeren est celle d'un iconoclaste. On a essayé de montrer en lui un artiste ataviquement dominé par les fièvres d'or et de torture du catholicisme espagnol. Je trouve qu'il est, de toutes ses forces de poète, un homme du Nord, tout autant qu'un Carlyle ou qu'un William Blake. Sa tragique vision de la nature et de l'humanité, sa richesse d'âme, ses inquiétudes spirituelles, son farouche individualisme révèlent absolument un septentrional... C'est un tourmenté, dont l'art suggère des impressions volcaniques ou cycloniques. Les grondements le secouent qui paraissent sortir des profondeurs de la terre orageusement. Une strophe de lui est une décharge d'électricité humaine. Son art est le plus subjectif qui se puisse concevoir. Il est empli d'infini et se distingue par un sentiment exalté et surhumain. Comme celui de Rembrandt il est fait de matière et de féerie broyées ensemble. Il représente l'engloutissement de « l'universelle humanité dans l'abîme d'un cœur », la fusion du mystère et de la vie, tordus « en un même éclair ». Verhaeren a le don d'évocation et de puissance à un degré inconnu chez nous depuis le chantre de *La Légende des Siècles*... Verhaeren ne procède de personne. Il n'est pas sorti comme les chefs de sa génération poétique, de Laforgue, de Villiers, de Mallarmé ou de Verlaine. Il n'a subi que les influences générales de son temps. Il n'en est point d'autres aujourd'hui pour faire entendre ce large accent religieux qui appartient aux seuls grands bardes.

La fréquence à travers toute son œuvre de telle interjection. « Dites !. . » lui communique je ne sais quoi de communial et de

fervent. Sa rêverie a l'intensité et l'ardeur d'une oraison : en présence des nouveaux dieux, le poète a conservé la piété brûlante du fidèle...

Et je songe, comme on prie... »

M. Emile Verhaeren a collaboré à de nombreuses publications, savoir : *La Semaine*, Journal Universitaire (Louvain), *L'Artiste* (Bruxelles), *L'Art Moderne* (Bruxelles), *Les Ecrits pour l'Art*, *Le Scapin*, *La Vogue*, *Le Journal des Beaux-Arts*, *La Plage*, *Le Réveil de Gand*, *La Jeune Belgique*, *La Société Nouvelle*, *L'Art Jeune* (Bruxelles), *Le Coq Rouge* (Bruxelles), *L'Humanité Nouvelle*, *La Revue-Journal*, *Nouvelle Revue*, *L'Ermitage*, *Les Entretiens politiques et littéraires*, *L'Image*, *Mercure de France*, *La Revue Blanche*, *Durendal*, *Le Thyrse* (Bruxelles), *Le Monde Moderne*, *Revue Encyclopédique*, *Fortnightly Review*, *Magazine of Art*, *Les Arts de la Vie*, *Antée*, *La Belgique artistique et littéraire*, *La Grande Revue*, *La Revue de Paris*, *Zukunft* (Berlin), etc.

Bibliographie :

Les livres. — **Les Flamandes**, poèmes. Bruxelles, Lucien Hochsteyn, 1883, in-18 (1) (Réimpr. dans *Poèmes*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, in-18). — **Les Contes de Minuit**, prose. Bruxelles (Collection de la Jeune Belgique), Franck, 1885, in-18. — **Joseph Heymans, peintre**, critique. Bruxelles, « Société Nouvelle », 1885, in-8. — **Les Moines**, poèmes. Paris, Lemerre, 1886, in-18. (Réimpr. dans *Poèmes*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, in-18). — **Fernand Khnopff**, critique. Bruxelles, « Société Nouvelle », 1887, in-18. — **Les Soirs**, poèmes. Bruxelles, Ed. Deman, 1887, in-8 [100 exempl. sur hollande, dont 50 illustrés par Odilon Redon]. (Réimpr. dans *Poèmes*, nouv. série. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18). — **Les Débâcles**, poèmes. Bruxelles, Ed. Deman, 1888, in-8 [100 exempl. sur hollande, dont 50 illustrés par Odilon Redon]. (Réimprimé dans *Poèmes*, nouv. éd. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18). **Les Flambeaux noirs**, poèmes. Bruxelles, Ed. Deman, 1890, in-8 [100 exempl. sur hollande dont 50 illustrés par Odilon Redon]. (Réimpr. dans *Poèmes*, nouv. série. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18). — **Au bord de la Route**, poèmes. Liège (Extrait de *La Wallonie*). Bruxelles, Vaillant-Carmanne, 1891, petit in-8 (Réimpr. dans *Poèmes*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18). — **Les Apparus dans mes chemins**, poèmes. Bruxelles, P. Lacomblez, 1891, in-8 (Réimpr. dans *Poèmes, IIIe série*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18). — **Les Campagnes hallucinées**, poèmes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Ed. Deman, 1893, in-8. (Réimpr. à la suite des *Villes tentaculaires*. Paris,

(1) Un des 25 exemplaires, sur papier de Hollande, appartenant à l'auteur, avec illustrations hors texte et tête de chapitre à l'encre de chine, par Guillaume Delsaux.

Soc. du Mercure de France, 1904, in-18). — **Almanach,** poèmes, illustré par Théo van Rysselberge. Bruxelles, Dietrich, 1895, in-8. — **Les Villages illusoires,** poèmes, illustrés de quatre dessins de Georges Minne. Bruxelles, Ed. Deman, 1895, in-8. (Réimpr. dans *Poèmes, IIIe série*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18). — **Poèmes** (*Les Bords de la route. Les Flamandes. Les Moines,* augmentés de plusieurs poèmes). Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, in-18 (Réimpr. augmentée de plusieurs poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18). — **Les Villes tentaculaires,** poèmes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Ed. Deman, 1895, in-8. (Réimpr. : *Les Villes tentaculaires précédées des Campagnes hallucinées*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18) — **Poèmes**, *Nouvelle série* (*Les Soirs, Les Débâcles, Les Flambeaux noirs*), Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — **Les Heures Claires,** poèmes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles. Deman, 1896, in-8. — **Emile Verhaeren, 1883-1896** (Anthologie) portrait par Theo van Rysselberghe. Sans lieu ni date.« Pour les amis du Poète ». (Bruxelles, Ed. Deman, 1897), in-18. — **Les Aubes,** drame lyrique en quatre actes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Ed. Deman, 1898, in-8. — **Les Visages de la Vie**, poèmes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Ed. Deman, 1899, in-8, (Réimp. : *Les Visages de la Vie*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18). — **Poèmes,** *IIIe série* (*Les Visages Illusoires. Les Apparus dans mes chemins. Les Vignes de ma muraille*). Paris, Soc. du Mercure de France, sans date (1899), in-18. — **Le Cloître**, drame en quatre actes, en prose et en vers (représenté à Bruxelles, au Théâtre du Parc, le 20 février 1900, et à Paris sur la scène du Théâtre de « *L'Œuvre* », le 8 mai 1900), couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Ed. Deman, 1900, in-8. — **Petites Légendes**, poèmes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Ed. Deman, 1900, in-8. — **Philippe II,** tragédie en trois actes (représentée sur la scène du Théâtre de l'Œuvre, Nouveau Théâtre, les 9 et 10 mai 1904). Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, in-8. — **Les Forces Tumultueuses**, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. (Il a été tiré 20 exempl. de format in-8, pour la Société des XX, signés par l'auteur.) — **Les Villes tentaculaires, précédées des Campagnes hallucinées**, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — **Toute la Flandre. Les Tendresses premières**, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe, poèmes. Bruxelles, Ed. Deman, 1904, gr. in-8. — **Les Heures d'après-midi,** poèmes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe, Bruxelles, Ed. Deman, 1905, in-8. — **Rembrandt** (Les Grands Artistes, leur Vie, leur Œuvre), biographie critique illustrée de 24 reproductions hors texte. Paris, H. Laurens, 1905, in-8. — **La Multiple splendeur,** poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Toute la Flandre. La Guirlande des dunes**, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Ed. Deman, 1907, gr. in-8. — **Les Visages de la Vie** (*Les Visages de la Vie. Les Douze Mois*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18. — **Toute la Flandre, Les Héros**, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Deman, 1908, in-8, etc.

On trouve en outre des poèmes d'Emile Verhaeren dans les ouvrages suivants : **Le Parnasse de la Jeune Belgique**, pièces diverses de dix-huit

poètes belges. Bruxelles, Lacomblez, 1887, in-8. — **Pol de Mont** : *Poètes d'expression française*. Almelo, W. Hilarius, 1899, in-18. — **Almanach des poètes**. Paris, Ed. du Mercure de France, années 1896 et 1897, in-12. — **Henry Detouche** : *Les Péchés capitaux*, album d'eaux-fortes. Paris, Boudet, 1900, in-8. — **Anthologie des Ecrivains belges de langue française. Emile Verhaeren**, portraits par Charles Bernier. Bruxelles, Dechenne et Cie, 1904, in-18. — **Anthologie des Poètes du Nord**, par Henri Potez, etc., 1908, in-18. — **La Nation Belge : 1830-1905**, conférences faites à l'Exposition Universelle et Internationale de Liège en 1905 (pages 240-260), Liège, Ch. Desoer, et Bruxelles, P. Weissenbruch, s. d. (1906), in-8, etc...

Préfaces. — **Exposition Henri-Edmond Cross** : Lettre-Préface. Paris, Galerie E. Druet, 114, faubourg Saint-Honoré, 21 mars, 8 avril [1905], in-12. Couverture illustrée servant de titre. — **Max Stevens**. *L'Ecrou* (Préface). Bruxelles, Larcier, 1906, in-12. — **Francis Yard** : *L'An de Terre* (Lettre-autogr.). Paris, Sansot, 1906, in-4. — **F. Crommelynck** : *Le Sculpteur de Masques*, symbole, trag. en un acte. Bruxelles, Deman, 1908, in-8. — **Paul Spaak** : *Kaatj*, 3e éd. Bruxelles, Lamertin, 1908, in-18. — **Paul Deltombe**. *Peintures*, présentées par Emile Verhaeren chez Eugène Blot, 11, rue Richepanse, du 6 au 31 mai 1908, petit in-4. Couv. servant de titre. — **L. Piérard**, *Aimons les arbres*. Frameries, J. Dufrane-Friart, 1909, in-18.

Poèmes mis en musique. — Des poèmes de M. Emile Verhaeren ont été mis en musique par Ernest Delterre, Louis Timal, Léon Saint-Requier, Louis de Serres (*Les Visages de la Vie*), etc.

Traductions. — **The Dawn** (*Les Aubes*), traduit par Arthur Symons. Londres, Duckworth, 1898. — **Poems by Emile Verhaeren**, *selected and rendered into English by Alma Strettel*, London, John Lane, 1899. — **Espana Negra**, pages « originales » d'Emile Verhaeren, traduites, commentées et illustrées par Dario de Regoyos, Barcelone, 1899. — **Jutrznie** (*Les Aubes*), trad. par M. Markowskieij. Cracovie, Nakladem « Ksiazski », 1904. — **Die Belgische Lyrik von 1880-1900** *Eine Studie und Übersetzung*. Grossenhain, Baumert et Rouge, 1902, in-8. — **Ausgewæhlte Gedichte**, *in Nachdichtung von Stefan Zweig*. Berlin, Schuster et Loeffler, 1904. — **Choix de vers contemporains** [de Verhaeren], trad. par Valère Brussov. Moscou, Ed. du « Scorpion », 1906, etc. — **Lichte Stunden. Stunden des Nachmittags**, (*Les Heures Claires*), trad. par Erna Rehwold. Stuttgart, Arel Juncter, s. d. (1907), in-12 (couverture en couleurs). Voir, de plus : **Le Cloître**, traduit en russe par Ellis. Moscou, Bibliothèque Universelle, 1908. — **Les Aubes**, traduites en russe par Vorotnikoff et Chambinago. Moscou, Narodna Misl, 1906 — **Les Campagnes Hallucinées**, traduites en russe par Vassilieff, Kazan, 1908. — **La Jeune Belgique**. Traductions des poèmes d'E. Verhaeren, par Ellis. Moscou, 1908. — **Les Aubes**, traduites en russe par Tchoulkoff. Almanach « Znamé ». Saint-Pétersbourg, 1906. — **Le Cloître**, traduit en russe par Mme Stepanoff. Almanach « Znamé ». Saint-Pétersbourg, 1908. — **Hélène de Sparte**, traduite en russe par Valère Brussov. « La Balance ». Moscou, 1908, etc., etc.

A consulter. — **Léon Bazalgette** : *Emile Verhaeren*, biographie suivie d'opinions, d'une bibliographie par Ad. van Bever et ornée d'un portrait et d'un fac simile d'autographe. Paris, Sansot (Les Célébrités d'aujourd'hui, 1907,

in-18). — **André Beaunier** : *La Poésie nouvelle* : Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **Albert de Bersaucourt** : *Conférence sur Emile Verhaeren*. Paris, Jouve, 1908, in-18.— **Julius de Boër** : *Emile Verhaeren*, portrait par Théo van Rysselberghe et fac-simile d'autographe, s. l. n. d., 1907, in-8. — **F. Von Oppeln-Bronikowski** : *Das Junge Frankreich*. Berlin. Œsterheld et Cie, 1908, in-8. — **Jean Casier** : *Les Moines d'Em. Verhaeren*. Gand, Leliaert et Siffer, 1887, in-8. — **Virgina M. Crawford** : *Studiesin foreign literature*.London,Duckworth, 1899, in-8. —**Eugène Gilbert** :*France et Belgique*. Paris, Plon, Nourrit et Cie,1905,in-18.— **Maurice Gauchez** : *Emile Verhaeren*.Bruxelles, Ed. du Thyrse. 1908, in-8.— **Remy de Gourmont** : *Le Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18 ; *Promenades littéraires*. I. Paris,Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — **Henri Guilbeaux** : *E. Verhaeren*. Verviers, Wauthy, 1908, in-16. — **Otto Hauser** : *Die Belgische Lyrick von 1880-1900*. Grossenhain Beaumert et Rouge, 1902, in-8.—**Désiré Horrent** : *Ecrivains belges d'aujourd'hui*, 1re série. Bruxelles, Lacomblez, 1904, in-8. — **Georges Le Cardonnel et Charles le Vellay** : *La Littérature contemporaine, 1905*. Paris Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Camille Lemonnier** : *La Vie Belge*, Paris, E. Fasquelle, 1905, in-18.— **Albert Mockel** : *Emile Verhaeren, avec une note biographique par Fr. Vielé-Griffin*. Paris, Ed. du Mercure de France, 1895, in-18. — **G. Ramaekers** : *E. Verhaeren (I. L'homme du Nord, II. L'homme moderne)*. Bruxelles, éd. de « La Lutte », 1900, in-8. — **Christian Rimestad** : *Fransk Poesi i det nittende aarhundrede*. Kopenhague, Det Scbubotheske, 1906, in-8. — **Johannes Schlaf** : *Emile Verhaeren*, avec des portraits et un fac-simile d'autogr. Berlin et Leipzig. Schuster et Loeffler, s. d. (1905), petit in-12. — **Alma Strettel** : Préface de *Poems of Emile Verhaeren Selected*, etc. London et New-York, John Lane et The Bodley head, 1899, petit in-8. — **Arthur Symons** : *Préface to « Dawn »*.London, Duckworth et Cie, 1898 ; *Emile Verhaeren*, Atheneum, avril 1901.— **Jules Tellier** : *Nos Poètes*. Paris, Despret, 1888, in-18.— **V. Thompson** : *French Portraits* (Being appreciations of the writers of Young France). Boston, Richard G. Badger et Co, 1900, in-8. — **W. G. Van Nouhuys** : *Van Over de Grezen, studien en critieken*. Baarn, Hollandia Drukkerij, 1906. in-8. — **Firmin van den Bosche** : *Impression de littérature contemporaine*. Bruxelles, Vromant et Cie, 1905, in-18.— **E. Vigié-Lecocq** : *La Poésie contemporaine, 1884-1896*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **Zinaïda Wenguerowa** : « *Portraits littéraires* », tome II. Saint-Pétersbourg, 1905, in-8 (Etude reproduite en partie dans le Grand Dictionnaire Encyclopédique russe,édition Brokaus et Efron tome supplémentaire, I, Saint-Pétersbourg, 1905). — **Stefan Zweig** : *Emile Verhaeren, sa vie, son œuvre*, trad. de Paul Morisse et Henri Chervet. Paris, Mercure de France, 1910, in-18. — Voir, de plus. *La Littérature belge d'expression française*, par **Raymond Poincaré**, etc.

Georges Brandès : *Emile Verhaeren*. Politiken, 8 juin 1903. — **Arthur Daxhelet** : *Une Crise littéraire*, Revue de Belgique, 15 mars 1904. — **Osman Edwards** : *Essai*. The Savoy (Londres), novembre 1897. — **André Fontainas** : *Emile Verhaeren*, l'Art Moderne (Bruxelles), 23 février 1902. — **Edmund Gosse** : *M. Verhaeren's new Poems (« Les Forces Tumultueuses »)*. The Daily Chronicle (Londres), 17 février 1902. — **Hubert Krains** : *Emile Verhaeren*. Société Nouvelle (Bruxelles), juin 1895. —

Marius-Ary Leblond : *La Survivance flamande de l'Espagne.* Mercure de France, février 1904. — **Camille Mauclair** : *Trois poètes.* Revue Encyclopédique, 25 avril 1896. — **Charles Maurras** : *Littérature.* Revue Encyclopédique, 23 janvier 1897. — **Gustave Meyer** : *Emile Verhaeren.* Die Zeit (Vienne), 31 juillet 1902. — **Henri de Régnier** : *Emile Verhaeren.* Revue Blanche, mars 1895. — **Karl Haus Strobl** : *Emile Verhaeren.* Algemeine Zeitung (Munich), 30 août 1904. — **Francis Vielé-Griffin** : *Emile Verhaeren* (Les Hommes d'aujourd'hui). Paris, Vanier, s. d., in-fol. : *Emile Verhaeren.* La Plume, 25 avril 1896. — **Tancrède de Visan** : *Sur l'Œuvre d'Emile Verhaeren.* Vers et Prose, septembre-novembre 1905.

Voir en outre : **Virgile Rossel** : *Les Poètes belges contemporains.* Semaine littéraire (Genève), 1894. — **Rudolf Komadina** : *Emile Verhaeren.* Die Gesellchaft (Berlin), 1900. — **René Arot** : *Emile Verhaeren*, Mouvement Socialiste, 1901. — **Franz Carl Pinzkey** : *Emile Verhaeren*, Prazer Tagespost, 1905. — **Ellen Key** : *Zwei Bücher und Zwei Menschen.* Aufremden Zungen, 1906. — **Georges Brandes** : *Verhaeren als Dramatiker.* Die Schaubühne, 1906. — **Perez Jorba** : *Em. Verhaeren.* Catalonia (Barcelone), 1898. — **G. Eekhoud** : *Naar aanerding van « Le Cloître ».* Ontwaaking, 1907. — **A.-G. Van Hamel** : *Dichter-Silhouetten* Gids (Amsterdam) 1907. — **Van de Wœstyne** : *Emile Verhaeren.* Europa (Amsterdam), 1907 — **Paul Hermant** : [*Etude*]. Revue Germanique, mars-avril 1908. — **Frantz Clément** : *Die Lyrick des E. Verhaeren.* Sozialistche Monatschefte (Berlin), juillet 1908, etc.

Numéro consacré à la Belgique (article d'**Albert Mockel et Camille Mauclair**). Revue Encyclopédique, 24 juillet 1897.

Iconographie :

Théo van Rysselberghe : Sept portraits. I° *Pastel*, 1882-1883; II° *Verhaeren lisant*, dessin, 1891 ; III° *Dessin*, 1891 ; IV° *Peinture à l'huile* (app. à M. Emile Verhaeren) exposée à Paris (Artistes Indépendants, 1893), à Bruxelles (Salon de la Libre Esthétique, 1894), à Vienne (Salon de la Sécession, 1898-1899 et à Dresde, 1899); V° *Dessin*, 1892 (app. à Mme van Rysselberghe), exposé à Bruxelles (Salon des XX, 1893) reproduit dans *La Plume*, 1895, dans une plaquette : *Emile Verhaeren, 1883-1896*, et dans diverses revues littéraires ; VI° *Dessin*, 1896 (app. à M. Francis Vielé-Griffin), reproduit dans *Les Hommes d'Aujourd'hui*, Paris, Vanier; VII° *Verhaeren lisant, eau-forte*, 1898 (hors commerce). — **Théo van Rysselberghe** : Portrait dans le tableau *La Lecture*, peinture à l'huile (1985), Musée de Gand, reprod. dans la Revue *L'Art Flamand* (1906) et dans l'ouvrage de Victorio Pica : *L'Arte Mondiale alla VIIe Esposizione di Venezia.* Bergame, Istitut. ital. d'Arti grafiche, 1907, in-4. — D'autres portraits ont été exécutés par **Lemmen** : *Peinture à l'huile.* — **Jammes Ensor** : *Peinture à l'huile.* — **Ruffin** : *Portrait en pied*, peinture — **G. Montald** : *Portrait en pied*, peinture. — **A. Mucho** : *Dessin.* — **Wolles** : *Dessin en trois couleurs* (Musée de Bruxelles.) — **Félix Vallotton** : *Masque*, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — **Charles Bernier** : *Dix portraits à l'eau-forte.* Une de ces gravures, reprod. en frontispice dans l'*Anthologie d'Emile Verhaeren*, publiée par l'éditeur Dechenne en 1904). — **Constantin Meunier** : *Buste*, bronze, 1902. — **Ch. Van der**

Stappen : *Buste*, bronze, 1904. — **Boleslas Biegas** : *Buste*, bronze, 1906. — **M. Cladel** : *Buste*, plâtre. 1908 (ces dernières œuvres appartiennent à M. Emile Verhaeren).

L'ABREUVOIR

En un creux de terrain aussi profond qu'un antre,
Les étangs s'étalaient dans leur sommeil moiré,
Et servaient d'abreuvoir au bétail bigarré,
Qui s'y baignait, le corps dans l'eau jusqu'à mi-ventre.

Les troupeaux descendaient, par des chemins penchants:
Vaches à pas très lents, chevaux menés à l'amble,
Et les bœufs noirs et roux qui souvent, tous ensemble,
Beuglaient, le cou tendu, vers les soleils couchants.

Tout s'anéantissait dans la mort coutumière,
Dans la chute du jour : couleurs, parfums, lumière,
Explosions de sève et splendeurs d'horizons ;

Des brouillards s'étendaient en linceuls aux moissons,
Des routes s'enfonçaient dans le soir — infinies,
Et les grands bœufs semblaient râler ces agonies.

(*Poèmes : Les Flamandes.*)

LES PAYSANS

Ces hommes de labour, que Greuze affadissait
Dans les molles couleurs de paysanneries,
Si proprets dans leur mise et si roses, que c'est
Motif gai de les voir, parmi les sucreries
D'un salon Louis-Quinze animer des pastels,
Les voici noirs, grossiers, bestiaux — ils sont tels.

Entre eux, ils sont parqués par villages : en somme,
Les gens des bourgs voisins sont déjà l'étranger,
L'intrus qu'on doit haïr, l'ennemi fatal, l'homme
Qu'il faut tromper, qu'il faut leurrer, qu'il faut gruger.
La patrie ? Allons donc ! Qui d'entre eux croit en elle ?

Elle leur prend des gars pour les armer soldats,
Elle ne leur est point la terre maternelle,
La terre fécondée au travail de leurs bras.
La patrie ! on l'ignore au fond de leur campagne.
Ce qu'ils voient vaguement dans un coin de cerveau,
C'est le roi, l'homme en or, fait comme Charlemagn
Assis dans le velours frangé de son manteau ;
C'est tout un apparat de glaives, de couronnes,
Ecussonnant les murs de palais lambrissés,
Que gardent des soldats avec sabre à dragonnes.
Ils ne savent que ça du pouvoir. — C'est assez.
Au reste, leur esprit, balourd en toute chose,
Marcherait en sabots à travers droit, devoir,
Justice et liberté — l'instinct les ankylose ;
Un almanach crasseux, voilà tout leur savoir ;
Et s'ils ont entendu rugir, au loin, les villes,
Les révolutions les ont tant effrayés,
Que, dans la lutte humaine, ils restent les serviles,
De peur, s'ils se cabraient, d'être un jour les broyés.

(*Poèmes: Les Flamandes.*)

SOIRS RELIGIEUX

Le déclin du soleil étend, jusqu'aux lointains,
Son silence et sa paix comme un pâle cilice ;
Les choses sont d'aspect méticuleux et lisse
Et se détaillant clair sur des fonds byzantins.

L'averse a sabré l'air de ses lames de grêle,
Et voici que le ciel luit comme un parvis bleu,
Et que c'est l'heure où meurt à l'occident le feu,
Où l'argent de la nuit à l'or du jour se mêle.

A l'horizon, plus rien ne passe, si ce n'est
Une allée infinie et géante de chênes,
Se prolongeant au loin jusqu'aux fermes prochaines,
Le long des champs en friche et des coins de genêt.

Ces arbres vont — ainsi des moines mortuaires
Qui s'en iraient, le cœur assombri par les soirs,

Comme jadis partaient les longs pénitents noirs
Pèleriner, là-bas, vers d'anciens sanctuaires.

Et la route d'amont toute large s'ouvrant
Sur le couchant rougi comme un plant de pivoines,
A voir ces arbres nus, à voir passer ces moines,
On dirait qu'ils s'en vont ce soir, en double rang,

Vers leur Dieu dont l'azur d'étoiles s'ensemence ;
Et les astres, brillant là-haut sur leur chemin,
Semblent les feux de grands cierges, tenus en main,
Dont on n'aperçoit pas monter la tige immense.

(*Poèmes* : *Les Moines*.)

RENTRÉE DES MOINES

I

On dirait que le site entier sous un lissoir
Se lustre et dans les lacs voisins se reverbère ;
C'est l'heure où la clarté du jour d'ombres s'obère,
Où le soleil descend les escaliers du soir.

Une étoile d'argent lointainement tremblante,
Lumière d'or dont on n'aperçoit le flambeau,
Se reflète mobile et fixe au fond de l'eau
Où le courant la lave avec une onde lente.

A travers les champs verts s'en va se déroulant
La route dont l'averse a lamé les ornières ;
Elle longe les noirs massifs des sapinières
Et monte au carrefour couper le pavé blanc.

Au loin scintille encore une lucarne ronde
Qui s'ouvre ainsi qu'un œil dans un pignon rongé :
Là, le dernier reflet du couchant s'est plongé,
Comme, en un trou profond et ténébreux, la sonde.

Et rien ne s'entend plus dans ce mystique adieu,
Rien — le site vêtu d'une paix métallique

Semble enfermer en lui, comme une basilique,
La présence muette et nocturne de Dieu.

II

Alors les moines blancs rentrent aux monastères,
Après secours portés aux malades des bourgs,
Aux remueurs cassés de sols et de labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

A ceux qui crèvent seuls, mornes, sales, pouilleux,
Et que nul de regrets ni de pleurs n'accompagne
Et qui pourriront nus dans un coin de campagne,
Sans qu'on lave leur corps ni qu'on ferme leurs yeux,

Aux mendiants mordus de misères avides,
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller là-bas vers les enclos feuillus
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tels les moines blancs traversent les champs noirs
Faisant songer aux temps des jeunesses bibliques
Où l'on voyait errer des géants angéliques,
En longs manteaux de lin, dans l'or pâli des soirs.

III

Brusque, résonne au loin un tintement de cloche,
Qui casse du silence à coups de battant clair
Par-dessus les hameaux, et jette à travers l'air
Un long appel, qui long, parmi l'écho, ricoche.

Il proclame que c'est l'instant justicier
Où les moines s'en vont en chœur chanter Ténèbres
Et promener sur leurs consciences funèbres
La froide cruauté de leurs regards d'acier.

Et les voici priant : tous ceux dont la journée
S'est consumée au long hersage en pleins terreaux,
Ceux dont l'esprit, sur les textes préceptoraux,
S'épand, comme un reflet de lumière inclinée.

Ceux dont la solitude âpre et pâle a rendu
L'âme voyante et dont la peau blême et collante
Jette vers Dieu la voix de sa maigreur sanglante,
Ceux dont les tourments noirs ont fait le corps tordu.

Et les moines qui sont rentrés aux monastères,
Après visite faite aux malheureux des bourgs,
Aux remueurs cassés de sols et de labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

A leurs frères pieux disent, à lente voix,
Qu'au dehors, quelque part, dans un coin de bruyère,
Il est un moribond qui s'en va sans prière
Et qu'il faut supplier, au chœur, le Christ en croix,

Pour qu'il soit pitoyable aux mendiants avides
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller au loin vers les enclos feuillus
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tous alors, tous les moines, très lentement,
Envoient vers Dieu le chant des lentes litanies ;
Et les anges qui sont gardiens des agonies
Ferment les yeux des morts, silencieusement.

(*Poèmes : Les Moines.*)

LE MOULIN

Le moulin tourne au fond du soir, très lentement,
Sur un ciel de tristesse et de mélancolie,
Il tourne e ttourne, et sa voile, couleur de lie,
Est triste e faible et lourde et lasse, infiniment.

Depuis l'aube, ses bras, comme des bras de plainte,
Se sont tendus et sont tombés ; et les voici
Qui retombent encor, là-bas, dans l'air noirci
Et le silence entier de la nature éteinte.

Un jour souffrant d'hiver sur les hameaux s'endort,
Les nuages sont las de leurs voyages sombres,

Et le long des taillis qui ramassent leurs ombres,
Les ornières s'en vont vers un horizon mort.

Sous un ourlet de sol, quelques huttes de hêtre
Très misérablement sont assises en rond ;
Une lampe de cuivre est pendue au plafond
Et patine de feu le mur et la fenêtre.

Et dans la plaine immense et le vide dormeur
Elles fixent — les très souffreteuses bicoques ! —
Avec les pauvres yeux de leurs carreaux en loques,
Le vieux moulin qui tourne et, las, qui tourne et meurt.

(*Poèmes. — Nouvelle série : Les Soirs.*)

LES BRUMES

Brumes mornes d'hiver, mélancoliquement
Et douloureusement, roulez sur mes pensées
Et sur mon cœur vos longs linceuls d'enterrement
Et de rameaux défunts et de feuilles froissées
Et livides, tandis qu'au loin, vers l'horizon,
Sous l'ouatement mouillé de la plaine dormante,
Parmis les échos sourds et souffreteux, le son
D'un angélus lassé se perd et se lamente
Encore et va mourir dans le vide du soir,
Si seul, si pauvre et si craintif, qu'une corneille,
Blottie au creux humide et noir d'un vieux voussoir,
A l'entendre gémir et sangloter, s'éveille
Et doucement répond et se plaint à son tour
A travers le silence entier que l'heure apporte,
Et tout à coup se tait, croyant que dans la tour
L'agonie est éteinte et que la cloche est morte.

(*Poèmes : Les Bords de la route.*)

LES HORLOGES

La nuit, dans le silence en noir de nos demeures,
Béquilles et bâtons qui se cognent, là-bas ;
Montant et dévalant les escaliers des heures,
Les horloges, avec leurs pas ;

Emaux naïfs derrière un verre, emblèmes
Et fleurs d'antan, chiffres maigres et vieux;
Lunes des corridors vides et blèmes
Les horloges, avec leurs yeux ;

Sons morts, notes de plomb, marteaux et limes,
Boutique en bois de mots sournois
Et le babil des secondes minimes,
Les horloges, avec leurs voix ;

Gaînes de chênes et bornes d'ombre,
Cercueils scellés dans le mur froid,
Vieux os du temps que grignote le nombre,
Les horloges et leur effroi ;

Les horloges
Volontaires et vigilantes,
Pareilles aux vieilles servantes
Boitant de leurs sabots ou glissant sur leurs bas,
Les horloges que j'interroge
Serrent ma peur en leur compas.

(*Poèmes, Nouvelle série : Les Bords de la route.*)

LA PEUR

Par les plaines de ma crainte, tournée au Nord,
Voici le vieux berger des Novembres qui corne,
Debout, comme un malheur, au seuil du bercail morne,
Qui corne au loin l'appel des troupeaux de la mort.

L'étable est cimentée avec mon vieux remords,
Au fond de mes pays de tristesse sans borne,
Qu'un ruisselet, bordé de menthe et de viorne
Lassé de ses flots lourds, flétrit, d'un cours retors.

Brebis noires, à croix rouges, sur les épaules,
Et béliers couleur feu rentrent, à coups de gaule,
Comme ses lents péchés, en mon âme d'effroi ;

Le vieux berger des Novembres corne tempête.

Dites, quel vol d'éclairs vient d'effleurer ma tête
Pour que, ce soir, ma vie ait eu si peur de moi ?

(*Poèmes, Nouvelle série : Les Apparus dans mes chemins.*)

NOVEMBRE

Les grand'routes tracent des croix
A l'infini, à travers bois;
Les grand'routes tracent des croix lointaines
A l'infini, à travers plaines;
Les grand'routes tracent des croix
Dans l'air livide et froid,
Où voyagent les vents déchevelés
A l'infini, par les allées.

Arbres et vents pareils aux pèlerins,
Arbres tristes et fous où l'orage s'accroche,
Arbres pareils au défilé de tous les saints,
Au défilé de tous les morts
Au son des cloches,

Arbres qui combattez au Nord
Et vents qui déchirez le monde,
O vos luttes et vos sanglots et vos remords
Se débattant et s'engouffrant dans les âmes profondes !

Voici novembre assis auprès de l'âtre,
Avec ses maigres doigts chauffés au feu ;
Oh ! tous ces morts là-bas, sans feu ni lieu,
Oh ! tous ces vents cognant les murs opiniâtres
Et repoussés et rejetés
Vers l'inconnu, de tous côtés.

Oh ! tous ces noms de saints semés en litanies,
Tous ces arbres, là-bas,
Ces vocables de saints dont la monotonie
S'allonge infiniment dans la mémoire ;
Oh ! tous ces bras invocatoires
Tous ces rameaux éperdument tendus
Vers on ne sait quel christ aux horizons pendu.

Voici novembre en son manteau grisâtre
Qui se blottit de peur au fond de l'âtre
Et dont les yeux soudain regardent,
Par les carreaux cassés de la croisée,
Les vents et les arbres se convulser
Dans l'étendue effarante et blafarde,

Les saints, les morts, les arbres et le vent,
Oh l'identique et affolant cortège
Qui tourne et tourne, au long des soirs de neige ;
Les saints, les morts, les arbres et le vent,
Dites comme ils se confondent dans la mémoire
Quand les marteaux battants
A coups de bonds dans les bourdons,
Ecartèlent leur deuil aux horizons,
Du haut des tours imprécatoires.

Et novembre, près de l'âtre qui flambe,
Allume, avec des mains d'espoir, la lampe
Qui brûlera, combien de soirs, l'hiver ;
Et novembre si humblement supplie et pleure
Pour attendrir le cœur mécanique des heures !

Mais au dehors, voici toujours le ciel, couleur de fer,
Voici les vents, les saints, les morts
Et la procession profonde
Des arbres fous et des branchages tords
Qui voyagent de l'un à l'autre bout du monde.
Voici les grand'routes comme des croix
A l'infini parmi les plaines
Les grand'routes et puis leurs croix lointaines
A l'infini, sur les vallons et dans les bois !

(*Poèmes, IIIe série : Les Vignes de ma muraille.*)

UN MATIN

Dès le matin, par mes grand'routes coutumières
Qui traversent champs et vergers,
Je suis parti clair et léger,
Le corps enveloppé de vent et de lumière.

Je vais, je ne sais où. Je vais, je suis heureux ;
C'est fête et joie en ma poitrine ;
Que m'importent droits et doctrines,
Le caillou sonne et luit, sous mes talons poudreux ;

Je marche avec l'orgueil d'aimer l'air et la terre,
D'être immense et d'être fou
Et de mêler le monde et tout
A cet enivrement de vie élémentaire.

O les pas voyageurs et clairs des anciens dieux !
Je m'enfouis dans l'herbe sombre
Où les chênes versent leurs ombres
Et je baise les fleurs sur leurs bouches de feu.

Les bras fluides et doux des rivières m'accueillent ;
Je me repose et je repars,
Avec mon guide : le hasard,
Par des sentiers sous bois dont je mâche les feuilles.

Il me semble jusqu'à ce jour n'avoir vécu
Que pour mourir et non pour vivre :
Oh ! quels tombeaux creusent les livres
Et que de fronts armés y descendent vaincus !

Dites, est-il vrai qu'hier il existât des choses,
Et que des yeux quotidiens
Aient regardé, avant les miens,
Se pavoiser les fruits et s'exalter les roses.

Pour la première fois, je vois les vents vermeils
Briller dans la mer des branchages,
Mon âme humaine n'a point d'âge ;
Tout est jeune, tout est nouveau, sous le soleil.

J'aime mes yeux, mes bras, mes mains, ma chair, mon torse
Et mes cheveux amples et blonds
Et je voudrais, par mes poumons,
Boire l'espace entier pour en gonfler ma force.

Oh ! ces marches à travers bois, plaines, fossés,
Où l'être chante et pleure et crie
Et se dépense avec furie
Et s'enivre de soi ainsi qu'un insensé !

(*Les Forces tumultueuses.*)

VERS LE FUTUR

O race humaine aux astres d'or nouée,
As-tu senti de quel travail formidable et battant,
Soudainement, depuis cent ans,
Ta force immense est secouée?

Du fond des mers, à travers terre et cieux,
Jusques à l'or errant des étoiles perdues,
De nuit en nuit et d'étendue en étendue,
Se prolonge là-haut le voyage des yeux.

Tandis qu'en bas les ans et les siècles funèbres,
Couchés dans les tombeaux stratifiés des temps,
Sont explorés, de continent en continent,
Et surgissent poudreux et clairs de leurs ténèbres.

L'archarnement à tout peser, à tout savoir,
Fouille la forêt drue et mouvante des êtres
Et malgré la broussaille où tel pas s'enchevêtre
L'homme conquiert sa loi des droits et des devoirs.

Dans le ferment, dans l'atôme, dans la poussière,
La vie énorme est recherchée et apparaît.
Tout est capté dans une infinité de rets
Que serre ou que distend l'immortelle matière.

Héros, savant, artiste, apôtre, aventurier,
Chacun troue à son tour le mur noir des mystères
Et grâce à ces labeurs groupés ou solitaires,
L'être nouveau se sent l'univers tout entier.

Et c'est vous, vous les villes,
Debout

De loin en loin, là-bas, de l'un à l'autre bout
Des plaines et des domaines
Qui concentrez en vous assez d'humanité,
Assez de force rouge et de neuve clarté,
Pour enflammer de fièvre et de rage fécondes
Les cervelles patientes ou violentes
De ceux
Qui découvrent la règle et résument en eux,
Le monde.

L'esprit des campagnes était l'esprit de Dieu ;
Il eut la peur de la recherche et des révoltes,
Il chut ; et le voici qui meurt, sous les essieux
Et sous les chars en feu des nouvelles récoltes.

La ruine s'installe et souffle aux quatre coins
D'où s'acharnent les vents, sur la plaine finie,
Tandis que la cité lui soutire de loin
Ce qui lui reste encor d'ardeur dans l'agonie.

L'usine rouge éclate où seuls brillaient les champs ·
La fumée à flots noirs rase les toits d'église ;
L'esprit de l'homme avance et le soleil couchant
N'est plus l'hostie en or divin qui fertilise.

Renaîtront-ils, les champs, un jour, exorcisés
De leurs erreurs, de leurs affres, de leur folie ;
Jardins pour les efforts et les labeurs lassés,
Coupes de clarté vierge et de santé remplies ?

Referont-ils, avec l'ancien et bon soleil,
Avec le vent, la pluie et les bêtes serviles,
En des heures de sursaut libre et de réveil,
Un monde enfin sauvé de l'emprise des villes ?

Ou bien deviendront-ils les derniers paradis
Purgés des dieux et affranchis de leurs présages,
Où s'en viendront rêver, à l'aube et aux midis,
Avant de s'endormir dans les soirs clairs, les sages ?

En attendant, la vie ample se satisfait

D'être une joie humaine, effrénée et féconde ;
Les droits et les devoirs ? Rêves divers que fait
Devant chaque espoir neuf, la jeunesse du monde !

(*Les Villes tentaculaires.*)

L'ARBRE

Tout seul,
Que le berce l'été, que l'agite l'hiver,
Que son tronc soit givré ou son branchage vert,
Toujours, au long des jours de tendresse ou de haine,
Il impose sa vie énorme et souveraine
Aux plaines.

Il voit les mêmes champs depuis cent et cent ans
Et les mêmes labours et les mêmes semailles ;
Les yeux aujourd'hui morts, les yeux
Des plus lointains aïeux
Ont regardé, maille après maille,
Se nouer son écorce et ses rudes rameaux.
Il présidait tranquille et fort à leurs travaux ;
Son pied velu leur ménageait un lit de mousse ;
Il abritait leur sieste à l'heure de midi
Et son ombre fut douce
A ceux de leurs enfants qui s'aimèrent jadis.

Dès le matin, dans les villages,
D'après qu'il chante ou pleure, on augure du temps
Il est dans le secret des violents nuages
Et du soleil qui boude aux horizons latents ;
Il est tout le passé debout sur les champs tristes,
Mais quels que soient les souvenirs
Qui, dans son bois, persistent,
Dès que janvier vient de finir
Et que la sève, en son vieux tronc, s'épanche,
Avec tous ses bourgeons, avec toutes ses branches,
— Lèvres folles et bras tordus —
Il jette un cri immensément tendu
Vers l'avenir.

Alors, avec des rais de pluie et de lumière,
Il fixe le tissu de ses feuilles trémières ;
Il contracte ses nœuds, il lisse ses rameaux ;
Il pousse au ciel vaincu son front toujours plus haut ;
Il projette si loin ses poreuses racines
Qu'il épuise la mare et les terres voisines
Et que parfois il s'arrête, comme étonné
De son travail muet, profond et acharné.

Mais pour s'épanouir et régner dans sa force,
O les luttes qu'il lui fallut subir, l'hiver !
Glaives du vent à travers son écorce,
Chocs d'ouragan, rages de l'air,
Givres pareils à quelque âpre limaille,
Toute la haine et toute la bataille,
Et les grêles de l'Est et les neiges du Nord,
Et le gel morne et blanc dont la dent mord
Jusqu'à l'aubier, l'ample écheveau des fibres,
Tout lui fut mal qui tord, douleur qui vibre,
Sans que jamais pourtant
Un seul instant
Ne s'alentît son énergie
A fermement vouloir que sa vie élargie
Fût plus belle, à chaque printemps.

En octobre, quand l'or triomphe en son feuillage,
Mes pas larges encor, quoique lourds et lassés,
Souvent ont dirigé leur long pèlerinage
Vers cet arbre d'automne et de vent traversé.
Comme un géant brasier de feuilles et de flammes,
Il se dressait, tranquillement, sous le ciel bleu,
Il semblait habité par un million d'âmes
Qui doucement chantaient en son branchage creux.
J'allais vers lui les yeux emplis par la lumière,
Je le touchais, avec mes doigts, avec mes mains,
Je le sentais bouger jusqu'au fond de la terre
D'après un mouvement énorme et surhumain ;
Et j'appuyais sur lui ma poitrine brutale,
Avec un tel amour, une telle ferveur,

Que son rythme profond et sa force totale
Passaient en moi et pénétraient jusqu'à mon cœur.

Alors, j'étais mêlé à sa belle vie ample ;
Je m'attachais à lui comme un de ses rameaux ;
Il se plantait, dans la splendeur, comme un exemple ;
J'aimais plus ardemment le sol, les bois, les eaux,
La plaine immense et nue où les nuages passent ;
J'étais armé de fermeté contre le sort,
Mes bras auraient voulu tenir en eux l'espace ;
Mes muscles et mes nerfs rendaient léger mon corps
Et je criais : « La force est sainte.
Il faut que l'homme imprime son empreinte
Violemment, sur ses desseins hardis :
Elle est celle qui tient les clefs des paradis
Et dont le large poing en fait tourner les portes. »
Et je baisais le tronc noueux, éperdûment,
Et quand le soir se détachait du firmament,
Je me perdais, dans la campagne morte,
Marchant droit devant moi, vers n'importe où,
Avec des cris jaillis du fond de mon cœur fou.

(*La Multiple Splendeur.*)

L'OMBRE S'INSTALLE

L'ombre s'installe, avec brutalité ;
Mais les ciseaux de la lumière,
Au long des quais, coupent l'obscurité,
A coups menus, de reverbère en reverbère.

La gare et ses vitraux larges et droits
Brillent, comme une châsse, en la nuit sourde,
Tandis que des voiles de suie et d'ombre lourde
Choient des pignons et des sonnants beffrois.

Et le lent défilé des trains funèbres
Commence, avec ses bruits de gonds
Et l'entrechoquement brutal de ses wagons,
Disparaissant — tels des cercueils — vers les ténèbres.

Des cris ! — et quelquefois de tragiques signaux,
Par au-dessus des fronts et des gestes des foules.
Puis un arrêt, puis un départ — et le train roule
Toujours, avec son bruit de fers et de marteaux.

La campagne sournoise et la forêt sauvage
L'absorbent tout à coup en leur nocturne effroi ;
Et c'est le mont énorme et le tunnel étroit
Et la mer tout entière, au bout du long voyage.

A l'aube, apparaissent les bricks légers et clairs,
Avec leur charge d'ambre et de minerai rose
Et le vol bigarré des pavillons dans l'air
Et les agrès menus où des aras se posent.

Et les focs roux et les poupes couleur safran,
Et les câbles tordus et les quilles barbares,
Et les sabords lustrés de cuivre et de guitran
Et les mâts verts et bleus des îles Baléares,

Et les marins venus on ne sait d'où, là-bas,
Par au delà des mers de faste et de victoire,
Avec leurs chants si doux et leurs gestes si las
Et des dragons sculptés sur leur étrave noire.

Tout le rêve debout comme une armée attend :
Et les longs flots du port, pareils à des guirlandes,
Se déroulent, au long des vieux bateaux, partant
Vers quelle ardente et blanche et divine Finlande?

Et tout s'oublie — et les tunnels et les wagons
Et les gares de suie et de charbon couvertes —
Devant l'appel fiévreux et fou des horizons
Et les portes du monde en plein soleil ouvertes.

(*La Multiple Splendeur.*)

L'EFFORT

Groupes de travailleurs, fiévreux et haletants,
Qui vous dressez et qui passez au long des temps
Avec le rêve au front des utiles victoires,

Torses carrés et durs, gestes précis et forts,
Marches, courses, arrêts, violences, efforts,
Quelles lignes fières de vaillance et de gloire
Vous inscrivez tragiquement dans ma mémoire !

Je vous aime, gars des pays blonds, beaux conducteurs
De hennissants et clairs et pesants attelages,
Et vous bûcherons roux des bois pleins de senteurs,
Et toi, paysan fruste et vieux des blancs villages,
Qui n'aimes que les champs et leurs humbles chemins
Et qui jettes la semence d'une ample main
D'abord en l'air, droit devant toi, vers la lumière,
Pour qu'elle en vive un peu, avant de choir en terre ;

Et vous aussi, marins qui partez sur la mer
Avec un simple chant, la nuit, sous les étoiles,
Quand se gonflent, aux vents atlantiques, les voiles
Et que vibrent les mâts et les cordages clairs ;
Et vous, lourds débardeurs dont les larges épaules
Chargent ou déchargent, au long des quais vermeils,
Les navires qui vont et vont sous les soleils
S'assujettir les flots jusqu'aux confins des pôles ;

Et vous encor, chercheurs d'hallucinants métaux,
En des plaines de gel, sur des grèves de neige,
Au fond de pays blancs où le froid vous assiège
Et brusquement vous serre en son immense étau ;
Et vous encor mineurs qui cheminez sous terre,
Le corps rampant, avec la lampe entre vos dents
Jusqu'à la veine étroite où le charbon branlant
Cède sous votre effort obscur et solitaire ;

Et vous enfin, batteurs de fer, forgeurs d'airain,
Visages d'encre et d'or trouant l'ombre et la brume,
Dos musculeux tendus ou ramassés, soudain,
Autour de grands brasiers et d'énormes enclumes,
Lamineurs noirs bâtis pour un œuvre éternel
Qui s'étend de siècle en siècle toujours plus vaste,
Sur des villes d'effroi, de misère et de faste,
Je vous sens en mon cœur, puissants et fraternels !

O ce travail farouche, âpre, tenace, austère,
Sur les plaines, parmi les mers, au cœur des monts,
Serrant ses nœuds partout et rivant ses chaînons
De l'un à l'autre bout des pays de la terre!
O ces gestes hardis, dans l'ombre ou la clarté,
Ces bras toujours ardents et ces mains jamais lasses,
Ces bras, ces mains unis à travers les espaces
Pour imprimer quand même à l'univers dompté
La marque de l'étreinte et de la force humaines
Et recréer les monts et les mers et les plaines,
D'après une autre volonté.

(*La Multiple Splendeur.*)

SOUVENIR

Connaissez-vous ces beaux soirs d'or,
Où les anges voilent les yeux du jour,
L'été, quand on aime, d'un lent amour,
Ceux d'autrefois à qui l'on a fait tort :
Les doux, qui se donnèrent, sans envie,
Et dont aucun ne se découragea,
Bien que, souvent, on affligeât
Leur cœur, pour se prouver, avec hargne, sa vie.

Ils étaient bons jusqu'à lasser,
Et pardonnants jusqu'à froisser,
Leurs cœurs naïfs et inventifs
De bienveillance et de tendresse,
Se dévouaient, avec des mots presque sacrés.

En leurs yeux purs et inspirés,
Où se mouillaient des regrets de caresses,
Se maintenait la confiance
Intacte encor de la première enfance.

Ils arrivaient, du côté du matin,
Avec le rêve, en eux, des temps lointains,
Où les lèvres des vierges bénévoles
Parlaient, avec des banderoles,
Selon leur vœu, qui rendait simples leurs paroles.

Ils étaient blancs d'une lumière
Dont la flamme dormait, au berceau de la terre ;
Ils étaient forts d'une autre joie
Que celle, hélas ! qui tient, entre ses mains
Des fleurs rouges, comme des proies.
Et leurs pas lents suivaient, par nos chemins,
L'empreinte d'or dont les Jésus, sans doute,
Au temps des saints, avaient marqué la route.
Aussi vécurent-ils, sans nulle plainte,
Dupes du monde — et néanmoins
Voulant toujours porter plus loin
L'offrande à tous de leur douceur sans crainte.

Mais aujourd'hui qu'ils sont les morts,
Loin des dédains et loin des haines,
— En ces heures de beaux soirs d'or
Où les anges voilent les yeux du jour —
Hélas ! comme au-delà de l'heure humaine,
On les aime d'un triste et régressif amour.
On les rêve, là-bas, vêtus de laines,
Parmi les herbes et les fleurs,
En des jardins ornant des plaines
Et descendant, vers la rivière,
Mirer les rosiers blancs de la prière.

Ils habitent les pays de clarté
Qui sont leur âme
Revenue à son essence et sa flamme;
Leur âme de candeur et de bonté,
Que personne, durant leur passage sur terre,
N'a visitée.

Leur voix n'a rien changé à son mystère,
Leurs yeux profonds et assidus
N'ont rien perdu
De la sereine violence
De leur silence.

Ils nous hèlent, là haut, parmi les firmaments,
Bien qu'on voudrait

Les voir renaître, ici, pour s'en aller, auprès,
Dès à présent,
Se repentir, en les aimant,
Profondément.

En rêvant d'eux, en ce décor d'or sombre,
Où les anges ferment, avec de l'ombre,
Les yeux du jour,
Le cœur trop longtemps clos à leur amour,
Immensément, se donne,
Tandis que, dans la paix du soir,
Leur tranquille mémoire
Toujours plus douce, nous pardonne.

(*Les Visages de la Vie.*)

LES PAUVRES

Il est ainsi de pauvres cœurs
avec, en eux, des lacs de pleurs,
qui sont pâles, comme les pierres
d'un cimetière.

Il est ainsi de pauvres dos
plus lourds de peine et de fardeaux
que les toits des cassines brunes,
parmi les dunes.

Il est ainsi de pauvres mains,
comme feuilles sur les chemins,
comme feuilles jaunes et mortes,
devant la porte.

Il est ainsi de pauvres yeux
humbles et bons et soucieux
et plus tristes que ceux des bêtes,
sous la tempête.

Il est ainsi de pauvres gens,
aux gestes las et indulgents
sur qui s'acharne la misère,
au long des plaines de la terre.

(*Les Visages de la Vie.*)

PAUL VERLAINE

1844-1896

Paul-Marie Verlaine, le plus admirable poète que nous ayons eu depuis longtemps, est né à Metz le 30 mars 1844, d'une famille originaire des Ardennes. Sa maison natale, 26, rue Haute-Pierre, aujourd'hui Hoschteinstrasse, existe encore. Son père, Nicolas-Auguste Verlaine, né à Bertrix (Belgique) en 1798, était capitaine adjudant major au 2e régiment de génie et chevalier de la Légion d'honneur. Il avait été soldat dans les armées de Napoléon et avait opté pour la nationalité française, quand son pays était devenu luxembourgeois à la suite des traités de 1815. La mère de Paul Verlaine était née à Fampoux (Pas-de-Calais). Les premières années de Paul Verlaine s'écoulèrent dans les garnisons de son père, d'abord à Metz, puis à Montpellier, puis à Nîmes, puis de nouveau à Metz. En 1851, le capitaine Verlaine donna sa démission et vint s'établir avec sa famille à Paris, rue Saint-Louis, aujourd'hui rue Nollet. Paul Verlaine, qui avait alors sept ans, fut mis comme externe dans une petite institution de la rue Hélène. Il entra ensuite dans une grande pension de la rue Chaptal, l'Institution Landry, où l'on préparait aux cours du Lycée Bonaparte. Sa première communion faite, il entra au Lycée Bonaparte, depuis Lycée Condorcet, où il eut comme condisciple M. Edmond Lepelletier, avec lequel devait le lier une amitié de trente-six années, sans une heure de brouille. Reçu bachelier es-lettres en 1862, et sauvé de la conscription par un « bon numéro », Paul Verlaine, après avoir pris bien inutilement une inscription d'étudiant en droit, entra comme employé à la Compagnie d'assurances l'Aigle et le Soleil réunis. Il obtint ensuite, en 1864, un poste d'expéditionnaire à la Mairie de la rue Drouot, d'où il passa bientôt à l'Hôtel-de-Ville, bureau des Budgets et des Comptes. A la fin de 1865, son père mourut, à demi ruiné par une opération de bourse. Sa mère, dupée par des spéculateurs, perdit une partie de la fortune qui lui restait, et lui-même

commença à négliger son emploi, plus préoccupé de littérature que d'administration, et déjà fantasque, irrégulier, bohème. Il s'était lié à l'Hôtel-de-Ville avec quelques-uns de ses collègues, écrivains comme lui : MM. Georges Lafenestre, Armand Renaud, Léon Valade et Albert Mérat, et passait son temps, loin de son bureau, à discuter littérature avec eux, dans un café de la rue de Rivoli où le groupe tenait ses réunions. Dans le salon de M. Louis Xavier de Ricard, il se mêla aussi un moment au groupe des Parnassiens : Leconte de Lisle, José-Maria de Heredia, Sully Prudhomme, François Coppée, MM. Léon Dierx et Catulle Mendès. En 1866, le même jour que François Coppée publiait *Le Reliquaire*, il fit paraître son premier livre : *Poèmes Saturniens*, qui passa complètement inaperçu. Trois ans plus tard, il publia *Les Fêtes galantes*, que lui inspirèrent, au dire de M. Edmond Lepelletier, les travaux des Goncour. sur les artistes du XVIIIe siècle et l'ouverture, au Louvre, d'une salle consacrée aux peintres de cette époque. En 1870, il publia *La Bonne Chanson*, composée pendant ses fiançailles avec Mlle Mathilde Mauté, sœur utérine du compositeur Charles de Sivry. Leur mariage eut lieu au mois d'août de la même année. Bientôt après, la guerre franco-allemande éclata. Le désastre de Sedan, l'envahissement, le siège de Paris et la Commune survinrent. Plus ou moins compromis ou s'imaginant l'être par ses amitiés dans le camp insurrectionnel, Paul Verlaine, qui avait fait comme les autres le héros dans la garde nationale, crut prudent de quitter Paris, et s'en alla avec sa femme passer quelque temps dans le Nord, chez des parents et des amis. La mésintelligence était déjà entre les époux, causée par les coups de tête fréquents de Paul Verlaine et les habitudes d'intempérance qu'il avait contractées de bonne heure. Rentrés à Paris, la naissance de leur fils Georges ne les rapprocha en rien, et c'est alors que Paul Verlaine se lia avec Arthur Rimbaud, qui devait avoir tant d'influence sur sa vie. Comme on l'a vu dans la notice d'Arthur Rimbaud, Paul Verlaine ne le connut d'abord que par une lettre et quelques poèmes dont la singularité l'intéressa. Il lui répondit, lui envoya même quelque argent, puis, d'accord avec sa femme et sa belle-mère, l'invita à venir à Paris, chez eux, où on le logerait. Arthur Rimbaud accourut, mais ses excentricités lui firent bientôt signifier son congé par Mme Verlaine et sa mère, et il dut aller loger chez des amis de Paul Verlaine, notamment chez Théodore de Banville, comme on l'a vu aussi précédemment. Cette séparation, contre le gré de Paul Verlaine, ne fit qu'accroître l'attraction qu'Arthur Rimbaud exerçait sur lui, et qu'augmenter encore son désaccord avec sa femme. De longues discussions d'art que les deux poètes eurent ensemble pendant leurs promenades à travers Montmartre, comme l'enthousiasme de Paul Verlaine à produire Arthur Rimbaud

dans tous les milieux littéraires, jusque chez Victor Hugo, vinrent encore resserrer leur union, et un matin de juillet 1872, tous deux partirent ensemble. Ils se rendirent d'abord à Arras, où ils se posèrent si bien, dans leurs conversations, comme deux criminels, qu'on les arrêta et qu'on leur fit reprendre le train pour Paris, en compagnie de deux gendarmes. Arrivés à la gare du Nord et rendus à la liberté, ils remontèrent aussitôt en wagon, pour se rendre d'un trait en Belgique, d'où ils passèrent en Angleterre. Ils vécurent ensemble à Londres environ une année. Pendant ce temps, la femme de Paul Verlaine, arguant de son brusque abandon et encore plus de sa singulière intimité avec Arthur Rimbaud, engageait contre lui un procès en séparation de corps. Au printemps de 1873, Paul Verlaine, qu'Arthur Rimbaud avait délaissé à Londres pour retourner à Charleville, rentra à son tour en France et alla passer quelque temps chez une parente, à Jéhonville, entre Sedan et Bouillon. C'est pendant ces divers séjours en Belgique, en Angleterre et dans les Ardennes que furent composées *Les Romances sans paroles*, publiées seulement en 1875. A Jéhonville, Paul Verlaine essaya de se réconcilier avec sa femme, sans rien obtenir. Il se retourna alors vers Arthur Rimbaud, qui vint le rejoindre à Bouillon. Liés de nouveau comme auparavant, ils vagabondèrent tous les deux pendant quelque temps dans les Ardennes, puis s'embarquèrent une nouvelle fois pour l'Angleterre. Là, fugue de Paul Verlaine, qui quitte brusquement Arthur Rimbaud pour se rendre seul à Bruxelles, où il s'empresse ensuite de le rappeler. Nous arrivons alors à l'incident qui devait les séparer, les deux coups de revolver tirés par Paul Verlaine sur Arthur Rimbaud, en juillet 1873, à la suite du désir manifesté par le second de reprendre sa liberté. Condamné à deux années de prison par le Tribunal correctionnel de Bruxelles, Paul Verlaine fut enfermé aux Petits Carmes de Bruxelles, puis transféré à Mons. Là, le calme se fit en lui, il s'arma de courage et de patience et se mit au travail. Il avait envoyé depuis longtemps le manuscrit des *Romances sans paroles* à M. Edmond Lepelletier, qui dirigeait alors à Sens un journal républicain supprimé à Paris et qui imprima les vers de son ami avec les caractères mêmes de son imprimerie. Il en corrigea les épreuves dans sa prison, et le livre parut. « Le volume, raconte M. Edmond Lepelletier dans le livre qu'il a écrit sur Paul Verlaine et qui est le document le plus complet et le plus exact sur le poète (1), fut tiré à peu d'exemplaires, cinq cents, je crois, et ne fut pas mis dans le commerce. Je remis, à diverses reprises, un certain nombre de volumes à Mme Verlaine mère, j'expédiai les envois que Paul Verlaine avait indiqués, je fis

(1) *Paul Verlaine. Sa vie. Son œuvre.* Mercure de France, 1907.

un service aux journaux très complet. Pas un ne cita même le titre du livre. J'avais conservé quelques exemplaires, devenus très rares, et considérés comme des curiosités bibliographiques : j'en ai fait, par la suite, la distribution à des amis de Verlaine, à des écrivains qui, comme M. Henry Bauer, ignoraient le poète, méprisaient l'homme, et que la lecture de ce petit volume impressionna et changea en admirateurs sincères et en défenseurs ardents du grand et malheureux poète. C'est cette plaquette de Sens qui m'a permis de maintenir parmi les vivants le poète enfermé dans le tombeau cellulaire, muré dans un sépulcre d'animosité et d'oubli. » Ce fut aussi à Mons que Paul Verlaine éprouva les premiers sentiments de cette conversion religieuse qui devait aboutir à ce chef-d'œuvre : *Sagesse*. La cause principale paraît avoir été le déchirement qu'il ressentit à la nouvelle du jugement qui prononçait sa séparation d'avec sa femme, alors, que transformé par le régime sobre, régulier et solitaire de la prison, il rêvait de réconciliation, d'apaisement et d'un foyer retrouvé. Il fit appeler l'aumônier, s'entretint à plusieurs reprises avec lui, et trouvant dans la religion, comme l'a très bien noté M. Edmond Lepelletier, autant un réconfort moral qu'un renouvellement poétique, il se convertit et communia. Libéré le 16 janvier 1875 après avoir purgé sa condamnation complète, il rentra en France, alla se reposer dans sa famille, à Arras, à Fampoux, dans les Ardennes, puis se rendit en Angleterre, où il vécut environ une année, donnant des leçons de français et de latin, et même de dessin. Il rentra en France en 1878 et accepta un poste de professeur au Collège de Réthel, puis, cédant brusquement à un désir qui l'occupait depuis longtemps, se fit cultivateur à Coulommes, dans l'arrondissement de Vouziers. Cette fantaisie, étant donnés son manque d'application et son inexpérience, fut de courte durée, et, en 1881, après une douloureuse histoire dont on trouve le récit détaillé dans l'ouvrage de M. Edmond Lepelletier, il revint à Paris. *Sagesse*, commencée dans la prison de Mons, était achevée. Paul Verlaine ayant perdu tout contact avec les éditeurs, M. Edmond Lepelletier s'occupa d'en trouver un. Après bien des échecs, il trouva enfin accueil chez l'éditeur catholique Victor Palmé, et *Sagesse* parut, fruit de « six années d'austérité, de recueillement, de travail obscur ». Ce livre, qui devait un peu plus tard faire tant pour la réputation du poète, passa complètement inaperçu, les amateurs de poésie se méfiant d'un ouvrage sorti d'une librairie religieuse et les dévots lui trouvant quelque chose de profane. Les ressources de sa mère trés diminuées, Paul Verlaine dut songer à vivre de sa plume, et il s'y essaya courageusement. C'est ainsi qu'il collabora pendant quelque temps au *Réveil*, journal quotidien dont M. Edmond Lepelletier était rédacteur en chef, et où il publia plusieurs articles qu'on re-

trouve dans les *Mémoires d'un Veuf*. En même temps, il fréquenta le Quartier latin, et le groupe des jeunes rédacteurs de la petite revue *Lutèce*, un des premiers organes du Symbolisme. Il publia dans *Lutèce* quelques poèmes, notamment son célèbre *Art poétique*, qui fit tout de suite de lui un maître pour les nouveaux poètes, puis des études sur Tristan Corbière, Arthur Rimbaud et Stéphane Mallarmé, qui parurent ensuite en volume sous le titre *Les Poètes maudits*. C'est alors qu'après avoir remis à l'éditeur Vanier les manuscrits des *Mémoires d'un veuf*, de deux autres volumes de prose et d'un nouveau recueil de vers : *Jadis et Naguère*, le goût de la culture le reprit. Il quitta brusquement Paris, et retourna s'improviser cultivateur à Coulommes, où il s'installa avec sa mère, en octobre 1883. Là, nouvelle aventure, en février 1885, à la suite d'une scène qu'il eut avec sa mère, qu'un témoin intéressé assura avoir été frappée par lui. Dénoncé et arrêté, Paul Verlaine comparut devant le Tribunal correctionnel de Vouziers, et malgré les dénégations de sa mère, désireuse de l'innocenter, fut condamné à un mois de prison. A sa sortie, il dut vendre sa ferme, et revint à Paris, plus pauvre qu'il n'en était parti. Il voulut se remettre à vivre de sa plume, mais déjà la maladie l'envahissait, le paralysant peu à peu. De ce moment date l'existence lamentable, pleine de misère, d'hôpital en hôpital ou dans d'affreux taudis, qu'il devait mener jusqu'à sa fin. En 1886, sa mère mourut, nouvel événement funeste pour lui, qui se trouva désormais sans frein ni appui dans la vie, toujours laborieux, cependant, ne cessant de travailler, de produire, malgré ses déboires de « Pauvre Lélian » comme il s'était surnommé lui-même. Entre ses séjours à l'hôpital on le voyait dans Paris. « Il traînait sa jambe malade, s'appuyant sur sa canne, mais le torse redressé, la tête haute, légèrement fière, avec un sourire sarcastique, il allait, s'attablant dans les cafés du Quartier latin, et là rimant des vers, écrivant des ébauches de contes en prose, discutant, ah ! discutant trop longuement avec de jeunes poètes qu'attirait sa renommée grandissante (1). » En 1889, après un séjour à Broussais, il alla faire une cure à Aix-les-Bains, puis entra de nouveau à Broussais. Il fréquenta ensuite les soirées de *La Plume*, qui organisa plusieurs banquets en son honneur. En 1891, on représenta au Vaudeville, à son bénéfice, par les soins du Théâtre d'Art de M. Paul Fort, une de ses saynètes : *Les Uns et les Autres*, opération dont il ne retira pas un sou, toute la recette ayant été absorbée par les frais, les décors et les costumes d'un ouvrage de M. Catulle Mendès, représenté en même temps. Il collabora à *L'Echo de Paris*, partit faire quelques conférences en Belgique, en Hollande, en Angleterre, puis

(1) M. Edmond Lepelletier

revint à Paris. On représenta aux soirées du Café Procope son autre saynète : *Mme Aubin*. Leconte de Lisle étant venu à mourir et un reporter ingénieux ayant eu l'idée de proposer un vote pour le remplacer dans l'admiration des jeunes poètes, Paul Verlaine fut élu son successeur par 77 voix. On parla même un moment de sa candidature à l'Académie, fantaisie plutôt que projet vraiment réalisable. Entre temps, de plus en plus malade, il avait dû entrer à Saint-Louis. A sa sortie, il alla habiter quelque temps l'Hôtel de Lisbonne, rue de Vaugirard, où étaient venus le visiter en [illegible] ses amis de la première heure : Gabriel Vicaire, Ary Renan, Villiers de l'Isle-Adam, Jules Tellier, Mme Rachilde, MM. Jean Moréas, Laurent Tailhade, etc. Puis ce fut 1895, qui devait être sa dernière année. Sa maladie encore aggravée, il dut s'aliter, soigné par ses fidèles médecins, les docteurs Chauffard et Parisot. Il logeait alors rue Descartes 39, dans un petit logement où, « ne pouvant plus sortir, il passait ses journées, avec un pinceau et des flacons de vernis dit « or liquide », à dorer tous ses objets usuels : la tasse où il mettait son tabac, ses chaises, sa lampe et les objets les plus imprévus ». C'est là qu'il mourut le 8 janvier 1896. Voici maintenant quelques opinions sur Paul Verlaine et son œuvre. « Il ne faut pas juger ce poète comme on juge un homme raisonnable. Il a des idées que nous n'avons pas, parce qu'il est à la fois beaucoup plus et beaucoup moins que nous. Il est inconscient, et c'est un poète comme il ne s'en rencontre pas un par siècle... Il est fou, dites-vous ; je le crois bien. Et si je doutais qu'il le fût, je déchirerais les pages que je viens d'écrire. Certes, il est fou. Mais prenez garde que ce pauvre insensé a créé un art nouveau et qu'il y a quelque chance qu'on dise un jour de lui ce qu'on dit aujourd'hui de François Villon, auquel il faut bien le comparer : c'était le meilleur poète de son temps. » (A. France, *La Vie Littéraire*, 3e série.) — « ... Il est un barbare, un sauvage, un enfant... Seulement cet enfant a une musique dans l'âme, et, à certains jours, il entend des voix que nul avant lui n'avait entendues... » (J. Lemaître, *Les Contemporains*, 4e série.) — « Verlaine, né dans une époque de décadence survivant aux plus affreux désastres qui puissent frapper la tête et le cœur d'un peuple, a résisté à la double faillite de la foi et de la poésie... Que nous importe son histoire ? c'est la terre commune de l'humanité ; que nous importe son œuvre, calculée par le nombre de ses volumes, la richesse, la variété et la nouveauté de sa prosodie ? c'est la base de tous les penseurs, c'est l'art dont se servent tous les poètes ; mais plus haut, ce qui est bien à lui, *c'est sa foi retrouvée*. Ce qu'il importe de savoir d'un homme, c'est jusqu'à quel point il s'est élevé ; *or, Verlaine s'est élevé jusqu'à Dieu par la*

prière. » (Ch. Fuinel, *La Statue de Paul Verlaine*, La Lyre universelle, décembre 1896.)

Paul Verlaine a collaboré à: *La Revue des lettres et des arts*, 1867; *La Nouvelle Némésis*, 1868: *Lutèce*, 1883-1885; *La Revue contemporaine*, 1885; *Le Décadent*, 1886; *La Vogue*, 1re série, 1886, *Le Scapin*, 1886; *La Décadence*, 1886; *La Revue Indépendante*, 3e série, 1886, et 4e série, 1889: *Les Chroniques*, 1887; *La Petite Revue*, 1888; *La Revue d'aujourd'hui*, 1890; *Les Entretiens politiques et littéraires*, 1890; *Le Saint-Graal*, 1892; *La Plume*, *La Revue Encyclopédique*, *La Revue Blanche*, *La Cravache*, *Vendémiaire*, *Art et Critique*, *Le Chat Noir*, *La France littéraire*, *L'Epreuve littéraire*, *Gil Blas*, *Figaro*, *Echo de Paris*, *The Senate*, *The Savoy*, *La Revue Rouge*, etc., etc.

Ses œuvres ont été réunies en une édition complète par la librairie Vanier (Messein, successeur). Elles comprennent six tomes, dont on trouvera le détail dans la bibliographie ci-après.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — **Poèmes saturniens**, poésies. Paris, Lemerre, 1866, in-12. (Réimpr. : *Poèmes saturniens*, nouvelle édition. Paris, Vanier, 1890, in-18). — **Fêtes galantes**, poésies. Paris, Lemerre, 1869, in-12. (Réimpr. : *Fêtes galantes*. Paris, Vanier, 1886, in-18; *Fêtes galantes*, soixante-neuf dessins de A. Gérardin, gravés sur bois. Paris, Soc. Artist. du Livre Illustré, 1899, in-8; *Fêtes galantes*, éd. ill. de 24 dessins et 24 culs-de-lampe de Robaudi. Paris, Maison du Livre, 1903, 120 exempl. numérotés). — **Les Amies**, *scènes d'amour saphique*. Sonnets, par le licencié Pablo de Herlagnez (Bruxelles, Poulet-Malassis, 1867, petit in-12, 50 exempl.). *La même*. Ségovie, 1870, petit in-12, couverture grise. Il existe une contrefaçon de cette édition. Réimpr. dans *La Trilogie érotique de P. Verlaine*, 1907, in-8. — **La Bonne Chanson**, poésies. Paris, Lemerre, 1870, in-12. (Réimpr. : *La Bonne Chanson*, nouvelle édition. Paris, Vanier, 1891, in-18. — **Romances sans paroles**, poésies. Sens, Typographie de Maurice l'Hermitte, 1874. (Réimpr. : *Romances sans paroles*, nouvelle édition, portraits de l'auteur, sur Chine, par A. des Gachons. Paris, Vanier, 1887, in-18). — **Sagesse**, poésies. Paris, Soc. générale de Librairie catholique, Palmé, 1881, in-8. (Réimpr. : *Sagesse*, nouvelle édition. Paris, Vanier, 1889, in-18). — **Les Poètes maudits**, prose. Paris, Vanier, 1884 et 1888, in-12. — **Jadis et Naguère**, poésies. Paris, Vanier, 1884, in-18. — **Louise Leclercq**, prose. Paris, Vanier, 1886, in-18. — **Mémoires d'un veuf**, prose. Paris, Vanier, 1886, in-18. — **Amour**, poésies. Paris, Vanier, 1888, in-18. — **Parallèlement**, poésies. Paris, Vanier, 1889, in-18. (Edition de luxe : *Parallèlement*, avec des lithogr. originales de Pierre Bonnard. Paris, Vollard, 1900, in-8). — **Dédicaces**, poésies, avec un dessin de F.-A. Cazals gravé par Maurice Baud. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1889, in-18. (Réimpr. : *Dédicaces*, nouv. éd. Paris, Vanier, 1894, in-18). — **Femmes**, poésies (175 exempl.). Imprimé « sous le manteau et ne se vend nulle part », 1890, in-18 (Réimpr. *Femmes*, s. l. n. d. (vers 1902), tirage à 500 exempl. numérotés et dans *La Trilogie érotique de*

Paul Verlaine, etc., 1907, in-8). — **Bonheur**, poésies. Paris, Vanier, 1891 in-18. — **Choix de poésies**, avec un portrait d'après Eugène Carrière. Paris, Charpentier et Fasquelle, 1891, in-18). — **Chansons pour Elle**, poésies. Paris, Vanier, 1891, in-18. — **Les Uns et les Autres**, comédie en un acte en vers, représenté pour la première fois au Théâtre du Vaudeville par les soins du Théâtre d'Art, le 21 mai 1891. Paris, Vanier, 1891, in-18. — **Mes Hôpitaux**, prose. Paris, Vanier, 1891, in-18. — **Liturgies intimes**, avec un portrait par L. Havet. Paris, Bibliothèque du Saint-Graal, mars 1892 in-8 carré. — **Mes Prisons**, prose. Paris, Vanier, 1893, in-18. —**Elégies**, poésies. Vanier, 1893, in-18. — **Odes en son honneur**, poésies. Paris, Vanier, 1893, in-18. — **Quinze jours en Hollande**. La Haye, Blok, 1893, gr. in-8 (nouvelle édition, Paris, Vanier, 1895, in-18. — **Dans les limbes**, poésies. Paris, Vanier, 1894, in-18). — **Dédicaces**, poésies, nouvelle édition. Paris, Vanier, 1894, in-18. — **Epigrammes**, poésies, avec un frontispice de F.-A. Cazals. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1894. — **Confessions**, prose. Paris, Librairie du « Fin de Siècle », 1895, in-18 (Réimpr. : *Confessions*, nouvelle édition, illust. de F.-A. Cazals. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1897, in-18). — **Chair**, poésies, frontispice de Félicien Rops. Paris, Bibliothèque littéraire, 1896, in-18. —**Invectives**, poésies. Paris, Vanier, 1896, in-18. — **Œuvres posthumes**, vers et prose [*Varia. Parallèlement, Dédicaces. Vers de Jeunesse. Le Livre posthume. Souvenirs et fantaisies. Nouvelles*]. Paris, Vanier, 1903, in-16. — **Poésies religieuses**, préface de J.-K. Huysmans, 1904, in-18. — **Hombres** (*Hommes*), poèmes. « Imprimé sous le manteau et ne se vend nulle part », s. d. (1904), in-18 (Réimpr. dans *la Trilogie erotique de P. Verlaine*, etc., in-18). — **Voyage en France, par un Français**, publié d'après le manuscrit inédit. Préface de Louis Loviot. Paris, A. Messein, 1907, in-18. — **La Trilogie Erotique de Paul Verlaine** (*Amies. Femmes. Hombres*). Ed. illustrée de 15 eaux-fortes originales par Van Troizem et augmenté d'un avant-propos par un Bibliophile Verlainien. A Paris et à Londres, 1907, in-8.

D'autre part on trouve quelques pages qui n'ont point encore été réunies en volume : **Chez soi à l'hôpital** (Revue Blanche, 15 février 1895 ; **Croquis de Belgique** (Revue Encyclopédique, 1er mai 1895) : **Lettres**. **Une Saison à Aix-les-Bains, août-septembre 1889** (Revue Blanche, 15 novembre et 1er décembre 1896) ; **Vive le Roy !** fragment inédit et complet d'un drame inachevé (La Plume, 1er avril 1797) ; **A Mademoiselle DD.** Sonnet inédit, autographié (La Petite Revue, 15 juin 1907). Et dans l'ouvrage de Ph. Zilcken : **Paul Verlaine**, etc. 1897, in-18, des lettres et des documents inédits.

ŒUVRES COMPLÈTES. — **Œuvres complètes de Paul Verlaine. Tome I** : *Poèmes Saturniens. Fêtes galantes. La Bonne Chanson. Romances sans paroles. Sagesse. Jadis et Naguère.* **Tome II** : *Amour. Bonheur. Parallèlement. Chansons pour elle. Liturgies intimes. Odes en son honneur.* **Tome III** : *Elégies. Dans les limbes. Dédicaces. Epigrammes. Invectives. Chair.* **Tome IV** : *Les Poètes maudits. Louise Leclercq. Les Mémoires d'un Veuf. Mes hôpitaux. Mes Prisons.* **Tome V** : *Confessions. Quinze jours en Hollande. Les Hommes d'Aujourd'hui.* Paris, Vanier, 1899-1900, 5 vol. in-16. (Cette édition est complétée par le recueil d'*Œuvres posthumes*, publié en 1903, et que nous avons signalé plus haut).

Œuvres inédites. — **Quatorzain de Sonnets** (sur les Livres), 1896 (Manuscrit app. à M. P. Dauze).

Poèmes mis en musique. — **Claude Debussy** : *Ariettes oubliées*. Paris, Fromont, 1903, in-fol ; *Fêtes galantes*. Paris, Durand, s. d., in-fol.,— **Gabriel Fauré** : *Cinq mélodies* sur des poésies de Paul Verlaine (*La Bonne Chanson*). Paris, Hamelle, s. d., in-fol. — D'autres poésies de Paul Verlaine ont été mises en musique par MM. Charles Bordes, Gustave Charpentier, Ernest Chausson. Gabriel Fabre, Georges Flé, Reynaldo Hahn, Sylvain Lazzari, Maurice Ravel, G. Sandré, D. de Sévérac, R. Strohl, etc., etc.

Traduction : **John Gray** : *Silverpoints*. Londres, 1893. — **Gertrude Hall** : *Poems of Verlaine*. New-York, 1895. — **Arthur Symons** : *Silhouettes*. Londres, 1896 ; et des poèmes divers traduits, en anglais, par M. George Moore, et en allemand, par MM. Richard Dehmel, C. Flaischlen, St. George. Otto Reuter, R. Schaukal, P. Wiegler, etc., etc.

A consulter. — **Henri d'Alméras** : *Avant la Gloire. Leurs débuts*. Paris. Soc. française d'imprimerie et de librairie, I, 1902, in-18. — **Anonyme** : *Paul Verlaine et ses contemporains par un Témoin impartial*, avec un portrait par A. Bonnet. Paris, Bibliothèque de l'Association, 1897, in-8. — **Hermann Bahr** : *Skizzen und Essais*. Berlin, Fischer, 1897, in-8. — **P. Berrichon** : *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **Léon Bloy** : *Un brelan d'excommuniés*. Paris, Savine. 1889, in-18. — **G. Brandès** : *Samlede Skrifter*. Kobenhagen, 1901, VII, pp. 147-173. — **Ad. Brisson** : *La Comédie littéraire*. Paris, Colin, 1895, in-18. — **W. G. C. Byvanck** : *Un Hollandais à Paris en 1891*. Paris, Perrin, 1892, in-18. — **F.-A. Cazals** : *Paul Verlaine, ses portraits*, préface de J.-K. Huysmans, texte de Félicien Rops, Ernest Delahaye et H. Cornuty Paris, Bibliothèque de l'Association, 1896, in-8. — **J. Coucke** : *Paul Verlaine*. Bruxelles. Lamertin, 1896, in-8. — **Ernest Delahaye** : *Arthur Rimbaud*. Paris et Reims, Revue de Paris et de Champagne, 1906. in-18. — **G. Deschamps** ; *La Vie et les Livres*. 3e série. Paris, A. Colin, 1896. in-18. — **Ch. Donos** : *Paul Verlaine intime* (ouvrage intéressant. mais douteux). Paris, Vanier, 1898, in-16. — **M. Dullaert** : *Verlaine*. Gand. Impr. A. Siffer, 1896. in-8. — **René Doumic** : *Hommes et Idées*. Paris, Perrin, 1903. in-18. — **Anatole France** : *La Vie littéraire*, 3e série. Paris, Calmann-Lévy, 1891, in-18. — **Remy de Gourmont** : *Le Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18 ; *Promenades littéraires*, I. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — **Fernand Gregh** : *La Fenêtre ouverte*. Paris, Fasquelle, 1901, in-18. — **J. Huret** : *Enquête sur l'Evolution littéraire*. Paris, Charpentier, 1891, in-18. — **Gustave Kahn** : *Symbolistes et Décadents*. Paris, Vanier, 1902, in-18. — **Bernard Lazare** : *Figures contemporaines*, Paris, Perrin, 1895, in-18. — **J. Lemaître** : *Nos contemporains*, 4e série. Paris, Lecène et Oudin, 1889, in-18. — **Edmond Lepelletier** : *Paul Verlaine. Sa Vie. Son Œuvre*, avec un portrait reproduit en héliogravure et un autographe. Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-8 et in-18. — **Stéphane Mallarmé** : *Divagations*. Paris, Fasquelle, 1897, in-18. — **C. Mendès** : *La Légende du Parnasse contemporain*. Bruxelles, A. Brancard, 1884, in-18. — **Ad. Mithouard** : *Paul Verlaine ou le Scrupule de la Beauté*. Paris, Spectateur catholique, 1897, in-8. — **Emile Monot** : *Paul Verlaine*, conférence faite à l'Union

artistique Lédlonienne. Typographie de Lons-le-Saulnier, mai 1898, in-8. — — **Pol de Mont** : *Paul Verlaine* (février 1896), « s. l. n. d. », in-8. — **R. de Montesquiou** : *Autels privilégiés*. Paris, Fasquelle, 1899, in-18. — **Ch. Morice** : *Paul Verlaine, l'homme et l'œuvre*. Paris, Vanier, 1888, in-18. — **L. G. Mostrailles** : *Têtes de pipes*. Paris, Vanier, 1885, in-8. — **J. Pacheu** : *De Dante à Verlaine. Etudes d'idéalistes et mystiques*. Paris, Plon, 1897, in-18. — **G. Pellissier** : *Etudes de littérature contemporaine*. Paris, Perrin, 1898, in-18. — **Vittorio Pica** : *Paul Verlaine*, broch. illust. Bergame, 1896, « extrait de l'Emporium », in-8 ; *Letteratura d'eccezione*. Milano, Baldini et Castoldi, 1899, in-8. — **F. Régamey** : *Verlaine dessinateur*. Paris, Floury, 1896, in-18. — **Adolphe Retté** : *Le Symbolisme. Anecdotes et souvenirs*. Paris, Messein, 1903, in-18. — **L. de Roberto** : *Poeti fr. contempor.* Milan, Gogliati, 1901, in-8. — **G. Rodenbach** : *L'Elite*. Paris, Fasquelle, 1899, in-18. — **Arthur Symons** : *The Symbolist movement in Literature*. London, W. Heinemann, 1899, in-8. — **Saint-Pol-Roux** : *La Rose et les Epines du chemin* (*Verlaine le Pâtre*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, in-18. — **Jules Tellier** : *Nos poètes*. Paris, Despret 1888, in-18. — **V. Thompson** : *French Portraits* (Being appreciations of the writers of Young France). Boston, Richard G. Badger et Cº, 1900. — **A. van Hamel** : *Fransche Symbolisten*. Amsterdam, Gids, 1902, in-8. — **Paul Verlaine** : *Les poètes Maudits*. Paris, Vanier, 1888, in-18 ; *Confessions*. Paris, Librairie du « Fin de Siècle », 1895, et Bibliothèque artistique et littéraire, 1897, in-18. — **E. Vigié-Lecocq** : *La Poésie contemporaine, 1884-1896*. Paris, Soc. du Mercure France, 1897, in-18. — **S. Waetzoldt** *Paul Verlaine ein Dichter der Decadence*. Berlin, Weidmann, 1892, in-8. — **P. Wiegler** : *Baudelaire et Verlaine*. Berlin, Behr, 1900, in-8. — **Ph. Zilcken** : *Paul Verlaine. Correspondance et documents inédits*. Paris, Floury, 1897, in-18. — **Emile Zola** : *Documents littéraires*. Paris, Charpentier, 1881, in-18.

Maurice Barrès : *Les Funérailles de Verlaine*. Figaro, 10 janvier 1896. — **G. Bonnamour** : *Paul Verlaine*. La Plume, 1er juin 1889. — **F. Brunetière** : *Etude*. Revue des Deux-Mondes, 1er novembre 1888. — **H. Castets** : *Etude biographique sur Paul Verlaine*. Revue Encyclopédique 25 janvier 1896. — **F.-A. Cazals** : *Paul Verlaine intime*. The Senate (Londres), février 1897. — **Clodomir** : *Verlaine en Allemagne*. La Plume 1er janvier 1895. — **L. Desprez** : *Les Derniers romantiques. Paul Verlaine*. Revue Indépendante (3e série), juillet 1894. — **Ch. Fuinel** : *La Statue de Paul Verlaine*. La Lyre universelle, décembre 1896. — **Ed. Gosse** : *A First Sight of Verlaine*. The Savoy (Londres), nº 2, avril 1896. — **Gustave Kahn** : *Les Œuvres posthumes de Paul Verlaine*. La Revue, 15 avril 1903. — **C. F. Keary** : *Etude*, The New Review (Londres), juillet 1897. — **J. Maira** : *Verlaine a la Toison d'Or*. La Libre critique (Bruxelles), 16 fév. 1896. — **Ch. Maurras** : *Paul Verlaine, les époques de sa poésie*. Revue Encyclopédique, 1er janvier 1895 ; *La mémoire de Paul Verlaine*. Revue Encyclopédique, 25 janvier 1896. — **Ch. Morice** : *Un portrait de Paul Verlaine*. Art Moderne (Bruxelles), 6 décembre 1896. — **P. Paulhan** : *Etude*. Nouvelle Revue, 15 mars 1896. — **T. S Perry** . *The latest literary Fashion in France* (illustré). The Comospolitan, New-York, juillet 1892. — **Abbé Ponsard** : *Verlaine poète chrétien*. La Quinzaine, 16 décembre 1904. — **Adolphe Retté** : *Paul Verlaine*. La Plume, 1er février 1896. — **X. de**

Ricard : *Les Femmes de Paul Verlaine*. Droits de l'homme, 28 juillet 1898 ; *Petits mémoires d'un Parnassien*. Petit Temps. 13 novembre, 3 et 6 décembre 1898. — **E. von Sallwürk** : *Verlaine und Baudelaire in Deutschland*. Allgemeine Zeitung, 1902, p. 241. — **G. Stiegler** : *Paul Verlaine. Derniers moments*. Echo de Paris. 10 janvier 1896. — **Arthur Symons** : *Paul Verlaine*. National Review (Londres), juin 1892, traduit en partie dans le Mercure de France. juillet 1892 ; *Les « Invectives » de Paul Verlaine*. The Savoy (Londres), nº 7. novembre 1896 : *Etude*. The Saturday Review (Londres), février 1897. — **L. Tailhade** : *Petits mémoires de la vie littéraire. Paul Verlaine*. La Plume, 15 novembre 1894 ; *Paul Verlaine*. Revue Rouge. février 1896 ; *Souvenirs inédits sur Paul Verlaine*, La Petite Revue, 15 juin 1907. — **Emile Verhaeren** : *Paul Verlaine*, Revue Blanche, 15 avril 1897. — **Paul Verlaine** : *Paul Verlaine*, Les Hommes d'aujourd'hui, nº 244. Paris, Vanier s. d., en feuille ; *Chez soi à l'hôpital*. Revue Blanche, 15 février 1895 ; *Croquis de Belgique*. Revue Encyclopédique, 1er mai 1895 ; *Lettres d'un séjour à Aix-les-Bains*, août-septembre 1889. Revue Blanche, 15 novembre et 1er décembre 1896. — **Gabriel Vicaire** : *Paul Verlaine*. Revue Hebdomadaire, 21 avril 1894. — **F. Vielé Griffin** : *Notes inédites sur Paul Verlaine*. Revue Verlainienne, nº 1. novembre 1901. — **Waclaw Lieder** : *Erinnerung an Paul Verlaine*. Blätter für die Kunst (Berlin), 1895, 3e série, 2e vol. — **Magnus von Wedderkop** : *Paul Verlaine und die Lyrik der Décadence*. Berlin. Pan. 1896, Ire année, 1re livraison. — **W.-B. Yeats** : *Verlaine in 1894*. The Savoy (Londres), nº 2. avril 1896.

La France scolaire, nº 27 (Anecdotes et documents sur P. Verlaine à propos de sa vie à Londres). Paris, Bibliothèque de l'Association.

Demain, Journal Hebdomadaire, 19 janvier 1896, nº spécial sur P. Verlaine.

Revue Encyclopédique, 25 janvier 1896, nº spécial sur P. Verlaine.

La Plume, 1er février 1896, nº spécial sur P. Verlaine.

L'Ermitage, février 1896, nº spécial sur P. Verlaine.

Jugend (Munich), février 1896, nº spécial sur P. Verlaine.

Iconographie :

(Renonçant à signaler, tant ils sont nombreux, tous les portraits de Paul Verlaine, nous indiquerons seulement les plus notoires. On pourra se reporter, pour des renseignements complémentaires, à l'*Etude Iconographique*, parue dans *La Plume* (nos du 1er au 28 février 1896) sous la signature de M. Léon Maillard.

Aman-Jean : *Portrait, peinture*, exposé à la Société Nationale des Beaux-Arts, 1892. — **Anquetin** : *Dessin*, frontispice de la 1re édition de *Mes Confessions*, 1895. — **Chantala** : *Portrait, peinture* (Musée du Luxembourg). — **Eugène Carrière** : *Portrait, peinture*, exposé à la Société Nationale des Beaux-Arts, 1893 (app. à M. Jean Dolent), gravé à l'eau forte par Papot et reproduit en héliogravure en tête de *Choix de Poésies*. Paris, Fasquelle, 1891. — **F.-A. Cazals** : *Paul Verlaine, ses portraits* (Préface de J.-K. Huysmans, texte de Lucien Rops, Ernest Delahaye et H. Cornuty). Paris, Bibliothèque de l'Association, 1896, in-8. — **F.-A. Cazals** : *Verlaine à Broussais, crayon*, 1888 (app. au Dr Chauffard) ; *Verlaine à Broussais, gouache*, 1889 (app. à l'auteur) ; *Verlaine intime, crayon*, 1889, exposé à la Société

Nationale des Beaux-Arts, 1899 ; *Verlaine à Broussais, crayon,* 1890 (app. au Dr Bouland) ; *Verlaine au lit écrivant, fusain,* 1894 (Musée de Nancy) ; *Verlaine au café Procope, dessin aquarellé,* 1894, exposé à la Société Nationale des Beaux-Arts, 1899 ; *Portrait*, 1894 (appartenait au roi Milan) ; *Lithographie.* Estampage d'Alexandre Charpentier (pour la représentation aux Soirées Procope de *Madame Aubin*, 25 octobre 1894) ; *Croquis divers*. 1894-1895 (app. à l'auteur) ; *Verlaine sur son lit de mort, suite de Croquis*, 1896 (app. à l'auteur) ; *Affiche pour la 7e Exposition des Cent*, sept. 1894. — **E. Cohl** : *Dessin-charge*, « Les Hommes d'aujourd'hui », n° 244. Paris, Vanier. — **Marcellin Desboutin** : *Eau-forte*, 1896. — **Fantin-Latour** : *Coin de table, peinture* (groupe d'artistes parmi lesquels Mérat, Carjat, Rimbaud, etc.). app. à M E. Blémont. — **A. de la Gandara** : *Verlaine assis, dessin* exposé à la Société Nationale des Beaux-Arts, 1896 (app. à M. de Montesquiou-Fezensac). — **L. Lœwy** : *Verlaine sur son lit de mort, portrait à l'encre.* 9 janvier 1896. — **Péaron** : *Caricature ancienne*, lithographie « représentant Verlaine en 1688, au moment de l'apparition des *Poèmes saturniens ;* il traverse un cirque apocalytique, monté sur un Pégase squelette » (collection Pochet). — **W. Rothenstein** : *Portrait de Verlaine dans son lit*, reproduction gravée, publiée dans *Pall Mall Budget*, 23 novembre 1893. — **J. Valadon** : *Portrait, peinture*, 1884 (app. à M. F.-A. Cazals). — **Jan Veth** : *Portrait de profil*, dessin, 3 novembre 1892.

De nombreux bustes ont été faits de Paul Verlaine. Signalons ceux qu'exécuta **M. de Niederhausern-Rodo** (un buste en marbre exposé au salon de la Rose-Croix, 1893, et divers moulages), l'auteur du monument qui sera quelque jour, et grâce à l'initiative des amis du poète, érigé dans un square de Paris.

MON RÊVE FAMILIER

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème,
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? — Je l'ignore.
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

(*Poèmes Saturniens*. Messein.)

CHANSON D'AUTOMNE

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffoquant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure.

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.

(*Poèmes Saturniens.* Messein.)

CLAIR DE LUNE

Votre âme est un paysage choisi
Que vont charmant masques et bergamasques
Jouant du luth et dansant et quasi
Tristes sous leurs déguisements fantasques.

Tout en chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune,
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur
Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau,
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres

Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

(*Fêtes galantes.* Messein.)

LES INGÉNUS

Les hauts talons luttaient avec les longues jupes,
En sorte que, selon le terrain et le vent,
Parfois luisaient des bas de jambe, trop souvent
Interceptés! — et nous aimions ce jeu de dupes.

Parfois aussi le dard d'un insecte jaloux
Inquiétait le col des belles sous les branches,
Et c'étaient des éclairs soudains de nuques blanches
Et ce régal comblait nos jeunes yeux de fous.

Le soir tombait, un soir équivoque d'automne :
Les belles, se pendant rêveuses à nos bras,
Dirent alors des mots si spécieux, tout bas,
Que notre âme depuis ce temps tremble et s'étonne.

(*Fêtes galantes.* Messein.)

IL PLEURE DANS MON CŒUR...

Il pleut doucement sur la ville.
ARTHUR RIMBAUD.

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville,
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

O bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits!
Pour un cœur qui s'ennuie,
O le chant de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi ! nulle trahison ?
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon cœur a tant de peine !

(*Romances sans paroles*. Messein.)

GREEN

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches,
Et puis voici mon cœur, qui ne ne bat que pour vous.
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée
Que le vent du matin vient glacer à mon front.
Souffrez que ma fatigue, à vos pieds reposée,
Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête
Toute sonore encor de vos derniers baisers ;
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête,
Et que je dorme un peu puisque vous reposez.

(*Romances sans paroles*. Messein.)

STREET'S

Dansons la gigue !

J'aimais surtout ses jolis yeux,
Plus clairs que l'étoile des cieux,
J'aimais ses yeux malicieux.

Dansons la gigue !

Elle avait des façons vraiment
De désoler un pauvre amant,
Que c'en était vraiment charmant !

Dansons la gigue !

Mais je trouve encore meilleur
Le baiser de sa bouche en fleur,
Depuis qu'elle est morte à mon cœur.

Dansons la gigue !

Je me souviens, je me souviens
Des heures et des entretiens,
Et c'est le meilleur de mes biens.

Dansons la gigue !

(*Romances sans paroles.* Messein.)

ÉCOUTEZ LA CHANSON BIEN DOUCE...

Ecoutez la chanson bien douce
Qui ne pleure que pour vous plaire.
Elle est discrète, elle est légère :
Un frisson d'eau sur de la mousse !

La voix fut connue (et chère ?)
Mais à présent elle est voilée
Comme une veuve désolée,
Pourtant comme elle encore fière,

Et dans les longs plis de son voile
Qui palpite aux brises d'automne
Cache et montre au cœur qui s'étonne
La vérité comme une étoile.

Elle dit, la voix reconnue,
Que la bonté c'est notre vie,
Que de la haine et de l'envie
Rien ne reste, la mort venue.

Elle parle aussi de la gloire
D'être simple sans plus attendre,
Et de noces d'or et du tendre
Bonheur d'une paix sans victoire.

Accueillez la voix qui persiste
Dans son naïf épithalame.
Allez, rien n'est meilleur à l'âme
Que de faire une âme moins triste .

Elle est « en peine » et « de passage »,
La voix qui souffre sans colère,
Et comme sa morale est claire !...
Ecoutez la chanson bien sage.

(*Sagesse*. Messein.)

MON DIEU M'A DIT...

I

Mon Dieu m'a dit : « Mon fils, il faut m'aimer. Tu vois
Mon flanc percé, mon cœur qui rayonne et qui saigne,
Et mes pieds offensés que Madeleine baigne
De larmes, et mes bras douloureux sous le poids

De tes péchés, et mes mains ! Et tu vois la croix,
Tu vois les clous, le fiel, l'éponge, et tout t'enseigne
A n'aimer, en ce monde amer où la chair règne,
Que ma Chair et mon Sang, ma parole et ma voix.

Ne t'ai-je pas aimé jusqu'à la mort moi-même,
O mon frère en mon Père, ô mon fils en l'Esprit,
Et n'ai-je pas souffert, comme c'était écrit ?

N'ai-je pas sangloté ton angoisse suprême
Et n'ai-je pas sué la sueur de tes nuits,
Lamentable ami qui me cherches où je suis ? »

II

J'ai répondu : « Seigneur, vous avez dit mon âme.
C'est vrai que je vous cherche et ne vous trouve pas.
Mais vous aimer ! Voyez comme je suis en bas,
Vous dont l'amour toujours monte comme la flamme.

Vous, la source de paix que toute soif réclame,
Hélas ! Voyez un peu tous mes tristes combats !
Oserai-je adorer la trace de vos pas,
Sur ces genoux saignants d'un rampement infâme ?

Et pourtant je vous cherche en longs tâtonnements,
Je voudrais que votre ombre au moins vêtît ma honte,
Mais vous n'avez pas d'ombre, ô vous dont l'amour monte,

O vous, fontaine calme, amère aux seuls amants
De leur damnation, ô vous toute lumière
Sauf aux yeux dont un lourd baiser tient la paupière! »

III

— Il faut m'aimer! je suis l'universel Baiser,
Je suis cette paupière et je suis cette lèvre
Dont tu parles, ô cher malade, et cette fièvre
Qui t'agite, c'est moi toujours! Il faut oser

M'aimer! Oui, mon amour monte sans biaiser
Jusqu'où ne grimpe pas ton pauvre amour de chèvre,
Et t'emportera, comme un aigle vole un lièvre,
Vers des serpolets qu'un ciel cher vient arroser!

O ma nuit claire! ô tes yeux dans mon clair de lune!
O ce lit de lumière et d'eau parmi la brune!
Toute cette innocence et tout ce reposoir!

Aime-moi! Ces deux mots sont mes verbes suprêmes,
Car étant ton Dieu tout-puissant, je peux vouloir,
Mais je ne veux d'abord que pouvoir que tu m'aimes.

IV

— Seigneur, c'est trop! Vraiment je n'ose. Aimer qui? Vous?
Oh! non! Je tremble et n'ose. Oh! vous aimer je n'ose,
Je ne veux pas! Je suis indigne. Vous, la Rose
Immense des purs vents de l'Amour, ô Vous, tous

Les cœurs des saints, ô vous qui fûtes le Jaloux
D'Israël, Vous, la chaste abeille qui se pose
Sur la seule fleur d'une innocence mi-close,
Quoi, *moi, moi*, pouvoir *Vous* aimer. Etes-vous fous (1),

(1) Saint Augustin.

Père, *Fils*, *Esprit?* Moi, ce pécheur-ci, ce lâche,
Ce superbe, qui fait le mal comme sa tâche,
Et n'a dans tous ses sens, odorat, toucher, goût,

Vue, ouïe, et dans tout son être — hélas! dans tout
Son espoir et dans tout son remords que l'extase
D'une caresse où le seul vieil Adam s'embrase?

V

— Il faut m'aimer. Je suis ces Fous que tu nommais,
Je suis l'Adam nouveau qui mange le vieil homme,
Ta Rome, ton Paris, ta Sparte et ta Sodome,
Comme un pauvre rué parmi d'horribles mets.

Mon amour est le feu qui dévore à jamais
Toute chair insensée, et l'évapore comme
Un parfum, — et c'est le déluge qui consomme
En son flot tout mauvais germe que je semais,

Afin qu'un jour la Croix où je meurs fût dressée
Et que par un miracle effrayant de bonté
Je t'eusse un jour à moi, frémissant et dompté.

Aime. Sors de ta nuit. Aime. C'est ma pensée
De toute éternité, pauvre âme délaissée,
Que tu dusses m'aimer, moi seul qui suis resté!

VI

— Seigneur, j'ai peur. Mon âme en moi tressaille toute.
Je vois, je sens qu'il faut vous aimer. Mais comment
Moi, ceci, me ferais-je, ô mon Dieu, votre amant,
O justice que la vertu des bons redoute?

Oui, comment? Car voici que s'ébranle la voûte
Où mon cœur creusait son ensevelissement
Et que je sens fluer à moi le firmament,
Et je vous dis: de vous à moi quelle est la route?

Tendez-moi votre main, que je puisse lever
Cette chair accroupie et cet esprit malade.
Mais recevoir jamais la céleste accolade,

Est-ce possible ? Un jour, pouvoir la retrouver
Dans votre sein, sur votre cœur qui fut le nôtre,
La place où reposa la tête de l'apôtre?

VII

— Certes, si tu le veux mériter, mon fils, oui.
Et voici. Laisse aller l'ignorance indécise
De ton cœur vers les bras ouverts de mon Eglise
Comme la guêpe vole au lis épanoui.

Approche-toi de mon oreille. Epanches-y
L'humiliation d'une brave franchise.
Dis-moi tout sans un mot d'orgueil ou de reprise
Et m'offre le bouquet d'un repentir choisi.

Puis franchement et simplement viens à ma table.
Et je t'y bénirai d'un repas délectable
Auquel l'ange n'aura lui-même qu'assisté,

Et tu boiras le Vin de la vigne immuable
Dont la force, dont la douceur, dont la bonté
Feront germer ton sang à l'immortalité.



Puis, va! Garde une foi modeste en ce mystère
D'amour par quoi je suis ta chair et ta raison,
Et surtout reviens très souvent dans ma maison,
Pour y participer au Vin qui désaltère,

Au Pain sans qui la vie est une trahison,
Pour y prier mon Père et supplier ma Mère
Qu'il te soit accordé, dans l'exil de la terre,
D'être l'agneau sans cris qui donne sa toison,

D'être l'enfant vêtu de lin et d'innocence,

D'oublier ton pauvre amour-propre et ton essence,
Enfin, de devenir un peu semblable à moi

Qui fus, durant les jours d'Hérode et de Pilate,
Et de Judas et de Pierre, pareil à toi
Pour souffrir et mourir d'une mort scélérate!



Et pour récompenser ton zèle en ces devoirs
Si doux qu'ils sont encor d'ineffables délices,
Je te ferai goûter sur terre mes prémices,
La paix du cœur, l'amour d'être pauvre, et mes soirs

Mystiques, quand l'esprit s'ouvre aux calmes espoirs
Et croit boire, suivant ma promesse, au Calice
Eternel, et qu'au ciel pieux la lune glisse,
Et que sonnent les angélus roses et noirs,

En attendant l'assomption dans ma lumière,
L'éveil sans fin dans ma charité coutumière,
La musique de mes louanges à jamais,

Et l'extase perpétuelle et la science,
Et d'être en moi parmi l'aimable irradiance
De tes souffrances, enfin miennes, que j'aimais!

VIII

— Ah! Seigneur, qu'ai-je? Hélas! me voici tout en larmes
D'une joie extraordinaire : votre voix
Me fait comme du bien et du mal à la fois,
Et le mal et le bien, tout a les mêmes charmes.

Je ris, je pleure, et c'est comme un appel aux armes
D'un clairon pour des champs de bataille où je vois
Des anges bleus et blancs portés sur des pavois,
Et ce clairon m'enlève en de fières alarmes.

J'ai l'extase et j'ai la terreur d'être choisi.
Je suis indigne, mais je sais votre clémence,
Ah! quel effort, mais quelle ardeur! Et me voici

Plein d'une humble prière, encor qu'un trouble immense
Brouille l'espoir que votre voix me révéla,
Et j'aspire en tremblant.

IX

— Pauvre âme, c'est cela!
(*Sagesse*. Messein.)

LE CIEL EST, PAR-DESSUS LE TOIT...

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme!
Un arbre, par-dessus le toit
Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit
Doucement tinte.
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.

Mon Dieu,mon Dieu, la vie est là,
Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là,
Vient de la ville.

— Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse?

(*Sagesse*. Messein.)

LE PETIT COIN, LE PETIT NID...

Le petit coin, le petit nid
Que j'ai trouvés,
Les grands espoirs que j'ai couvés,
Dieu les bénit.
Les heures des fautes passées
Sont effacées
Au pur cadran de mes pensées.

L'innocence m'entoure et toi,
    Simplicité.
Mon cœur par Jésus visité
    Manque de quoi ?
Ma pauvreté, ma solitude,
    Pain dur, lit rude,
Quel soin jaloux ! l'exquise étude !

L'âme aimante au cœur fait exprès,
    Le dévouement,
Viennent donner un dénouement
    Calme et si frais
A la détresse de ma vie
    Inassouvie
D'avoir satisfait toute envie !

Seigneur, ô merci ! N'est-ce pas
    La bonne mort ?
Aimez mon patient effort
    Et nos combats.
Les miens et moi, le ciel nous voie
    Par l'humble voie
Entrer, Seigneur, dans votre joie.

(*Amour*. Messein.)

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

1864

M. Francis Vielé-Griffin est né à Norfolk (Virginie), Etats-Unis, le 26 mai 1864. Il vint en France dès sa jeunesse et s'y est fixé depuis, habitant tour à tour Paris et la Touraine ; il a pour cette belle province où

> La lente Loire passe altière et d'île en île
> Noue et dénoue au loin son bleu ruban moire

une affection particulière, dont il a souvent témoigné dans ses poèmes. Les premiers vers de M. Francis Vielé-Griffin parurent dans *Lutèce* en 1885 et furent réunis ensuite en une plaquette sous le titre de *Cueille d'Avril*. D'autres recueils suivirent : *Les Cygnes, Joies, Diptyque, La Chevauchée d'Yeldis*, avec lesquels il manifesta une originalité poétique qui n'a cessé depuis de s'affirmer et de lui mériter parmi les nouveaux poètes une place de plus en plus grande. De 1890 à 1892, M. Francis Vielé-Griffin fit paraître avec Bernard Lazare et M. Paul Adam *Les Entretiens politiques et littéraires*, une revue où beaucoup des écrivains connus aujourd'hui publièrent leurs premières œuvres et où il exposa pour sa part, en de nombreux articles, ses théories d'une poétique nouvelle. M. Francis Viele-Griffin a eu ce grand mérite de conformer son œuvre à ses théories, et par là il est bien à notre époque le poète le plus significatif du vers libre. Le vers libre qu'il emploie n'a rien d'une désarticulation plus ou moins habile de l'alexandrin régulier. De celui-ci, M. Francis Vielé-Griffin a tout rejeté, « les gentilles difficultés vaincues, le bon vieux rythme numérique et carré, le jeu puéril des césures, l'or un peu fané des rimes masculines et féminines, la cheville artiste, etc. », comme il a dit quelque part, — toutes faciles pratiques qui font que beaucoup de gens peuvent faire des vers sans être le moins du monde poètes. Son vers libre, à lui, n'a bien d'autre rythme que celui des paroles qui chantent en son esprit, — n'est-ce pas la définition de la forme poétique par excellence ? — et

c'est peut-être la raison pour laquelle ses poèmes peuvent déconcerter au premier abord certaines habitudes de lecture, — la vieille routine de l'alexandrin, — et pour laquelle aussi on ne peut les imiter : ils lui sont profondément ressemblants et personnels. M. Francis Vielé-Griffin n'a d'ailleurs rien voulu imiter d'autrui, ni suivre le chemin de personne. On ne trouve point dans son œuvre de ces « motifs » cent fois repris, véritables lieux communs des poètes. Tel qu'il était, il a voulu le rester, et les choses qu'il a dites sont bien à lui. Comme l'a dit M. Remy de Gourmont dans le *Livre des Masques*, en parlant de la forme et de l'essence de son art, « il y a, par M. Francis Vielé-Griffin, quelque chose de nouveau dans la poésie française. »

M. Francis Vielé-Griffin est Officier de la Légion d'honneur. Il a collaboré aux *Écrits pour l'Art* (1887), à *La Wallonie* (1890-1892), à *Floréal*, à *La Revue indépendante* (1889), au *Livre des Légendes* (1895), à *L'Écho de Paris* (1896-1897), à *La Revue blanche*, au *Mercure de France*, à *L'Ermitage*, à *Vers et Prose*, à *L'Occident*, à *La Phalange*, à *La Grande Revue*, etc.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — **Cueille d'Avril**, poésies. Paris, Vanier, 1886, in-18. — **Les Cygnes**, poésies, 1885-1886. Paris, Alcan-Lévy, 1887, in-18. — **Ancaeus**, poème dramatique, 1885-1887. Paris, Vanier, 1888, in-18. — **Joies**, poèmes, 1888-1889). Paris, Tresse et Stock, 1889, in-16. — **Diptyque** (*Le Porcher. L'Eurythmie*) Paris [Pour les *Entretiens politiques et littéraires*], 1891, in-16. — **Les Cygnes**, nouveaux poèmes, 1890-1891. Paris, Vanier, 1892, in-18. — **Swanhilde**, poème dramatique, 1890-1893. Paris, Extrait de *L'Ermitage*, 1893, in-18 (100 ex.). — **La Chevauchée d'Yeldis et autres poèmes**, Paris, Vanier, 1893, in-18. — **Πάλαι**, poèmes, (1894). Paris, Ed. du Mercure de France, 1894, in-8 carré. — **Laus Veneris**, poème de Swinburne (traduction) Paris, Ed. du Mercure de France, 1895, petit in-16 (283 ex.). — **Poèmes et Poésies**, 1886-1893. (*Cueille d'Avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin* et *Chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis*) augmentés de plusieurs poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, in-18. — **La Clarté de Vie**, poèmes (*Chansons. L'Ombre. Au gré de l'heure. In Memoriam. En Arcadie*). Paris, Soc. Mercure de France, 1897, in-18. — **Phocas le Jardinier**, précédé de *Swanhilde. Ancaeus. Les Fiançailles d'Euphrosine*, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — **La Partenza**, poèmes. Paris, Extrait de *L'Ermitage* (hors commerce), 1899, in-12. — **La Légende ailée de Wieland le Forgeron**, poème dramatique. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, gr. in-8. — **Sainte Agnès**, poème. Paris, [hors commerce], 1900, in-16 (Réimpr. dans *L'Amour sacré*, 1903). — **Sainte Julie**, poème Paris [hors commerce], 1902, in-16 (Réimpr. dans *L'Amour sacré*, 1903). — **L'Amour sacré**, poèmes. Paris, Bibliothèque de l'Occident, 1903 in-8. — **Plus loin**, poèmes (*La Partenza. In Memoriam. Stéphane Mallarmé. L'Amour sacré*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18.

On trouve, en outre, des poèmes de M. F. Vielé-Griffin dans **L'Almanach des poètes**, années 1896, 1897 et 1898. (Paris. Ed. du Mercure. 1895, 1896 et 1898, 3 vol, in-16.) et une « note biographique » sur le poète Verhaeren dans l'ouvrage de M. Albert Mockel : **Emile Verhaeren**. Paris, Ed. du Mercure de France, 1895, in-18.

Poèmes mis en musique — Des poèmes de M. Vielé-Griffin ont été mis en musique par M. Herscher et Mlle Getty.

A consulter. — **André Beaunier** : *La Poésie nouvelle*. Paris. Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **Remy de Gourmont** : *Le Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France. 1896, in-18. — **Georges Le Cardonnel** et **Charles Vellay** : *La littérature contemporaine. 1905. Opinion des écrivains de ce temps*. Paris. Soc. du Mercure de France. 1905, in-18. — **Albert Mockel** : *Propos de littérature*. Paris. Libr. de l'Art Indépendant, 1894.in-8. — **Henri de Régnier** : *F. Vielé-Griffin*, notice dans *Les Portraits du prochain siècle*. Paris, Girard, 1894, in-18. — **Adolphe Retté** : *Le Symbolisme. Anecdotes et Souvenirs*. Paris, Messein, 1903. in-18. — **Christian Rimestad** : *Fransk Poesi i det de Nittende Aarhundrede*. Kobenhavn, Schubotheske, 1905, in-8. — **Robert de Souza** : *La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18. — **V. Thompson** : *French Portraits* (Being appreciations of the writers of young France). Boston. Richard G.Badger and Co, 1900, in-8. — **E. Vigié-Lecocq** : *La Poésie contemporaine, 1884-1896*. Paris, Soc. du Mercure de France. 1897, in-18. — **Emil Zilliacus** : *Den Nyare franska Poesin och antiken*. Helsingfors. 1905, Aktiebolaget Handelstryckeriet, in-8. — **Henri Chantavoine** : *Poètes et poésies*. Journal des Débats. 21 novembre 1895. — **Jean de Gourmont** : *Littérature contemporaine. F. Vielé-Griffin*, avec 3 illustrations. Emporium (Bergame), décembre 1903. — **Henri Ghéon** : *Etude*. L'Ermitage, septembre 1896. — **A.-F. Herold** : *Notes sur la Chevauchée d'Yeldis* Mercure de France. juillet 1893. — **Ch. Maurras** : *La Vie littéraire* et *Littérature*. Revue Encyclopédique, 15 décembre 1895 et 7 août 1897. — **Georges Pellissier**. *Poésie*. Revue Encyclopédique, 1er février 1895. — **Pierre et Paul** : (Paul Verlaine) : *Francis Vielé-Griffin* (Les Hommes d'aujourd'hui). Paris. Vanier, s. d., en feuille. — **Robert de Souza** : *Etude*. Gil Blas, 6 juillet 1895. — **A. Van Hamel** : *Fransche Symbolisten*. Gids, 1902. — **E. Vigié-Lecocq** : *L'Amour dans la Poésie contemporaine*. Mercure de France, janvier 1897. — **Tancrède de Visan** : *Vielé-Griffin*, Vers et prose, mars 1905.

Iconographie :

Jacques Blanche : *M. F. Vielé-Griffin et sa famille*. (Soc. nationale des Beaux-Arts). — **Luque** : *Portrait-Charge* (Les Hommes d'aujourd'hui). Paris. Vanier. — **Salomon** : *Portrait de Francis Vielé-Griffin à 19 ans, peinture à l'huile, 1883* (app. à M. Francis Vielé-Griffin). — **F. Vallotton** : *Masques*, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont. Paris. Soc. du Mercure de France. 1896. — **Théo van Rysselberghe** : *Portrait, peinture à l'huile*, 1899 (app. à M. Francis Vielé-Griffin). — **Jean Veber** : *Portrait au crayon*, reproduit dans *L'Ermitage*, avril 1898.

LES VERTS ET L'INDIGO...

Mare livens

Les verts et l'indigo brûlant et l'azur pâle
Que roule dans ce faste impertinent ton flot,
Et les étoiles d'or et la lune d'opale
Que tu balances dans la nuit comme un falot,

Tu les as pris aux ciels merveilleux des aurores,
Aux rêves des minuits, aux gloires des couchants
Pour en farder l'éclat de tes houles sonores
Et tu cherches l'écho des roches pour leurs chants!

Ne sens-tu pas en toi l'opulence de n'être
Que par toi seule belle, ô Mer, et d'être toi?
N'as-tu pas ton arcane où nul œil ne pénètre,
Comme l'Espace ! et n'a-tu pas aussi l'effroi ?...

Pour toi, mon cœur, qui ris de honte et te renies,
Si leur gloire sur toi pèse d'un vaste poids ;
Si, sous l'immensité des cieux et des génies,
Ta médiocrité semble un crime parfois ;

Du moins sois fier, malgré les heures d'impuissance
Exulte d'être toi, puisque tu restes tel —
Toi qui n'as pas, rythmant quelque réminiscence,
Cherché le plagiat qui m'eût fait immortel !

(*Poèmes et Poésies : Cueille d'Avril.*)

LES DOUX SOIRS SONT FLÉTRIS

« Les doux soirs sont flétris comme des fleurs d'octobre
— Qu'irions-nous dire au saule, aux ajoncs, aux lagunes ? —
Mon âme à tout jamais s'est faite grave et sobre ;
— Qu'irions-nous dire aux dunes?

Le vent se lève et vient, discret et sans parole :
Ma tempe est fraîche de son baiser ;
La nuit — doucement, comme une mère console —

Se lève et vient m'étreindre et me bercer,
Qu'irions-nous dire au saule ?

Vous fûtes mon roi pour un printemps fleuri,
Vous fûtes l'élu de vos douces parole ;
Le savions-nous, quand nous avons ri,
Que tous deux jouaient de vieux rôles ?

Le savais-je, moi ? vous, le saviez-vous ?
— Maintenant tout est gris sur la lande nocturne —
Avec nos rires faux et doux ?
Que nous en avait dit l'avenir taciturne ?
Que savions-nous ?

Moi, je rêvais, sans doute, les vieux poèmes,
Et vous, les vieux contes de bonnes fortunes :
« *Vous m'aimez ? — je t'aime ! — tu m'aimes !* »
Quel âge avons-nous donc pour rire de nous-mêmes ?
Qu'irions-nous dire aux dunes ?
Au saule, aux ajoncs, aux lagunes ?
— La lune se lève en ses halos blêmes —
Nos cœurs seront morts sans rancunes. »

(*Poèmes et Poésies : Joies.*)

CES HEURES-LA

Ces heures-là nous furent bonnes,
Comme des sœurs apitoyées ;
Heures douces et monotones,
Pâles et de brumes noyées,
Avec leurs pâles voiles de nonnes.

Ne valaient-ils donc pas nos rires,
Ces sourires sans amertumes
Vers le lourd passé dont nous fûmes ?
Ah ! chère, il est des heures pires
Que ces heures aux voiles de brumes.

Elles passaient en souriant
— Comme des nonnes vont priant —

De lueurs opalines baignées,
Les douces heures résignées.

Va, nos âmes sont encor sœurs
Des heures de l'automne grises,
Dont la pénombre dans nos cœurs
Estompait les vieilles méprises
Et nous ne voyions plus nos pleurs.

(*Poèmes et Poésies : Joies.*)

LES FEUILLES, CETTE MATINÉE

Les feuilles, cette matinée,
Sont toutes satinées,
La pluie est tiède ;
Les chants d'hier reviennent en refrains,
Ce gai matin,
Et, si j'oublie, ta voix me vient en aide ;

Et si même ta mémoire défaille,
Je reprends l'air qui mène, vaille que vaille,
Les mots qu'il laisse, au hasard, se poursuivre ;
Que chantions-nous
Avec des mots si doux
Que même ainsi, sans suite, ils nous enivrent ?

(*Poèmes et Poésies : Joies.*)

RONDE

Avec du soleil ou du clair de lune,
Et des voix de femmes, et des pas de danse,
Mêlez les rêves en ronde d'enfance :
La brise est neigeuse, l'herbe saupoudrée
Des pétales blancs que sèment les branches ;
Passe la blonde et passe la brune !
Elles tournoient ; vous n'en aimez qu'une ;
Embrassez celle que vous voudrez.

Les bouquets levés comme des torches
Essaiment, comme des étincelles,

Le sang des roses que la brise mêle
A la neige des lys effeuillés sous le porche;
Je sais le balustre où vous accouderez
Ce rire timide qui voile un émoi ;
La ronde tourne et vous faites un choix
Embrassez celle que vous voudrez.

On sonne du fifre et tous les rires
Vont tournant, encore, comme au vent les feuilles
Vous avez peur de son baiser d'accueil,
Vous cherchez le mot que vous vouliez dire;
La coquette d'un rire vous absoudrait,
A vous voir au cœur cette honte d'amour
Ne dites rien si vous êtes à court;
Embrassez celle que vous voudrez.

(*Poèmes et Poésies : Joies*)

BELLE HEURE, IL FAUT NOUS SÉPARER...

Belle heure, il faut nous séparer,
Toi de rêve et de roses parée,
Vers le vague et la nuit à jamais égarée...

Je t'attendis pourtant comme une amante,
J'ai fait mon âme pure à rêver ta venue,
J'ai fait ma chasteté de ton épaule nue
Frissonnant du baiser de mon attente;

De loin, quand je levai les yeux, de loin,
C'était toi qui fanais dans les jeunes foins,
C'était toi qui cueillais la vendange nouvelle,
Et c'était ton pas, tout frisson d'ailes;

Tu fus mon espoir, et te voici venue,
Rieuse et frêle en ta beauté nue,
Ceinte de joie et d'amour, et qui fuis...
Entre hier et demain il n'est pas d'aujourd'hui
Et je ne t'ai pas — sur mon âme! — connue.

(*Poèmes et Poésies : Fleurs du Chemin.*)

ÉTIRE-TOI, LA VIE...

Etire-toi, la Vie est lasse à ton côté
— Qu'elle dorme de l'aube au soir,
    Belle, lasse,
Qu'elle dorme —
Toi, lève-toi : le rêve appelle et passe
Dans l'ombre énorme,
Et, si tu tardes à croire,
Je ne sais quel guide il te pourra rester
— Le rêve appelle et passe,
Vers la divinité.

Laisse, ne prends qu'un viatique
Et de tout cet amour qui double chaque pas
Ne prends que le désir, et va,
Dépêche-toi :
Le rêve appelle et passe,
Passe — et n'appelle qu'une fois.

Marche dans l'ombre, cours !
Est-il un abîme que tu craignes ?
O hâte-toi !... il est trop tard :
La belle Vie en son sommeil d'amour
Etend ses doux bras qui t'étreignent
— Trop tard : le rêve appelle et passe,
Appelle en vain,
Passe et dédaigne...

Alors,
Etreins la Vie, encore, de baisers lasse,
Engendre d'elle un art ;
Si tu ne fus vers Dieu, à l'infini,
Selon le rêve muet et qui prie,
Retourne-toi, étreins la belle Vie ;
Immortalise en elle ta seule heure :
De ta douleur de mort et de sa joie
Procréant quelque Verbe harmonieux
Qui te survive et rire et pleure
Quand le printemps verdoie

Au bois joyeux
Du jeune leurre d'amour qu'il faut redire

Et chante dans la clarté de son sourire...

(*La Clarté de Vie.*)

LA MOISSON

Une ombre bleue
Traçait des cônes dentelés
A l'Orient des meules,
Sur l'éteule ;
La plaine rose pantelait
D'un souffle maternel ;
On tassait l'or réel
Des lourds blés fauves,
Sous le soleil de Dieu.

Au halo violet des meules,
On chantait en buvant :
Du levant au couchant
C'était des rires ;
Là-bas,.
On marchait vers le Nord
Et, à l'avant,
La ligne des faux pâles faisait feu
— Comme étincellent des miroirs virants —
Les faucheurs marchaient vers le Nord,
Couchant les grands blés derrière eux
D'un même effort ;

Puis venaient ceux qui liaient les épis
Et ceux qui groupent en faisceaux les gerbes pâles
Et puis, courbant et redressant leur taille souple,
Les glaneuses méticuleuses vont par couples,
Ou l'une et l'une, d'un pas égal ;
Et tous les chariots avec leurs cris
Et leurs bœufs — lents comme le blé qui monte —
Et tout le faix d'orgueil des lourds épis..
Nous eûmes honte..

Assis contre les gerbes chaudes
J'ai chanté, bas et pour moi-même,
Ceux-là qui rôdent
De porche en seuil,
Qui ne labourent et qui ne sèment,
Glanant la Vie selon l'accueil ;

Et j'ai chanté, plus bas encor,
La faim et l'ombre de la mort
Honteuse et morne et telle qu'on n'ose
Dire qu'on a faim et pour quelles causes.
Et qu'on meurt seul et sans révolte
D'avoir semé sans qu'on récolte
— La crainte et l'orgueil sont muets ;
... Tel qui mourait, on l'a tué,
La faim faisant sa bouche acerbe...

Je t'ai chanté, tout bas, ces choses
Entre les blés, au mois des gerbes.

(*La Clarté de Vie.*)

OCTOBRE

La brise, déjà brusque et de voix rude,
A poussé, devant nous, le vantail d'or
Du vieil Automne auguste aux yeux de solitude.
L'herbe est joyeuse encore
Et, dès le seuil,
Le regain vêt le pré de sa verdure neuve ;
Regarde : la vallée s'élargit comme un fleuve ;
L'arrière été, frileux sous son manteau de feuilles,
Se lève, au loin, souriant la bienvenue,
Et chante, comme au temps des cueilles
Et les oiseaux,
Alors qu'il cherchait l'ombre et riait nu
D'entre les grands lys d'eau et les roseaux..,

L'été n'eut pas de gloire comme celle-ci :
Le verdoyant orgueil de son laurier

N'a pas valu les diadèmes d'or verdi
Que te voici cueillant au peuplier léger ;
Et si des feuilles saignent sous nos pas
Comme une lie vive de vendange,
L'âme subtile et fauve de l'effeuillaison
Monte sous bois, en griserie étrange
Entre les ormes tors,
Quand nous passons, riant tous deux, couronnés d'or
Et tout, autour de nous, est beau comme la mort.

Seules les feuilles bruissent,
Au sillage de ta jupe hâtive ;
Arrête ! écoute et retiens ton haleine :
Il n'est plus un murmure qui vive,
Le silence des rayons obliques et glisse
Furtif entre les chênes...
La brise meurt ;
L'air est si calme qu'on entend son cœur
Qui bat la vieille peine...

La mort est belle comme ce soir, je crois
— Silencieuse et pâle, sans rêve et sans émoi —
Nulle douleur voilée ne guette entre les ifs
Ceux dont la voix s'éteint comme un chant qui s'éloigne
Et le geste crédule où les lèvres se joignent
Scelle d'un sceau d'enfant la loi grave du sort ;
Saluons d'un baiser l'Automne aux yeux pensifs ;
La Vie est un sourire aux lèvres de la Mort...

Si de la gaieté claire de ses guirlandes
J'ai fait comme un refrain au rêve de la vie,
La sente du verger ou le sentier des landes
Ondule au rythme égal de ma mélancolie ;
On pleurerait, peut-être, à rêver l'ombre grande
Et le cri du tombeau où nul ne vient à l'aide ;
Mais l'ombre grêle est douce sous la charmille tiède,
Le rateau à tes pieds mord des feuilles crispées ;
L'Eté hésite, avec ses heures attroupées,
Au seuil de l'occident et sourit à la nuit...

...Que ferons-nous demain de ces roses coupées ?
J'ai hâte du feu clair et de ta voix qui lit...

(*La Clarté de Vie.*)

L'AUTOMNE

Lâche comme le froid et la pluie,
Brutal et sourd comme le vent,
Louche et faux comme le ciel bas,
L'Automne rôde par ici,
Son bâton heurte aux contrevents;
Ouvre la porte, car il est là.

Ouvre la porte et fais-lui honte,
Son manteau s'effiloche et traîne,
Ses pieds sont alourdis de boue ;
Jette-lui des pierres, quoi qu'il te conte,
Ne crains pas ses paroles de haine :
C'est toujours un rôle qu'il joue.

Car je le connais bien, c'est lui
Qui vint l'antan avec des phrases
Avec des sourires et des grappes,
Parlant du bon soleil qui luit,
Du vent d'été qui bruit et jase,
Du bon repos après l'étape ;

Il a soupé à notre table
— Je le reconnais bien, te dis-je
Il a goûté au vin nouveau,
Puis on l'a couché dans l'étable
Entre la jument et le veau :
Le lendemain l'eau était prise,
Les feuilles avaient plu sous la gelée.
— Ferme la porte et les volets.

Qu'il passe son chemin, au moins,
Qu'il couche ailleurs que dans mon foin,
Qu'il aille mendier plus loin.

Avec des feuilles dans sa barbe
Et ses yeux creux qui vous regardent
Et sa voix rauque et doucereuse ;
A d'autres ! moi, je le reconnais,
Qu'il s'attife d'or ou qu'il gueuse.
— Rentre la cloche : s'il sonnait !

Prépare une flambée ; j'attends
Le vieil hiver au regard franc.

(*La Clarté de Vie.*)

D'AUTRES VIENDRONT PAR LA PRÉE...

D'autres viendront par la prée
S'asseoir au banc de la porte ;
Tu souriras belle et parée,
Du seuil, à ta jeune escorte

Ils marcheront à ta suite
Aux rayons de ton printemps
— Qu'ont-ils à courir si vite ?
Moi, j'eus aussi, leurs vingt ans —

Ils auront tes sourires
Et ta jeunesse enchantée...
Qu'importe? qu'en sauront-ils dire :
Moi seul, je t'aurai chantée.

(*Plus loin.*)

DEMAIN, EST AUX VINGT ANS FIERS...

Demain, est aux vingt ans fiers ;
Leurs rires passent, et l'on reste accoudé ;
On a honte, un peu, de ses joyeux hiers,
Comme d'un habit démodé.

Demain, c'est l'automne qui parle
De plus près à l'oreille qui l'écoute.

Je suis sans regret, mais j'ai mal;
Je suis sans effroi, mais je doute;

Non, certes, de ma journée :
J'ai vécu, au mieux, le poème ;
Mais l'âme reste étonnée
De n'être plus elle-même.

(*Plus loin.*)

RESTER ? TU ES FOLLE, PENSÉE !...

Rester ? tu es folle, pensée !
On serait seul — rien ne dure —
Rester comme une ombre aux croisées,
Comme un portrait qui sourit au mur ?

C'est déjà trop qu'on s'attarde ;
Notre heure est loin sur la route
— Qu'est-ce donc que tu regardes
Là-bas ? Qu'est-ce que tu écoutes ?

Rester ! il ne reste rien
Des rires, des rêves, de l'été...
Ils s'en furent par d'autres chemins.
Je suis las d'avoir été.

(*Plus loin.*)

N'EST-IL UNE CHOSE AU MONDE...

« N'est-il une chose au monde,
Chère, à la face du ciel
— Un rire, un rêve, une ronde,
Un rayon d'aurore ou de miel —

N'est-il une chose sacrée
— Un livre, une larme, une lèvre,
Une grève, une gorge nacrée,
Un cri de fierté ou de fièvre —

N'est-il une chose haute,
Subtile et pudique et suprême
— Une gloire, qu'importe ! une faute,
Auréole ou diadème —

Qui soit comme âme en notre âme,
Comme un geste guetté que l'on suive,
Et qui réclame, et qui proclame,
Et qui vaille qu'on vive... »

(*Plus loin.*)

IN MEMORIAM STÉPHANE MALLARMÉ

THRÈNE

Si l'on te disait : Maître !
Le jour se lève ;
Voici une aube encore, la même, pâle ;
Maître, j'ai ouvert la fenêtre,
L'aurore s'en vient encor du seuil oriental,
Un jour va naître !
— Je croirais t'entendre dire : Je rêve.

Si l'on te disait : Maître, nous sommes là,
Vivants et forts,
Comme ce soir d'hier, devant ta porte ;
Nous sommes venus en riant, nous sommes là,
Guettant le sourire et l'étreinte forte,
— On nous répondrait : Le Maître est mort.

Des fleurs de ma terrasse,
Des fleurs comme au feuillet d'un livre,
Des fleurs, pourquoi ?
Voici un peu de nous, la chanson basse
Qui tourne et tombe,
— Comme ces feuilles-ci tombent et tournoient —
Voici la honte et la colère de vivre
Et de parler des mots — contre ta tombe.

(*Plus loin.*)

LE VOYAGE

J'ai un grand voyage à faire :
Par delà les horizons
Fuit la route ardente et claire,
Poudre d'or jaune, poussière,
Parmi l'or vert des moissons ;
Elle s'échappe, matinale,
Du baiser bleu de la forêt ;
Celle qui la croise dévale,
Rit au fleuve et disparaît ;
A la prendre à contre-brise,
On irait, peut-être, au ciel ?
Par la porte d'azur qu'irise
L'aube des faîtes éternels...
O le beau, le grand voyage !
N'es-tu prêt, mon cœur trop sage ?
Maint est mort qui demeura
Hésitant au carrefour...
Beau voyage des Amours,
Je ne sais qui le fera...

J'ai un grand voyage à faire ;
Cœur, ô mon cœur, viens, faisons route ;
Choisis l'ombre ou le ciel clair,
Prends ta foi et prends ton doute ;
Faisons hâte : le temps nous gagne !
Viens, à travers bois ou plaine,
Descendons vers la rivière,
Gravissons, à perdre haleine,
Marche à marche, la montagne....
Ah ! que tardes-tu, cœur tendre ?
L'Heure n'a que faire d'attendre ;
Vois ! elle s'est levée ; lève-toi !
Marchons courons... mais, déjà,
Tu regardes en arrière...
Ah ! le beau voyage à faire..
Je ne sais qui le fera.

J'ai un grand voyage à faire
— Mon cœur, c'est bien des affaires —
L'Heure s'en fût en un jeune rire ;
Du baiser de sa bouche ma lèvre brûle encore !
J'ai fait un pas vers elle et n'ai su que lui dire ;
L'heure jeune s'en fut et tu battais si fort,
O mon cœur solitaire,
Que le regret est pire
Bien que doux amer
Que ne fut jamais le remords ;
Pourtant cette nuit et cette ombre recèlent
Le douteux avenir auguste et sidéral ;
Son mystère est ardent d'une pluie d'étincelles
Et ton désir s'assoiffe à son baiser fatal ;
Ton orgueil, s'il rougit, ne se mirera pas
Au rêve enténébré qu'ondule la rivière ;
Tu mêleras ton pas au bruit d'un autre pas ;
La nuit, bandeau d'amour, enveloppe la terre ;
Pour l'étreinte hasardeuse, une main dans la nuit
S'est tendue, et voici qu'elle effleure ta bouche,
Et l'aveugle destin sous la nuit s'accomplit :
Etreins ta joie ; au loin l'aurore s'effarouche ;
Le jour monte ; la plaine et la forêt se joignent ;
La rivière enlaçante et la fière montagne
Ne font qu'une en ce rêve ardent de paysage...

La route, aventuriers, vient au-devant de vous :
Le beau voyage à faire, ô mon cœur, le Voyage
C'est la Vie et l'Amour qui le feront en nous !

APPENDICE

I

Quelques définitions du « Symbolisme » et du « Vers Libre ».

SUR LE SYMBOLISME

« La contemplation des objets, l'image s'envolant de rêveries suscitées par eux, sont le chant : les Parnassiens, eux, prennent la chose entièrement et la montrent ; par là, ils manquent de mystère ; ils retirent aux esprits cette joie délicieuse de croire qu'ils créent. Nommer un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème qui est faite du bonheur de deviner peu à peu ; le suggérer voilà le rêve. C'est le parfait usage de ce mystère qui constitue le symbole ; évoquer petit à petit un objet pour montrer un état d'âme, ou, inversement, choisir un objet et en dégager un état d'âme par une série de déchiffrements... » STÉPHANE MALLARMÉ : *Enquête sur l'Evolution Littéraire*, 1891.

★

« Ennemie de l'enseignement, la déclamation, la fausse sensibilité, la description objective, la poésie symboliste cherche à vêtir l'idée d'une forme sensible qui néanmoins ne serait pas son but à elle-même, mais tout en servant à exprimer l'idée demeurerait sujet. L'idée à son tour ne doit point se laisser voir privée des analogies extérieures : car le caractere essentiel de l'art symbolique consiste à ne jamais aller jusqu'à la conception de l'idée en soi. Quant aux phénomènes, ils ne sont que les apparences sensibles destinées à représenter leurs affinités ésotériques avec les Idees primordiales...

«... Le rythme : l'ancienne métrique avivée, un désordre savamment ordonné, la rime illucescente et martelée comme un bouclier

d'or et d'airain, auprès de la rime aux fluidités abscondes ; l'alexandrin à arrêts multiples et mobiles ; l'emploi de certains nombres impairs... » JEAN MORÉAS : *Manifeste*, Figaro, 18 septembre 1886.

★

« On peut noter avec quelque raison que les poètes qui nous précédèrent immédiatement, les Parnassiens et la plupart des Romantiques, manquèrent dans un certain sens de *symbole ;* ils considérèrent dans les idées, les sentiments, l'histoire et la mystique, le fait particulier, comme existant en soi poétiquement De là l'erreur de la couleur locale en histoire, le mythe raccorni par une interprétation pseudo-philologique, l'idée sans la perception des analogies, le sentiment pris dans l'anecdote. Et nous retrouvons tout cela grossi et grossoyé dans le naturalisme qui est la pourriture du romantisme... » JEAN MORÉAS : *Enquête sur l'Evolution littéraire*, 1891.



« ... Je crois qu'il y a deux sortes de symboles : l'un qu'on pourrait appeler le symbole *a priori ;* le symbole de *propos délibéré ;* il part d'abstractions et tâche de revêtir d'humanité ces abstractions. Le prototype de cette symbolique, qui touche de bien près à l'allégorie, se trouverait dans le *second Faust* et dans certains contes de Gœthe, son fameux *Mährchen aller Mährchen*, par exemple. L'autre espèce de symbole serait plutôt inconscient, aurait lieu à l'insu du poète, souvent malgré lui et irait, presque toujours, bien au-delà de sa pensée : c'est le symbole qui naît de toute création géniale d'humanité ; le prototype de cette symbolique se trouverait dans Eschyle, Shakespeare, etc.

« Je ne crois pas que l'œuvre puisse naître viablement du symbole, mais le symbole naît toujours de l'œuvre, si celle-ci est viable. L'œuvre née du symbole ne peut être qu'une allégorie, et c'est pourquoi l'esprit latin, ami de l'ordre et de la certitude, me semble plus enclin à l'allégorie qu'au symbole. Le symbole est une force de la nature, et l'esprit de l'homme ne peut résister à ses lois. Tout ce que peut faire le poète, c'est se mettre, par rapport au symbole, dans la position du charpentier d'Emerson. Le charpentier, n'est-ce pas? s'il doit dégrossir une poutre, ne la place pas au-dessus de sa tête, mais sous ses pieds, et ainsi à chaque coup de hache qu'il donne, ce n'est plus lui seul qui travaille, ses forces musculaires sont insignifiantes, mais c'est la terre entière qui travaille avec lui ; en se mettant dans la position qu'il a prise, il appelle à son secours

toute la force de gravitation de notre planète, et l'univers approuve et multiplie le moindre mouvement de ses muscles.

« Il en est de même du poète, voyez-vous ; il est plus ou moins puissant, non pas en raison de ce qu'il fait lui-même, mais en raison de ce qu'il parvient à faire exécuter par les autres, et par l'ordre mystérieux et éternel et la force occulte des choses! Il doit se mettre dans la position où l'Eternité appuie ses paroles, et chaque mouvement de sa pensée doit être approuvé et multiplié par la force de gravitation de la pensée unique et éternelle! Le poète doit, me semble-t-il, être passif dans le symbole, et le symbole le plus pur est peut-être celui qui a lieu à son insu et même à l'encontre de ses intentions : le symbole serait la fleur de la vitalité du poème : et, à un autre point de vue, la qualité du symbole deviendrait la contre épreuve de la puissance et de la vitalité du poème... S'il n'y a pas de symbole, il n'y a pas d'œuvre d'art... » MAURICE MAETERLINCK : *Enquête sur l'Evolution littéraire*, 1891.



« Si l'on veut savoir en quoi le Symbolisme est une théorie de liberté, comment ce mot, qui semble strict et précis, implique, au contraire, une absolue licence d'idées et de formes, j'invoquerai de précédentes définitions de l'Idéalisme, dont le Symbolisme n'est, après tout, qu'un succédané.

« L'Idéalisme signifie libre et personnel développement de l'individu intellectuel dans la série intellectuelle ; le Symbolisme pourra (et même devra) être considéré par nous comme le libre et personnel développement de l'individu esthétique dans la série esthétique, — et les symboles qu'il imaginera ou qu'il expliquera seront imaginés ou expliqués selon la conception spéciale du monde morphologiquement possible à chaque cerveau symbolisateur.

« D'où un délicieux chaos, un charmant labyrinthe parmi lequel on voit les professeurs désorientés se mendier l'un à l'autre le bout, qu'ils n'auront jamais, du fil d'Ariane.

« Ils voudraient comprendre, ils cherchent, quand parlent les harpes, à agripper au passage quelques clairs et nets lieux communs ; ils croient qu'on va leur redire les vieilles généralités qu'ils biberonnèrent à l'Ecole, tout ce qui, applicable à un Grec, l'est encore à un Scandinave, tout ce qui, définissant la femme, définit la marcheuse et la gardeuse d'oies. Si le Symbolisme devait (comme d'aucuns l'ont annoncé) revenir à des concepts aussi simples, à des imaginations aussi naïves, il ne serait ni ce qu'il est, ni ce qu'il sera : — il continuerait tout simplement le classicisme, et alors à quoi bon

Sans doute, il apparaît, en un certain sens, comme un retour à la

simplicité et à la clarté, — mais il demande de tels effets au complexe et à l'obscur, au Moi où toutes les idées s'enchevêtrent, où toutes les lumières concourent à ne donner que de la nuit. On est toujours compliqué pour soi-même, on est toujours obscur pour soi-même, et les simplifications et les clarifications de la conscience sont œuvre de génie ; l'Art personnel — et c'est le seul Art — est toujours à peu près incompréhensible. Compris, il cesse d'être de l'Art pur, pour devenir un motif à de nouvelles expressions d'art. » REMY DE GOURMONT : *Le Chemin de Velours* (*Le Symbolisme*), 1902.



« Le Symbole dégage des signes mystiques de la nature, c'est une âme cachée qui ressemble fort à la nôtre, c'est pourquoi le symbole est possible.

« Il s'agit de forcer la nature à livrer son secret, les apparences des choses à révéler ce qui se dissimule sous la diversité de leurs aspects et la vie universelle à venir se confondre avec l'existence de celui qui l'interroge. » E. VIGIÉ-LECOCQ : *La Poésie contemporaine, 1884-1896*.



SUR LE VERS LIBRE ET LA TECHNIQUE DU VERS

« *Le vers est libre ;* — ce qui ne veut nullement dire que le vieil alexandrin... soit aboli ou instauré ; mais plus largement — que nulle forme fixe n'est plus considérée comme le moule nécessaire à l'expression de toute pensée poétique ; que désormais comme toujours, mais consciemment libre cette fois, le poète obéira au rythme personnel, auquel il doit d'être, sans que M. de Banville ou tout autre « législateur du Parnasse » aient à intervenir... » FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN : *Joies*, préface, 1889.



« Le vers est partout dans la langue où il y a rythme, partout, excepté dans les affiches et à la quatrième page des journaux. Dans le genre appelé prose, il y a des vers, quelquefois admirables, de tous rythmes. *Mais en vérité il n'y a pas de prose :* il y a l'alphabet, et puis des vers plus ou moins serrés, plus ou moins diffus. Toutes les fois qu'il y a effort au style, il y a versification. — Le vers officiel ne doit servir que dans les moments de crise de l'âme...

Et les poètes actuels, au lieu d'en faire leur principe et leur point de départ, tout à coup l'ont fait surgir comme le couronnement du poème ou de la période. » STÉPHANE MALLARMÉ : *Enquête sur l'Evolution littéraire*, Echo de Paris, 14 mars 1891.



« ... Qu'est-ce qu'un vers ? — C'est un arrêt simultané de la pensée. — Qu'est-ce qu'une strophe ? C'est le développement par une phrase en vers d'un point complet de l'idée. — Qu'est-ce qu'un poème ? C'est la mise en situation par ses facettes prismatiques, qui sont les strophes, de l'idée tout entière qu'on a voulu invoquer.

... Le vers libre, au lieu d'être, comme l'ancien vers, des lignes de prose coupées par des rimes régulières, doit exister en lui-même par des allitérations de voyelles et de consonnes parentes. La strophe est engendrée par son premier vers, le plus important en son évolution verbale. L'évolution de l'idée génératrice de la strophe crée le poème particulier ou chapitre en vers d'un poème en vers. » GUSTAVE KAHN : *Enquête sur l'Evolution littéraire. Lettre de M. G. Kahn.* Echo de Paris, 1er juillet 1891.



« La liberté la plus grande : qu'importe le nombre du vers, si le rythme est beau ? L'usage de l'alexandrin classique suivant les besoins; la composition harmonieuse de la strophe, que je considère comme formée des échos multipliés d'une image, d'une idée ou d'un sentiment qui se répercutent, se varient à travers les modifications des vers pour s'y recomposer... » HENRI DE REGNIER : *Enquête sur l'Evolution littéraire.* Echo de Paris, 25 mars 1891.



« Considérez que le long repos fixe, par qui le décasyllabe et l'alexandrin sont suspendus, les distingue rythmiquement de tous les autres vers français. Or, allonger (jusqu'où ? la nécessité musicale en décidera en chaque occurrence) l'octosyllabe conformément à sa césure muable... Ce dont nous voulons enchanter le rythme, c'est la divine surprise toujours neuve ! » JEAN MORÉAS : *Le Pèlerin passionné* (*L'Auteur au lecteur*), 1891.



« ... La seule unité rationnelle est la strophe et le seul guide pour

le poète est le rythme, non pas un rythme appris, garrotté par mille règles que d'autres inventèrent, mais un rythme personnel, qu'il doit trouver en lui-même, après avoir écarté les préjugés métaphysiques et culbuté les barrières, que lui opposaient les Dictionnaires des Rimes et les Traités de Versification, les Arts poétiques et l'Autorité des Maîtres... » ADOLPHE RETTÉ : *Le Vers libre*. Mercure de France, juillet 1893.



« Le langage scientifiquement est musique : Helmoltz a, en effet, démontré que, aux timbres des instruments de musique et aux timbres de la voix, les voyelles sont les mêmes harmoniques ; l'instrument de la voix humaine étant une anche à note variable complétée par un résonnateur à résonnance variable, que sont le palais, les lèvres, les dents, etc... La musique, certes, est le mode d'expression le plus multiple. Mais si elle décrit et suggère, elle ne peut définir. Or, compris comme plus haut, et c'est ainsi qu'on doit le comprendre, le langage est au-dessus de la musique, car il décrit, suggère et définit nettement le sens..........................

« Etant donné tel état de l'esprit à exprimer, il n'est donc pas seulement à s'occuper de la signification exacte des mots qui l'exprimeront, ce qui a été le seul souci de tout temps et usuel : mais ces mots seront choisis en tant que sonores, de manière que leur réunion voulue et calculée donne l'*équivalent* immateriel et mathématique de l'instrument de musique qu'un orchestrateur emploierait à cet instant pour ce présent etat d'esprit : et de même que pour rendre un état d'ingénuité et de simplesse, par exemple, il ne voudrait pas évidemment des saxophones et des trompettes, le poète instrumentiste pour ceci évitera les mots chargés d'O, d'A et d'U éclatants...» RENÉ GHIL : *Enquête sur l'Evolution littéraire*, 1891.

II

« Les Déliquescences d'Adoré Floupette »

On a beaucoup écrit sur les poètes ; ce furent de longs commentaires de journaux, des articles de grandes revues, enfin des ouvrages entiers allant jusqu'à emprunter la flétrissure de la pathologie, afin d'en marquer l'œuvre originale de tout à l'heure. Nous feindrons d'ignorer ce fatras qu'il serait malséant d'analyser ici. Néanmoins, nous n'omettrons pas de signaler un petit livre, sorte de pastiche dû aux plumes d'un bon poète parnassien, Gabriel Vicaire, et d'un polygraphe, M. Henri Beauclair, qui laissera dans les lettres un nom attaché à d'aimables supercheries littéraires.

Sous l'apparence d'une violente satire du procédé cher à l'époque, il parut, en 1885, sous ce titre : *Les Déliquescences, poèmes décadents d'Adoré Floupette* (Byzance, chez Lion Vanné [sic], in-12). Les courts poèmes de ses trente feuillets, tirés d'abord à quelques rares exemplaires pour des bibliophiles, puis en raison de leur succès de singularité à un nombre plus considérable, sont de nos jours devenus introuvables. Le lecteur nous saura donc gré de lui extraire quelques pièces de cette œuvre légère, laquelle, perdant avec les années un peu de son ton d'ironie, apparaîtrait sans doute quelque jour comme une œuvre *originale* de notre temps.

LES ÉNERVÉS DE JUMIÈGES

L'Horizon s'emplit
De lueurs flambantes
Aux lignes tombantes
Comme un Ciel de Lit.

L'Horizon s'envole
Rose, orange et vert,
Comme un cœur ouvert
Qu'un relent désole.

Autour du bateau
Un remous clapote ;
La brise tapote
Son petit manteau,

Et, lente, très lente
En sa pâmoison,
La frêle prison
Va sur l'eau dolente.

O doux énervés,
Que je vous envie
Le soupçon de vie
Que vous conservez !

Pas de clameur vaine,
Pas un mouvement !
Un susurrement
Qui bruit à peine !

Vous avez le flou
Des choses fanées,

Ames très vannées
Allant Dieu sait où !

Comme sur la grève
Le vent des remords,
Passe en vos yeux morts
Une fleur de rêve !

Et, toujours hanté
D'un ancien Corrège,
Je dis : Quand aurai-je
Votre Exquisité ?

PLATONISME

La chair de la Femme, argile Extatique,
Nos doigts polluants la vont-ils toucher ?
Non, non, le Désir n'ose effaroucher
La Vierge Dormante au fond du triptyque.

La chair de la Femme est comme un Cantique
Qui s'enroule autour d'un divin clocher,
C'est comme un bouton de fleur de pêcher
Eclos au Jardin de la nuit Mystique.

Combien je vous plains, mâles épaissis,
Rongés d'Hébétude et bleus de soucis,
Dont l'âme se vautre en de viles proses !

O sommeil de la Belle au bois Dormant,
Je veux t'adorer dans la Paix des roses,
Mon angelot d'or, angéliquement.

SUAVITAS

L'adorable Espoir de la Renoncule
A nimbé mon cœur d'une Hermine d'or.
Pour le Rossignol qui sommeille encor,
La candeur du Lys est un crépuscule.

Feuilles d'ambre gris et jaune ! chemins
Qu'enlace une valse à peine entendue,
Horizons teintés de cire fondue,
N'odorez-vous pas la tiédeur des mains ?

O Pleurs de la Nuit ! Etoiles moroses !
Votre aile mystique effleure nos fronts,
La vie agonise et nous expirons
Dans la mort suave et pâle des Roses !

IDYLLE SYMBOLIQUE

L'Enfant abdique son extase.
Et, docte déjà par chemins
Elle dit le mot : Anastase !
Né pour d'Eternels parchemins.

Avant qu'un Sépulcre ne rie
Sous aucun climat, son aïeul,
De porter ce nom : Pulchérie
Caché par le trop grand Glaïeul !

STÉPHANE MALLARMÉ

Amoureuses Hypnotisées
Par l'Indolence des Espoirs,
Ephèbes doux, aux reflets noirs,
Avec des impudeurs rosées,

Par le murmure d'un Ave,
Disparus ! O miracle Etrange !
Le démon suppléé par l'Ange,
Le vil Hyperbole sauvé !

Ils parlent, avec des nuances,
Comme, au cœur vert des boulingrins,
Les Bengalis et les serins,
Et ceux qui portent des créances.

Mais ils disent le mot : Chouchou,
— Né pour du papier de Hollande, —
Et les voilà seuls, dans la lande,
Sous le trop petit caoutchouc !

III

Index général des ouvrages, études littéraires, etc., intéressant l'histoire poétique de ces dernières années.

LES LIVRES :

Anonyme : *Curiosités littéraires. Les Premières Armes du Symbolisme* (ouvrage contenant plusieurs manifestes de Jean

Moréas). Paris, Vanier, 1889, in-18. — **Anonyme** : *Les Petites Revues*, essai de bibliographie, préface par R. de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-8. — **Anonyme** : *La Vérité sur l'Ecole Décadente, par un Bourgeois lettré*. Paris, Vanier, s. d., in-12. — **A. Baju** : *L'Ecole Décadente*. Paris, Vanier, 1887, in-18 ; *L'Anarchie littéraire*. Paris, Vanier, s. d., in-18. — **André Beaunier** : *La Poésie nouvelle*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — **Henry Bérenger** : *L'Aristocratie intellectuelle*. Paris, Colin, 1895, in-18. — **W.-G.-G. Bijvanck** : *Un Hollandais à Paris en 1891*. Paris, Perrin, 1892, in-18. — **Ferd. Brunetière** : *Nouvelles questions de critique*. Paris, Calmann-Lévy, 1890, in-18 ; *Essais sur la littérature contemporaine*. Paris, Calmann-Lévy, 1890, in-18 ; *L'Evolution de la poésie lyrique*. Paris, Hachette, 1895, in-18. — **F. Brunot** : *La Langue française de 1815 à nos jours* (*Histoire de la langue et de la littérature françaises des origines à 1900*, publiées sous la direction de L. Petit de Julleville). Paris, Colin, 1900, tome VIII, pages 791 à 810). — **Georges Casella** et **Ernest Gaubert** : *La Nouvelle littérature, 1895-1905*. Paris, Sansot, 1906, in-18. — **Victor Charbonnel** : *Les Mystiques dans la littérature présente*, 1re série. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **J. Coucke** : *Notes sur l'Evolution littéraire et corrélation avec les phénomènes économiques*. Bruxelles, Lamertin, 1896, in-18. — **Virgina Crawford** : *Studies in Fr. litter*. Boston, 1899, in-8. — **R. Ghil** : *Traité du Verbe*, avec Avant-dire de Stéphane Mallarmé, nouvelle édition augmentée et avérée. Paris, Alcan-Lévy, 1887, in-8, et *En Méthode à l'Œuvre* (éd. nouv. et revue du *Traité du Verbe*). Paris, Messein, 1904, in-18. — **Edmund Gosse** : *Questions at issue. Symbolism and Mallarmé*. Londres, Heinemann, 1893, in-8. — **R. de Gourmont** : *L'Idéalisme*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1893, in-12 ; *Le Livre des Masques*, portraits symbolistes, gloses et documents sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui ; les masques au nombre de XXX, dessinés par F. Vallotton. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18 ; *Le IIe Livre des Masques*, XXIII portraits dessinés par F. Vallotton. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18 ; *L'Esthétique de la langue française*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18 ; *Promenades littéraires*. I et II. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, 1906, in-18. — **J. Huret** : *Enquête sur l'Evolution littéraire*. Paris, Charpentier, 1891, in-18. — **G. Kahn** : Préface aux *Premiers Poèmes*. Paris. Soc. du Mercure de France, 1897, in-18 ; *Symbolistes et décadents*. Paris, Messein, 1902, in-18. — **E. Laurent** : *La Poésie décadente devant la science psychiatrique*. Paris, Maloine, 1897, in-18. — **Georges Le Cardonnel** et **Ch. Vel-**

lay : *La littérature contemporaine 1905. Opinions des écrivains de ce temps*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. — **Camille Mauclair** : *L'Art en silence*. Paris, Ollendorff, 1901, in-18. — **Catulle Mendès** : *La Légende du Parnasse contemporain*. Bruxelles, Brancart, 1884, in-18; *Rapport sur le Mouvement poétique français de 1867 à 1900*. Paris, Imprimerie Nationale, 1902, in-8, et Fasquelle, 1903, in-8 (ouvrage partial). — **Albert Mockel** : *Propos de littérature*. Paris, Art Indépendant, 1894, in-16. — **Ch. Morice** : *La littérature de tout à l'heure*. Paris, Perrin, 1889, in-18; *Demain. Questions d'Esthétique*. Paris, Perrin, 1888, in-18. — **Lucien Muhlfeld** : *Le Monde où l'on imprime, Regards sur quelques lettrés et divers illettrés contemporains*. Paris, Perrin, 1897, in-18. — **F. Nautet** : *Notes sur la littérature moderne*, tome II (voir études sur les caractères de la nouvelle Poésie). Paris, Savine, 1889, in-18. — **G. Pellissier** : *Etudes de littérature contemporaine*. Paris, Perrin, 1898, in-18. — **J. Plowert** : *Petit Glossaire pour servir à l'Intelligence des auteurs décadents et symbolistes*. Paris, Vanier bibliophile, octobre 1888, in-18. — **Ad. Retté** : *Aspects*. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1897, in-16; *Le Symbolisme. Anecdotes et Souvenirs*. Paris, Messein, 1903, in-18. — **Thomas B. Rudmose Brown** : *Etude comparée de la versification française et de la versification anglaise. L'alexandrin et le blank verse*. (Thèse), Grenoble, Typogr. Allier fr., 1905, in-8. — **R. de Souza** : Questions de métrique : *Le Rythme poétique*. Paris, Perrin, 1902, in-18 ; *La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18. — **A. Symons** : *The Symbolist Movement in Literature*. London, W. Heinemann, 1899, in-8. — **J. Tellier** : *Nos Poètes*. Paris, Despret, 1888, in-18. — **V. Thompson** : *French Portraits*, etc. Boston, Richard G. Badger et Cº, 1900, in-8. — **G. Vanor** : *L'Art symboliste*. Paris, Vanier, 1889, in-18. — **P. Verlaine** : *Les Poètes maudits*. Paris, Vanier, 1884 et 1888, in-18. — **Gabriel Vicaire** et **Henri Beauclair** : *Les Déliquescences, d'Adoré Floupette, poète Décadent*. Byzance, chez Lion Vanné, 1885, in-12 (Réimpr. : *Les Déliquescences, d'Adoré Floupette, avec sa Vie par Marius Tapora*, 2ᵉ édition. Paris, Vanier, in-12). — **E. Vigié-Lecocq** : *La Poésie contemporaine*, 1884-1896. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **Tancrède de Visan** : *Essai sur le Symbolisme*, publié en manière d'introduction à *Paysages introspectifs*. Paris, Jouve, 1904, in-18. — **W. Weigand** : *Essays zur Psychologie der Decadence*. Munich, Merhof, 1893, in-16.

LES PÉRIODIQUES :

Agathon : *Revue des Idées : Les Sentiments de la « Jeunesse ». Parnassisme, Naturalisme, Symbolisme. Catulle Mendès, Emile Zola, Stéphane Mallarmé.* Revue Encyclopédique, 14 mars 1896. — **Ad. van Bever** : *Notes pour servir à l'Histoire de la Poésie contemporaine. Les Origines du Symbolisme.* Flegrea (Naples), 5 et 20 mars 1901. — **Georges Bonnamour** : *La Jeunesse littéraire.* Revue Indépendante, février 1891. — **Arthur Daxhelet** : *Une Crise littéraire.* Revue de Belgique, 15 janvier 1904 et fasc. suiv. — **J. Delafosse** : *Les Evolutions du Style.* Nouvelle Revue, 1er mai 1896. — **A. Delaroche** : *Les Annales du Symbolisme.* La Plume, 1er janvier 1891. — **Léon Deschamps** : *La Jeune littérature* (ill.), Revue Encyclopédique, 1er janvier 1893. — **Louis Dumur** : *A propos de l'accent tonique.* Mercure de France, juin 1890. — **Anatole France** : *Les Jeunes poètes, notice et extraits.* Temps, 12 et 23 septembre, 6, 7 et 8 octobre 1891. — **J. de Gaultier** : *Essai de physiologie poétique.* Revue Blanche, mai, juin et juillet 1894. — **Alice Gorren** *a The French symbolists.* Scribner's Magazine, 1893, pp. 337-352. — **R. de Gourmont** : *La Poésie française contemporaine et l'influence étrangère* (publié en français). Flegrea (Naples), 20 octobre 1900. — **Georges Grappe** : *Quelques notes sur le Symbolisme.* Mercure de France, 1er janvier 1907. — **Tristan Klingsor** : *Les Musiciens et les poètes contemporains.* Mercure de France, nov. 1900. — **L. D.** (Louis Dumur) : *Le Symbolisme jugé par une Russe.* Mercure de France, février 1893. — **Camille Mauclair** : *Souvenirs sur le mouvement Symboliste en France,* 1884-1897. Nouvelle Revue, 15 octobre et 1er novembre 1897. — **Ch. Maurras** : *Etude sur les Symbolistes.* L'Observateur français, avril 1891 ; *Le Repentir de Pithéas.* Ermitage, janvier 1892 ; *Défense du Système des Poètes romans.* La Plume, 1er juillet 1895. — **Henri Mazel** : *Les Temps héroïques du Symbolisme.* Mercure de France, dec. 1903. — **Stuart Merrill** : *La Poésie Symboliste.* Ermitage, juin 1893. — **J. Méry** : *Les Préludes, simples documents* (sur les revues). Programme du Théâtre d'Art (représentation au bénéfice de Paul Verlaine et Paul Gauguin), 1891. — **G. Moch** : *Le Calcul et la réalisation des auditions colorées.* Revue Scientifique, 20 août 1898, **Albert Mockel** : *La Littérature des Images.* Wallonie (Liège), 1887 ; *Les Lettres françaises en Belgique.* Revue Encyclopédique. 24 juillet 1897. — **Vittorio Pica** : *L'Art aristocratique,* conférence. Don Marzio, 4 avril 1892. — **J. Psichari** : *Le Vers français aujourd'hui et les poètes décadents.* Revue Bleue, 6 juin 1891. — **E. Raynaud** : *Les Poètes Romans.* Mercure de France,

septembre 1891; *L'Ecole Romane française.* Mercure de France, mai 1895. — **H. de Régnier** : *Victor Hugo et les Symbolistes.* Entretiens politiques et littéraires, septembre 1891. — **Adolphe Retté** : *Paradoxe sur la Poésie.* Mercure de France, janvier 1893; *Le Vers libre.* Mercure de France, juillet 1893; *Du Vers libre.* La Plume, 15 juin 1895. — **K. Sachs** : *Ueber die neueren franz. Literaturbestrebungen, besonders die Decadents.* Zeitschrift für neufranzösiche Sprach und Literature, 1893 (XV), pp. 24-60. — **Saint-Antoine** : *Qu'est-ce que le Symbolisme?* Ermitage, juin 1894. — **Albert Schinz** : *Literary symbolism in France.* Modern Language. Association of America, avril 1903. — **Victor Ségalen** : *Les Synesthésies de l'Ecole Symboliste.* Mercure de France, avril 1902. — **R. de Souza** : *Le rôle de l'E muet dans la poésie française.* Mercure de France, janvier 1895. — **J. Thorel** : *Les Romantiques allemands et les Symbolistes français.* Entretiens politiques et littéraires, septembre 1891. — **P. Valin** : *Le Rythme poétique et l'allitération.* La Plume, 1er août 1891. — **A. Vallette** : *Les Symbolistes.* Le Scapin, 16 octobre 1886; *Les Jeunes Revues.* Echo de Paris littéraire et illustré, hebd., du 15 oct. 1892 au 6 août 1893, et Echo de Paris, 13, 20 et 27 août, 3, 10 et 27 sep., 17 octobre et 12 novembre 1893. — **A. van Hamel** : *Fransche Symbolisten.* Gids, 1902, pp. 407-442, 448-489. — **Paul Verlaine** : *Sur le Parnasse contemporain.* Revue Indépendante, novembre 1884. — **E. Verhaeren** : *La Renaissance actuelle des Lettres en Belgique.* Revue des Revues, 15 juin 1896. — **F. Vielé-Griffin** : *A propos du Vers libre.* Entretiens politiques et littéraires, 1er mars 1890; *Elucidations.* Entretiens politiques et littéraires, mai 1891 : *Réflexion sur l'Art des vers.* Entretiens politiques et littéraires, mai 1892 ; *Entretien sur le mouvement poétique.* Entretiens politiques et littéraires, 10 mars, 25 juin, 10 juill. 1893; *La Poétique nouvelle.* Mercure de France, octobre 1875; *Le Mouvement poétique.* Mercure de France, avril 1898; *La Désespérance du Parnasse.* Mercure de France, mars 1899; *Causerie sur le Vers libre et la Tradition.* Ermitage, août 1899. — **E. Vigié-Lecocq** : *L'Amour dans la poésie contemporaine.* Mercure de France, janvier 1897, etc., etc.

TABLE

TOME I

LUCIE DELARUE-MARDRUS

ÉMILE DESPAX

MAX ELSKAMP

ANDRÉ FONTAINAS

PAUL FORT

RENÉ GHIL

REMY DE GOURMONT

FERNAND GREGH

CHARLES GUÉRIN

A.-FERDINAND HEROLD

GÉRARD D'HOUVILLE

FRANCIS JAMMES

GUSTAVE KAHN

JULES LAFORGUE

LÉO LARGUIER

JEAN LORRAIN

PIERRE LOUYS

MAURICE MAETERLINCK

MAURICE MAGRE

STÉPHANE MALLARMÉ

TOME II

CAMILLE MAUCLAIR

JEAN MORÉAS

COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES

PIERRE QUILLARD

ADOLPHE RETTÉ

JEAN-ARTHUR RIMBAUD

GEORGES RODENBACH

PAUL-NAPOLÉON ROINARD

SAINT-POL-ROUX

ALBERT SAMAIN

FERNAND SÉVERIN

EMMANUEL SIGNORET

PAUL SOUCHON

HENRY SPIESS

LAURENT TAILHADE

PAUL VALÉRY

CHARLES VAN LERBERGHE

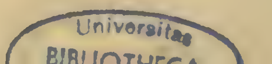
EMILE VERHAEREN

PAUL VERLAINE

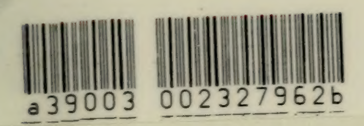
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Appendice.

Poitiers. — Imprimerie G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.






a39003 002327962b

